HISTOIRE
DE L'ISLE
DES BARBADES;

ENRICHIE DE LA CARTE de l'Isle, & de la figure des Arbres, & des Plantes les plus considerables qui y croissent.

Avec le Plan des Machines, des Moulins, des maisons & des places où l'on fait moudre & nettoyer les Cannes, cuire & purifier le Sucre.

Par RICHARD LIGON.

Traduit de l'Anglois, sur la Copie imprimée à Londres, par Humphrey Moseley, aux Armes du Prince, au Cimetiere de saint Paul en 1657.

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Philos. Ciens. Letras

1674

AV LECTEVR.

LE gouſt qu'on a aujourd'huy pour les Relations, & pour les Voyages, eſt devenu ſi general, que j'eſpere que le Public m'aura obligation du ſoin que je prends d'en amaſſer. J'en ay eu d'Angleterre, de Portugal & d'Italie, dont j'ay fait traduire les plus rares: Ceux qu'on m'a donnez ici ne ſont pas moins curieux.

Je n'ay épargné pour vous ſatisfaire aucune dépenſe, ni plans, ni figures, ni Cartes Geographiques, pour l'intelligence des choſes qui ſont compriſes dans ce Recueil. Je le commence par le voyage de Monſieur Ligon, qui outre ſes avantures contient encore l'Hiſtoire de l'Iſle des Barbades, & meriteroit de compoſer un Volume à part.

Outre la deſcription exacte qu'il a faite de cette puiſſante Colonie, la plus conſiderable que les Anglois ayent dans les Antilles; il explique ſi clairement le détail de la fabrique du ſucre, qu'il la rend auſſi intelligible avec l'aide de ſes figures, que ſi on l'avoit veuë ſur les lieux.

Ceux à qui j'avois parlé de ce Recueil me l'ont demandé avec tant d'empreſſement, que j'ay fait

mettre les Relations sous la presse, à mesure qu'elles sont sorties des mains du Traducteur, ce qui m'a obligé de faire succeder immediatement à une Relation de l'Amerique celle du Nil, le plus celebre de tous les fleuves d'Afrique, laquelle nous apprend son cours, & les raisons de son débordement, qui avoit esté inconnu jusqu'à present.

Puisque Monsieur Wische qui l'a traduit du Portugais en Anglois, ne nous a point appris le nom de l'Auteur, je me contenteray de vous dire que par un sejour de plusieurs années qu'il a fait dans les principales Provinces de l'Empire des Abyssins, il a esté témoin oculaire de la plus grande partie des choses qu'il nous apprend. Ce qu'il nous dit de la Licorne, du Preste-Jean & des Palmiers, est tres-particulier. Il fait aussi une description exacte de la mer Rouge, & parle de son eau & de l'éthymologie de son nom, avec tant de vray-semblance, qu'il est difficile de n'estre pas convaincu de ce qu'il avance.

La troisiesme partie de ce Recueil est la Relation d'un Voyage fait en la Coste d'Afrique, depuis le treiziéme degré de latitude septentrionale, jusqu'au troisiesme du costé du Sud. L'Auteur estoit Officier dans un Navire de guerre que Monsieur le Comte d'Estrée détacha de son Escadre pour favoriser le commerce que nos François font en cette coste-là de temps immemorial, & sur tout depuis qu'il a pleu au Roy de la joindre aux concessions de la Compagnie des Indes Occidentales.

Il n'omet aucune chose de ce qui peut rendre son

Journal accomply. Il eſt exact en tout, il marque la latitude des lieux, où il a eu le moyen de prendre la hauteur, le giſtement des coſtes, le fond des rades, & leurs traverſiers, les Nations avec qui l'on peut trafiquer, celles dont il faut ſe défier. Il remarque enfin leur Religion, leurs mœurs, & tout ce qui peut rendre une Relation parfaite.

La deſcription que Monſieur de la Borde a faite des Caraïbes ou naturels des Antilles, nous repreſente ſi bien leurs Mœurs, Couſtumes, Religion, guerres & voyages, que j'ay crû qu'elle meritoit bien les figures que j'y ay fait faire pour une plus grande intelligence des choſes qu'elle contient. La perſonne qui en a pris le ſoin a demeuré long-temps parmy eux, & entend fort bien leur Langue, ce qui me fait eſperer qu'on en ſera ſatisfait.

Encore que la Relation de la Guiane ſoit courte, & ne paroiſſe avoir eſté faite, que pour inſtruire en general des avantages qu'on pourroit tirer de cette partie du continent, en y eſtabliſſant des Colonies; elle eſt neantmoins touchée d'une maniere à faire croire qu'on n'en peut pas parler de la ſorte ſans y avoir fait un long ſejour, & ſans en eſtre bien informé.

La deſcription de l'eſtat preſent de l'Iſle de la Jamaïque, & des autres Colonies Angloiſes dans les Iſles & la terre ferme de l'Amerique, tient une place trop conſiderable dans ce Recueil, pour n'en rien dire. Nous avons par ſon moyen un corps entier, & une deſcription generale de toutes les Colonies Angloiſes qui ſont dans l'Amerique ſepten-

trionale & meridionale, si on y ajoûte l'Isle de Tabago, l'une des Antilles, dont ils n'ont fait la conqueste sur les Hollandois que depuis que cet Ouvrage a esté imprimé à Londres.

Quoy que les Relations dont je viens de parler fussent capables de composer un juste Volume, je n'ay pû m'empêcher de grossir ce Recueil de la description de la haute Ethyopie, ou Empire du Pretre-Jean. Elle a esté envoyée de Rome en Latin, avec une Carte exacte de tout ce grand pays, où sont les sources du Nil, une partie de son cours, les lacs au travers desquels il passe, ses catadoupes, & les villes qu'il arrose.

Le public en a l'obligation au Reverend Pere Eschinard Jesuite, qui sur le rapport fidele des Peres de sa Societê avec lesquels il a eu long-temps correspondance a reduit la Carte en l'estat que je vous la donne.

Au reste chaque partie de ce Recueil estant une matiere separée, j'ay crû qu'il n'estoit pas necessaire d'observer d'ordre pour la suite des Relations. Je finirois icy si je n'estois obligé d'avertir ceux qui liront cet ouvrage, qu'en la page quatriéme & autres suivantes de la description de la Jamaique, il faut lire Cacao par tout où il y a Cocos.

Quoy que le Cacao soit désja connu ici de beaucoup de personnes aussi-bien que ses vertus, son usage & son origine; je ne laisseray pas de dire en faveur de ceux qui ne le connoissent pas, que c'est un fruit fort commun dans la nouvelle Espagne, & dont les Indiens à l'arrivée des Espagnols faisoient grand

cas long-temps auparavant, parce qu'il entroit dans la composition de deux ou trois sortes de liqueurs dont ils estoient fort friands. L'une de ces liqueurs s'appelloit Chocolate, & les Espagnols qui en ont retenu le nom, en font leur breuvage le plus délicieux.

Ce fruit est une espece d'amande de la grosseur & de la figure d'une grosse pistache, d'un suc fort aspre, avant que d'avoir esté rosty comme il faut qu'il soit pour le separer de sa coque. Ceux qui ont examiné sa vertu, l'estiment plus froid que les semences froides, & quand nostre Auteur a dit qu'il n'y en avoit qu'en la Jamaïque, il ne sçavoit pas que depuis six ou sept ans on en a trouvé beaucoup dans la Martinique, où il vient naturellement, & sans culture; & il y a désja quatre ou cinq ans qu'on en envoye en France, où il s'y trouve aussi bon que celuy qui nous vient de la nouvelle Espagne par les flotes. Si nos habitans de la Martinique avoient aussi les Vaïnilles, qui se trouvent en abondance dans la Jamaïque, ils y feroient du chocolate aussi-bien qu'en Espagne, & à meilleur compte; mais il faut esperer que le temps qui a découvert le Cacao dans cette Isle aprés y avoir esté inconnu pendant quarante années, nous y fera aussi trouver les Vaïnilles quelque jour.

Nostre Auteur Anglois n'a point voulu parler de l'usage du Cacao, parce qu'il écrivoit pour des gens qui en estoient fort informez, j'espere que la digression que je viens de faire ne déplaira pas au Lecteur, cette drogue estant devenuë depuis quelques années fort communne & à la mode.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à saint Germain en Laye, le vingt-neufiéme Juin 1669. signées LABORIE, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à H. J. de faire imprimer une *Traduction Françoise de la Relation des Barbades dans l'Amerique, faite par le sieur* LIGON *contenant l'establissement des Anglois dans cette Isle, & plusieurs autres choses curieuses, avec l'Estat de l'Angleterre, aussi traduit en François*; & ce, pendant le temps & espace de dix années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer, & tres-expresses défenses sont faites à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ou faire imprimer, vendre, & débiter le susdit Livre, sans la permission de l'Exposant, sur les peines portées audit Privilege.

Ledit Sieur H. J. a cedé son droict de Privilege à LOUÏS BILLAINE *Marchand Libraire à Paris, pour en jouïr suivant l'accord fait entre eux.*

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, le 25. Septembre 1669.
Signé, ANDRE' SOUBRON. Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le quatriéme Octobre 1673.

HISTOIRE

Description Topographique
et mesure de LISLE DES BARBADES AVX
INDES OCCIDENTALLES auec les Noms
de ceux a qui appartienent les habitations
Les dix Mille Aeres de
Terre qui appartiennent
aux Marchands de Londres
Lestang des Pescheurs
Lestang quarre
Fowle Bay
Spykes bay
Balises B
The Hole
Black Rock
Carlile B
Oyston
Aylsons bay
Wack house
Spike
Royles Sancy
Georgehill
Smyth
Longsay
Clarke Bay
Hatchfield
Hill
Hilliard
Allen
Brome
Mallnis
Stringer
Cornes plantation
Redwood
Battyn
Drax
Adiena
Buckly
Grent
Holdip
Perkins
Mori
Digbie
Howard
Coverly
Marshall
Sander
Wood
Douma
Clevers
Holdip
Bridge
Le Pont
Riverie
Neuman
Alven
Mafy
Hetherfolls
Iedham
Southell
Syzmor
Townes
Trott
Hayes
May
Lazy
Knott
Sames
Teridy
Battyn
Trett
Alham
Pluy
Welsh
Bar
Tompson
Battyn
Knott
Trett
Alham
Pluy
Welsh
Wack house
Oyston
Hetherfold
Ross
Scriven
Hetherfoll
Welsh
Bar
Tompson
Brock
Clayt
Baldwins
Fosters
Bolton
Emmet
Taylor
Hallmull
Kilbrey
Hammond
Wafer
Butler
Hatchen
Wickham
Wickham
Kellham
Kellham
Bishop
Lowe
Butler
Wafer
Hammond
Kilbrey
Hallmull
Taylor
Emmet
Bolton
Fosters
Baldwins
Brock
Clayt
Ross
Scriven
Hetherfold
Welsh
Bar
Tompson
Battyn
Knott
Trett
Alham
Pluy
Welsh
Wack house
Oyston
Aylsons bay
Fland
ROCK
ROCK
ROCK
ROCK
ROCK
A Scale of five Miles

m
sa
le
de
B
m
on
la

A MONSIEUR

ABRAHAM DVPPA,

EVESQUE

DE SALISBIERY.

ONSIEVR,

La premiere & la derniere fois que vous m'avez fait l'honneur de me permettre de vous ſaluër depuis mon retour des Parties Meridionales & Septentrionales du Monde, il vous pleut de me faire quelques queſtions touchant l'Iſle des Barbades, dont vous deſiriez d'eſtre parfaitement inſtruit; mais comme mon ſejour fut fort court, je ne pus vous donner qu'une legere Relation de toutes les choſes dont vous aviez envie

d'estre informé; de sorte que l'on peut dire que je ne fis lors qu'une legere montre des beautez & des richesses de cette Isle, au lieu de les étaler pour vous en donner une entiere satisfaction. Ce qui fit que vous m'ordonnastes d'écrire tout ce que je sçavois touchant cette Isle; & quoy que je conneusse assez mon incapacité, neantmoins la passion que j'avois d'obeïr à vos commandemens, me porta à vous donner la satisfaction que vous aviez si instamment desirée de moy, qui n'avois d'autre but que celle de vous plaire. Mais aprés que vous eustes examiné ce que j'avois fait, vous me donnastes plus de courage que je ne croyois, non seulement par vostre approbation; mais aussi en m'exhortant de le donner au public, pour l'utilité de ceux qui veulent employer leur temps & leur bien en ces entreprises-là; De sorte qu'il ne me manquoit que des moyens ou des Amis pour le mettre au jour; mais n'ayant alors ny l'un ny l'autre, cela fut cause qu'il demeura pendant deux ans dans l'obscurité. Il vous pleut de jetter les yeux sur quelques pieces d'enlumineure que j'avois faites depuis mon retour (par le seul rapport que ma memoire m'en faisoit) des Arbres, des Plantes, & des fruits que j'avois veus croistre

en ce lieu-là, dont la beauté est si extraordinaire qu'elle perdoit beaucoup de son lustre & de sa vivacité, par la rudesse de mon Ouvrage: Vous eustes la bonté neantmoins de leur donner une approbation au delà de leur valeur, ce qui me fit naistre la passion de faire quelque chose de plus important sur ce mesme sujet. Et pour cet effet, je desseignay une piece de Paysage, & une autre d'Histoire, où je fis dessein d'exprimer les postures des Negres, & toutes les manieres de leurs divertissemens, & de leurs travaux; & avec cela la beauté des vegetaux qui embellissent ce lieu-là, & les porter à la plus haute perfection qu'il me seroit possible; mais ayant esté bien-tost aprés cela emprisonné, & par ce moyen privé de la lumiere & du repos, qui sont les principaux soûtiens de cet Art, estant incapable de pouvoir discerner ny juger des couleurs, je fus obligé de representer mes desseins avec du noir & du blanc. De sorte que vous ne verrez d'exposé à vos yeux qu'une grotesque sauvage, ou une piece de fantaisie, plûtost qu'une Histoire reguliere ou un Paysage achevé. Quelque rude & mal proportionné qu'il soit, je vous le presente neantmoins comme une goutte d'eau à l'Ocean, puis-

que pour obeïr à vos commandemens, je ne pouvois pas moins faire que de vous rendre compte de ce que j'avois fait, quelque defectueux & imparfait qu'il fust. Je vous supplie d'excuser les fautes que j'ay commises, tant dans le langage, que daus l'ordre de mon discours, & de croire que je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble serviteur,
R. LIGON.

COPIE DE LA LETTRE QUE l'Evesque de Sarum m'écrivit lors que j'estois en prison, aprés qu'il eut veu mon Livre.

MONSIEUR,

Personne ne sçauroit representer mieux que vous le plaisir que vous avez eu dans vostre Voyage des Barbades; mais avec tout cela les dangers que vous avez courus sur la mer, & la longue & fascheuse maladie que vous avez euë à terre, estoient capables de le mesler de chagrin & d'amertume, si le mal-heur du temps ne vous avoit rendu toute sorte de pays plus agreable que vostre patrie. Le plaisir que j'ay eu en lisant vostre Relation, a esté exempt de tous ces fascheux accidens; j'ay fait vostre Voyage en peu de jours; j'ay visité l'Isle des Barbades, & examiné les commoditez & incommoditez qui s'y rencontrent, avec tant de satisfaction, que je ne puis m'empescher de vous dire que quoy que j'aye leu plusieurs Relations des autres parties du Monde, je n'en ay point veu de si exacte que la vostre. Il faut avouër qu'on ne peut rien ajoûter au soin & à la diligence que vous avez euë d'observer tout ce qui le meritoit: ce que vous representez en des termes si propres qu'on remarque aisément ce qu'il y a de plus rare dans tous les arts. Quand vous n'auriez pas dit qu'en vostre jeunesse vous aviez aimé la peinture & la musi-

que, on l'auroit appris par la lecture de vostre Livre, qui est rempli de descriptions si justes, que je doute qu'il y en ait aucune qui leur puisse estre comparée. Pour ce qui est de l'impression de vostre Ouvrage, je croy que vous la devez au public, parce que je ne pense pas que personne vous égale en fait de Relation de ce païs là, & qu'on y veüille penser aprés vous. Je vous supplie, MONSIEUR, que l'affection que vous avez pour moy ne vous oblige pas à me le dédier, & à me preferer à plusieurs personnes de merite que vous connoissez, qui seront plus capables de vous servir que moy, qui meine une vie retirée & obscure. J'espere que quoy que la charité & la generosité soient fort rares en ce siecle, que neantmoins il se trouvera des personnes assez genereuses, pour considerer vostre merite, & vous procurer les choses qui vous sont necessaires. Songez je vous supplie à vos Amis, & à ceux que vous connoissez estre plus propres à vous aider que moy, qui ne voudrois pourtant ceder à personne en affection. Je prie Dieu de tout mon cœur que vous fassiez un si bon usage des afflictions que vous avez euës en ce monde, qu'elles puissent vous conduire dans la vie eternelle. Je suis,

MONSIEUR,

De Richemond, ce 5. Septembre 1653.

Vostre tres-affectionné Amy;
AL. SAR.

HISTOIRE

HISTOIRE DE L'ISLE DES BARBADES.

PLUSIEURS personnes raisonnables, au jugement desquelles je défère beaucoup, & auquel je me soûmets avec joye, m'ayant accusé d'imprudence pour m'estre embarqué dans un âge déja avancé, sans jamais avoir esté sur Mer, ny sçavoir à quelles incommoditez on estoit sujet pour aller d'Angleterre aux Barbades, j'ay crû devoir leur dire que je m'estois déja condamné moy-mesme, & que je ne serois pas sorti de mon Païs, si la necessité ne m'eust contraint de le quitter. Car ayant perdu (par une barbarie sans exemple) tout ce que j'avois peu amasser par mon travail & par mes soins pendant ma jeunesse, je me trouvay par ce moyen dépoüillé de tout ce que j'avois, & réduit à l'extremité sans sçavoir dequoy subsister, en sorte qu'il faloit mourir de faim ou s'enfuïr.

Dans cette fascheuse rencontre, je songeay à mes Amis, parce que ce sont ordinairement ceux qui peuvent secourir un homme qui se void dans une condition chancellante, & qui le peuvent relever lors que la fortune luy est contraire. Mais je n'en trouvay pas un, ou fort peu, que la douleur & l'affliction n'eussent abbaissé & ruiné entierement, que le bannissement n'eust esloigné, & que la mort n'eust engloutis. De sorte qu'au lieu de recevoir de la consolation & du soulagement de ces personnes-là

& de mes proches, je me trouvay estranger dans ma Patrie, ce qui me fit resoudre de ne laisser passer la premiere occasion qui se presenteroit pour me conduire en quelqu'autre partie du monde que ce peust estre, quelque esloignée qu'elle fust, plustost que de demeurer en Angleterre.

Je ne demeuray pas long-temps en cette attente. Un Amy qui avoit autant d'envie de changer de Païs que moy, me fit une ouverture que j'acceptay, de sorte que le seiziéme jour de Juin 1647. style d'Angleterre, nous nous embarquâmes aux Dunes, dans un Navire nommé l'Achilles, du port de 350. tonneaux, dont le Maistre s'appelloit Thomas Crouder, de Londres.

Aussi-tost que nous fusmes tous embarquez, on leva les Anchres, & on se mit en Mer, dans un temps qu'il faisoit si froid pour la saison où nous estions, que je n'en ay jamais senti un pareil, qui continua jusqu'à ce que nous fussions arrivez au Port de Falmouth, où nous entrâmes & demeurâmes une nuit; mais pendant la route jusqu'en ce lieu-là nous fusmes fort incertains sur quelle Coste nous estions, à cause de la varieté des Vents, & que le temps estoit tout couvert de nuages, de sorte que je remarquay plus d'inquietudes & de doutes dans l'esprit des Matelots pendant ce petit passage-là, que dans tout le reste du voyage que nous fismes ensuite.

Mais comme l'air se fut éclaircy, le Maistre & les Matelots tirerent divers modelles & païsages, qu'ils avoient pris cy-devant sur les Costes de France & d'Angleterre, qui sont d'un grand usage dans la Manche, qui les asseurerent du lieu où ils estoient; parce qu'en ces endroits-là ils se servent peu souvent de l'Arbalestrille, mais seulement de la Boussole & de la Carte marine, car dans un lieu si estroit il n'y a point d'autres adresses que celles-là.

Nous fusmes environ dix jours à passer à Falmouth, en compagnie d'un petit Navire nommé le Nompareil, du port d'environ 180. tonneaux, qui appartenoit au Capitaine Middleton, tres-intelligent en la Marine, & l'un des Colons des Barbades, quoy qu'il demeurast lors à Londres.

Le lendemain nous nous remismes en Mer, continuant nostre route vers le Sud-Oüest, avec fort peu de vent, en partie pour éviter les grosses vagues de la Baye de Biscaye, mais principalement pour ne point rencontrer les Pirates & les Corsaires, qui sont fort frequens sur les Costes d'Espagne & de Barbarie: &

comme nous faisions cette route, je remarquay de la difference dans le chemin de nos Navires. Car lors que les vents estoient foibles, le Nompareil qui faisoit voile de compagnie avec nous, dans quatre ou cinq heures nous perdoit de veuë, mais lors que les vents estoient forts & rudes, nous faisions la mesme chose à son égard; de sorte que cela me fit penser qu'il faloit que cela vint de la difference des voiles, qui plus elles sont grandes, plus elles prennent de vent, & font avancer chemin aux Vaisseaux, pourveu qu'ils soient bastis sur un mesme modelle à l'égard de leurs Quilles; j'en laisse la resolution aux Mariniers, ou à cét admirable Bâtisseur de Navires, Monsieur Pett.

Environ la hauteur de 45. degrez, nous rencontrâmes un Navire qui venoit de la Guinée, qui estoit freté pour la ville de Londres. Le Capitaine se nommoit Blague, homme fort honneste & civil, qui nous ayant reconnus vint à nostre Bord, & y invita plusieurs Gentils-hommes qui y estoient de passer en son Navire, qui estoit une Fregate d'environ 400. tonneaux, dont la Charge estoit d'Or & d'Ivoire ou dents d'Elephant. Il en usa le plus obligeamment du monde, & fit present à tous les Gentils-hommes de nostre Compagnie, de diverses raretez qu'il apportoit de Guinée & de Binny.

Nous demeurâmes ensemble presque tout un jour, le temps estant fort calme, en sorte qu'il ne faisoit presque point de vent du tout; mais sur le soir une petite Brise commençant de souffler dans nos Voiles, & qui pouvoit servir aux routes differentes que nous avions à tenir, aprés nous estre saluëz avec nostre Artillerie, nous prismes congé les uns des autres.

Environ ce temps-là nostre compagnon le Nompareil se separa de nous, pour tirer directement vers les Isles des Caribes, dites Antilles, & nous pour celle de S. Jago, ou S. Jacques, qui est une des Isles du Cap-Verd, où nous devions trafiquer pour avoir des Negres, des Chevaux, & du Bestail, pour les vendre aux Barbades.

Continuant donc nostre route à environ 80. lieuës des Costes d'Espagne & de Barbarie, la premiere terre que nous découvrismes, fut l'Isle de Porto-Santo, qui est sous les 33. degrez de Latitude au Nort de la Ligne, que nous laissasmes à Basbord, c'est à dire à gauche, aprés quoy nous vismes incontinent l'Isle de Madere que nous costoyâmes, en sorte que nous la découvrismes toute pleine de rochers & de montagnes, & la terre tel-

lement bruslée par le Soleil, qu'il n'y paroissoit rien, soit sur le Costau, soit dans la Vallée, qui eust la moindre apparence de verdure, & il n'y avoit pas un seul Arbre qui fust plus grand qu'un Aubespine, & encor le nombre en estoit-il fort petit.

Outre cette Isle il y en a encore trois autres peu considerables qu'on appelle les Deserts, qui nous paroissoient comme le faiste de quelques grands Bastimens, sans aucune inégalité de montées ou de descentes, mais aussi égales que le faiste d'une Eglise ou d'une Grange; & encor beaucoup plus bruslées & en plus mauvais estat que l'autre, de sorte qu'au lieu des belles & agreables verdures, dont les autres Païs sont revestus en cette saison de l'année, ceux-cy estoient habillez de cuir de Roussy ou de couleur de feüille-morte.

Mais c'est que cette année-là l'Esté avoit esté beaucoup plus chaud qu'à l'ordinaire, & nos Matelots nous dirent qu'ils ne l'avoient jamais veu si aride qu'il estoit, & que l'endroit qui estoit à l'abry des vents, estoit en d'autres temps extrémement fertile & agreable, abondant en toutes sortes d'excellents fruits, en Bleds, en Vins, en Olives & en Sucres des meilleurs qui se voyent, & encor en Chevaux, en Bestiaux, en Brebis, en Chévres, en Pourceaux & en Volailles de toutes sortes, & qu'on y trouvoit aussi diverses especes de bons Poissons. Ces Isles sont situées environ à 33. degrez au Nort de la Ligne.

Ayant passé entre ces Isles-là, & laissé celle de Madere à Estribord, c'est à dire au costé droit, nous rencontrâmes un bon vent, fort & propre à nous porter vers le Sud. Ensuite dequoy la premiere Isle qui se presenta à nostre veuë, fut Bona Vista, mais si esloignée qu'à peine pouvions nous en discerner les couleurs, seulement le Paisage general des Montagnes nous paroissoit estre fort agreable, s'élevant en diverses montées & descentes, sans aucuns Rochers ny precipices escarpez.

Cette Isle est renommée à cause du Sel excellent & des Chevaux qui s'y trouvent, qui pour une de leurs qualitez surpassent tous ceux que j'ay veu ailleurs, ayans la corne du pied si dure, que lors que nous fusmes aux Barbades, nous les faisions courir çà & là du haut en bas des Rochers les plus arides & les plus rudes sans qu'ils fussent ferrez, & il n'y a point de Chévres qui aillent plus asseurement sur la pente des Montagnes & des Costaux que font ces Chevaux-là, qui sont pour la pluspart, forts & bien proportionnez de leurs membres.

Nous laissasmes cette Isle à dix lieuës ou environ à Basbord, ou à gauche de nous, & ensuite l'Isle de May, qui est renommée pour la quantité de Sel qui s'y trouve.

La derniere de ces Isles-là est celle de Palme, qui est si haute, qu'aprés que nous l'eusmes découverte le matin, nous creusmes que nous pourrions nous en approcher dés ce soir-là, mais nous nous en trouvasmes bien éloignez le lendemain matin, quoy que nous eussions eu un bon vent pendant toute la nuit, tant l'œil se trouve trompé par la veuë des terres qui sont hautes.

Cette Isle est située environ sous la hauteur de 28. degrez au Nort de la Ligne, & de-là jusqu'aux Isles du Cap-Verd, il y a environ 13. degrez, qui est un chemin bien long pour garder le silence, car il n'y a point de terre entre deux. C'est pourquoy je vous veux entretenir des divertissemens de la Mer, car il n'y a point de lieu si desert & si abandonné, où l'on ne puisse trouver quelque sorte de plaisir legitime, pour celuy qui a l'esprit content, & dont la conscience est en repos.

Mais ces plaisirs maritimes sont tellement entremeslez de cruautez, que l'ennuy de l'un diminuë de beaucoup la satisfaction de l'autre; car l'on y void que les grands y mangent les petits aussi bien que sur la Terre, & avec aussi peu de remords de conscience. Mais laissant cette consideration à part, il est certain que cette chasse donne quelque sorte de plaisir aux yeux: car il y a des Poissons qui se font voir au dessus de l'eau un assez long espace de temps pour se faire remarquer aisément.

J'ay veu une vingtaine de grands Marsoüins traverser la Prouë de nostre Navire, les uns derriere les autres, & courir avec autant de vîtesse & de roïdeur à la poursuite de quelques autres Poissons, que pourroit faire une meute de grands Levriers dans la Forest de Vvindsor à la chasse d'un Cerf, les uns & les autres se suivans dans la mesme route. La seule difference que j'y trouve, est que ceux-cy ne se servent pas de leur gueule, & ce qui leur manque en cela est supplée par la bonté de leur sentiment, de sorte qu'ils ne manquent jamais leur proye, mais poursuivent toûjours leur chasse.

Les Dauphins poursuivent aussi les Poissons volans, les contraignant de quitter leur element naturel, & de s'enfuyr dans un autre qui leur est inconnu, où ils rencontrent des ennemis aussi impitoyables qu'eux, car il y a des Oiseaux qui attendent que ces Poissons s'eslevent hors de l'eau, & s'ils se trouvent

à une distance raisonnable d'eux, ils ne manquent gueres à les attraper.

Ces Oyseaux, & nuls autres de leur espece n'ayment pas à s'éloigner si loin de la Terre, de sorte qu'on peut douter si la Mer peut estre reputée pour leur patrie; car on les void à 500. lieuës de la Terre, lors que le Soleil se couche, de sorte qu'il est impossible que ce soir-là ils puissent aborder à aucune Terre; & ils ne peuvent pas reposer sur les Ondes sans grand peril.

Je les ay veus par fois descendre & s'asseoir sur les vagues, mais avec tant de précaution, de crainte d'estre pris par quelque Poisson, que leur repos n'est pas beaucoup asseuré, si ce n'est lors que la nuit les couvre de ses aisles noires.

Cet Oyseau est une espece d'Espervier marin, un peu plus gros qu'un Lanier, & de la mesme couleur, mais dont les aisles sont beaucoup plus grandes & plus estenduës, & qui demeure beaucoup plus long-temps dans son vol. Lors qu'il est las, il trouve dequoy se reposer si la Mer est calme; car alors les Tortuës se couchent & dorment sur les Ondes assez long-temps, & ces Oyseaux se reposent en seureté dessus leur dos, ils y emutissent, s'y nettoyent & espluchent leurs plumes, s'y divertissent, & font toutes leurs actions naturelles ayant assez de place pour tout cela, car il y a quelques-unes de ces Tortuës qui ont bien trois pieds de large.

Nous en prismes une dans nostre Chaloupe, comme elle dormoit sur l'Eau, dont le Corps fournit dequoy faire un tres-bon repas à tous les Gentils-hommes & Officiers de nostre Navire, qui trouverent que c'estoit la meilleure viande qu'ils eussent mangée pendant le Voyage dans tout le temps que nous fusmes sur la Mer.

Il n'y en a que de deux sortes qui se tiennent dans la Mer; la Tortuë à grosse teste, & la Tortuë à bec d'Espervier. Cette derniere espece est la meilleure de toutes, celle que nous prismes estoit de cette espece-là.

Il y en a encore une troisiéme espece qu'on appelle la Tortuë verte, qui n'est pas si grande que les autres deux cy-dessus, mais qui les surpasse de beaucoup en bonté, tant pour la santé que pour le goust; mais nous en parlerons cy-apres, car je n'ay pas dessein de quitter si tost les Oyseaux de proye que j'ay nommez, parce qu'ayant esté Fauconnier en ma jeunesse, je ne puis pas m'empescher d'admirer l'admirable vîtesse du vol de ces Oyseaux.

Ils montent par fois si haut & si droit, d'où ils descendent de

mesme tout droit d'une seule tire d'aile, que si un Faucon y estoit il luy faudroit pour le moins faire deux pauses devant que d'y arriver, soit à monter soit à descendre. Leur vol ordinaire pour plaisir, & non pour chasser leur proye, est beaucoup plus libre que celuy du meilleur Faucon que j'aye jamais veu, mais sa longue durée le rend d'autant plus admirable.

Lors qu'ils ont faim, ils suivent les Dauphins, qui sont leurs Espagneuls ; & là où ils apperçoivent que l'Eau se remuë, ils reconnoissent qu'ils chassent les Poissons volans, qui se voyans proches d'eux, s'eslevent comme une couvée de Perdrix de douze & de seize en compagnie, & volent aussi loin que de jeunes Perdreaux maillez, mais pendant leur vol ils deviennent la proye de ces Oyseaux.

Ces Poissons espouventez de la sorte vouloient par fois traverser nostre Navire pendant la nuit, mais se trouvans arrestez par les Cordages, ils tomboient dans le Vaisseau où nous les prismes, & nous en servismes d'apast pour des hamecons avec quoy nous prismes les Dauphins qui les avoient poursuivis, que nous trouvasmes estre tres-excellens à manger, estans bien apprestez avec du Vin, des Espices, & des Herbes fines, dont nous n'avons jamais manqué ; Desorte que nous avions dans nostre Vaisseau le plaisir de la fauconnerie sans craindre de perdre nos Oyseaux, soit qu'ils prennent l'essor, où qu'ils s'aillent jetter sur la volaille dans quelque village, & nous mangions de leur proye, & par fois des Espagneuls mesmes, qui est un advantage que le meilleur Fauconnier ne sçauroit avoir sur terre.

Quant à la chasse qui se fait dessous l'eau, on la void bien. Mais il faut souffrir que les chiens mangent la proye, qui peut estre un Poisson Royal, & capable de remplir un plat propre à servir sur la table de Neptune, de sorte que par ce moyen-là l'on est privé de la queste. Mais quoy que c'en soit, j'ay esprouvé sur la Mer ce que j'avois fait sur la terre, que le vol des Oyseaux est le plus grand de tous les divertissemens qu'on puisse prendre.

J'avois presque oublié à dire de quelle espece est ce Poisson volant qui est la cause de tous ces divertissemens. Il ressemble entierement à une Sardine, mais ses aisserons ou ses nageoires sont plus longues & plus larges, & pendant qu'elles sont encore humides & moüillées, il vole & demeure en l'air jusqu'à ce qu'elles soient seches, & apres il retombe en l'eau. Mais quant aux Oyseaux qui sont ses ennemis mortels, ils nous accompagnent depuis les

33. degrez jusqu'à ce qu'on vienne au quinziéme degré, où ils nous quittent & on ne les void plus.

Mais en mesme temps & dans le mesme endroit il en paroist un autre, qui n'est pas plus gros que cet Oyseau que nous appellons Castrille, & qui est presque de mesme couleur, mais qui vole d'une autre maniere: car ceux-cy volent fort prés de l'eau, & tournent tout autour des vagues, qui souvent empeschent qu'on ne les puisse voir, de sorte qu'on diroit qu'elles les ont engloutis; Mais au mesme temps qu'on pense qu'ils sont perdus, on les void contre toute esperance revenir encore piroüetter en volant sur l'eau, & faire continuellement ce mesme exercice, qui ne donne pas peu de plaisir à ceux qui les prennent. Mais afin de ne vous pas ennuyer en ne vous parlant que des habitans de l'Air, je m'en vay me plonger dans le profond de l'eau, pour voir quelle sorte de passe-temps cet element vous peut donner.

Il y a un Poisson qu'on appelle le Tiburon ou le Requien, qui est l'ennemy commun de tous les Matelots & de tous ceux qui pendant les calmes, se hazardent à se mettre tout nuds dans la Mer pour s'y baigner. Il leur emporte tantost un bras, & tantost une jambe, ou les engloutit tout entiers, si le Poisson est grand. Lors qu'ils le prennent ils le traittent aussi avec la mesme rigueur; Car par fois ils luy arrachent les yeux, puis le jettent hors le bord, par fois ils l'estropient & luy coupent les nageoires & la queuë, afin que ces impitoyables tyrans deviennent la proye des autres, se montrans en cette sorte de justice retributive extremement exacts, industrieux & inventifs.

Nous prismes plusieurs de ces Poissons-là, les uns avec des harpons de fer, & les autres avec des hameçons, & entr'autres un qui estoit fort grand, qui avoit suivy le Navire plus de quatre lieuës durant devant qu'on songeast à le prendre.

L'on apperçeut devant luy un Poisson qu'on appelle le Pilote, qui luy sert comme de guide, & nage par fois environ trois pieds devant luy, par fois plus ou moins, selon qu'il luy plaist, & s'attache tellement à luy dans son adversité & lors qu'il en a le plus de besoin, que comme un veritable amy il ne l'abandonne jamais, car lors qu'il est pris, ce petit Poisson ne manque point de s'attacher à sa teste, ou en quelqu'autre endroit tout proche avec la resolution de mourir avec luy. Ce que l'experience nous fit voir non seulement en ce grand Poisson, mais aussi dans tous les autres que nous avions pris auparavant, car nous ne prismes jamais l'un sans l'autre.

La

La machine avec quoy nous prismes ce grand Tiburon, fut un gros hameçon apasté avec une piece de bœuf; qu'il avalla ayant le ventre tourné en haut, parce qu'ayant la gueule plus courte que son museau, il ne pouvoit pas l'avaller aisement ayant le dos en haut, à cause que son museau repoussoit la ligne devant luy, mais aussi-tost que nous apperceûmes qu'il avoit avallé l'apast, nous tirâmes la corde si promptement & avec tant de force, que l'hameçon s'attacha de sorte, que nous estions bien asseurez que la pesanteur de son corps ne le pouvoit pas rompre, ensuite dequoy on le tira en haut dans le Navire, & on le mit dans le vuide du Vaisseau où personne ne pouvoit demeurer que les Matelots qui peuvent tout entreprendre.

Nous avions dans nostre bord quantité de gros chiens mastins, & entr'autres un qui estoit si grand & si fier, que je n'en ay presque jamais veu de pareil. Ce chien courut & l'attaqua avec beaucoup de courage, mais il ne pouvoit le mordre à cause de la grosseur de son corps qui estoit rond & gluant. Que si que par fois il mordoit une de ses nageoires, le Tiburon le rejettoit d'un costé du Vaisseau à l'autre, comme si ce n'eust rien esté, de sorte que s'il l'eust rencontré dans son element, c'est à dire dans la Mer, il l'auroit bien-tost englouti.

L'on en prit plusieurs autres, mais il n'y en avoit pas un qui fust si grand que celuy-là, il avoit environ seize pieds de long, & dix pieds autour du milieu. Nous prismes encore diverses sortes d'autres Poissons, comme la Bonite, le Maquereau Espagnol, l'Albocore, & le Dauphin, que nous trouvasmes excellens à manger, mais particulierement l'Albocore, qui est un Poisson dont la figure me plaisoit extremement.

Ceux que nous prismes n'avoient gueres plus de trois pieds de long, la queuë fourchuë, les cartilages fermes & forts, & le corps gros comme le poignet d'un homme, mais croissant tout à coup en montant à une telle grosseur, que je n'en ay presque jamais veu de semblable, & si fort avec cela, qu'un des Matelots, qui estoit un homme fort robuste, en tenant un par les battans des ouyes, lors que ce Poisson remuoit seulement la queuë pour se destacher, il luy donna une telle secousse, qu'il faillit à luy desnoüer le bras.

Lorsque sur le soir il faisoit un beau Soleil, ces Poissons se divertissoient & nous aussi, en essayant à qui sauteroit le plus haut hors de l'eau, de sorte que c'est un agreable passe temps de voir de si

grands Poissons & si vivement colorez se montrer si haut au dessus de leur element naturel, avec tant de formes & de couleurs differentes; mais nous n'eusmes pas souvent ce divertissement-là.

Je ne veux pas vous entretenir plus long-temps de la diversité des figures & des couleurs des Poissons, jusqu'à ce que je vienne à Saint Jago, à la reserve d'un seul, & qui est tres-petit; car son corps n'est pas plus grand que celuy d'une grosse grenade, & neantmoins il a des qualitez plus dignes d'attirer les yeux à le regarder & l'esprit à le considerer, que la grosse & monstrueuse Baleine.

Car quoy qu'il soit vray que son corps paroissant dans le calme sur la superficie des eaux, s'esleuant & s'enfonçant dans la Mer, soit un des plus estonnans & des plus estranges spectacles qui se voyent en la nature, & qui devient encore plus surprenant lors que ses deux ennemis mortels, l'Espadon & le Teschal viennent à le rencontrer;

Car pour les escarter la Baleine saute plus de sa longueur au dessus de l'eau, & lors qu'elle retombe dans la Mer elle bat l'eau avec tant de violence, qu'on en void l'ecume plus d'un quart d'heure apres, & aussi blanche que lors qu'elle est agitée, & que le vent de Ouëst la bat contre les Rochers; & par fois elle souffle & rejette une si grande quantité d'eau par les narines, quelle esgalle presque la hauteur d'un clocher;

Neantmoins ce grand chef-d'œuvre de la nature n'est pas tant digne d'admiration, selon mon opinion, ny n'esleve pas tant l'esprit ny à de si hautes pensées, que fait ce Poisson qu'on appelle la Caravelle ou le Nautile, qui peut quand bon luy semble se resjouïr avec les autres Poissons ses voisins au dessous de l'eau, & quand il se resout de chercher fortune dans l'air, il monte au haut de la Mer, quelque grosses que puissent estre les vagues, où sans l'ayde d'aucun Matelot, il dresse son grand Masts, déplie ses Voiles, qu'il fait de ses propres nerfs, accommode son Gouvernail & son Lest, & commence son voyage. Mais vers quel Rivage il tend, ou quel est le commerce qu'il pretend faire, il n'y a que luy & celuy qui l'a fait qui le puissent dire; car il n'y a point de Poissons qui luy puissent servir de nourriture ny de mouches non plus, de sorte que ce n'est pas pour chercher à vivre qu'il voyage; j'en ay veu à plus de cinq cens lieuës de terre. S'il a dessein d'aller en quelque Port, il luy faut beaucoup de temps & bien de la patience pour y arriver; si c'est pour aller en Mer il y est desja. Il a de l'advantage en une chose sur tous les Vaisseaux qui se sont jamais mis à

la Voile, parce qu'il peut approcher plus prés du vent qu'aucune Fregate qu'on ait jamais bastie; ce qui monstre combien la nature peut aller au de-là des Ouvrages de l'Art.

Il a encor un autre advantage. C'est que dans les plus grandes tempestes, il n'a point peur de se noyer, il n'a pas besoin de Boussole ny de Carte-Marine, parce qu'il n'est jamais hors de sa route. De sçavoir s'il voyage pour son plaisir ou pour son profit, on est encor à le chercher.

Mais devant que nous arrivions au Havre le plus proche de l'Isle de S. Jago, ou de S. Jacques, qui est l'une des Isles du Cap-Verd, qui a secoüé le joug des Espagnols pour se remettre sous l'obeïssance du Roy de Portugal, il faut que je vous raconte une observation que j'ay faite sur la route des Navires, qui lorsque les vents souffloient paisiblement, & pendant l'obscurité des nuits, ne nous laissoient voir que des tenebres dans l'eau, mais lorsque les vents souffloient avec roideur & remplissoient fortement les Voiles, nous voyions clairement la Quille du Navire, & les Poissons qui se joüoient dans l'eau, comme si on les eust éclairez avec un flambeau, quoy que les nuits fussent également obscures.

Cela me fit ressouvenir d'un poinct de Philosophie dont j'avois oüy discourir entre les Sçavans, qui est que les corps rudes & solides venans à se rencontrer, & se heurter rudement l'un contre l'autre dans l'air, le rarefient de telle sorte qu'il prend feu. En cette maniere le Navire estant d'une substance dure & rude, & dans un mouvement violent, rencontrant la forte resistance des vagues, qui quoy qu'elles ne soient pas dures, sont neantmoins rudes à cause de leur sel, causent la lumiere, quoy qu'elles ne fassent pas de feu, & il y a lieu de penser que cette lumiere seroit de feu, s'il n'estoit pas éteint par la Mer au mesme instant qu'il s'allume, parce qu'estant en son element propre, elle l'emporte pardessus le feu.

Devant que d'arriver à S. Jago, nous devions aller visiter une petite Isle nommée l'Isle du Sel, à la priere d'un Portugais que nous menions avec nous, qui s'appelloit Bernard Mendez de Souza, qui prétendoit qu'une grande partie de cette Isle luy appartenoit, mais parce qu'elle estoit un peu hors de nostre route, & que nous ne pouvions pas en approcher à cause qu'il faisoit gros vent; & en partie aussi parce que quelques-uns de nos Mariniers nous advertirent qu'il n'y demeuroit personne, que des

Chévres, des Chiens & semblables Animaux; & que nous creusmes que ce n'estoit que par une vaine gloire qu'il nous vouloit faire voir cette Isle qu'il prétendoit estre à luy :

Mais le Maistre qui sçavoit bien l'estat du lieu, ne voulut pas perdre ce temps-là pour neant, ce qui donna sujet de mécontentement au Portugais, comme il monstra par sa mine refrognée jusqu'à ce que nous fussions arrivez à S. Jago, & cela augmenta la mauvaise intention qu'il avoit dans l'ame; car quoyque nos Marchands l'eussent tiré de prison à Londres, avec dessein de le faire un des principaux Directeurs de ce Voyage, ayant abusé de leur credulité, leur disant que le Padre Vagado principal Gouverneur de S. Jago estoit son frere, & que par le credit qu'il avoit auprés de luy, le Commerce nous seroit libre pour avoir des Negres, des Chevaux & du Bestail, qui estoient des Marchandises de Contrebande en ce lieu-là, ils luy donnerent le commandement & l'authorité sur le Navire & les Marchandises; mais il n'avoit rien moins en pensée que de s'acquiter dignement de cette Charge, car au lieu de cela, son dessein estoit de s'emparer peut-estre de l'un & de l'autre, & de se rendre maistre de nostre liberté & de nostre vie, si nous n'eussions bien pris garde à luy.

La premiere chose que nous y remarquâmes, fut une certaine grimace qu'il fit lorsque nous approchâmes de l'Isle, qui nous fit soupçonner qu'il avoit quelque mauvais dessein dans l'ame; car au lieu qu'il avoit toûjours fait paroistre un visage joyeux & riant, & esté de bonne humeur pendant tout le Voyage; on le vit changer de contenance prés du lieu où nous esperions trouver du bon-heur & du contentement. Ce ne pouvoit estre qu'un présage du mauvais dessein qu'il vouloit executer, à quoy nous nous attendions d'heure à autre, pour voir de quel costé il pourroit commencer, lorsqu'il le découvrit plustost qu'il ne devoit en cette maniere.

Ayant employé la pluspart de nostre eau pendant la route jusques en ce lieu-là, & ayant besoin de faire de nouvelles provisions qui fussent suffisantes pour le reste de nostre Voyage aux Barbades où nous devions porter des Chevaux & du Bestail, que nous devions prendre en ce lieu-là, il commanda au Maistre par l'authorité qu'il avoit sur luy d'envoyer à terre toutes les fustailles vuides qu'il avoit à bord, avec dessein de les retenir, & par ce moyen nous contraindre peu à peu de venir à ses fins.

mais le Maistre du Navire luy ayant absolument refusé de descendre nos grandes fustailles, & seulement les muids, & encor les faire porter les uns aprés les autres dans le grand Bateau, afin de faire divers retours, & par ce moyen de remplir nos Pipes, voyant son dessein ruïné de ce costé-là, pour faire que nous ne pussions avoir d'eau & nous en priver du tout, il enjoignit à nos gens de creuser dans la vallée au dessous de la maison du Padre, où il sçavoit bien qu'on ne trouveroit aucunes sources d'eau.

Mais quelques-uns d'entr'eux qui parloient Espagnol, ayans appris qu'il y avoit un bon Puits de l'autre costé du Costau, au dessous du Chasteau, où quelques Habitans de l'Isle les menerent pour le voir, aussi-tost que Bernardo le sçeut il fut si déconcerté, qu'il fit tout ce qu'il pût pour tascher à nous persuader qu'il n'en avoit aucune connoissance, & qu'il ne sçavoit point qu'il y eust de Puits en ce lieu-là.

De sorte que voyant que cette ruse ne luy avoit servy de rien, il en voulut essayer une autre, qui fut de commander au Maistre de nostre Navire de faire porter à terre la part de la Cargaison qu'on avoit destinée pour cette Isle, qui consistoit en Draps, Revesches, Estoffes de diverses sortes, Toiles, Chapeaux à grands bords tels que les Espagnols ont accoustumé de les porter, qui avoient esté expressément faits à Londres pour estre debitez en ce lieu là, & qu'aprés qu'on auroit apprecié toutes ces Marchandises, aussi-tost qu'on les auroit mises à terre, l'on en feroit le retour en Chevaux & en Bestail.

Mais comme nous avions eu sujet de le soupçonner pour la fustaille, nous en avions encor plus pour la Cargaison, de sorte qu'on luy répondit, qu'on ne déchargeroit aucunes de nos Marchandises à terre, sans en recevoir la valeur en bestail, en donnant l'un à mesure qu'on recevroit l'autre par parcelles, & non tout à la fois.

L'on envoya l'Escrivain de nostre Navire pour porter cette réponse, parce qu'il parloit bon Espagnol; mais Bernardo extrémement fasché de voir sa trame découverte, le retint prisonnier. L'on en envoya encor un autre pour le demander, qui fut aussi retenu; ce qui fit qu'on en dépescha encor trois ou quatre autres, sur qui les Soldats du Chasteau envoyerent quelques volées de mousquet pour les faire retirer.

Cela nous obligea de nous resoudre à lever l'Anchre, & à

nous remettre en Mer pour huit ou dix jours, & retourner de nuit, le temps estant obscur & propre à nostre dessein, afin de surprendre la maison du Padre avec cinquante Mousquetaires, qu'on pouvoit faire aisément tant des gens de qualité que des passagers qui estoient dans nostre Navire, avec une partie des Matelots, & enlever le Padre Vagado, & Bernardo Mendez de Sousa, & les amener aux Barbades.

Mais le Padre qui ne sçavoit rien du dessein de Bernardo, nous envoya complimenter fort civilement, s'invitant luy-mesme de venir à bord de nostre Navire, aprés qu'on luy auroit donné des ostages, de sorte qu'ayant traité avec luy, l'on establit le Commerce entre les uns & les autres, & l'on relascha nos prisonniers; ensuite dequoy il nous invita aussi d'aller en sa maison, où plustost en son Rocher, car la pluspart en estoit bastie dans le Roc, & sur un fort haut precipice.

La malice de ce Portugais, m'a obligé de faire cette digression; ses gestes, & la maniere avec laquelle il agissoit devant que nous abordassions l'Isle, me donnerent sujet d'en tirer un mauvais presage, & sa conduite en ce lieu-là justifia ensuite la verité de ma conjecture, & de ce que j'en avois dit à nos gens auparavant.

Lorsque nous approchâmes à la veuë de cette Isle, elle nous parut pleine de hauts & droits Rochers, dont le plus haut estoit de pierre pure sans qu'il y eust aucune terre, & ces Rochers estoient d'une telle hauteur, que peu souvent on en voyoit le sommet lorsque nous y estions, à cause des broüillards & des nuages qui estoient entre-deux, qui s'élevent & obscurcissent l'air au temps du Turnado; mais le premier jour que nous les vismes, comme le temps estoit fort serein ce jour-là, & en estans à une distance raisonnable, nous les voyions parfaitement bien.

Quant à ceux de la seconde hauteur, ils ne nous paroissoient pas si blancs, mais d'une couleur grisastre, comme s'ils eussent esté couverts d'une terre legere & sablonneuse, mais les moins hauts ressembloient plustost à des Montagnes qu'à des Rochers; & encor si arides, que nous estions encor en doute si l'on y avoit jamais veu croistre de l'herbe.

Mais lorsque nous fusmes à une distance propre à pouvoir parfaitement discerner les couleurs, nous esperions que les Vallées à mesure qu'elles s'ouvriroient à nous, nous donneroient une

plus riche perspective & un plus bel aspect par la diversité de leurs couleurs, mais nous n'y trouvasmes rien ou fort peu de chose qui fust plus agreable, à la reserve des Arbres de Cocos, & quelques autres, qui estoient fort grands & tres-beaux, dont la cime faisant une ombre proportionnée à leur hauteur, sur leurs racines, entretenoit leur verdure, & les rendoit extrémement agreables à la veuë.

Comme c'estoit le temps du Turnado, qui est lors que le Soleil retourne du Tropique de Cancer, vers celuy du Capricorne, pour visiter & rafraîchir les Parties Meridionales du monde, & vient au Zenith des habitans de ces parties-là, qui est au commencement d'Aoust, qu'alors les pluyes tombent en abondance, & qu'on prend pour l'Hyver des lieux où le Soleil est au Zenith, nous y vismes bien-tost un grand changementr

Car y ayant demeuré dix-neuf ou vingt jours, pendant lesquels il pleut presque toûjours, nous vismes que les Vallées changeoient d'habits, & qu'elles estoient si fraîches, & si remplies de prairies verdoyantes, enchaisnées de diverses sortes de fleurs, les unes croissans sur des tiges, les autres sur des arbres, avec une si grande varieté de couleurs, si belles & si vives, qu'il sembloit que la nature eust choisi ce lieu-là tout exprés pour y faire voir le chef-d'œuvre de ses ouvrages.

De sorte qu'ayant regalé nos yeux de ces delicieux objets, nous eussions bien voulu éprouver si leur odeur estoit aussi agreable, que leur beauté estoit admirable, & pour cet effet nous souhaitions aussi de pouvoir descendre à terre, mais nous fusmes conseillez d'attendre encor un peu jusqu'à ce que nous fussions plus asseurez de nostre Portugais Bernardo.

Cette demeure nous donna lieu de faire la reveuë du Havre ou de la Baye, qu'ils appellent la Praye, qui a environ une lieuë de large d'une terre à l'autre, & un peu plus depuis une des poinctes de la terre jusques au fond de la Baye, où en entrant on laisse une petite Isle à Basbord.

Cette Baye est située au dessous du vent de l'Isle, ce qui faisoit que nous endurâmes une chaleur si grande & si insupportable, qu'à peine pourroit-on croire que des corps venans des climats froids peussent souffrir une telle ardeur sans en estre suffoquez.

J'avois deux morceaux de cire à cacheter dans une cassette, qui estoit dans le fond du Vaisseau, qui se fondirent & s'at-

tacherent l'un à l'autre, le cornet pour mettre l'ancre se fondit aussi & devint tout plat.

De sorte que trouvant l'air si ardent, je jugeay à propos de voir s'il en estoit de mesme de l'eau, & pour cet effet je sautay dans la Mer, que mes sens ne trouverent pas plus fraîche que l'air, elle estoit si chaude que les Bains de la Reyne à Bath en Angleterre ne sont gueres plus chauds au mois de Juin.

Au fond, ou dans la partie interieure de la Baye, nous vismes un beau Costau rond s'élevant peu à peu, à prés d'environ la moitié de la Baye, peu different du Hou qui est à Plimouth, avec une Vallée de chaque costé; Et sur le haut du Costau vers la main droite, un fort haut & dangereux précipice de Rochers, sur lequel estoit bastie la maison du Padre Vagado, attachée à la cime du Rocher.

Cette maison estoit assez propre pour un tel Maistre, car quoy qu'il fust le principal Commandant de l'Isle, neantmoins par son maintien & par la maison où il demeuroit, il avoit plus la mine d'un Hermite que d'un Gouverneur. Sa famille estoit composée d'un Mulatre de sa race, de trois Negres, d'un Violon, & d'une Fille.

Quant à luy c'estoit un homme assez grave pour estre sage, mais qui n'estoit pas fort sçavant, car sur le differend que nous eusmes avec Bernardo, le Colonel Modiford luy ayant écrit une Lettre en Latin il y voulut faire réponse de tout son mieux, mais il demeura court aussi bien en la substance que dans le langage; de sorte que quoy que sa dispute fust contre nous, il s'en vengea pourtant sur Quintilien, à qui il donna divers soufflets dans sa Lettre.

La premiere fois que nous le vismes, ce fut en la maison où il nous avoit invitez; mais lors qu'avec des difficultez infinies nous eusmes grimpé à cette inaccessible habitation, avec beaucoup de peine & de douleur, nous fusmes presque tout brûlez au dedans, & tout cuits au dehors par l'ardente chaleur du Soleil qui estoit lors sur nostre Zenith; de sorte que nous estions plus propres à estre fricassez pour le disner du Padre, que non pas en estat de manger nous-mesmes à son disner.

Aprés avoir monté avec beaucoup de peine & de chaud à cette haute demeure; nous n'y trouvâmes personne pour nous y entretenir que Bernardo qui n'estoit pas rentré assez en luy-mesme, pour nous pouvoir recevoir de bon cœur. Il nous dit seulement

ſeulement que le Padre eſtoit allé dans l'Iſle pour quelques affaires, mais qu'il retourneroit aſſez toſt pour eſtre à diſner.

Pendant que nous eſtions-là en attendant ſa venuë, nous crûmes qu'il eſtoit bon de ne pas demeurer oyſifs; car la ſtructure de cette Fabrique-là ne plaiſoit gueres, quoy qu'elle euſt une fort belle veuë ſur la Mer.

Nous nous promenaſmes donc autour de cette montagne ronde, en nous informant de ce lieu-là, & l'on nous dit qu'il y avoit eu cy-devant une Ville fort magnifique embellie de fort belles maiſons, & de ruës tellement diſpoſées qu'elles pouvoient toutes joüir de cette agreable veuë, mais qu'elle avoit eſté brûlée & démolie par le Chevalier François Drac, pendant les Guerres qui eſtoient entre la Reyne Elizabeth & le Roy d'Eſpagne, ce qui fit que nous portâmes plus de reſpect à ce lieu-là, parce qu'il y avoit eu de nos Concitoyens qui y avoient ſacrifié leur vie pour l'honneur de noſtre Nation.

Environ l'heure que nos eſtomachs nous firent entendre qu'il eſtoit plus que temps de payer le devoir à nature, nous regardâmes autour de nous, & apperçeûmes aſſés loin un cheval qui venoit vers nous, avec un homme deſſus, auſſi vîte que ſes pieds le pouvoient porter, qui peu de temps apres s'arreſta tout court à la maiſon du Padre: enſuite dequoy deux Negres deſcendirent de ſon dos & mirent à terre un grand homme gros & gras, veſtu d'une longne robe, dont le viſage n'eſtoit pas aſſez noir pour paſſer pour un Mulatre, mais auſſi baſané que le Chevalier du Soleil; ſes yeux eſtoient encore plus noirs, mais tellement enfoncez dans la teſte, qu'avec une longue eſguille on les auroit fait ſortir aiſement par la nuque du cou.

Lors qu'il deſcendit de cheval nous apperçûmes qu'il eſtoit fort déconcerté, parce que ce n'eſtoit pas ſon ordinaire d'aller ſi viſte, comme nous appriſmes depuis de ceux à qui nous le demandâmes, qui nous dirent meſme qu'il n'avoit pas accouſtumé d'aller à cheval, mais que ſes affaires l'ayant retenu trop long-temps & plus qu'il ne croyoit, il avoit eſté obligé de prendre un cheval, au lieu qu'il penſoit s'en retourner à pied.

Qu'eſtant à cheval, & n'eſtant pas des meilleurs Eſcuyers du monde, il avoit falu qu'il ſe laiſſaſt aller au cheval, qui eſtant un Barbe & tres-viſte, revenant vers le lieu où l'on avoit accouſtumé de le garder, avoit couru avec tant de vîteſſe, que c'eſtoit une merveille que ſa charge n'eſtoit pas tombée en chemin; car

le cheval ayant un mords dans la bouche, & les estriers estant fort courts, comme c'est leur maniere en ce lieu-là, s'il l'eust tant soit peu voulu arrester par la bride, il est certain qu'il l'auroit jetté par terre, mais celuy qui le montoit ne songeant à autre chose qu'à se tenir ferme au pommeau de la selle avec les deux mains, fut miraculeusement conservé.

Se trouvant donc déconcerté de la sorte, il fut enlevé par deux Negres, & posé sur ses jambes, mais tellement estonné, qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler, tant la crainte qu'il avoit euë de tomber avoit fait une profonde impression dans son esprit. Mais estant revenu à luy-mesme, il se tourna vers nous, & nous dit en son langage que nous estions les bien-venus, s'excusant de ce qu'il avoit demeuré si long-temps à venir, mais que pour reparer sa faute, il s'estoit mis dans un tel hazard, que de sa vie il n'avoit couru un si grand peril.

Nous luy respondismes que c'estoit un tesmoignage de sa civilité & de la consideration qu'il avoit pour nous, dont nous luy estions extremement obligez, & que nous estions bien faschez qu'il eust exposé de la sorte sa gravité, qui estoit accoustumée à un pas moderé, & non pas à un si violent mouvement qui pouvoit alterer sa santé, & mettre sa vie en hazard.

Mais comme c'estoit un homme fort reservé & qui parloit peu, il ne dit rien davantage, & nous amena à son logis, qui estoit sur une plaine à l'entrée, mais de l'autre costé des logemens c'estoit un precipice escarpé, & quelques-uns de ces logemens estoient comme des galleries, commes celles qui sont dans les hostelleries sur le chemin de Londres.

Il n'y avoit dans la maison que quatre chambres; avec deux galleries & une cuisine, qui estoient toutes de plein pied, dont le pavé n'estoit que de terre, & encore si peu égal & si peu uny qu'il ne meritoit pas d'estre balié, aussi ces logemens-là estoient entretenus selon leur merite, car en haut & en bas les toiles d'araignées servoient de tapisseries & les poisles & les grilles, de peintures & de tableaux.

Par cet équipage-là l'on peut voir quel est le commerce de cette Isle, dont le Gouverneur est si pauvrement meublé; Mais incontinent apres que nous fusmes entrez, l'on mit une nape de toile de coton, avec quatre ou cinq serviettes de mesme toile pour servir à une douzaine d'hommes.

Le premier service fut posé sur la table, conduit par le Padre

mesme, suivy de Bernardo, du Mulatre, & des Negres, chacun avec un plat de fruict, dont il y en avoit six en tout ; le premier de melons, le second de plantins, le troisiéme de bananes, le quatriéme de guyaves, le cinquiéme de poires marquetées, & le sixiéme de pommes du pays.

Mais pour remplir la table, & rendre le festin plus magnifique, le Padre envoya son Mulatre dans sa chambre, pour querir un plat qu'il reservoit pour fermer tout le reste. C'estoit trois Pines ou Ananas dans un plat, qui furent les premieres que j'ay veuës, & qui surpassent autant les meilleurs fruicts qui croissent en Angleterre, comme le meilleur Abricot excelle les moindres pommes sauvages.

Apres nous estre rassasiez de ces excellens fruicts, nous beûmes un verre ou deux de vin rouge sec, qui est une sorte de vin qui croist à Madere, qui est tres-fort, mais non pas bien agreable ; car l'on ne fait point de vin dans cette Isle, ny je ne croy pas qu'il s'en fasse aussi avec des raisins, dans aucune Isle du monde si proche de la Ligne que celle-cy.

Ayant achevé de manger le fruict & osté les plats, l'on apporta un autre service de viande, de Poisson, & de salades. Les salades ayant esté placées les premieres sur la table, je m'attachay fort à les considerer, parce que c'estoit autant de nouveautez pour moy, mais les meilleures herbes & les plus savoureuses que j'eusse jamais mangées, & fort bien assaisonnées de sel, d'huile, & du meilleur vinaigre ; il y en avoit de diverses sortes, chacune à part en son plat, qui me sembloient toutes estranges, mais tres-excellentes.

Le premier plat de viande fut un quartier d'un jeune veau sauvage, de l'âge d'un an, qui estoit de mesme couleur que la chair de Cerf, & en avoit presque le mesme goust, estant pleine de nerfs & de fibres, qui estoit une bonne viande & bien apprestée, avec sa sauce d'herbes savoureuses & de vinaigre d'Espagne.

L'on nous servit encore des Dindons & des Poules rôties, un gigot d'un jeune chevreau, grande quantité de Poisson de diverses sortes, dont j'ay oublié les noms, de differentes couleurs & de diverses formes, & en trop grand nombre pour les descrire en ce lieu-icy, les uns frits à l'huile, & estant chauds, les autres avec des sauces, & quelques-uns marinez, nous en goûtames de tous, & avec beaucoup de plaisir.

Au milieu du diner comme le Padre, Bernardo, & les autres Noirs prenoient le soin de nous servir, il entra un certain vieillard,

qui sembloit avoir tiré la couleur de son visage du vin que nous avions beu, car il avoit le teint presque aussi rouge, mais la teste & la barbe estoient aussi blanches que du laict, la contenance asseurée & riante, avec un Luth à la main, qui nous joüa pour nouveauté la Gaillarde, un air qui estoit fort estimé du temps de Henry IV. car le Chevalier Jean Falstaf dans le recit de ses amours avec sa Maistresse Beneste déchire-draps, fait que Rébec & les autres bons Violons de ce siecle-là joüoient cet air en compagnie. Ce qui me mit en la pensée, que si le temps & le ton font la composition de la musique, il faloit bien que ce ton-là eust eu une grande longueur de temps pour faire voile de l'Angleterre en ce lieu-là.

Mais comme nous fusmes rassasiez de cette sorte d'harmonie, nous luy demandâmes qu'il nous joüast quelque bel air de Cour, ce qu'il fist de la mesme maniere que le premier, l'un estant aussi nouveau que l'autre, sans agréemens, sans fredons, ny sans aucunes sortes d'enjolivemens en son jeu, qui estoit aussi plein que le rouleau d'un emballeur ; Son Luth aussi n'avoit que dix cordes, estant à la mode du temps du Roy David, de sorte que la rareté de cette antique piece me pleut beaucoup.

Ayant achevé de disner, & le Padre assez ennuyé de nous faire servir, nous nous levasmes de table pour faire place à une meilleure compagnie, car le Padre & sa noire Maistresse devoient aussi tenir la place à leur rang.

C'estoit une Negresse de la plus grande beauté & majesté tout ensemble, que j'aye jamais veuë en une seule femme. Elle avoit la taille grande & bien faite, tout le corps bien formé, les yeux grands & extremement agreables : sa teste estoit enveloppée d'un rouleau de taffetas verd rayé de blanc & de feüille-morte, fait en maniere de Turban, & au dessus un voile fort leger, qu'elle ostoit quand elle vouloit. Elle avoit dessus son linge une juppe d'estoffe de soye orangée rayée de tanné & de bleu-pers, non par bandes estroites, mais d'un ouvrage tissu par ondes ; & sur cela une manteline de soye de couleur de Pourpre, engrêlée de jaune, qui estoit grande & ample, attachée sur l'espaule droite par un nœud d'un ruban noir fort large avec un riche joyau, passant sous le bras gauche, d'où elle descendoit negligemment jusqu'à terre.

Elle portoit des botines en ses jambes, faites de soye perse, garnies de gallon d'argent & d'une frange de mesme ; ses souliers estoient de cuir blanc, passementez de bleu, & decoupez entre les passemens. Elle avoit aussi de fort grands pendans d'oreilles, & de

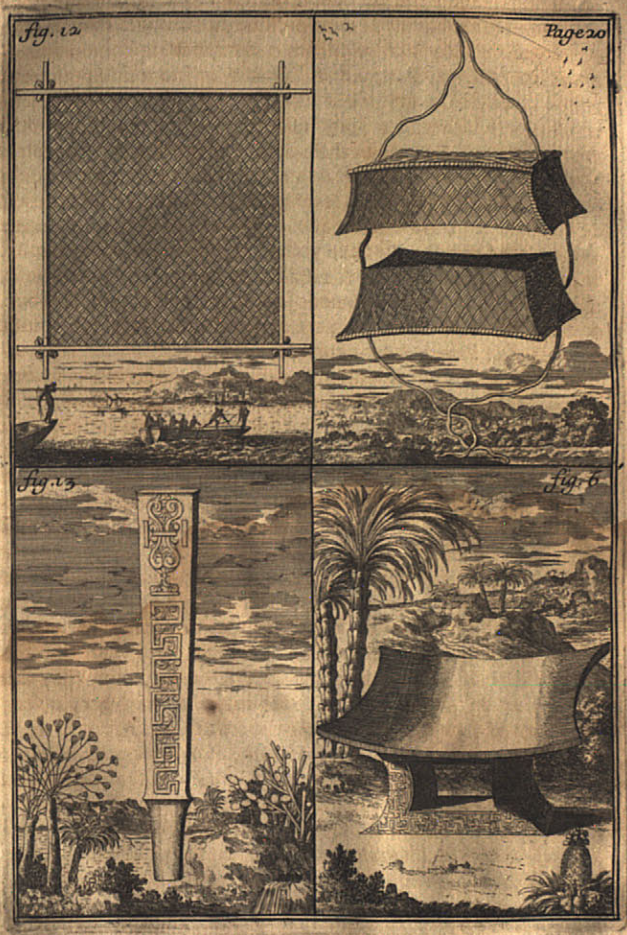


fig. 12
Page 20
fig. 13
fig. 6

beaux tours de perles au cou & aux bras ; mais ses yeux estoient les plus beaux joyaux qu'elle eust, car c'estoient les plus grands & les plus brillans que j'aye veus de ma vie.

N'ayant veu toutes ces perfections-là qu'en passant, & ne l'ayant point encore oüy parler, je pris resolution apres disner, de tenter si un present d'un riche ruban tissu de soye d'or & d'argent, auroit assés de pouvoir pour la persuader à ouvrir ses levres, en partie par curiosité pour sçavoir si elle avoit les dents aussi blanches & aussi nettes que je me les estois figurées, & en partie pour l'obliger à parler.

Car c'est une opinion generalement receuë que tous les Negres ont les dents blanches, mais c'est une erreur populaire, qui vient de ce que le noir & le blanc estant si proches se font paroistre davantage l'un & l'autre, mais si l'on veut prendre la peine de les regarder de prés, l'on trouvera que ces dents qui à une distance esloignée sembloient estre si blanches, sont fort jaunes & fort sales.

Cette connoissance me fit naistre cette curiosité, mais ce n'estoit pas la principale fin de mon enqueste, car il en restoit encore une pour la faire passer à mon sens, pour la plus belle Negresse que j'eusse veuë, qui estoit l'expression de son langage, & l'agreable ton de ses paroles, pour achever de perfectionner toutes les autres graces dont elle estoit ornée. Pour cet effet je pris un Gentilhomme avec moy qui parloit bon Espagnol, attendant qu'elle sortist de la maison, ce qu'elle fit avec plus de majesté & d'agrément, que je n'en avois veu en la Reine Anne, lors qu'elle descendois de son fauteüil pour aller danser la suite des bransles avec un Baron d'Angleterre, quand on donnoit le Bal en la salle des Banquets à Whitehall, de sorte que si elle eust esté accompagnée d'une suite conforme à ce grand éclat de beauté, je me serois arresté tout court, & n'aurois pas passé plus avant.

Mais voyant qu'elle n'estoit suivie que de peu de gens, & qu'elle n'estoit que la maistresse du Padre, & partant plus aisée à aborder, je luy fis mes adresses par le moyen de mon interprete, luy disant, que j'avois quelques bagatelles qu'on avoit faites en Angleterre, qui pour leur valeur ne meritoient pas qu'elle les voulust accepter, que neantmoins à cause de leur nouveauté elles pouvoient avoir quelque sorte d'estime, parce que les plus grandes Reynes de l'Europe en avoient porté de semblables, & que je la supplios tres-humblement de les vouloir accepter.

Elle déplia le papier où elles estoient avec beaucoup de gravité & de moderation, mais lors qu'elle les vit, les couleurs luy en furent si agreables, qu'elle changea sa gravité en un si aymable soûris que je n'en ay jamais veu de pareil, montrant alors ses rangs de perles, si nettes, si blanches, si orientales, & si bien faites, que la Cour de Neptune n'a jamais esté pavée de si belles que celles-là.

Mais pour montrer qui des deux excelloit en blancheur ou ses dents ou le blanc de ses yeux, elle haussa la veuë & me jetta un si aymable regard, qu'il auroit esté suffisant pour me recompenser d'un present beaucoup plus considerable que celuy que je luy avois fait, me disant à mesme temps que je n'avois qu'à voir en quoy elle me pouvoit obliger, & que je la trouverois toûjours disposée à me faire service, ensuite dequoy aprés une agreable inclination de la teste, elle s'en retourna à son logis, qui n'estoit qu'à environ un jet de pierre de celuy du Padre, n'y ayant plus moyen de l'entretenir davantage sans choquer ce Padre, car ils sont aussi jaloux de leurs maistresses en ce lieu-là, que les Italiens le sont de leurs femmes.

L'apresdisnée nous prismes congé, & nous en retournasmes à bord du Navire, où nous demeurasmes trois ou quatre jours. Environ ce temps-là quelques-uns des passagers qui n'avoient pas beaucoup de linge pour changer, demanderent permission de descendre à terre, & emmenerent avec eux plusieurs femmes pour laver leur linge. Les Portuguais & les Negres aussi les trouverent assez jolies & assez propres pour eux, mais ils les traiterent un peu rudement, je ne veux pas dire qu'ils les violerent, car la plus grande partie ayant esté tirée de Bridewell, de la ruë de Tourneboule, & d'autres endroits d'une pareille education, elles estoient d'une humeur trop douce pour pouvoir souffrir cette violence ; l'on ne laissa pourtant pas lors qu'elles furent revenuës à bord du Vaisseau, de faire des plaintes, tant de ces excez que de ce qu'on leur avoit desrobé leur linge.

Ce sont des lieux où l'on renferme les femmes & filles débauchées à Londres.

Mais ils loüoient si fort la beauté de ce lieu-là, que cela nous fit naistre à tous l'envie de l'aller voir, car aprés la pluye, chaque jour y apportoit de nouveaux agrémens, par les fleurs & les fruicts qu'on y voyoit naistre & boutonner tous les jours.

Cette Vallée qui estoit située au costé gauche de la Montagne, estoit bien plus spacieuse & agreable que celle qui estoit à la droite où demeuroit le Padre.

Le lendemain matin dix ou douze Gentils-hommes de nostre compagnie firent dessein d'aller voir cette Vallée qu'on admiroit si fort, & lors que nos Matelots furent à terre avec leur chaloupe pour querir de l'eau comme ils avoient accoustumé de faire tous les jours, nous fusmes avec eux & mismes pied à terre dans un temps que les vagues estoient si grosses, que je n'en ay jamais veu de pareilles si prés de terre. Nous eusmes bien de la peine à descendre à terre, quoy qu'il y eust des hommes qui nous portoient sur leurs espaules, & qu'on eust jetté le grappin le plus pres du bord qu'on avoit peu pour trouver le fonds propre à le retenir.

Nous n'eusmes pas plustost mis pied à terre, que le Capitaine de la Forteresse suivy d'un de ses soldats, vint vers nous d'un pas grave & asseuré, demandant à parler à quelqu'un de nous seul à seul. Le Colonel Modiford qui estoit le principal de la compagnie le fut trouver avec un interprete, & comme il fut assez proche pour se faire entendre, il luy demanda ce qu'il desiroit de nous, à quoy il respondit qu'il avoit appris que le jour precedent quelques femmes qui estoient en nostre Vaisseau estoient descendues à terre, & que les gens de l'Isle en avoient offensé quelques-unes, & qu'il croyoit que c'estoit pour cela que nous estions venus ainsi en armes pour tirer vangeance de ceux qui leur avoient fait cet affront, c'est pourquoy il nous advertissoit, ou de nous en retourner bien-tost vers le batteau qui nous avoit amenez, ou de renvoyer nos Espées & nos Pistolets, & nous mettre sous sa protection, & que si l'on n'executoit l'une ou l'autre de ces deux conditions-là, nous verrions que dans peu l'on nous viendroit couper la gorge à tous tant que nous estions.

Nous luy dismes que nous n'avions point dessein de tirer vangeance d'aucun affront qu'on eust fait à nos gens, & que la seule cause pourquoy nous estions descendus à terre, n'estoit que pour voir le lieu dont on nous avoit fait tant de recit, ceux qui estoient descendus les premiers ne pouvant assez en loüer la beauté & la fertilité, & que nostre venüe n'avoit d'autre motif que celuy de la curiosité que nous avions pour ce lieu-là, & pour ceux qui y demeuroient.

Que nous le prions de ne nous point obliger à renvoyer nos armes au batteau, parce que les vagues estoient si hautes, qu'on ne les y pourroit porter sans estre moüillées de l'eau de la Mer, qui les gasteroit, & que la pluspart estant des Espées & des Pis-

tolets de valeur, qu'il nous fâcheroit bien fort de voir leur lustre couvert de la roüille, que l'eau salée y feroit venir.

Mais qu'il commandast plustost à un de ses Soldats de demeurer avec un de nos gens, afin de les garder jusqu'à nostre retour, ce qu'ayant accepté, nous nous mismes sous sa protection, & il nous donna une garde de dix Soldats, partie Portuguais, & partie Negres, mais la pluspart des uns, & des autres des gens aussi bien faits que j'en aye veus, & aussi proprement vestus

Leurs habillemens estoient faits avec tant d'art, qu'il sembloit que ce fust un de nos habiles Tailleurs qui les eust faits, la couverture de leurs testes presque faite comme un Heaume, estoit d'estoffe de soye rayée de bleu & de blanc, quelques-unes de tanné & de jaune, & d'autres de quelques autres couleurs, mais toutes d'une mesme façon. Leurs pourpoints estoient serrez contre leurs corps, avec des casaques par dessus, à la mode de celles des Gardes du Roy, les manches pendantes, mais larges & qui ne venoient que jusqu'au coude, avec quatre grandes basques qui venoient jusqu'au milieu de leurs cuisses, mais d'une couleur differente de celle de leur habit.

Leurs chausses estoient mediocrement larges, qui descendoient jusqu'au dessous des genoux, & le Pourpoint ajusté avec de la baleine en dedans, en sorte que cela le tenoit creux & empeschoit qu'il ne touchast à leur dos, pour eviter la chaleur, dont ils estoient fort incommodez. Ils portoient des botines de la couleur de leurs habits, à la reserve de quelques-uns où il y avoit de la difference, la pluspart de leurs souliers estoient blancs, & il y en avoit fort peu de noirs.

Leurs Armes comme Espées, Pistolets, Mousquets, Piques & Pertuisanes, estoient entretenuës fort claires, aussi les portoient-ils de fort bonne grace, ce qui montroit la propreté du Commandant, aussi bien que le profond respect qu'ils luy portoient, estoit une marque de sa severité.

Estant gardez de la sorte, nous nous promenasmes paisiblement en cette Vallée, qui est un lieu des plus delicieux que j'aye veus, car outre les grands & hauts arbres qui y sont, comme le Palmite Royal, le Cocos, le Cedre, le Locuste, le Mastic, le Mangrave, le Bellocier, le Bois rouge, le Bois jaune piqué, le bois de la Casse, des Calebasses, des Cerisiers, & des Figuiers, dont le tronc est assez gros pour en faire du bois de charpente, il y a encore les Citronniers, les Pommiers qui portent les pommes de Flan, les

Guaviers,

Guaviers, les Macous, les Cyprés, les Orangers, Limoniers, Grenadiers, *Anotto*, les Pommiers & Poiriers, qui portent les fruicts que nous appellons Pommes & Poires picquotées, les Papas, & d'autres qu'on peut mettre au rang des bois, quoy que la plusspart portent d'excellens fruicts.

On les appelle ainsi, parcequ'elles ont le goust d'un Flan fait avec des œufs & du laict.

Mais il y en a aussi d'une espece moindre que ceux-là, dont le tronc ne peut pas estre mis au rang des Bois, comme la Pine ou l'Ananas, le Bananier, le Melon, le Melon d'eau, &c. & quelques Raisins, mais peu considerables, parce qu'on n'en sçauroit jamais faire de vin, à cause qu'ils n'ont point d'hiver, ce qui fait qu'ils ne peuvent jamais meurir tous à la fois, mais l'un est verd & l'autre meur, & un autre pourry, qui est la raison generale pourquoy l'on ne sçauroit faire de vin dans les Isles où il n'y a point d'hiver, ou à vingt degrez au-deçà ou au-delà de la Ligne.

J'ay oüy dire qu'on faisoit du vin aux Indes Orientales dans une élevation moindre que quinze degrez, mais c'est du Palmier, du tronc duquel ils tirent du vin & de l'huile, & ce vin ne se garde pas plus d'un joür, mais l'on n'y fait aucun vin de Raisins pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Il y avoit encore d'autres arbres dont nous trouvions l'odeur fort agreable, comme des Mirthes, des Jassemins, des Tamarix, & un autre qui est à peu prés de la mesme grandeur, & porte de fort belles fleurs, dont la moitié qui croissent proches de la tige sont d'un jaune enfoncé ou de couleur d'or, & l'autre moitié qui sont les plus grandes sont de couleur d'escarlate ou d'incarnat, & lors que les fleurs tombent, il y vient une gousse dans laquelle il y a sept ou huit grains, dont nous en portâmes quantité aux Barbades, où les ayant plantez ils y creurent & multiplierent abondamment. On l'y appelle à present la fleur de saint Yago ou de saint Jacques, qui est veritablement une fort belle fleur, mais peu agreable pour son odeur.

Parmy tous ces beaux Bois nous vîmes voler diverses sortes d'Oyseaux, les uns d'un costé, les autres d'un autre, ornez des plus belles & des plus vives couleurs que la nature sçauroit s'imaginer. Il y en avoit d'autres dont le plumage n'estoit pas si beau ny le corps si gros que ceux-là, mais dont le ramage estoit si agreable & si doux, que les Rossignols d'Angleterre n'en approchent point: mais il est pourtant vray que nos Oyseaux de par-deçà surpassent les leurs en la diversité des tons, car ils se trouvent defectueux en ce poinct-là.

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Filos. Ciencias e Letras

Dans cette Vallée de delices, qui estoit ornée, comme vous avez appris cy-dessus, nous nous promenâmes avec nos Gardes agreablement & tout à loisir, prés le quart d'un mille, devant que d'arriver à la fontaine dont on nous avoit tant parlé, & de laquelle nous tirions nostre eau.

Le circuit en estoit d'environ soixante pieds, & le Diametre de vingt, & depuis la terre jusqu'au haut de la marzelle du Puits, qui estoit de pierre de taille, il y avoit environ trois pieds & demy, & de-là en bas jusqu'à la sur-face de l'eau environ quinze pieds. Mais cette source ne meritoit pas tant de loüanges à cause de l'excellence de son eau, qu'à cause des Nimphes qui avoient accoustumé de s'y rendre.

Car pendant que nous y estions occupez à regarder les Matelots qui remplissoient leurs futailles, & à contempler la beauté du lieu, il se presenta à nostre veuë plusieurs jeunes filles Negres qui se divertissoient autour du Puits.

Mais entre celles-là, il y en avoit deux qui y descendirent ayant chacune une cruche naturelle sous le bras, c'est à dire une callebasse, pour puiser de l'eau de cette fontaine, qui estoient si bien faites, qu'Albert Durer ce grand Maistre des Proportions auroit eu bien de la peine à imiter la perfection de leurs corps, aussi bien que le Titian & André de Sarte la disposition de leurs muscles & la beauté de leur teint, quoy que les uns & les autres travaillassent avec autant d'amour pour le sujet, que d'ambition de faire voir la perfection de leur art.

C'est pourquoy il faudroit une plume mieux taillée, & un pinceau plus delicat que n'est le mien, pour representer toutes les perfections dont la nature avoit orné ces deux belles personnes. Il est certain qu'encores que leur beauté fust extréme, la grace de leurs gestes & de leurs mouvemens surpassa encor tout le reste, qui est une perfection que le Peintre ne sçauroit exprimer, & qui impose aussi le silence à ma plume.

Il ne sera pas pourtant hors de propos de dire un mot ou deux pour faire voir la difference qu'il y a entre ces Negresses & celles de la haute Afrique, comme de Marroc, de Guinée, de Benin, de Cutchau, d'Angole, d'Ethiopie, de Mauritanie, ou de celles qui demeurent prés de la Riviere de Gambie, qui ont les lévres épaisses, le nez court, & le front tout plat.

Mais celles-cy ont les traits du visage si bien-faits, qu'aucun Peintre n'y sçauroit trouver à redire: elles sont mignonnes com-

fig. 11
fig. 7
fig. 5
Page 26

me le terroir qui les a produites, & douces comme les fruits dont elles se nourrissent, car m'en estant approché assez prés pour pouvoir plus parfaitement discerner leurs attraits, & la grace de leurs gestes, je creus en les voyant qu'il estoit impossible que la nature sans le secours de l'Art eust peu former des beautez si accomplies, non seulement des proportions & des traits de leurs visages, mais aussi des mouvemens de leurs corps & de leur maintien, en quoy consiste la perfection de la beauté.

Si la Danse eust esté à la mode en cette Isle, j'aurois creu facilement qu'elles auroient appris tous ces mouvemens-là de quelqu'un qui y auroit esté fort intelligent; mais considerant que la Musique du Padre estoit la meilleure qui fust dans l'Isle, cela m'osta bien-tost cette pensée-là, pour l'attribuer à la nature toute seule.

Elles estoient aussi innocentes que jeunes, n'ayant pas passé l'âge de quinze ans, de sorte que les voyant si jeunes & si jolies, & ornées de toutes les perfections que j'ay dépeintes cy-dessus, je voulus bien essayer si l'expression de leur parole seroit aussi douce & harmonieuse que leurs autres qualitez estoient aimables.

De sorte que par le moyen d'un Gentil-homme qui parloit Portugais, je m'accostay d'elles, & commençay à loüer leur beauté, leur taille, & leur maniere de s'ajuster.

Car leurs cheveux ne sont pas coupez tout prés de la teste, comme ceux des Negres des lieux que j'ay nommez cy-dessus, ny par quartiers, ou par reseaux, comme ils ont accoustumé de les porter, qui est une chose ridicule à voir à tous autres qu'à eux, mais d'une longueur raisonnable, & comme ils sont naturellement frisez, ils semblent tout autant d'adjustemens artificiels à leurs visages.

Elles en laissent tomber quelques-uns à costé de leurs jouës, pour y attacher un petit ruban, ou quelques petits grains d'ambre blanc, ou de rassade bleuë, ou par fois de ces belles fleurs qui croissent en ce lieu-là. Elles portent des Pendants-d'oreilles, & leurs bras aussi bien que leur col sont ornez de brasselets & de tours de Perles contrefaites, & de rassade bleuë, que les Portugais leur donnent. Rassade n'est autre chose que des grains d'émail enfilez pour servir de colliers ou de brasselets, & il s'en fait de toutes couleurs.

Car ces Negresses sont libres, & portent au tour du gras de la jambe la marque de leur liberté, qui est une petite piece d'argent

ou d'étain, de la largeur du manche d'une cüeillere, qui environne la jambe, & ne les empesche point de marcher à cause de sa legereté & que la piece est douce & unie.

Leurs habits estoient des jupes de tafetas rayé qu'elles portoient sur leur linge, qui descendoient jusqu'à la moitié de la jambe; & au dessus une manteline de tafetas bleu, attachée sur l'épaule droite avec un ruban, & qui descendant sous le bras gauche, pendoit negligemment un peu plus bas que la jupe; de sorte qu'une grande partie de la beauté naturelle de leur dos & de leur col estoit exposée à la veuë, aussi bien que leur sein rond, ferme & parfaitement bien formé.

Elles parurent un peu estonnées de mon discours, & se parlerent tout bas à l'oreille l'une à l'autre, mais elles n'eurent pas l'asseurance de parler haut. J'avois à mon Chapeau du ruban de soye & d'argent, sur qui je remarquay que leurs beaux yeux jettoient souvent la veuë, mais que leur modestie empéchoit de le demander, ce qui fit que je l'ostay, & le partagerent entr'elles, qu'elles receurent avec beaucoup de joye, & pour recompense beurent à ma santé l'une & l'autre de l'eau de la fontaine, comme je le remarquay par les soustris & les gestes mignards qu'elles faisoient en jettant les yeux sur moy.

Aprés qu'elles creurent avoir assez exprimé leur joye & leur reconnoissance, elles reprirent leur premiere contenance, & se mirent dans la posture la plus modeste qu'on sçauroit s'imaginer; mais comme nous avions apporté une cassette pleine de bouteilles d'eau de vie d'Angleterre, j'en fis apporter une, & en beus à leur santé dans un petit gobelet, que je presentay en suite à l'une d'entr'elles. Elle le sentit, & l'ayant trouvé trop fort pour son temperament, elle en versa un peu dans une de leurs callebasses, & y mesla autant d'eau qu'elle jugea à propos pour l'accommoder à leur goust, dont elles beurent encor, mais cela ne leur donna point la hardiesse de parler, quoy que par un langage muet, & par des gestes extrémement agreables, elles fissent voir qu'elles ne manquoient ny d'esprit ny de discrétion pour répondre. Mais il semble que ce n'est pas la mode de cette Isle-là que les jeunes filles parlent aux Estrangers dans un lieu si public.

Je croyois aprés avoir veu les perfections de la Maistresse du Padre, d'estre assez bien armé pour pouvoir resister à tous les dards que l'amour des autres beautez de cette Isle pourroit dé-

cocher contre moy, & encor ayant si peu de sejour à y faire, mais je trouvay qu'il y avoit bien de la difference entre des beautez jeunes & mignones, & celles qui sont accompagnées de magnificence & d'éclat; car quoy qu'elles incitent & persuadent nostre amour, les jeunes beautez le forcent, & par ce moyen font comme un enlevement de nos affections. Enfin si mon cœur n'eust esté uny à mon corps, & qu'il n'y eust pas plus de soixante ans, je l'aurois mis en dépost entre les mains de l'une & de l'autre, car leurs beautez estoient si égales, qu'il estoit impossible que je le pusse donner à l'une plustost qu'à l'autre, mon amour n'y pouvant apporter de difference, ny faire la separation de mon cœur.

J'ay oüy quelquefois disputer si un cheval estoit placé à une égale distance entre deux bottes de foin également bon, & ayant autant d'envie de manger de l'un que de l'autre, s'il faudroit par necessité qu'il mourust de faim; car s'il mange de l'un ou de l'autre, cela monstre qu'il avoit plus d'envie de manger de celuy-là que de l'autre, ou bien que cette botte de foin estoit meilleure que l'autre, car si cela n'estoit pas, qu'est-ce qui le porteroit plustost à choisir l'une que l'autre?

J'estois donc en cét estat-là à l'égard de mes deux Maistresses, ou plustost mes deux moitiez d'une Maistresse, car si elles avoient esté conjointes, en sorte que des deux il ne s'en fust faite qu'une seule, le poinct de mon amour s'y seroit rencontré, mais estant partagées, & mon affection n'estant pas divisée, il estoit impossible de l'arrester que dans un seul centre.

Dans cét estat douteux, je pris mon congé, bien asseuré que je ne trouverois jamais deux beautez si égales & si parfaites, quand bien mesme j'en chercherois par tout le monde: mais la raison pourquoy elles se ressembloient si parfaitement l'une à l'autre, est qu'elles estoient sœurs & jumelles, comme je le sçeus aprés par un Hermite qui nous venoit voit souvent lorsque nous descendions à terre dans un endroit qui n'estoit pas beaucoup éloigné de la Grotte où il se retiroit.

L'on trouvera peut-estre étrange qu'un homme de ménâge & serieux comme je suis, fût si fort touché d'amour pour la beauté: mais j'ay trois raisons pertinentes pour m'en excuser. La premiere est, qu'en ma jeunesse j'ay eu beaucoup d'inclination pour la peinture, qui est un Art où l'on met en pratique le couleurs, la grace & la forme des objets, & ces beautez-là estan

un sujet propre à toutes ces perfections, estant parfaites en elles-mesmes; je ne pouvois pas m'empécher de les considerer avec attention, & par ce moyen d'en remarquer les beaux traits.

En second lieu, j'avois esté long temps sur Mer, sans mettre pied à terre en aucun lieu, ce qui fait qu'on trouve tous les objets de la terre beaux & agreables; & comme ceux-là l'estoient au plus haut degré de la perfection, il estoit impossible qu'ils ne surprissent mon imagination. Outre que le lieu estant extrémement beau & aimable, il estoit aussi impossible qu'il ne renfermast de l'amour, qui est une passion qui n'est pas aisée à gouverner; ce qui fait que j'espere qu'on excusera mon extravagance en ce rencontre-là.

Mais la principale raison de cet emportement, est que sans cela j'aurois eu fort peu de choses à dire, parce que cette Isle estant un lieu où il se fait bien peu ou presque point de trafic, elle n'auroit pas donné beaucoup de matiere pour parler.

Ils ont de tres-bon bestail, qui est grand & bien nourry, qu'ils donnent pour un prix assez raisonnable, comme aussi de tres-excellens chevaux, bien faits & de belle taille, mais ce sont des Marchandises de Contrebande, de sorte que quiconque en negocie sans une permission expresse, est sujet à avoir son Navire & ses Marchandises confisquées, s'ils se trouvent assez forts pour cela.

Mais je croy qu'ils ne le sont pas, à ce que nous en avons pû apprendre de l'Hermite qui nous venoit voir souvent, en partie pour apprendre des nouvelles, & en partie pour nous demander quelque chose, ce qu'ayant obtenu il ne faisoit pas de difficulté de nous apprendre la foiblesse de l'Isle, ce qui luy auroit coûté bien cher si le Padre l'avoit sceu.

Entr'autres choses il nous dit que les Forts que nous voyions des deux costez de la Prairie, & sur lesquels il paroissoit y avoir quantité de pieces de canon, n'estoient pas reguliers, ny les canons de bronze ou de fer, mais comme ceux avec qui Henry Huit prit Boulogne, ce que l'experience ensuite nous fit voir estre veritable.

Car dans le differend que nous eusmes avec Bernardo & le Padre, nous levasmes l'Anchre & nous tirasmes hors de la portée du Chasteau, qui estoit au fond de la Baye, croyant que ces Forteresses tireroient sur nous, mais elles ne firent aucun feu, & si elles avoient esté garnies d'artillerie qui eust pû porter jus-

ques à nous, nous n'aurions pas manqué d'en entendre le bruit.

Nous demandâmes à l'Hermite qui nous informoit de tout, quels Mestiers l'on y exerçoit, & quelles manufactures l'on y faisoit, mais il répondit qu'il y en avoit peu qui fussent considerables, & que la pluspart consistoient en sucres, en confitures, & en noix de cocos, dont ils faisoient leur plus grand Commerce.

Neantmoins par la permission du Padre, nous en transportâmes à bord cinquante pieces de Bestail & huit Chevaux, que Bernardo nous fit achepter au double, le prix ordinaire n'estant que de vingt-cinq schelings chacun, au lieu qu'il nous en fit payer cinquante, & pour les Chevaux dix livres sterling chacun, que d'autres avoient eu pour quatre ou cinq livres sterling, mais il demeura d'accord aussi que nous missions le prix de nos Marchandises conformement à cela, de sorte que nous ne perdismes pas beaucoup au change.

Apres avoir expedié toutes nos affaires, nous eusmes la permission d'aller dans la petite Isle qui est à l'entrée de la Baye, pour y faucher de l'herbe pour nos Chevaux & pour nostre Bestail, que nous fismes secher pour en faire du foin, ce qui fut bien-tost fait dans un lieu où le Soleil nous estoit favorable, de sorte qu'aussi-tost qu'il fut sec nous le fismes transporter à bord de nostre Navire, qui fut la derniere de nos occupations en ce lieu-là.

Apres cela on leva l'ancre, & on mit à la voile pour suivre la route des Barbades, laissant Bernardo derriere nous comme il l'avoit desiré, n'ayant que deux degrez à varier vers le Sud, en courant six cens vingt lieuës à l'Oüest, S. Yago ou S. Jacques estant à quinze degrez, & les Barbades à treize degrez trente minutes au Nort de la Ligne.

Il y a encor sept autres Isles qu'on appelle les Isles du Cap-Verd, qui sont celles de S. Michel, S. Vincent, S. Antoine, S. Lucie, Brave, du Feu & du Sel, dont il y en a quelques-unes qui sont plus grandes, mais pas une n'est si considerable que celle de saint Jacques.

Comme nous estions à l'anchre à l'entrée de la Prairie, nous apperceûmes à Soleil couchant, entre le Soleil & nous l'Isle de Feu; mais dans un tel éloignement qu'aucun ne l'avoit pû discerner de tout le jour jusqu'à cette heure-là, que l'Isle estant in-

terposée entre le Soleil & nous, nous la voyions fort clairement, faite comme le bas d'un Pain de Sucre, dont on auroit coupé uniment la partie superieure; & au milieu de son sommet, il en sortoit du feu & de la fumée, dont nous crûmes qu'elle avoit emprunté ce nom de l'Isle de Feu.

Environ le dixiéme d'Aoust nous nous misimes en Mer, laissant l'Isle à Estribord ou à la droite, que nous n'avions pas encor perduë de veuë, & nous découvrîmes une petite Ville prés du rivage, qu'on nous dit estre la meilleure de l'Isle, & dont on avoit eu dessein de faire le principal Port pour le commerce de cette Isle, mais parce que les Navires n'y pouvoient pas demeurer en seureté, elle estoit presque abandonnée, car la Mer y estoit si pleine de rochers au fond, & ces rochers si proches les uns des autres, & si aigus avec cela, qu'ils coupoient les cables tout auprés des anchres, & les anchres demeuroient au fond de l'eau, laissant le Navire à la mercy des vagues, comme il arriva à un Hollandois qui n'y demeura que trois jours, & dans ce peu de temps-là perdit deux de ses anchres.

De cette Isle aux Barbades l'on compte six cens vingt lieuës, qu'on fait en seize ou dix-sept jours, à cause de la constance des Vents qui soufflent presque toûjours du Nort-Est & de l'Est, mais parce que c'estoit au temps du Tornado, que les Vents s'entrecoupent vers le Sud, nostre voyage en fut plus long; de sorte que nous employâmes vingt-deux jours devant que d'y arriver, & d'autres y ont encor mis beaucoup plus de temps.

Car au temps du Tornado les Nuages deviennent si épais, & obscurcissent si fort le Ciel, que de quinze jours l'on ne sçauroit faire une seule observation; de sorte qu'estant incertain de la Latitude où l'on est, l'on ne se peut pas bien servir de ses Voiles & de sa route comme on feroit, de peur d'échapper l'Isle à costé, car l'ayant passée il est fort difficile de la ratteindre qu'en se remettant en pleine Mer pour regagner le vent de l'Isle à force de louvier, & retomber ensuite sous sa veritable Latitude, qui est de treize degrez trente minutes.

Outre toutes ces peines-là, & la perte du temps qu'on fait lors qu'on manque l'Isle, l'on court encor plusieurs autres perils, en donnant sur les Isles qui sont au dessous du vent pendant la nuit, le Golfe de Mexique estant tout plein de ces Isles-là.

Dans cette longue estenduë d'une de ces Isles à l'autre, & qu'on pourroit mesme appeller un voyage, je n'avois que deux choses pour

pour m'en faire trouver le chemin plus court, & moins ennuyeux : l'une le plaisir, & l'autre l'occupation ou les affaires ; le plaisir c'estoit de contempler le Ciel & ses beautez, qui sont des objets si brillans, que les habitans du monde qui demeurent depuis le quarantiéme degré jusques aux Poles n'en peuvent rendre aucun témoignage ; ce qui arrive au temps du Tornado à la Latitude du lieu où nous estions.

Car les nuages s'estant exhalez en grand nombre, les uns épais & grossiers, les autres minces & airez, roulez & entortillez en diverses friseures plus ou moins grandes les unes que les autres, le Soleil estant aussi çà & là beaucoup plus brillant qu'il ne nous paroist en Angleterre, cela fait que les nuages se trouvent embellis de couleurs si éclatantes, qu'on auroit de la peine à le croire, aussi bien qu'à se l'imaginer, à moins que de l'avoir veu soy-mesme, tant leur beauté est agreable & surprenante ; ce qui vient de la proximité du lieu où nous sommes, qui nous fait voir la gloire du Soleil & des Estoiles, qui se meuvent sur cet horison-là beaucoup plus parfaitement que dans un autre, dont la distance seroit plus éloignée. Je trouvay la preuve de cela en regardant les Estoiles qui nous paroissent grandes & brillantes en Angleterre, lesquelles quand on les void en ces quartiers-là, ne perdent pas seulement beaucoup de leur lumiere, mais aussi de leur grandeur.

Par exemple, il y a une petite Estoile qu'on appelle Auriga, prés du Chariot, que j'ay remarquée parfaitement en Angleterre, pendant que la nuit estoit claire & sereine ; mais dans cet éloignement-là, je n'ay jamais pû la voir pendant les nuits les plus claires & les plus belles, quoy que je l'aye essayé diverses fois ; & à mon retour en Angleterre je la trouvay telle que je l'avois laissée, ce qui fait voir que ce n'estoit pas la foiblesse de ma veuë qui m'empeschoit de la voir, mais seulement la distance du lieu, quoy que je ne veüille pas nier qu'un homme qui auroit la veuë meilleure que moy, pourroit voir cette Estoile d'Auriga aux Barbades, mais en ce cas-là il la verroit encor plus parfaitement en Angleterre que moy, de sorte que la comparaison subsiste toûjours.

Mais l'autre raison pour faire voir que les Corps celestes paroissent plus brillans à une distance plus proche, qu'à celle qui est plus éloignée, est que la Lune estant proche du plein, qui est le temps qu'elle donne plus de lumiere ; j'ay remarqué environ deux

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA

heures apres Soleil couché, & dans le temps que les nuages estoient dans un endroit propre à reflechir les rayons que la Lune envoyoit alors au lieu où l'on se trouvoit, que cela faisoit voir un parfait Iris ou Arc-en-Ciel pendant la nuit; mais cela n'arrive pourtant pas toûjours, quoy qu'il y ait des nuages sur qui les rayons se puissent arrester, mais seulement à ceux qui sont dans un angle, où ces rayons refléchissent & se rencontrent justement dans un poinct.

Nous trouvâmes diverses nouvelles constellations vers le Sud, qu'on ne void jamais sur nostre horison, & entr'autres une qu'on appelle la Croisade, qui est composée de quatre Estoiles, qui sont presque disposées en quarré, ou plustost comme les griffes du pied d'un oyseau, & les Matelots nous dirent qu'il y en avoit deux qui regardoient au Pole du Sud, comme celles du Chariot qui monstrent le Pole du Nort; mais le Pole du Sud ne peut estre veu de ceux qui viennent du costé du Nort jusqu'à ce qu'on soit sous la Ligne, qu'alors on void le Nort & le Sud, comme on fait le Soleil au matin & au soir à six heures, ce qui suffit pour le plaisir.

A l'égard de l'occupation & des affaires, ce n'estoit que pour m'instruire du mieux qu'il m'estoit possible, du compte que le Maistre & ses camarades tenoient du Sillage ou du chemin du Navire, tant par la Boussole ou Compas de Mer, que par la Cordelette & la Carte-Marine, avec les observations qu'ils faisoient à midy, par cet excellent & tres-utile Instrument qu'on appelle l'Arbalestrille, avec lequel l'on connoist jusqu'à un mille prés la Latitude où l'on se trouve, & si l'on en avoit un autre pour trouver la Longitude aussi precisement, celuy qui sçauroit seulement calculer seroit capable de conduire un Navire.

Il y eut plusieurs Gentils-hommes de nostre Compagnie qui s'appliquerent avec soin à la connoissance de ce grand secret du Sillage du Navire, parce que le Maistre ne faisoit pas de difficulté de communiquer ce qu'il en sçavoit, à ceux qui estoient de sa table.

Nous nous y rendîmes si intelligens que nous fismes une gageure avec le Contre-Maistre, qui estoit un fort habile Matelot, sur la premiere veuë de l'Isle des Barbades; il gagea qu'on ne la verroit que l'apresdinée ou sur le soir assez tard; & nous qu'on l'appercevroit devant midy; Soit que ce fust par bon-heur ou par science, je n'en sçay rien, mais nous gagnâmes la gageure,

qui estoit une couple de poules grasses, que nous fismes apprester, & qui furent mangées à la veuë de l'Isle avec joye, tant à cause que nous avions gagné la gageure, que parce que nous nous voyions si proche du Port tant desiré,

Estant arrivez à cette heureuse Isle, plus nous en approchions, & plus elle paroissoit belle à nos yeux, parce qu'estant extremement agreable en elle-mesme, nous en pouvions plus aisement discerner & remarquer les beautez lorsque nos yeux se virent en pleine liberté pour en bien juger.

Ce fut-là que nous visimes que ces grands & sourcilleux Arbres, avec leurs branches largement épanduës, & leurs cimes fleurissantes, sembloient se reconnoistre redevables à la terre & à leurs racines, pour l'abondance du suc qu'elles leur donnoient pour leur servir de nourriture, & les faire croistre à un tel poinct de hauteur & de perfection. Aussi pour marque de leur reconnoissance ils leur renvoyoient leur ombrage rafraîchissant, afin de les garantir de la chaleur du Soleil, qui sans cela les brûleroit & les feroit flétrir tout à fait; de sorte que la bonté des unes & la gratitude des autres, contribuent ensemble à la perfection de leur beauté qui se trouveroit defectueuse sans cela.

Mais il faut avoüer que ces vegetables peuvent servir de leçon aux personnes raisonnables, pour les instruire & leur faire voir ce qu'apporte la richesse, la beauté, la concorde dans une Republique bien policée, où les Grands & les Gouverneurs du Païs, par leur prudence & soigneuse protection, les garantissent & les asseurent de toutes sortes d'injures, pendant qu'ils leur rendent leurs labeurs & leur fidelle obeïssance, & sont prests à les servir dans tout ce qu'ils leur commandent avec justice, & que les uns & les autres s'entretiennent ensemble par un amour mutuel & reciproque, qui est la corde qui lie & unit tout dans une parfaite harmonie; car où ces choses manquent, les racines se dessechent, les feüilles se flétrissent, & il s'en ensuit une ruïne & une perte generale des uns & des autres, comme le témoigne la mal-heureuse experience du Siecle dans lequel nous vivons.

Me voyant arrivé à une distance d'environ deux ou trois lieuës, la premiere remarque que je fis fut celle de la figure de l'Isle en general, qui est plus haute en son milieu que sur ses bords, ce qui fait que par la commodité de cette situation, les habitans qui y demeurent en retirent plusieurs avantages, car ils joüissent

librement de la veuë de la Mer, & reçoivent sans empeschement l'air rafraichissant, & les Brizes qui en viennent ; les habitations se regardant tellement les unes les autres, que celles qui sont le plus avant dans les terres ne sont pas empeschées ny privées de joüir librement de la veuë de la Mer par celles qui sont entre-deux, & qui en sont les plus proches.

La Brize est un vent de terre qui se leve ordinairemẽt quand le Soleil est prest de se coucher.

Car comme nous passions prés de la Coste les habitations nous paroissoient les unes sur les autres, comme sont les estages dans les grands bastimens, ce qui estoit fort agreable & divertissant à voir, ce qui fit aussi que nous priâmes le Maistre de faire abaisser les Voiles qui donnoient le plus grand mouvement au Navire, afin que nous ne fussions pas privez tout d'un coup de cette veuë qui nous paroissoit si belle.

Mais nostre Bestail & nos Chevaux qui estoient sous le tillac, & qui par consequent estoient privez de la veuë de ces objets-là, ayant mangé tout leur fourage, & reduits à une telle necessité qu'on avoit resolu de faire raboter des ais pour les en nourrir ; cette extremité fut cause d'un si grand beuglement & hennissement entre tous ces pauvres animaux, qu'il nous fut impossible de faire entendre à nostre Maistre la priere que nous luy faisions ; mais au contraire il fit toute la diligence qui luy fut possible pour entrer dans la Baye de Carlile, qui est la meilleure de l'Isle, où nous trouvâmes aprés avoir moüillé l'anchre, vingt-deux bons Navires & quantité de Bateaux, qui à voiles & à rames alloient çà & là pour porter des denrées d'un costé à l'autre, avec autant de vîtesse, & en aussi grand nombre que ceux que j'ay veus au dessous du Pont à Londres.

Toutesfois nonobstant toute cette apparence de trafic, les habitans de l'Isle, & ceux-là mesme qui estoient sur les Navires, estoient si fortement attaquez de la peste, ou d'une maladie aussi mortelle & aussi dangereuse, qu'un mois apres nostre arrivée, les vivans estoient à peine suffisans pour enterrer les morts.

La cause de cette contagion estoit inconnuë à un chacun, car personne ne pouvoit pas dire avec certitude si elle n'y avoit point esté apportée par ceux des Navires, parce que dans les longs voyages il survient des maladies en Mer, qui emportent beaucoup de passagers & deviennent contagieuses ; ou bien si elle avoit esté causée par l'intemperance des habitans de l'Isle, qui par les mauvaises viandes dont ils se nourrissent, & la quantité

des eaux de vie qu'ils boivent, attirent les maladies sur eux : mais il y a bien de l'apparence que ce fut plustost de l'eau de vie qui en estoit la cause, parce que pour une femme qui mouroit, dix hommes passoient & les plus débauchez.

Ce fut donc dans ce temps mal-heureux que nous arrivâmes en cette Isle, où nous aurions eu de la peine à dire lequel des deux, la famine ou la peste nous faisoit plus de peur, parce qu'il y avoit une disette generale de vivres dans toute l'Isle.

D'abord nostre intention n'estoit pas d'y faire long sejour, mais seulemeut d'y vendre nos Marchandises, nostre Bestail & nos Chevaux, & puis nous en aller à Antigoa, où nous avions dessein de nous establir, mais les Navires estant pour la pluspart infectez de cette maladie, & nous trouvant dépourveus de gens propres pour une nouvelle habitation, à cause du manquement d'un Navire qui estoit party de Plimouth un mois devant nous, dans lequel il y avoit des hommes, des vivres, & tous les ustenciles propres à une habitation; Nous fusmes contraints de demeurer dans l'Isle plus long-temps que nous n'avions dessein de faire, outre que le Navire dans lequel nous estions venus, estoit freté pour un autre endroit de l'Afrique, qu'on appelle Cutcheu, afin d'y aller trafiquer de Negres.

Mais pendant le sejour que nous y fismes, nous nous enquismes s'il n'y avoit point quelque petite habitation dans laquelle nous nous pussions reposer, jusqu'à ce que le temps devinst meilleur, & plus propre pour nous en aller ailleurs, avec dessein de nous servir du peu de gens que nous avions pour la faire valoir, en attendant que nous receussions du secours & de nouveaux ordres d'Angleterre.

De maniere qu'en discourant avec quelques-uns des plus intelligens de cette Isle, nous trouvâmes qu'il estoit plus avantageux & plus seur à un homme qui avoit de l'argent, des marchandises ou du credit, d'acquerir une habitation garnie & pourveuë de Valets, d'Esclaves, de Chevaux, de Bestail, d'Asnes, de Chameaux, &c. avec un Moulin à Sucre, que de commencer à s'habituer dans un lieu où l'on peut avoir des terres pour rien en donnant seulement une petite rente tous les ans, mais où il faut souffrir de grandes incommoditez, & attendre long-temps le profit ou le plaisir qui en peut revenir, apres plusieurs années de patience, & encor n'en peut-on esperer aucun sans avoir de grands & de frequens secours d'Angleterre; cependant

on mene une vie accompagnée de beaucoup de difficultez & de chagrin.

La connoissance de ces choses-là servit de motif au Colonel Modiford qui avoit du bien & du credit, pour s'informer où il pourroit trouver dequoy faire une acquisition de cette nature-là, qu'il rencontra dans peu de jours apres.

Car ayant esté rendre visite au Gouverneur Monsieur Philippe Bel, il y trouva le Major Guillaume Hilliard, un des principaux Colons de cette Isle, & l'un des Conseillers du lieu, qui y avoit déja demeuré long-temps, & avoit à present dessein de respirer la douceur de l'air d'Angleterre, de sorte qu'il estoit bien aise de trouver un homme tel que luy avec qui il se pust accommoder.

Cela fit qu'il l'emmena en sa maison, où il traita avec luy pour la moitié de l'habitation où il faisoit sa demeure, qui contenoit cinq cens arpens de terre, avec un fort beau Logis, un Moulin à Sucre posé dans une place de quatre cens pieds en quarré, avec tous les lieux propres pour faire le Sucre, des Cisternes, un Distillatoire, un logement pour preparer le Cotton de cent pieds de long & quarante de large, avec des Estables, une Forge, & des logemens pour mettre les provisions de Bled & Bonaviste, d'autres logemens pour les Esclaves Negres & Indiens, avec nonante-six Negres, & trois femmes Indiennes, avec leurs enfans, vingt-huit Chrestiens, quarante-cinq Bœufs pour le travail, huit Vaches à laict, douze Chevaux & Cavales, & seize Asnes.

Ce Traité ayant duré prés d'un mois, enfin le marché fut conclu, à condition que le Colonel Modiford payeroit pour la moitié de cette habitation 7000. livres sterling, sçavoir 1000. livres sterling comptant, & le restant 2000. livres à la fois, de six mois en six mois, & qu'il jouiroit de la moitié du profit selon qu'il reviendroit de-là en avant; & pour cet effet qu'on tiendroit un compte general du tout, où chacun participeroit pour la moitié à la dépense & au profit.

Dans cette habitation de cinq cens arpens de terre, il y en avoit un peu plus de deux cens qui estoient employez en Sucre, plus de quatre-vingt en Pasturages, cent-vingt en Bois, dix pour du Tabac, cinq pour du Gingembre, autant pour du Coton, & septante pour des Vivres; sçavoir Bled, Patates, Plantins, Cassave, & Bonaviste, quelques arpens pour avoir des

fruits, comme des Ananas, Plantins, Melons, Bavanes, Guyaves, Melons d'eau, Oranges, Limons, Limes, &c. dont la plusspart estoient pour la Table.

Je demeuray dans cette habitation quelque temps, avec ces deux personnes à qui elle appartenoit, mais je fus trois ans avec le Colonel Modiford, car l'autre s'en alla en Angleterre, & laissa la conduite de tout au Colonel Modiford, que je devois assister pour le bien commun de l'un & de l'autre, ce que je fis en partie à leur priere, & en partie à la sollicitation de Monsieur Thomas Kendal, qui avoit beaucoup de confiance en moy, en cas qu'il arrivast quelque mal-heur au Colonel Modiford pendant le voyage.

Ce que je dis seulement pour vous faire voir que j'ay eu assez de temps pour m'instruire en la connoissance des choses qui sont necessaires pour faire valoir une habitation de cette importance, c'est pourquoy l'on doit d'autant plus adjouster foy à ce que je diray touchant le profit & la valeur de cette habitation, qui servira d'instruction à ceux qui voudront faire de pareilles entreprises, qu'ils pourront faire plus ou moins grandes, selon qu'il leur plaira. Et certes je ne manquois pas de Maistre pour apprendre ce mystere, car pour rendre à chacun ce qui luy appartient, il faut avoüer que le Colonel Modiford est aussi capable & intelligent en ces sortes d'emplois, qu'aucun que je connoisse; c'est pourquoy selon l'experience que j'en ay faite avec luy, & le peu de capacité que j'ay, j'en puis dire quelque chose de raisonnable, ce que je feray ingenuëment, & sans aucune exageration.

Mais devant que je die aucune chose de l'estat où estoit cette Isle lorsque nous y arrivâmes, je prie le Lecteur de m'excuser si je fais une petite digression pour luy dire ce qui m'a esté recité par les plus anciens Colons que nous y trouvâmes, & qu'ils tiennent de leurs Predecesseurs par tradition, car la plusspart de ceux qui y avoient mis pied à terre les premiers estoient morts, & à peine en restoit-il encor un qui fust en vie.

Environ l'an un Navire qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin, retournant de Fernambouc au Bresil, ayant esté chassé sur cette Coste par le mauvais temps, par hazard vint à aborder cette Isle, qui n'est pas beaucoup hors de la route, estant l'Isle la plus au dessous du vent de toutes les Antilles, à la reserve de l'Isle de Tabago, où ayant moüillé

l'anchre, ils y demeurerent quelque temps pour s'instruire de la nature du lieu, qu'ils trouverent apres l'avoir visité en divers endroits, si couvert de bois, qu'on n'y pouvoit découvrir aucunes plaines ou Savanes propres pour l'habitation des hommes.

Savanes sont des Prairies.

Ils n'y trouverent non plus aucuns bestiaux, qu'un grand nombre de Pourceaux, qui estoient provenus de ceux que les Espagnols y avoient laissez en passant, afin de pouvoir trouver de la viande fraische en cas qu'ils y fussent portez par le mauvais temps, & s'en servir dans le besoin, les fruits & les racines qui y croissent leur fournissant assez de quoy vivre; en sorte que depuis ce temps-là ils avoient multiplié en grande abondance.

Ce qui fit que les habitans des autres Isles voisines, qui n'en sont esloignées que de la distance de la portée de la veuë, y estant venus dans leurs Canots & leurs Pirogues, & ayant trouvé une si bonne chasse que celle de ces Pourceaux, dont la chair estoit si excellente & si agreable au goust, ils y venoient souvent à la chasse, & y demeuroient par fois prés d'un mois, puis s'en retournoient chez eux quand il leur plaisoit, laissant derriere eux toûjours quelques marques de leur demeure en ce lieu-là, comme des pots de diverses grandeurs, en quoy ils faisoient cuire leur viande, faits d'argile, si bien mélangée, & si adroitement tournée, que je n'en ay point veu de pareils en Angleterre, tant pour la subtilité de la matiere, que pour l'adresse du tour.

C'est ce que me dirent les anciens habitans des Barbades, mais ayant esté retenu prisonnier en Angleterre en la prison du Banc superieur, le hazard fit que j'y rencontray un ancien Capitaine, & l'un de ceux qui mirent les premiers le pied à terre en cette Isle, dont il avoit gouverné une bonne partie sous Guillaume Comte de Pembrok, devant que le Comte de Carlile l'eust demandée au Roy Jacques.

Ce Capitaine qui se nommoit le Capitaine Canon, me dit que c'estoit une mesprise grossiere aux habitans, & qu'il n'y estoit jamais abordé aucuns Indiens, mais que ces pots y avoient esté apportez par les Negres qu'on avoit amenez d'Angole, & autres endroits d'Afrique, & qu'il les leur avoit veu faire à Angole avec toute l'industrie qu'on sçauroit s'imaginer.

Quoy que je veüille bien croire ce Capitaine, qui sur la connoissance qu'il avoit, me dit que les Negres y avoient apporté

des

des pots d'une terre tres-fine & extremement bien-faits, cela ne peut pourtant pas empescher qu'on ne puisse croire que les Indiens n'y en ayent aussi pû apporter quelques-uns, & on ne peut pas sçavoir quels estoient les mieux faits.

Car il est certain qu'il y a des endroits dans l'Isle, d'où lorsque le temps est serein l'on peut parfaitement voir l'Isle de saint Vincent, & si nous les pouvons voir, pourquoy ne pourront-ils pas nous voir aussi? Ce qui estant, il est constant qu'ils se hazardent facilement pour aller en quelque lieu que ce soit qu'ils puissent voir, & où ils puissent arriver devant la nuit, aprés s'estre embarquez de grand matin. Quoy que c'en soit, je laisse au Lecteur à croire des deux celuy qui luy plaira, & qui luy paroistra plus vray-semblable,

Mais j'ay une grande inclination à croire que les Indiens y ont esté, parce que l'Isle de saint Vincent estant située dans le mesme climat que celle des Barbades, l'Argille peut estre de la mesme nature & de la mesme qualité, & comme ils ont l'adresse de si bien temperer leur Argille, qu'elle peut estre cuite sans se fendre, cela nous peut donner le moyen de temperer celle des Barbades, en sorte que nous en puissions faire cuire des briques sans s'éclater & se fendre, en quoy ceux d'Angole qui sont fort éloignez, & peut-estre que leur terre aussi est d'une autre qualité, ne nous sçauroient assister. Mais il n'est pas difficile d'avoir un homme ou deux de cette Isle-là pour nous enseigner la maniere dont ils se servent pour la preparation de leur Argille, ce qui seroit d'une tres-grande utilité aux Barbades pour les bastimens. Mais il ne faut pas que cette digression m'emporte hors de mon sujet.

Comme ils eurent donc fait cette découverte, & qu'ils en eurent donné advis à leurs Amis en Angleterre, l'on y envoya d'autres Navires, avec des hommes, des vivres, & des instrumens de labeur, pour couper & abattre les bois, afin d'éclaircir la terre, & la mettre en estat d'y planter de quoy vivre, n'en ayant trouvé jusques-là que bien peu çà & là parmy les Bois.

Mais comme ils en eurent défriché une partie, ils y planterent des Patates, des Plantins, & du Mahis, avec quelques autres fruits, qui avec la chair de Porc qu'ils y trouverent ne pouvoient servir qu'à entretenir la liaison du corps & de l'ame, outre que les secours d'Angleterre ne venant que lentement & de loin à loin, cela fut cause qu'ils se virent souvent reduits à des

necessitez extremes; car le Tabac qu'ils y cultivoient estoit si terreux & de si peu de valeur, qu'ils n'en pouvoient presque point esperer de retours d'Angleterre ou d'ailleurs, de maniere qu'ils furent reduits un assez long-temps dans un estat toute-à-fait digne de compassion.

Car les Bois estoient si épais, & la pluspart des Arbres si grands & si massifs, qu'ils ne pouvoient pas les abattre avec le peu de gens qu'ils avoient, & lors qu'ils estoient abattus & estendus tout du long sur la terre, les branches en estoient si épaisses & si embarassantes, qu'ils avoient besoin de l'ayde de beaucoup d'autres hommes plus robustes qu'eux pour les ébrancher & les oster de dessus la terre.

Lorsque nous y arrivâmes, nous trouvâmes qu'on y avoit planté des Patates, du Mahis, & des Bonavistes entre les branches les Arbres demeurans tous estendus sur la terre, ce qui fait voir combien il s'en faloit qu'elle ne fust toute défrichée. Nous trouvâmes pourtant qu'on y avoit planté de l'Indigo, & si bien preparé qu'il s'estoit vendu à un prix assez raisonnable à Londres, comme aussi leur Coton & leur Bois se trouverent estre de bonnes marchandises.

Bonavistes sont une espece de Pois qui a esté apportée de l'Isle de Bonneviste, l'une des Isles du Cap-Verd, & qui est commune aussi au Cap-Verd & en la Riviere de Senegal. Les François appellent cette espece de Pois à saint Christophle, Pois de sept ans; parce qu'ils rapportent sept ans de suite sur la mesme tige, aprés quoy on en reseme d'autres.

De maniere qu'ayant ces quatre sortes de denrées pour negocier, cela obligea quelques Navires de les aller voir, dans l'esperance de pouvoir profiter avec eux, en échangeant les choses dont ils pouvoient avoir besoin, comme des instrumens de labeur, du fer, de l'acier, des habits, des chemises, des caleçons, des chausses & des souliers, des chapeaux, & des gens pour leur ayder au travail, de sorte qu'ayant commencé à gouster la douceur de ce commerce, ils s'attacherent fortement au travail, & vescurent avec plus d'aise & de commodité qu'ils n'avoient fait auparavant.

Mais trois ou quatre ans aprés qu'on y eut planté des cannes de sucre, ils reconnurent aussi tost que c'estoit la principale plante qu'il faloit cultiver pour faire valoir toute l'Isle, de sorte qu'ils appliquerent toute leur industrie à trouver les moyens de

faire du sucre, & d'avoir une parfaite connoissance tant de la culture des Cannes, que de la maniere d'en faire le sucre aprés cela, qui fut une connoissance qu'ils n'acquirent qu'avec beaucoup d'estude, & aprés un fort long-temps.

Mais je n'en veux rien dire à present jusqu'à ce que je parle des Plantes, où vous ne trouverez pas seulement la couleur, la figure, & la qualité de celle-cy, mais aussi sa valeur & son prix, avec tout le procedé du grand ouvrage de la manufacture du sucre, qui est ce à quoy je bute ptincipalement, mais en chemin faisant, je vous veux donner une legere description de l'Isle en general, & en premier lieu de sa situation.

Ce seroit un crime de ne pas croire que vous estes bien instruit dans la connoissance de toutes les parties du monde habitable qui nous est connu, & il y auroit de l'extravagance à vouloir vous informer de la situation de cette Isle, mais parce qu'il y a eu quelque dispute entre les gens de Mer pour sçavoir si elle est seulement sous les treize degrez, ou à treize degrez trente minutes de Latitude; je suivray l'opinion commune des plus intelligens d'entre les Mariniers, qui est que c'est une chose receuë pour constante que la Baye de Carlile, qui est le Port où ils abordent pour la pluspart, est située à treize degrez trente minutes au Nort de la Ligne, ou de Latitude Septentrionale.

Cette Baye sans exception, est la meilleure de toute l'Isle, ayant un peu plus d'une lieuë de large, & deux fois autant depuis les deux pointes de la terre jusqu'au fond de la Baye.

La Ville est située dans la partie la plus interieure ou dans le fond de la Baye. Elle est environ de la grandeur de Hounslo, & on l'appelle le Pont, parce qu'on y bastit du commencement un Pont sur un petit coin de Mer, qui estoit plustost un marais que Mer.

Ce qui fait que cette Ville est fort mal située, car si l'on eust eu autant d'égard à la santé, qu'à la commodité, on ne l'auroit jamais bastie en ce lieu-là; ou si l'on eust eu intention à l'abord d'y bastir une Ville, l'on n'auroit pas eu si peu de jugement que de ne pas prevoir les inconveniens qui pouvoient arriver en choisissant un lieu si mal sain pour y establir leur demeure.

Mais une maison ayant une fois esté bastie, l'on en fit une autre, & en suite une troisiéme & une quatriéme, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre luy donna le nom de Ville, car ils y firent aussi bastir aprés divers Magasins pour y loger leurs Mar-

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA

chandises, à cause de la proximité du Havre; de maniere donc que leur plus grande beveuë fut d'avoir basti leur Ville dans un lieu si mal sain.

Car la terre estant un peu plus basse en dedans que ne sont les rivages de la Mer, les grandes Marées passent pardessus ces rivages, & couvrent cette terre qui est toute plate, qui reste aprés que la Mer s'est retirée, comme un Marais, ou plustost comme une Mare, dont il sort de si mauvaises odeurs, qu'il est impossible que cela n'engendre de mauvais sang, & ne cause sans doute quantité de maladies à ceux qui y demeurent.

Lorsque nous y abordâmes, & un mois ou deux aprés, la maladie y regnoit avec tant de force, qu'à peine les vivans pouvoient enterrer les morts; & parce que ce lieu-là estoit proche d'eux, ils jettoient les Cadavres dans le Marais, ce qui en infecta l'eau, de sorte que plusieurs qui en beurent en furent empoisonnez, & moururent peu d'heures aprés; mais il y en eut d'autres qui ayant profité de leur mal-heur n'en voulurent plus boire aprés cela.

La terre des deux costez de la Baye, mais principalement celle du costé de l'Est, est beaucoup plus ferme & plus haute; & je croy qu'avec le temps ils transporteront leur Ville en cet endroit-là pour y establir leur demeure, quoy qu'ils laissent leurs Magasins où ils sont à present à cause de la commodité du Negoce, mais cette autre situation peut estre renduë aussi commode que l'autre, en y faisant quelque dépense, & sans comparaison beaucoup plus saine.

Il y a encor trois autres Bayes remarquables dans cette Isle, l'une qui est à l'Orient de celle-cy, qu'on appelle la Baye d'Augustin, non en memoire d'aucun Saint, mais au contraire d'un fou d'yvrogne, qui par ses débauches s'est rendu infame dans l'Isle, dont l'habitation estant proche de cette Baye a fait qu'on luy a donné son nom.

Les autres deux sont à l'Occident de la Baye de Carlile; La premiere s'appelle la Baye de Marekfield, l'autre la Baye de Spike; Il n'y en a pas une qui soit environnée de terre comme la Baye de Carlile; mais parce qu'elles sont au dessous du vent de l'Isle, & que l'anchrage y est bon, les Navires n'y sont pas souvent en danger, si ce n'est au temps du Turnado, que les vents tournent vers le Sud, car alors s'ils ne sont pas bien amarrez, ils sont sujets à se heurter les uns contre les autres, ou à estre poussez à

terre. Car la partie de l'Isle qui est au dessous du vent estant plustost garnie de bancs de sable que de rochers, il arrive peu souvent ou presque jamais qu'aucun y fasse naufrage.

Quant à la longueur & à la largeur de cette Isle, je n'en sçaurois parler que sur la foy d'autruy, parce que je n'ay pû en faire le tour, à cause de la quantité d'autres affaires qui m'occupoient, mais je m'en suis entretenu avec un des plus anciens & des plus intelligens Arpenteurs qui y fussent, nommé le Capitaine Souan, qui me dit, qu'il avoit fait autresfois un dessein fort exact de toute l'Isle, majs que le Chevalier Henry Huncks qui en estoit lors Gouverneur le retira de ses mains, & l'emporta en Angleterre, depuis quoy ny luy ny aucun autre qu'il sçeust, n'en avoit fait aucun qui fust venu en lumiere.

Cela fit que je le priay de rappeller sa memoire, & de feüilleter dans ses papiers, pour voir ce qu'il y pourroit trouver, qui me peust donner quelque lumiere de ce que l'Isle pouvoit contenir, ce qu'il me promit de faire, & peu de temps apres il me dit, qu'il avoit trouvé en quelques papiers qui estoient épars en son estude, quelle en estoit la longueur, mais que la largeur estoit fort incertaine, à cause des Capes & des Angles qui s'avancent dans la Mer; de sorte qu'il faut par necessité qu'elle soit large en quelques endroits & estroite en d'autres.

Je luy demanday lors ce qu'il croyoit qu'elle avoit dans les endroits qui estoient les plus larges, & en ceux qui estoient les plus estroits. Surquoy il me répondit, quil croyoit que l'endroit le plus large ne pouvoit pas estre de plus de dix-sept milles, ny le plus estroit plus de douze milles; & qu'il estoit asseuré que la longueur estoit de vingt-huit milles.

Sur des fondemens si incertains il estoit assez difficile d'appuyer aucune certitude; c'est pourquoy le chemin le plus égal que je puisse prendre en cecy, est celuy du milieu entre douze & dix-sept; en quoy je garderay toute la moderation qui se peut dans mon calcul, & ne prendray que 14. qui est moins que le milieu, & multiplieray 14. qu'on suppose pour la largeur par 28. qu'on asseure estre la longueur, qui font 392. milles en quarré pour le contenu de l'Isle, qui est tout ce que j'en ay pû apprendre, & qui est la cause que j'ay esté obligé de faire mon estimation sur cette simple supposition. Mais quant à la forme de la surface de l'Isle, je n'en sçaurois dire autre chose que ce que j'ay fait cy-devant en parlant de la premiere veuë que nous eusmes de l'Isle, qui est

qu'elle s'esleve principalement dans le milieu.

Lors que le Soleil est dans la ligne Equinoctiale, ou à dix degrez de l'un ou de l'autre de ses costez, l'on trouve fort peu de changement en la longueur des jours, car le Soleil se leve à six heures du matin & se couche à six heures du soir, mais lors qu'il est proche du Tropique de Capricorne, & qu'il est à trente-sept degrez de nous, nous y trouvons de la difference, car lors le jour est un peu plus court, & nous trouvons que cet accourcissement des jours commence environ la fin d'Octobre ; le Crepuscule n'estant gueres plus long alors qu'en un autre temps qui n'est pas la moitié si long qu'il nous paroist en Angleterre.

Au temps de la nouvelle Lune, l'on voit que ses deux cornes sont esgalement hautes lors que le Soleil est proche de nous, mais quand il est esloigné de trente-sept degrez vers le Sud, l'on y trouve de la difference, parce qu'alors elles ne sont pas si égales, mais un des bouts est plus haut que l'autre, à cause de la position où nous sommes.

Pendant huit mois de l'année, il y fait grand chaud, mais l'air n'y est pas si ardent que les Valets, tant les Chrestiens, que les Esclaves, ne puissent travailler dix heures par jour.

Comme le Soleil s'esleve sur l'horison, il se leve avec luy des brizes de vent frais, qui d'autant plus que le Soleil monte & devient plus ardent, d'autant plus aussi ces brizes deviennent plus fortes & plus fraisches, qui soufflent toûjours du costé du Nort-Est & de l'Est : si ce n'est au temps du Tornado, que le vent tourne vers le Sud pour une heure ou deux, & puis retourne au mesme point où il estoit.

Les autres quatre mois de l'année il ne fait pas si chaud ; mais l'air à peu prés est de la mesme temperature qu'il est en Angleterre vers le milieu du mois de May. Mais quoy que dans les chaudes saisons de l'année l'on y suë beaucoup, l'on n'y sent pas les défaillances qu'on a de par-deçà à la fin de Juillet ou au commencement d'Aoust. Avec cette grande chaleur, il y a une telle humidité, qu'il est impossible que l'air ne soit fort mal sain.

L'on y est fort peu souvent alteré, si ce n'est qu'on s'eschauffe le corps par trop de labeur, ou en beuvant des eaux de Vie qu'on y porte d'Angleterre, ou du breuvage de cette Isle, qu'on fait de l'escume des Chaudieres où l'on fait boüillir le Sucre qu'on appelle Tuë-Diable.

Quoy que quelques-uns de ces breuvages soient utiles si l'on

en uſe avec moderation, neantmoins leur uſage immoderé enflamme le corps, ce qui rend le ventre conſtipé, & cauſe de grandes douleurs d'entrailles, qui eſt une maladie fort frequente en ce lieu-là & difficile à guerir, dont pluſieurs ſont morts. Mais il eſt pourtant vray que les eaux de Vie ſont fort utiles en ces lieux-la où il fait ſi chaud, car les eſprits eſtant diſſipez par la ſueur continuelle, les parties interieures demeurent froides & défaillantes, & ont beſoin d'eſtre fortifiées & ranimées. Outre que nos corps eſtant accouſtumez à un climat plus froid, ſe trouvent debilitez, & s'en faut beaucoup qu'ils n'ayent la meſme vigueur & la meſme gayeté qu'ils ont dans les Climats plus froids, le ſang meſme eſt plus delié & plus paſle que dans nos pays de par-deçà : & la viande n'a pas le gouſt qu'elle a en Angleterre, mais eſt preſque comme inſipide, à la reſerve de la chair de Port, qui à ce que je croy eſt la meilleure de cette eſpece qui ſoit dans le monde.

Nos Chevaux & noſtre Beſtail boivent rarement, & encore peu à la fois, ſi ce n'eſt ceux qui ſont eſchauffez par le travail.

Cette humidité de l'air fait que tous les coûteaux, les eſtuis, les clefs, les éguilles, les eſpées, & les munitions, s'enroüillent, & ce dans un inſtant, car ſi l'on fait eſmoudre un couſteau, en ſorte qu'on en emporte toute la roüille, & qu'aprés l'avoir bien eſſuyé on le mette dans la gueſne, & puis dans la pochette, ſi enſuite quelque temps aprés on l'en tire, on verra qu'il commencera à ſe roüiller par tout, & avec le temps la roüille entrera dans l'acier, & en gaſtera la lame.

Les ſerrures meſme qu'on n'ouvre & ne ferme pas fort ſouvent, ſe roüillent dans les gardes, & deviennent inutiles, les horloges & les montres ne vont preſque jamais juſte ; & tout cela à cauſe de l'humidité de l'air.

Ce que nous experimentâmes eſtant encore en Mer ; car devant que d'approcher de cette Iſle, nous apperçûmes une certaine ſorte de temps, qui n'eſt ny pluye ny broüillards, qui continua pendant quatre ou cinq jours, & s'eſleve à une telle hauteur, que quoy que le Soleil luiſe & brille bien fort, neantmoins l'on ne ſçauroit voir ſon corps juſqu'à neuf heures du matin, ny depuis trois heures aprés midy, quoy qu'on voye le Ciel ſur noſtre teſte fort clair & ſerein, qui eſt un temps fort deſagreable & fort mal ſain.

Cette grande chaleur & cette humidité jointes enſemble, ſont aſſeurément la cauſe que les arbres & les plantes y croiſſent à la hauteur & à la grandeur qu'on les y void.

Il n'y a rien qui manque en cette Isle que les Fontaines & les Rivieres, car il y en a fort peu, & celles qui s'y trouvent sont fort petites & peu considerables.

Je n'y ay veu qu'une Riviere, mais qu'on devroit plustost appeller un Lac, car les Fontaines qui y coulent ne sont pas capables de le remplir, parce qu'elles sont trop petites, & il n'a aucune issuë dans la Mer ; mais aux hautes Marées la Mer y entre & le remplit, & aux basses Marées l'eau n'en sçauroit sortir, parce que les rivages de la Mer sont plus hauts que son lict.

Il en passe pourtant une partie au travers des sables, qui laisse une eau fade meslée d'eau douce & d'eau salée : Lorsque la Mer y entre, elle y apporte des Poissons, qui s'y veulent bien tenir, parce qu'ils se plaisent plus en cette eau meslangée qu'en celle qui est salée. Le Colonel Humphrey Walrond à qui appartiennent les terres qui sont aux deux costez de ce Lac, & qui par consequent en est Seigneur, m'a dit qu'il y avoit pesché des Poissons aussi gros que des Saumons, qui estoient devenus extremement gras, comme des Marsoüins, mais qui estoient d'un tres-bon goust, & tres-fermes.

Mais cela n'arrive pas souvent qu'on y pesche de ces Poissons-là ny d'autres, parce que tout le Lac est plein d'arbres & de racines, de sorte qu'on n'y sçauroit poser de Retz, ny de lignes avec des hameçons, car ils les entortilleroient dans les racines, & s'eschaperoient par ce moyen-là, & les lignes se romproient en les voulant tirer, estant attachées aux racines.

Cette Riviere ou ce Lac ne s'estend pas plus de deux cens quarante toises dans la terre, ou à la porrée du Canon tout au plus, & il n'y a pas un endroit où il soit si large qu'on ne puisse bien jetter un palet au-delà.

Les grosses Marées ne montent gueres plus de quatre ou cinq pieds de haut en ce lieu-là, & dans ces petits ruisseaux il y vient de petites Escrevisses de la Mer, mais qui n'ont pas ces grosses pattes de devant qu'ont celles de par-deçà, qui sont les meilleures & les plus pleines de toutes celles que j'ay veuës, car celles de Chicestre ne sont rien en comparaison de celles-là.

Mais l'eau dont ceux de cette Isle se servent le plus, est l'eau de pluye, qu'ils gardent en des Estangs ou reservoirs, qui ont des descentes de terres, en sorte que la pluye qui tombe sur les autres terres, puisse couler en ce lieu-là. L'endroit où ce reservoir est situé doit estre bas, & argilleux au fond : que s'il ne l'est pas naturellement,

naturellement, il le faut rendre tel par le moyen de l'art, car s'il y a la moindre ouverture à l'eau, elle passe à travers de ces fentes, & se perd dans un instant. Ces estangs sont remplis environ la fin de Decembre, & par le moyen des pluyes qui tombent toutes les semaines, ils s'entretiennent en cet estat; neantmoins il arrive par fois qu'ils en ont besoin.

Ils se servent de l'eau de ces Estangs à toutes sortes d'usages, & dans tout ce qu'ils en ont besoin, pour faire cuire leur viande, pour faire leur breuvage, & pour laver leur linge, car elle porte fort bien le Savon.

Mais il y a une chose qui me semble fâcheuse, qui est que les Negres se vont baigner en ces Estangs pendant les chaleurs, & que leurs corps ne sentent pas trop bon; mais les Colons respondent à cela que le Soleil par la vertu de sa chaleur emporte toutes les vapeurs malignes, & qu'aprés cela les eaux deviennent rarefiées & pures comme elles estoient auparavant. Quoy que c'en soit; ce m'estoit une grande satisfaction d'avoir proche de nous un petit Ruisseau, où nous allions querir chaque jour autant d'eau qu'il nous en faloit pour faire cuire nostre viande, & pour boire.

Je n'ay jamais pû voir aucuns Poissons dans ces Estangs ou reservoirs, ny aucune chose qui eust mouvement ou vie, excepté quelques mouches qui y tombent; mais l'eau en est fort claire & de bon goust.

Et pour empescher que le bestail ne trouble l'eau en s'enfonçant dans la bouë, ou ne soit en danger de se noyer en y allant boire, ceux qui sont bons ménagers mettent des barrieres autour de l'Estang à l'endroit qui est le plus profond, afin que l'eau y soit en repos, & le font paver de pierre au fond, de sorte que ny le bestail ne sçauroit troubler l'eau en remuant la bouë, ny s'enfoncer dedans avec les pieds, & en cette maniere ils ont toûjours de l'eau claire.

Ils gardent aussi de l'eau qui tombe de leurs maisons, par le moyen des goutieres qui l'apportent en des Cisternes, & cette eau qu'on y garde estant dans l'enclos de leurs maisons jusques-icy (dont il y en a plusieurs qui sont basties en façon de Forteresses, avec des Bastions & des Contrescarpes pour pour se deffendre, en cas qu'il arrivast quelque sedition ou quelque soûlevement dans l'Isle, soit par les serviteurs Chrestiens, soit par les Esclaves Negres) leur sert de breuvage pendant qu'ils sont assiegez; comme aussi pour

jetter sur les corps nuds des Negres, estant toute boüillante, qui est une aussi bonne défense contre leurs menées secrettes, qu'aucunes armes qu'on puisse avoir.

S'il arrive quelque tumulte ou quelque desordre dans l'Isle, celuy qui en est le plus proche, tire un coup de mousquet, qui y donne l'alarme par tout, car sur le bruit de coup-là, celuy qui l'entend en tire un autre, & ainsi de proche en proche, jusqu'à ce que cela s'estende par toute l'Isle, & sur cet advertissement chacun se tient prest.

Le pain qu'on tient pour le baston, ou le principal appuy de la vie de l'homme, n'a pas icy le mesme goust qu'il a en Angleterre, mais neantmoins ils estiment qu'il est nourissant & fortifiant tout ensemble. On le fait de la racine d'un Arbrisseau qu'on appelle Cassave, mais à present je ne parleray point de la maniere qu'il croist jusqu'à ce que je traitte des Arbres & des Plantes en general.

Mais nous considererons seulement sa racine, parce que nostre pain en est fait. Elle est grosse & ronde, presque comme le corps d'un petit Alembic ou d'une Cornuë, & lors qu'on la recueille, on coupe les bastons de cet arbrisseau, qui croissent les plus proches de la racine, qu'on plante dans la terre, où ils croissent & poussent de nouvelles racines, de sorte qu'on plante à mesure qu'on recüeille.

Devant qu'on mange cette racine elle souffre un estrange changement, car estant un Poison mortel lors qu'on la recüeille, par le bon ordre qu'on y apporte, elle devient une tres-bonne nourriture & tres-saine, & la maniere comme cela se fait est telle.

L'on lave bien net le dehors de la racine, & on l'appuye contre une Roüe, dont la Sole est d'un pied de large ou environ, couverte de Laton, faite en façon d'un grand Esgrugeoir ou d'une Rape, laquelle on tourne avec le pied comme les Esmouleurs font leur Meule, & à mesure qu'elle égruge la racine, elle tombe dans une grande huche, qu'on met tout exprés pour la recevoir.

Cette racine estant ainsi égrugée, est un Poison mortel, aussi violent qu'un Apotiquaire en puisse faire des simples les plus veneneux qu'il sçauroit trouver & ramasser ensemble, mais ayant esté mise dans une piece de grosse toile pliée en double & si bien pressée que tout le suc en soit sorty, on l'estend sur un drap

ou une piece de toile pour la faire secher au Soleil, aprés quoy elle est propre à faire du pain.

Cela fait l'on a une piece de fer, que j'estime estre jettée ou coulée en figure ronde, dont le diamettre est d'environ vingt poulces, & un peu enfoncée au milieu, & à peu prés semblable à la Meule sur laquelle les faiseurs de Lunettes font tailler & polir leurs Verres, mais non pas tout à fait si concave que celle-là, d'un demy poulce d'espais autour du bord, mais un peu plus espaisse vers le milieu, ayant trois pieds comme une Marmite, d'environ six poulces de haut, afin de pouvoir faire du feu au dessous.

L'on fait chauffer cette Platine en sorte qu'elle puisse cuire & non pas brûler, & lors qu'elle est chaude, les Indiens qui ont la charge de faire ce pain, parce qu'ils l'entendent mieux que les autres, jettent la farine sur la Platine, autant qu'il en peut tenir en sa largeur, & l'applatissent avec les mains, ensuite dequoy elle s'attache toute ensemble, & lors qu'ils croyent que ce costé-là est assés cuit, ils ont un instrument fait comme une Palette, avec quoy ils tournent l'autre costé, & puis la tournent & retournent tant de fois, qu'ils voyent que c'est assés, ce qui est bien-tost fait; aprés quoy ils posent cette galette sur une table, puis ils recommencent à en faire d'autres encore, jusqu'à ce qu'il y en ait assés pour toute la famille.

Lors que nous y arrivâmes ils faisoient ce pain aussi espais que des bignets, mais ensuite estant devenus plus curieux & plus delicats, ils le firent aussi mince que des oublies, & neantmoins tres-blanc & crespu, comme une gaufre ou une oublie nouvellement faite.

Ils n'y mettent jamais de sel, dont je m'estonne, parce que ce pain estant de soy insipide & sans goust, cela luy donneroit un peu plus de saveur, mais la meilleure maniere de l'apprester se fait avec du laict, qui luy donne le goust des Amandes.

Ils en veulent faire de la crouste de Pasté, mais il y en a peu qui la sçachent faire, car comme on la pétrit avec les mains, ou qu'on la roule avec un rouleau, elle se crevasse & se fend toûjours, de sorte qu'on ne la peut accommoder en sorte qu'elle puisse tenir aucune liqueur, soit qu'on y mette du beurre ou des œufs, soit qu'on n'y en mette point.

Mais enfin aprés l'avoir essayé & manqué quantité de fois, j'en appris le secret d'une femme Indienne, qui me montra le vray

moyen de le faire, qui est en fassant cette farine, qui passe aussi subtile que la plus fine fleur de farine de froment qui se trouve en Angleterre, & mesme encore plus deliée.

Neantmoins ce n'est pas-là encore tout le secret, car cela n'empesche pas qu'elle ne se crevasse, mais voicy le principal de toute cette affaire. Mettez chauffer de l'eau dans un poislon, & y mettez dedans autant de cette fine fleur, qu'il en faut pour la reduire en consistance ou espaisseur d'empoix ou de boüillie, & le laissez cuire un peu, en le remuant toûjours avec une spatule, puis le meslez avec la quantité de fleur dont vous voulez faire de la crouste de pasté: estant bien meslez & bien pestris ensemble, vous y pouvez adjoûter ce que vous voudrez de beurre & d'œufs, aprés quoy elle se tiendra presque aussi ferme & aussi bien que la paste qu'on fait en Angleterre.

Mais ceux qui n'ont point de Vaches, qui ne peuvent pas faire de beurre sur le lieu, & qui sont obligez de se servir de celuy qui vient d'Angleterre ou de Hollande, feront mieux de s'en passer, & de manger leur crouste de pasté toute seche.

Je fais neantmoins une grande difference entre le beurre qu'on y apporte de l'un ou de l'autre de ces pays-là, à l'esgard des saisons qu'on l'y apporte.

Car si un Navire part d'Angleterre en Novembre, & que ce Navire arrive au milieu ou prés de la fin de Decembre, lors que le Soleil est en son plus grand esloignement, le Beurre y peut arriver en bon estat; & estant mis en des lieux frais, peut garder son goust pour quelque temps. Mais si le Navire pa rtau Printemps ou en Esté, le beurre devient si relent & si dégoustant qu'on ne le peut souffrir.

L'on ne sçauroit aussi y apporter en ce temps-là du fromage sans estre gasté, si ce n'est qu'on le mette dans de l'huile. Ny des chandelles non plus, car le Baril se tiendra tout dans une masse, & sentira si mauvais, que les Rats ny les Soûris n'en voudront pas approcher, & beaucoup moins en manger.

Ce qui fait que les Habitans qui sont fort incommodez par ces inconveniens-là, & parce qu'on ne sçauroit tirer ces chandelles du Baril en leur entier, & qu'elles ne se peuvent tenir dans le chandelier sans couler & pancher en bas, se servent pour la pluspart de chandelles ou de flambeaux de cire, qu'ils font eux mesmes de la cire qu'ils font venir d'Afrique, qu'ils ont à assez bon compte, car il n'y a point d'Abeilles dans les Barbades.

Mais quoy, je m'emporte trop souvent en des digressions inutiles, car je ne voulois parler que du pain, & de ses diverses especes, de sorte qu'ayant dit tout ce que je sçay du pain de Cassave, il faut que je vous die un mot d'une autre sorte de pain qu'ils font, qui est un pain meslé, qu'on fait de farines de Mahis & de Cassave meslées ensemble, car le Mahis tout seul ne sçauroit faire de pain, tant il est pesant & grossier; mais ces deux farines estant meslées ensemble, on en fait de grandes galettes de deux poulces d'espais, qui à mon advis est le pain de tous ceux qu'ils ont, qui approche le plus du goust de celuy d'Angleterre.

Les Negres se servent du Mahis d'une autre maniere, qui est, de le faire rostir en son Espy, & le manger tout chaud en sortant de l'Espy. L'on a aussi encore une autre maniere de nourrir les serviteurs Chrestiens avec ce Mahis, qui est de le broyer dans un grand Mortier, & le faire cuire en consistance de gruau ou d'orge mondé, dont on remplit une jatte de bois en telle quantité qu'il y en a assés pour le repas de sept ou huit personnes, à qui on le donne tout froid, & bien souvent sans sel pour l'assaisonner. C'est ce qu'on y appelle *Lob-lolly*, mais lors qu'on veut en nourrir les Negres, ils s'en fâchent fort, & s'escrient; O ! qu'on ne nous donne plus de ce Lob lob.

La troisiéme sorte de pain dont on se sert, sont des Patates toutes seules, qu'on prend les plus seches & les plus grosses qu'on peut choisir. Lorsque nous y arrivâmes, l'on ne s'en servoit gueres d'autre à la table de plusieurs riches Habitans de l'Isle. Ce sont-là toutes les sortes de pain que je sçache dont on se sert en ce lieu-là du crû du Pays.

Ce qui vient ensuite est la boisson, qui comme il s'en fait de diverses matieres, me donnera sujet aussi d'une plus grande varieté en leur description.

La premiere & dont on se sert le plus dans l'Isle, est le Maby qu'on fait avec des Patates en cette maniere,

Il faut mettre les Patates dans une cuve pleine d'eau, & avec un balet les remuer haut & bas, jusqu'à ce qu'elles soient bien lavées, puis il les faut tirer, & les mettre dans un grand pot de fer ou d'airain, tels que sont ceux où l'on fait cuire le Bœuf en Angleterre, & y mettre autant d'eau par dessus, qu'il en faut pour en couvrir la quatriesme partie; puis couvrir l'ouverture du pot avec une grosse toile double, ou de celle dont on fait les sacs, le bouchant bien afin qu'il n'en sorte rien dehors.

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA

Faites ensuite du feu au dessous, seulement pour faire cuire ces racines comme une estuvée, & lors qu'elles sont molles, tirez les & les pressez, & les rompez par morceaux & les demesslez bien avec les mains dans de l'eau bien claire, les y laissant reposer jusqu'à ce que l'eau ait attiré & sucçé tout l'esprit des racines, ce qui se fait dans une heure ou deux. Mettez alors toute la liqueur & les racines dans une grande chausse de drap, comme celles où l'on passe les gelées, qui soit pointuë au fond, & la laissez couler dans une cruche, & dans deux heures elle commencera à travailler: couvrez-la & la laissez reposer jusqu'au jour suivant, qu'elle sera en estat d'estre bûë, & selon que vous voudrez qu'elle soit plus ou moins forte, mettez y une plus grande ou une moindre quantité de ces racines. Il y en a qui le font si fort qu'on n'en peut boire qu'à petits traits; mais la boisson en soy estant mediocrement composée, ne donne point du tout dans la teste, mais réjoüit & étanche agreablement la soif: si on la met en de petits barils ou frequins, elle dure en sa bonté quatre ou cinq jours, & touche bien plus au cœur que dans les cruches. Je ne sçaurois mieux la comparer qu'au vin du Rhin estant en moust, mais elle n'en approche pas en force d'esprit, ny en la subtilité du goust.

Il y a deux sortes de terre où ces racines croissent, dont l'une rend la peau de ces Patates rouge, & l'autre blanche, & où les racines rouges croissent, le Maby devient rouge comme du vin clairet, & l'autre est blanc.

Quoy que ce soit la boisson dont on se sert generalement dans toute l'Isle, je ne sçaurois pourtant la recommander pour la santé; car la pluspart des racines ont une qualité humide en elles qui est la cause des humeurs qui engendrent l'hydropisie.

Monsieur Philippes Bel, qui estoit lors Gouverneur de l'Isle me dit que lors qu'il estoit aussi Gouverneur de l'Isle de la Providence, quelques Espagnols par hazard y ayant mis pied à terre, & ayant beu de ce breuvage, s'estonnerent de ce que tous ceux qui en beuvoient ordinairement pouvoient vivre, tant ils estimoient cette boisson mal saine,

Ils ont une autre sorte de boisson qu'on estime beaucoup plus saine, quoy qu'elle ne soit pas si agreable, qui est le Perino, que les Indiens font pour eux, qui est fait de la racine de Cassave, que je vous ay dit estre un poison violent; qu'ils font mâcher & jetter dans l'eau à leurs vieilles femmes à qui il reste encore quelques dents, pour d'autant mieux briser & macerer la racine. Ce sue

commence à boüillir dans trois ou quatre heures, & se purge de sa qualité veneneuse.

Ayant monstré qu'en faisant le pain, l'humidité qu'on tient pour la qualité veneneuse de cette racine, en estant pressée & ostée, en la faisant secher & cuire ensuite, elle devient tres-utile & tres-saine à manger, & à present mettant en usage le jus & la racine qu'on met ensemble dans de l'eau qui est humide, je ne sçay par quelle voye l'on peut reconcilier ces deux choses si directement contraires l'une à l'autre, si ce n'est que le venin qui sort de l'haleine & des dents de ces vieilles femmes, ayant esté empraint & receu la teinture de plusieurs veroles, qui est une maladie fort commune entre eux, quoy qu'ils ayent les meilleurs remedes du monde & en la plus grande quantité pour la guerir, est tellement contraire au poison de la Cassave, qu'ils agissent si puissamment l'un contre l'autre, que dans ce combat ils destruisent reciproquement leurs qualitez veneneuses, de maniere que ce qui en resulte devient plus foible & moins mal-faisant, & l'eau qui de soy est pure, rejette le reste des mauvaises qualitez qu'ils laissent aprés leur combat, ce qui paroist par le travail extraordinaire que ce breuvage fait, qui est beaucoup plus grand que celuy qu'on void dans la Biere, dans le Vin, & dans le Cidre qui se font en Europe. Cette boisson se peut conserver un mois ou deux estant mise en des barils, & approche plus du goust de la Biere d'Angleterre, qu'aucun de tous les autres breuvages dont on se sert en ce lieu-là.

Grippo est la troisiéme sorte de boisson qu'ils ont, mais il y en a peu qui le sçachent bien faire, comme je n'en ay jamais gousté, je n'ay pas esté fort curieux de m'en enquerir.

La quatriéme sorte s'appelle Punch, dont j'ay beu par fois: on le fait avec de l'eau & du Sucre mis ensemble, & qui aprés avoir reposé dix jours, devient tres-fort & propre pour ceux qui travaillent.

L'on en fait une cinquiéme sorte des Prunes sauvages qui y croissent en abondance sur des Arbres fort hauts, lesquelles estant pressées & estraintes, rendent un jus tres-aspre & tres-picquant, mais on n'en fait pas beaucoup, à cause de la peine qu'il y a à le faire, aussi ne sont-ils pas delicats en ce lieu-là.

Mais la boisson qu'on fait des fruicts de Plantin surpasse de beaucoup toutes ces autres-là. On les cueille lors qu'il sont bien meurs & dans leur plus grande douceur, l'on en pele l'escorce & on les demesle dans de l'eau boüillante, & aprés qu'on les y a laissé reposer

pendant une nuit, on le passe en les pressant dans une toile, & on en met la liqueur dans des bouteilles, qu'on boit pendant huit jours. C'est un breuvage tres-fort & tres-agreable, mais duquel il ne faut boire qu'avec discretion, car il est beaucoup plus fort que le vin sec, & monte facilement à la teste.

La septiéme sorte de boisson, est celle qu'on fait de l'escume du Sucre, qui est extremement forte, mais desagreable à boire : elle est commune, & partant moins estimée ; le prix en est d'un demy Escu le broc, le commun peuple en boit beaucoup, mesme trop; car cela les fait souvent dormir à terre, qui est une chose fort mal saine en ces quartiers-là.

La huitiéme sorte, est celle qu'on appelle du Breuvage, qu'on fait d'eau de Fontaine, de Sucre blanc, & de jus d'Oranges, qui n'est pas seulement agreable, mais aussi tres-saine.

La derniere & la meilleure sorte de boisson que cette Isle produise, & qui soit mesme dans le monde, est l'incomparable vin des Pines ou Ananas, qui asseurément est le Nectar des Dieux : car il n'y en à point de semblable en la terre, & on le fait du jus du fruict tout pur, sans aucun meslange d'eau, ny de quoy que ce soit, ayant en soy une composition naturelle de tous les excellens gousts qui se peuvent trouver au monde. Ce breuvage est trop pur pour estre gardé long-temps, car en trois ou quatre jours il est affiné ; on le fait en pressant le fruict & en faisant sortir la liqueur par l'expression, qu'on garde ensuite dans des bouteilles.

Aprés vous vous avoir fait gouster du pain & de la boisson que cette Isle produit, & qui peuvent satisfaire le palais de qui que ce soit, pourveu qu'il ne soit pas trop delicat, je vous pourrois dire aussi quel est le pain & le vin qu'on nous apporte des autres parties du monde, comme des biscuits tant blancs que bis, des barils de farine qu'on nous apporte d'Angleterre & de Hollande qui est tres-excellente, dont on fait du pain, de la crouste de pasté, & des boudins. Comme aussi pour boire l'on nous apporte de bonne biere d'Angleterre, des vins de France & d'Espagne, & d'autres endroits ; comme de Madere, & de Fayal l'une des Isles des Assores : de sorte que nous n'avons aucun juste sujet de nous plaindre de manquer de pain ou de breuvage, car l'on nous y apporte encore d'Angleterre des eaux de Vie d'Anis, de Mente, d'Absinthe, & aussi des eaux de Vie de France, qui sont extremement fortes, mais qu'on estime tres-saines.

Aprés vous avoir parlé autant que ma memoire m'a pû fournir

nir des diverses sortes de pain & de breuvage de cette Isle, ce qui est necessaire d'estre sçeu, je viens à la diversité des viandes qu'on y peut avoir : & parce que la chair de Porc est la viande dont on s'y sert le plus, & qui est aussi la meilleure de l'Isle, je commenceray par celle-là, qui sans contestation est aussi delicate qu'il s'en puisse trouver : car estant aussi bien nourris qu'en aucun lieu du monde, il faut par necessité que la chair réponde à la bonté de leurs alimens, qui sont des Noix, du Locaste, de tres-excellentes Citroüilles, & presque aussi douces que des Melons, le corps des Plantins & des Bananes, des Canes de Sucre, & du Mahis, dont ils se nourrissent tous les jours.

Lors que nous arrivâmes dans l'Isle, je remarquay que les Estables où ils les gardoient, estoient faites d'arbres dont les bouts se croisoient les uns sur les autres, & que leur closture n'estoit pas suffisante pour contenir le nombre des Pourceaux qu'il y avoit & leur donner moyen de s'y pouvoir remuer & égayer à plaisir pour les entretenir en santé, & les empescher d'estre malades, de sorte qu'ils estoient comme empestez & estouffez dans leur ordure, qui sans doute est la chose qui incommode le plus toutes sortes d'Animaux, & celle-cy particulierement, qui devient encore plus fascheuse à cause de la chaleur du Soleil.

La puanteur s'en estend si loin, que j'ay senty l'odeur d'une de ces Estables qui estoit au dessous du vent à prés d'un mille, tout au travers des bois, de sorte que cet entassement des uns sur les autres dans un lieu où ils sont renfermez si à l'estroit, est sans doute la cause qu'ils deviennent malades, & empesche qu'ils ne multiplient & croissent comme ils feroient sans cela, de maniere qu'ils ne sont pas si grands, & leur chair n'est pas si delicate que s'ils estoient sauvages, & en pleine liberté, & qu'ils eussent le moyen de choisir eux-mesmes la nourritute qui leur est propre.

Car j'ay oüy dire au Major Hilliard, qu'à leur premier abord en ce lieu-là, ils y trouverent des Pourceaux d'une telle grandeur, qu'aprés en avoir osté les entrailles & la teste, l'un d'eux pesoit quatre cent livres, & à present dans le temps que j'y estois, la plusspart de ceux qui estoient dans nos estables aussi bien que dans celles de nos voisins, à peine pouvoient-ils esgaler la grandeur des Pourceaux ordinaires d'Angleterre. De maniere qu'ayant remarqué le défaut qui les empeschoit de croistre, parce qu'ils estoient renfermez si estroitement les uns avec les autres, je conseillay au Colonel Modiford de leur faire bastir une Estable ou une Por-

cherie plus ample, & de la faire clore de murailles de pierre, ce qu'il fit, & si grande qu'elle contenoit prés d'un mille de tour, de sorte que c'estoit plutost un Parc qu'un Tect à Pourceaux, qu'il fit faire sur le costé d'une montagne fort seche, dont la plus grande partie estoit de Rochers, ayant au bas un assés grand reservoir d'eau, & placée au milieu de ses deux habitations, afin qu'on leur peust apporter à manger de l'une & de l'autre avec plus de commodité, y ayant plusieurs logemens separez les uns des autres dans ce Parc, pour les Truyes qui avoient des Cochons, avec de petits Tects bastis en penchant, afin que leurs ordures se peussent écouler par des gouttieres en bas, & qu'ils demeurassent à sec dans leurs Estables, & encore d'autres, lieux separez pour les Porcs chastrez & pour les Verrats.

Ce bon ordre fit qu'ils devinrent si grands & si gras, qu'il s'en falloit peu qu'ils ne fussent aussi grands que lors qu'ils estoient sauvages. C'est la meilleure viande de cette espece que j'aye jamais mangée, & la plus agreable au goust, soit qu'elle soit boüillie, rostie ou mise en paste.

Il est aisé avec un peu d'art de tromper le goust de qui que ce soit, & d'en faire passer une espaule pour du Mouton, & une cuisse pour du Veau, aprés en avoir osté la peau, avec quoy ils avoient accoustumé de faire des Pastez hachez, qu'ils assaisonnoient avec du sel, du gerofle & du macis, & quelques menuës herbes hachées parmy, aprés quoy estant cuits & tirez du four, & ouverts, l'on y met un peu de breuvage qu'on appelle Tuë-Diable qu'on remuë tout ensemble, & puis on les sert à table, qui est ce qu'ils appellent pastez de pieds de Veau, que je trouvay assés bons jusqu'à ce que j'eusse appris avec quoy on les faisoit.

Lors que j'arrivay dans l'Isle je trouvay qu'on n'apprestoit la viande de Porc qu'à l'ordinaire, qui estoit de la faire boüillir, rôtir, & par fois mettre en pasté : Mais je leur fis gouster de ma maniere de cuisiner, en hachant & fricassant cette chair, qu'ils trouverent si bonne, que dans huit jours aprés chacun se mesloit de cuisiner à ma mode ; aussi n'y a-t'il point de viande qui ait si bon goust en riblettes, hachis & fricassées que celle-là. Et lors que j'en faisois des pastez, je mettois toûjours au dessous un costé de Chevreau, & par dessus un costé d'un jeune Cochon de trois mois, ce qui estant bien assaisonné & bien cuit, est un aussi bon manger que le meilleur pasté de Daim dont j'aye jamais mangé.

En la saison la plus fraische de l'année, je fis un essay pour en

saler, & le pendre pour servir de lard, mais il y a tant de perte, que c'est un fort mauvais mesnage de s'en vouloir mesler, parce qu'il le faut couper en tant d'endroits pour faire entrer le sel, que lors qu'on le veut apprester, une grande partie se trouve perduë & devient inutile, ce qui fit que je ne me voulus plus servir de cette methode-là, mais lors qu'on la saupoudre de quelques grains de sel, cette viande devient tres-savoureuse, soit qu'on la mange boüillie où rostie.

Environ Noël l'on tuë un Porc, & des costez l'on en fait trois ou quatre colliers de Saucisses ou Boudins blancs, parce qu'en ce temps-là l'air est si frais, qu'avec un peu d'adresse cette viande se peut garder huit jours en sa bonté, & pour faire que la saumeure l'assaisonne plûtost on la fait de Maby, avec quantité de sel, de limons & de limes qu'on y mesle parmy coupez en tranches, avec des noix Muscades, ce qui luy donne un excellent goust.

L'on a rarement du Bœuf, qui paisse sur le terroir de cette Isle, si ce n'est que Dieu le tuë, comme comme ils disent, car l'on en tuë fort peu: aussi seroit-ce un fort mauvais mesnage, & ils leur coustent trop cher, outre qu'on ne peut pas sans beaucoup de perte les tirer du travail, qu'il faut avancer le plus qu'on peut. Un Habitant tel qu'est le Colonel Jacques Drax, qui vit comme un grand Seigneur, en peut faire tuër un de temps en temps, mais il y en avoit bien peu d'autres dans l'Isle, qui le fissent dans le temps que j'y estois.

La viande qui suit aprés en bonté celle de Porc, ce sont les Cocqs & Poulets d'Inde, qui sont grands & fort gras, puis la Poulaille ordinaire, & les Canes de Moscovie, qui estant lardées du gras de ce Porc, assaisonné avec du poivre & du sel, est une viande excellente en paste. L'on mange de tous ces Oyseaux-là avec leurs poulets, aussi bien que leurs œufs.

Ils ont deux sortes de Tourterelles; qui sont toutes fort bonnes à manger, mais il y a une espece de Pigeons qui viennent des autres Isles dans une saison de l'année, qui commence en Septembre, & y demeurent jusqu'aprés Noël, aprés quoy ils s'en retournent, mais non pas tous, car il y en a plusieurs qu'on empesche bien de pouvoir aller faire leur rapport de la bonté des fruicts qu'ils ont mangez. Ils sont si gras & d'un si bon goust, qu'il y a quantité de Chasseurs qui les tuent sur les Arbres à coups de Fusil, & il s'en trouve de si gras que leur pesanteur les fait crever en tombant sur la terre. Ils sont bons rostis, boüillis & en

paste, mais encore meilleurs estans coupez par moitié & mis à l'estuvée ; à quoy il ne faut point d'autre liqueur pour les faire cuire que la graisse & le suc qu'ils rendent en abondance.

Il y a des Lapins, mais ils sont privez, & le goust en est fade, ressemblant plûtost à celuy d'un Poulet que d'un Lapin.

Quoy qu'il y ait divers autres Oyseaux, dont je n'oublieray pas de faire le recit en temps & lieu, il n'y en a neantmoins point d'autres qu'on serve sur la table pour manger, qui est le sujet dont je traite à present, & je ne me souviens pas qu'on y serve d'autres viandes que celles-là.

Quant au Poisson, quoy que l'Isle soit comme toutes les autres environnée de la Mer, & qu'ainsi il semble qu'elle n'en doive pas estre dépourveuë : neantmoins les Habitans sont si bons mesnagers, & pensent tellement à leur profit, qu'ils ne voudroient pas donner le temps à un Negre d'aller au Pont pour en apporter. Et comme les Pescheurs voyent que leur Poisson leur demeure entre les mains & se gaste, ce qui arrive en moins de six heures, ils s'abstiennent d'en aller pescher à la Mer, que jusqu'à la concurrence de ce qu'ils en peuvent vendre sur le champ aux Cabarets qui sont au Pont ; où les Habitans viennent lors qu'ils ont dessein de se regaler de Poisson, chez les Sieurs Jobsons, & Jeanne Fullers, où ils en trouvent de tres-bien appresté, car l'un & l'autre ont esté mes apprentifs.

L'on a de la peine à y faire prendre le beurre, mais en son lieu on est obligé de se servir de vinaigre & d'espices, & d'en faire beaucoup à l'huile, qu'on mange tout chaud, d'autre mariné, ou mis en saulmeure, & mangé froid,

Le Colonel Humphrey Walrond a un avantage particulier sur tous les Habitans de l'Isle ; car ayant une habitation prés de la Mer, il a une Senne pour pescher, que ses Serviteurs & ses Esclaves vont jetter en Mer deux ou trois fois la semaine, d'où ils en rapportent au logis toutes sortes de grands & de petits Poissons qui se trouvent prés de la coste, entre lesquels il s'en rencontre qui sont fort grands & de fort bon goust.

Car ayant esté eslevé en Angleterre avec beaucoup de liberté & d'abondance, il ne s'est pas tellement attaché à son profit qu'il en ait oublié les honnestes divertissemens qu'il avoit accoustumé de prendre, mais il veut que sa table soit bien fournie de tout ce que la Mer & la Terre peuvent produire de bon, & avec toute sorte de franchise il invite & reçoit ses amis. Quoy que je fusse

le moindre de tous, accablé d'une maladie languissante & tirant à la mort, il a eu tant de bonté pour moy, que je ne cesseray jamais de luy en rendre mes remerciemens, & tiendray pour le plus grand bonheur de ma vie, si je puis trouver l'occasion de luy rendre service, ou aux siens, en quelque maniere que ce puisse estre.

Entre les autres Poissons qu'on prit avec la Senne, comme ceux qu'on appelle testes de Veau, Cavallos, Maquereaux, Muges ou Mullets, & diverses autres qui estoient trés-fermes & trés-excellents, on en prit quatre tout d'un coup, qui avoient du moins une aulne de long, plus gros que des Saulmons, de la plus belle couleur qu'il se peut voir, depuis la nageoire du dos qui est le milieu du Poisson jusqu'au bout de la queuë, du plus beau verd naissant qui se puisse voir, & aussi luisant que du satin, mais les nageoires & la queuë marquetées d'un vray feuille-morte, & depuis les nageoires du dos jusqu'à la teste, de feuille-morte tachetée de verd, les escailles pour la pluspart aussi grandes qu'une piece d'argent de trente sols.

Ce Poisson ne vit pas de proye, mais de ce qu'il trouve au fond de la Mer, comme je reconnus par ce que je trouvay en sa mulette. C'estoit un trés-excellent Poisson en quelque maniere qu'on le puisse appresler.

Il manque une sorte de Poisson en cette Isle, dont les especes sont tres-frequentes sur la pluspart des Isles des Caribes & des Lucayes, qui est la Tortuë fraische, qui est la meilleure viande que la Mer produise, & dont il y a une plus grande quantité, mais j'en ay veu fort peu de cette sorte aux Barbades, encor n'estoient-elles ny grasses ny approchantes de la grosseur des autres. La raison vient de ce qu'il n'y a ny Sable ny Bancs pour pondre leurs œufs ou pour se divertir à l'air, car ces Poissons là se plaisent sur le Sable & y peuvent demeurer douze heures, pendant que la Mer soit retirée, qu'ils se laissent emporter au retour de la plus prochaine Marée. L'on en prend un nombre infini en les tournant avec des bâtons, car elles demeurent en cet estat jusqu'à ce qu'on les vienne querir pour les emporter. Une grosse Tortuë aura dans son corps pour le moins un demy boisseau d'œufs, qu'elle pond dans le Sable, où ils se couvent & esclosent par la chaleur.

Lors qu'on veut tuer un de ces Poissons, la maniere est de le mettre sur une table sur son dos, & lors qu'il void qu'on vient avec un cousteau à la main pour le tuer, il pousse tant de soûpirs,

qu'il n'y a point d'animal qui en fasse de mesme, & jette d'aussi grosses larmes que fait un Cerf, qui a le corps & les yeux beaucoup plus grands.

Il a une joncture ou une fente environ un poulce au dedans de l'extremité du bord de son écaille, qui va tout autour de son corps, depuis la teste jusqu'à la queuë, à costé du ventre, dans laquelle fente ou joncture l'on met le cousteau, commençant par la teste, & on fend tout ce costé-là, en faisant autant de l'autre, puis on enleve son ventre qu'on appelle Calipy ou Plastron, & on découvre ses entrailles, & estant ostées on vient au cœur, qui a trois pointes distinctes, mais qui s'unissent toutes en haut où est la graisse; & si l'on les enleve & qu'on les mette dans un plat, elles se remuëront & pantelleront dix heures durant apres que le Poisson sera mort. Aussi est-il certain qu'il n'y a point d'animal sur la Terre ny dans la Mer, qui joüisse de la vie avec tant de douceur & de delices que ce pauvre Poisson, ny qui soit plus delicat au goust, & plus nourrissant qu'il est.

Ensuite de la Chair & du Poisson que cette Isle fournit, il est à propos de considerer aussi quelles sont les autres choses qu'on y peut trouver qui servent à garnir la Table des viandes qui se peuvent rencontrer en ce lieu-là, qui sont des œufs apprestez en diverses façons, sçavoir pochez, & mis sur des soupes de pain, trempées dans du beurre & du jus de citron avec du sucre, des raisins de Corinthe refaits & épars pardessus, avec du gerofle, du macis & de la canelle saupoudrez pardessus avec un peu de sel.

L'on y appreste encor des œufs au beurre, & en amelette, avec du jus de Citron & du sucre, d'autres qui sont frézez, ou en tourte avec des herbes, des flancs aussi bons qu'il s'en mange à la table du Maire de Londres, des amelettes au fromage, des choux ou cassemuseaux, du second potage qui se fait avec de la creme boüillie avec des jaunes d'œufs, & assaisonnée avec du sucre & des épices. De la gelée qu'on fait de la chair des Cochons de laict, des pieds de Veau, & d'un Cocq, qui est tres-excellente, mais qu'on doit manger aussi-tost, parce qu'elle ne se garde pas.

L'on a aussi de la cresme, qu'on mange toute seule, ou apprestée en diverses manieres, parce qu'on a les Citrons, les Limons & les Oranges à commandement; l'on en mange aussi avec des fruits de Platanes, des Guyaves, & des Bonaves, à l'é-

tuyée ou confits au sucre avec la cresme, comme aussi l'on sert de ces fruits tout seuls confits au sucre sans cresme.

Mais pour nous inciter à boire un verre de vin, & nous aiguiser l'appetit, nous avons de bonnes langues de bœuf fumées qu'on apporte de l'ancienne & nouvelle Angleterre, & de la Hollande & de la Westphalie, des Jambons, & du Caviar fait d'œufs d'Esturgeon, comme aussi des Harancs salez & des Maquereaux qu'on apporte encor de la nouvelle Angleterre, & des Boutargues de la Virginie, dont j'ay mangé les meilleures que j'aye jamais gousté chez le Colonel Drax.

J'ay déja nommé les fruits que cette Isle produit ; c'est pourquoy il est inutile de les repeter, l'on peut les manger à l'entrée ou à la sortie de Table, comme on voudra, mais quant à eux ils les mangent comme on fait en Italie devant que de manger la viande.

Les victuailles que l'on y apporte des Pays estrangers sont celles-cy ; sçavoir, du Bœuf de Hollande, de l'ancienne & de la nouvelle Angleterre, de la Virginie, & mesmes de Moscovie, qui est tres-bon. Du Porc salé aussi, & toutes sortes de Poissons salez, comme Moruës seches & vertes, Merlus, Maquereaux, Harancs, qui sont tres-bons & tres-agreables. De l'Esturgeon de la nouvelle Angleterre, mais qui est si mal apprest̃é, qu'on a bien de la peine d'en manger, parce qu'ils n'entendent ny à le cuire ny à l'assaisonner ; car ils le font trop cuire & le salent aussi par trop, de sorte que le Poisson estant trop attendry par la cuisson, le sel le ronge & le mange, pendant tout le temps qu'on employe à l'apporter, car quand on vient à l'ouvrir, estant transporté loin du Pont, & tout ébranlé par le charroy, à peine en reste-il une piece entiere, mais tout l'Esturgeon est reduit comme en une masse, qui est tellement salée que je n'en ay jamais pû gouster, mais il est moins rompu à l'habitation du Colonel Walrond.

L'on y apporte aussi des autres Isles qui sont au dessous du vent, de la Tortuë salée, mais si mal proprement apprestée, qu'à peine avions nous le cœur d'en manger, car ils recüeillent le sel & le sable tout ensemble à la haste dans l'Isle où ils les prennent, de sorte que quoy qu'on les lave du mieux qu'on peut, il faut toûjours craquer les dents, lorsqu'elle est salée. Elle a presque aussi mauvais goust que ces Plongeons de Mer qu'on apporte de l'Isle de Sorlingues ; mais cette sorte de viande n'est que pour les

Valets: par fois l'on en donne un peu aux Negres, mais rarement, les uns & les autres ne mangeoient d'aucune viande qui fust bonne dans le temps que nous y arrivâmes.

Mais lorsque j'en partis, les choses estoient beaucoup mieux, car pour le soin & le bon ménage des Habitans, il y avoit une plus grande abondance, tant des vivres qu'ils avoient accoustumé d'avoir, comme Patates, Bonavistes, Loblollys, que de bonnes viandes, de Porc, de Poisson salé, & de Bœuf saufpoudré, qu'on y apportoit par Mer des Païs estrangers, en sorte qu'on donnoit à chaque Negre deux Maquereaux par semaine, & un à chaque femme, qu'on leur distribuoit le Samedy au soir, apres qu'on leur avoit donné leur portion accoustumée de fruits de Platanes, qui estoit à chacun une grosse grappe ou deux petites, pour les nourrir pendant la semaine; & si par hazard il mouroit quelque Bœuf ou quelque Vache, soit par maladie ou autrement, les Serviteurs en mangeoient le corps, & les Negres la peau, la teste & les entrailles qu'on partageoit entre eux, mais si c'estoit un Cheval, le corps en estoit distribuée aux Negres qui en faisoient grand feste, & ne croyoient pouvoir jamais estre plus contents qu'ils estoient alors: la boisson qui accompagnoit ce repas n'estoit que du Maby pour les Serviteurs, & par fois un peu de breuvage, mais les Negres n'avoient rien que de l'eau toute pure.

Je croy d'avoir fait voir au vray quels sont les vivres dont sont nourris les Maistres, les Serviteurs, & les Esclaves de cette Isle, & l'on peut voir aussi quelles sont les provisions qu'elle fournit, mais à present il faut qu'on me permette de monstrer aussi quels festins ils peuvent faire lorsqu'il leur plaist de regaler leurs amis dans leurs habitations. Et afin que je le puisse faire plus nettement, j'en veux faire deux relations, dont l'une sera pour une habitation dans les terres, & l'autre pour une habitation prés de la Mer, des viãdes qu'on y sert, & de l'abondance qui s'y trouve, cõme je l'ay veu dans les rencontres où je me suis trouvé & où j'ay mangé dans l'une & dans l'autre de ces sortes d'habitations. Pour celle de dedans les terres je choisiray l'habitation du Colonel Jacques Drax, à la Table duquel j'ay trouvé bien apprestées les viandes qui suivent; Pour le premier service il y avoit ordinairement huit plats de viandes également bonnes, & ce festin se fait toûjours lorsqu'il fait tuer un Bœuf, qu'il fait extrémement engraisser, luy donnant une douzaine d'arpens de Bonaviste pour s'y repaistre & se divertir où bon luy semble, avec le soin de l'abreuver toutes les fois qu'il est necessaire.

En

En premier lieu donc, parce que le Bœuf est la viande la plus rare de l'Isle, particulierement du Bœuf comme celuy-là; ce sera par là que je commenceray de cette sorte de Bœuf. Il y a donc les plats qui suivent, la queuë boüillie avec le bout ou cropion, un Aloyau rosty, une grande piece de poitrine rostie, les jouës en paste, dont on fait deux plats, la langue & une partie des tripes hachées & mises en paste, assaisonnées avec des herbes fines, des épices, & des raisins, les jambes, l'espauleron & autres ingrediens, pour en faire un pot pourry; à chaque mets un plat de moëlle; de sorte que voila quatorze plats à table qui sont tous de bœuf, dont il fait un grand regale à ses compagnons Colons comme luy, qui apres qu'ils en ont bien mangé, on oste les plats, & l'on apporte un autre service où il y a un Boudin de Patates, un plat de riblettes à l'Escossoise d'un gigot de Porc, aussi bon qu'il y en ait dans le monde, une fricassée de mesme viande, un plat de Poulets boüillis, une Espaule de Chévres apprestée avec son sang, un Chévreau farcy, un Cochon de lait, qui dans ce lieu-là sont les plus gras, les plus blancs, & les plus delicats du monde, la sauce faite avec de la cervelle, du sel, de la sauge, de la muscade, & du vin clairet; une épaule de Mouton, qui est un plat fort rare en ces quartiers-là, un Pasté des costellettes d'une jeune Chévre, avec des costellettes d'un jeune & gras Marcassin au dessus, bien assaisonnées avec du Poivre, du sel & de la muscade, une Longe de Veau, à qui la sauce ne manque pas, estant si bien fournis d'Oranges, de Limons, & de Lymes, trois Dindons dans un plat, deux Chapons dans un autre, dont j'en ay veu quelques-uns qui estoient fort gros & gras tout ensemble, deux Poules avec des œufs dans un plat, quatre Canards, huit Tourterelles & trois Lapins; & pour la viande froide & en paste, deux Canards de Moscovie lardez & bien assaisonnez de poivre & de sel.

Apres avoir osté toutes ces viandes-là, l'on apporte un autre service, qui est du Jambon de Westphalie ou d'Espagne, des Langues de Bœuf fumées, des Boutargues, des Huistres marinées, du Caviar, des Anchois, des Olives, & parmy tout cela un entremets de Flancs de Crésme, une partie toute seule, & une partie avec des fruits confits, du Platane, des Bananes, & des Guyaves meslez parmy, & aussi de ces fruits-là confits à part, des gasteaux au fromage, des Choux faits de farine d'Angleterre, car la Cassave ne peut pas servir à ces sortes de Patisseries, & par fois des Tourtes de laict, d'herbes & de fromage, & des Amelettes.

Pour le dessert, des Fruits, du Platane, des Bananes, des Guya-

ves, des Melons, des Poires picquantes, la Poire d'Anchois, la Pomme picquante, la Pomme de Cresme, des Melons d'eau, & des Ananats qui valent mieux que tout le reste qui a marché devant.

Avec toutes ces Viandes-là l'on a ordinairement de toutes les Boissons qui suivent, du Maby, du Breuvage, de l'Eau de Vie, du Tuë-Diable, du breuvage de Platane, du Vin clairet, du Vin blanc, du Vin de Cherez, du Vin de Canarie, du Vin sec rouge, du Vin de l'Isle de Fayal, & de toutes les Essences qu'on apporte d'Angleterre; & avec tout cela, une aussi agreable reception & le meilleur visage qu'on puisse monstrer à ses plus intimes Amis, ce qui suffira pour le Festin d'une habitation située dans les terres.

Pour les habitations qui sont basties prés de la Mer, nous prendrons celle du Colonel Walrond, parce qu'elle est la mieux située de toutes celles que je sçache, pour y pouvoir faire un Festin considerable: surquoy je diray qu'encor qu'il luy manque de quoy faire un premier service pareil à celuy qui est décrit cy-dessus, qui est de Bœuf, que neantmoins il y supplée abondamment dans le dernier qui est de Poisson, dont l'autre manque, & qu'encore que le Colonel Walrond n'ait pas ce grand nombre de provisions qui abondent chez le Colonel Drax, que neantmoins il ne luy en manque d'aucune sorte, si ce n'est des Brebis, des Chévres & des Bœufs, de sorte que toutes les autres sortes de Viandes qui se trouverent dans le recit que j'ay fait du Festin du Colonel Drax, se trouvent en celle du Colonel Walrond, à la reserve de ces trois là, à quoy on supplée par le moyen de toutes les especes de Poissons qui suivent, qui sont des Muges ou Mullets, des Maquereaux, des Perroquets de Mer, Suappers rouges & gris, Cavallos, Chiens de Mer, Cancres, Escrevisses, Lapins de Mer, & plusieurs autres, dont on ne sçait point les noms.

De sorte qu'ayant tant de diverses especes de Poisson & si rares, ce seroit une vaine superfluité, de se servir de tous les plats que j'ay nommez cy-devant, mais seulement de ceux qui servent à couvrir la Table, & lors qu'il en a la conduite, il faut s'attendre de la voir bien servie, son esprit surpassant autant pour ce qui est de la disposition d'un Festin, la pensée de tous les gens de cette Isle, que l'endroit où il fait sa demeure surpasse tous les autres pour la commodité de traiter.

Parce que ses Terres touchent à la Mer, & que sa maison n'en est

qu'à environ six-vingt pas, sans qu'il y ait aucune inégalité de terres entre-deux; de maniere que l'on y décharge toutes les raretez qu'on apporte dans l'Isle de toutes les autres parties du monde, & on les y garde en des Celliers, où en deux heures de temps elles sont déchargées & mises à couvert pendant la nuit.

Ces denrées-là sont des Vins de toutes sortes, de l'Huile, des Olives, des Capes, de l'Esturgeon, des Langues de Bœuf, des Anchois, du Caviar, des Boutargues, & toutes sortes de Viandes salées pour sa famille, tant Chair que Poisson, comme du Bœuf, du Porc, des Pois d'Angleterre, des Moruës vertes & seches, du Merlus, & du Bœuf seché au Soleil, qui vient de l'Isle Espagnole, où il fait aussi chaud qu'aux Barbades, où on le coupe par tranches, & on le fait secher au Soleil, sans y mettre de sel; il se garde autant ou mieux que celuy qu'on sale de par deçà, & est aussi sec que celuy de Stockfisch, car il est tel à l'égard de la Viande, que celuy-cy est à l'égard du Poisson, n'estant pas plus nourrissant; mais quoy que c'en soit, il sert à remplir le ventre, & l'on en mange par faute de meilleur aliment.

Quoy que l'on puisse transporter une partie de ces choses-là bien conditionnées, dans les habitations qui sont dans les terres, l'on n'y sçauroit pourtant pas porter les Vins, & les conserver en leur bonté, parce que les chemins sont si difficiles, qu'il n'y a point de Charrettes qui y puissent passer. Il est aussi difficile de faire transporter dans une nuit sur le dos des Negres un poinçon de Vin d'Espagne, ou une barrique de quelqu'autre Vin que ce soit, tant il faut de temps à le transporter de main en main d'un endroit en l'autre, & de haut en bas. Que si on le transporte pendant le jour, le Soleil l'échauffe & le fait tourner; de sorte qu'il perd beaucoup de la pureté de son goust & de son esprit; Et si on le tire en des bouteilles au Pont, les esprits s'enfuyent en le tirant, & on trouve une grande difference dans le goust & la pointe qu'il doit avoir.

L'huile souffre mieux le transport que le Vin, mais la trop grande chaleur diminuë beaucoup de la pureté & du goust qu'elle a naturellement; & quant aux Olives l'on sçait que dans le transport comme elles sont secoüées, elles se rompent les unes contre les autres, & quand il y en a de rompuës, elles pourrissent & infectent apres toutes les autres.

De sorte que le Vin, l'Huile & les Olives ne sçauroient estre que difficilement transportées dans les habitations qui sont à huit ou dix milles du pont, qui est le lieu où l'on va querir toutes ces denrées-là,

& partant l'on peut facilement s'imaginer quel advantage le Colonel Walrond a audessus de tous ceux qui ont leurs habitations dans les terres, ayant toutes ces matieres-là, qui font la meilleure partie d'un Festin, avec l'industrie qu'il a de confire des fruits, & se fournir de toutes les autres delicatesses & menuës choses. Ce que j'ay creu estre à propos de dire pour l'honneur de l'Isle selon la pure verité, parce que je l'ay veu mépriser par quelques-uns qui témoignoient en sçavoir beaucoup de choses.

Il y a environ cent Navires qui tous les ans viennent visiter cette Isle, & qui pendant qu'ils sont dans le port s'entretiennent des vivres qui croissent naturellement dans l'Isle, qui sont tels que j'ay déja dit cy-dessus, outre ce qu'ils en emportent, & ce que les Habitans en transportent aussi dans les voyages qu'ils font ailleurs. Les Marchandises en quoy consiste le trafic de cette Isle, sont de l'Indiguo, du Cotton, du Tabac, du Sucre, du Gingembre, & du Bois du païs ou bresilet.

Les Marchandises que ces Navires apportent en cette Isle, sont des Valets & des Esclaves, tant hommes que femmes, des Cheyaux, du Bestail, des Asnes, des Chameaux, des ustenciles pour faire cuire le Sucre, comme des chaudieres de cuivre & autres, toutes sortes d'outils pour les Artisans, comme Charpentiers, Menuisiers, Forgerons, Maçons, faiseurs de Moulins, Charrons, Fondeurs, Tonneliers, du Fer, de l'Acier, du Plomb, du Cuivre, de l'Estain, des Draps & des Toiles de toutes sortes, des Estoffes, des Chapeaux, des Chausses, des Souliers, des Gands, des Espées, des Cousteaux, des Serrures, des Clefs, &c, des Vivres de toutes sortes propres à transporter sur Mer dans un si long voyage, des Olives, des Capes, des Anchois, de la Chair & du Poisson salé, des Maquereaux salez & des Harancs, du Vin de toutes sortes, & de la bonne Biere d'Angleterre.

Devant que de venir en ce lieu-là, j'avois pensé en moy-mesme quelle maniere de bastiment seroit propre pour un païs si incommodé de la chaleur, qu'estoit celuy-là, à ce qu'on m'avoit rapporté, de sorte que je m'attendois d'y trouver des murailles fort épaisses, des Toits élevez, & de profonds Celliers, ou de bonnes Caves.

Mais je ne trouvay ny l'un ny l'autre, mais tout au contraire, des maisons de bois, avec des toits fort bas, & si bas que dans la pluspart à peine m'y pouvois-je tenir de bout ayant mon chapeau sur la teste, & sans aucunes caves.

De plus ils se servoient d'une maniere d'agir à cet égard, qui me surprend & m'estonne encor plus que tout cela, qui fut de leur voir empescher l'entrée du vent & le renfermer dehors, qui estoit ce qui les pouvoit plus soulager pendant qu'ils estoient presque estouffez de chaleur.

Car le vent souflant toûjours d'un mesme costé, qui est du costé de l'Est, ils devoient avoir fait toutes les ouvertures qu'ils auroient pû du costé d'Orient, afin que les Brizes qui sont fraisches y pussent entrer, pour les rafraichir à la venüe de la chaleur. Mais tout au contraire ils fermoient tout à fait leurs maisons du costé d'Orient, & les ouvroient du costé d'Occident, de sorte qu'aprés midy lors que le Soleil venoit à l'Oüest, ces petites chambres dont la couverture estoit si basse sembloient estre des estuves, ou des fours échauffez. Et en verité dans les jours chauds, il y avoit lieu de douter si une si grande chaleur au dehors, & tant de Tabac & de Tuë-Diable au dedans, n'estoient pas plus que suffisans pour y mettre le feu; car ces trois choses-là sont de puissans motifs pour l'animer, & cependant on les y voyoit toûjours.

Mais enfin j'appris par eux la raison de cette maniere irreguliere de bastir, mais qui estoit appuyée d'un fondement trés-foible, & tres-peu considerable, car ils disoient qu'au temps des pluyes qui y sont frequentes, le vent poussoit la pluye si fort contre leurs fenestres, que les maisons en estoient extremement incommodées au dedans; parce que n'ayant point de vîtres pour l'empescher, ils ne pouvoient s'asseoir ny se coucher la pluspart du temps en aucun endroit qui fust sec, de sorte qu'estant contraints de tenir ce costé-là fermé pour resister à l'eau, ils ouvroient la partie Occidentale de leurs maisons beaucoup plus qu'il n'est necessaire pour faire des fenestres, afin de suppléer à ce defaut-là, & ainsi donner passage à la chaleur, sans considerer qu'on pouvoit faire des volets & des contre-vents pour fermer les fenestres & empescher la pluye qui les incommodoit, & donner passage au vent pour les rafraichir quand ils voudroient, & pendant la chaleur, mais la pluspart des Habitans, & entr'autres ceux qui n'estoient pas des plus accommodez, ne se soucioient pas beaucoup de cela.

Je trouvay pourtant à la fin que la veritable raison de cela venoit de leur pauvreté & de leur indigence, qui leur ostoit le moyen de se pouvoir accommoder comme il eust esté necessaire, de sorte que ne pouvant pas faire autrement, ils aimoient mieux

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Filos. Ciens. e Letras

souffrir & supporter patiemment toutes ces incommoditez que de vendre une partie de leurs marchandises pour remedier à ces inconveniens-là ; tant il fâche aux pauvres de se dépoüiller de ce qui sert à les entretenir pendant la necessité ; car ils y avoient esté reduuits assez souvent, & mesme les plus accommodez d'entr'eux devant nostre arrivée en l'Isle ; de maniere que le grand travail, & le manque de vivres leur avoient si fort abaissé le courage, qu'ils estoient reduits dans un estat languissant & miserable, ce qu'on ne doit pas attribuer à paresse, comme quelques-uns font, mais à un abattement d'esprit, qui procede d'un long & fâcheux travail, d'un aliment peu nourrissant, & du mauvais logement, qui sont capables d'attiedir & mesme d'amortir les courages les plus eschauffez qu'il y ait au monde.

Le Locuste est un arbre qui devient si long & si gros qu'il peut servir de poutre dans une chambre assez grande : j'en ay veu plusieurs, dont le corps tout droit avoit plus de cinquante pieds de haut, & le tronc trois pieds & demy de diametre. Le bois de cet arbre est d'une matiere solide, pesante, ferme, & non pas propre à plier, un peu dure à travailler, frangible, mais de durée.

L'arbre du Mastic ou le Lentisque n'est pas tout à fait si gros, mais d'une matiere plus robuste, & qu'on n'estime pas si frangible.

L'arbre qu'on appelle Prunier sauvage n'est pas si gros que ceux-là, mais il les surpasse de beaucoup en ses autres qualitez, car il dure autant & est aussi fort, mais il n'est pas si pesant ny si difficile à travailler.

Le bois rouge ou bresillet, & le bois marqueté de jaune, sont bons pour faire des chevrons & des poutres, & sont plus legers que le Locuste, l'un & l'autre sont de durée & propres à bastir. Le Cedre est sans contestation le meilleur de tous, mais parce qu'il est aisé à travailler, & qu'il est beau à voir, l'on s'en sert ordinairement à faire des lambris, des tables & des escabeaux.

Il y a encor d'autres bois à Bastir, comme le bois de fer, & d'une autre sorte, qui sont tres-excellents pour estre exposez à l'air & à la pluye, dont on fait une espece de douves ou de lattes, qui estant d'un bois qui n'est sujet ny à se plier ny à se fendre, sont la meilleure couverture qu'on sçauroit avoir pour couvrir des maisons, & tout aussi bonne que des thuiles, & qui pese encor moins sur les soliveaux.

Il y a deux sortes de pierres, qui sont assez propres à bastir ; l'on

trouve l'une à costé des petites Montagnes, qui est en des Carrieres, comme en Angleterre ; mais elles sont fort petites, raboteuses & mal faites, & quelques-unes sont poreuses, comme des rayons de miel ; mais quand elles sont brûlées, on en fait de la Chaux qui est tres-excellente, & la plus blanche & la plus dure quand elle est seiche qui se puisse voir, de sorte que par le moyen de cette Chaux nous nous servons fort bien de nos pierres quoy que mal formées, car elle les lie si bien ensemble, qu'elles sont capables de souffrir toute sorte de mauvais temps.

Il y a encor une autre sorte de pierre, qu'on trouve en grands Rochers & en pieces massives dans la terre ; mais qui est si molle, qu'on la peut creuser avec le doigt, ce qui fait qu'on la peut scier avec deux scies à main, ce qui ne se feroit pas si aisement si elle estoit dure, de sorte que cette facilité apporte une grande expedition aux bastimens, car on l'approprie en sorte qu'ayant pris la largeur qu'on veut donner à la muraille, on la coupe de cette mesme largeur, de sorte qu'on n'a pas grand besoin de la tailler lors qu'on la met en œuvre.

Lors qu'on coupe cette pierre dans la Carriere, elle n'est pas plus dure que du mortier ordinaire, mais aprés qu'elle est tirée & exposée à l'air par pieces comme on la taille, elle devient assez dure, & capable de porter tout le faix qu'on peut mettre par dessus, & plus elle est long-temps exposée à l'air, & plus elle devient dure.

L'on fit plusieurs essays pendant que j'estois-là pour faire cuire de la Brique, mais l'on ne pût jamais en venir à bout pour la bien faire, à cause que l'argille estoit trop grasse, qui faisoit qu'elle estoit toûjours frangible & se rompoit lors qu'elle sentoit la grande chaleur du feu dans le four, sans qu'on pust jamais trouver la maniere de la corriger quoy qu'on en cherchât tous les moyens dont on se put aviser.

Il y avoit dans l'Isle un Juif qui estoit fort ingenieux & inventif, qui se nommoit Salomon, qui entreprit la maniere de la faire, mais neantmoins quand ce vint à l'espreuve, sa sagesse luy manqua, & nous fûmes trompez dans l'attente que nous avions.

Je ne fais pas de doute qu'il n'y ait des moyens pour la corriger, & mesme pour la rendre beaucoup meilleure que celle que nous avons en Angleterre, car les pots qu'on trouve dans l'Isle, dans lesquels les Indiens faisoient cuire leur Porc, estoient d'une mesme espece d'argile que celle-là, & cependant je n'ay jamais

veu de poterie si bien temperée & si bonne que celle-là.

Si l'on pouvoit trouver le vray moyen de la corriger, l'on en pourroit tirer un grand avãtage en cette Isle, parce que l'air y estant humide, les pierres suent fort souvent, & par leur humidité pourrissent le bois qu'elles touchent, de sorte que pour l'empescher on couvre les bouts des poutres & des solives de planches poissées des deux costez, mais si les murailles estoient basties de Brique, ou du moins en estoient bordées, elles seroient beaucoup plus saines, outre que cela empescheroit les lambris de pourrir.

L'on n'ose pas se servir de Tapisseries, de peur que les Fourmis ne les gastent, & qu'elles ne soient rongées par les Cockroches & les rats, neantmoins l'on a conseillé à quelques-uns des Habitans qui avoient dessein d'estre propres en leurs maisons, de faire venir du Cuir doré, pour en tapisser leurs chambres, estant persuadez que cette vermine ne le rongeroit pas, de sorte que je les laissay en cette resolution lors que je partis de l'Isle.

Il estoit arrivé depuis peu des Charpentiers & des Maçons, qui estoient de tres-bons Maistres en leur Mestier, capables de faire un Dessein, & de l'executer avec exactitude & diligence, aussi bien que d'embellir le haut des portes, des fenestres & des manteaux de cheminées, & les ajuster fort joliment.

Mais ils n'estoient pas en grand nombre, aussi n'est-il pas necessaire qu'il y en ait beaucoup, car quoy que les Habitans parlent de vouloir faire bastir des maisons, & qu'ils voudroient les voir bien-tost achevées, neantmoins quand ils viennent à compter le retardement que reçoit l'ouvrage de leur Sucre, par le défaut des Ouvriers qu'il faut employer à leur bastiment, cela les fait changer de dessein & leur fait songer à eux.

Je fis pour le moins une vingtaine de desseins au commencement que j'arrivay dans l'Isle, qui leur estoient assez agreables, mais neantmoins il n'y en eut que deux qui furent executez, l'un par le Capitaine Middeton, & l'autre par le Capitaine Standfost, qui furent les deux maisons les mieux basties que je laissay dans l'Isle lors que j'en partis.

Je ne voudrois pas y faire des caves sous terre, si ce n'est que la maison fust située à costé d'un Costau, car quoy que l'air soit humide au dessus de la terre, neantmoins par experience je l'ay trouvé beaucoup plus humide au dessous, de sorte qu'on n'y peut rien mettre qui soit humide, car en peu de temps il devient tout moisi & gasté.

Que

Que si vous pensez y garder de la chair à cause de la fraîcheur, elle s'y corrompra beaucoup plûtost que si elle estoit penduë dans un grenier, où le Soleil luit dessus continuellement, mesme les douves des Pipes, les cercles & les fonds des Barils & des Bariques y moisissent & s'y pourrissent, mais si elles estoient basties & pavées de brique, & qu'on y fist des fenestres avec des vitres pour empescher l'air d'y entrer, cela serviroit beaucoup pour remedier à tous ces inconveniens-là.

Si je voulois faire bastir une maison pour ma demeure en ce lieu-là, je voudrois que la troisiéme partie de mon bastiment fust sur une ligne de l'Orient à l'Occident, & que les autres deux tiers croisassent celle-là au bout Occidental par une ligne tirant du Septentrion au Midy, & que cette derniere ligne fust d'un estage plus haute que celle de l'Orient à l'Occident, de sorte qu'à quatre heures aprés midy, le bastiment le plus eslevé commencera de faire ombre à l'autre, & de plus en plus à mesure que la nuit s'approche, il fera ombre aussi au bastiment qui tend de l'Orient à l'Occident; & non seulement à la maison, mais à toutes les allées qu'on voudroit faire à chaque costé de ce bastiment.

Je voudrois aussi eslever le fondement de l'endroit de ma maison où seroient les plus belles chambres à trois pieds au dessus de terre; la laissant creuse au dessous pour des soûpiraux que je voudrois qui vinssent en chaque chambre dans la maison, & par ce moyen-là l'on sentiroit la fraîcheur des brizes tout le long du jour, & le soir qu'elles diminuent, un ombrage frais du bastiment situé du Septentrion au Midy, qui l'un & l'autre donnent de grands rafraîchissemens dans les païs chauds. Et suivant ce modelle je fis plusieurs desseins de diverses grandeurs & de diverses manieres, mais ils ne les entendoient pas, ou bien ils ne les vouloient pas entendre: Enfin je m'ennuyay de jetter des pierres en l'air, & laissay toutes ces choses-là.

Ce seroit une chose assez difficile de dire exactement le nombre des personnes qui sont dans l'Isle, parce qu'il y aborde tant de Navires, qui y apportent tous les jours tant de passagers, que le nombre en croist aussi de jour en jour, mais ceux qui y demeurent depuis long-temps, & ont le plus de connoissance de l'Isle, ont formé cette conjecture, qu'il n'y a pas moins de cinquante mille personnes, outre les Negres, dont il y en a qui ayant commencé leur establissement par une fortune bien me-

diocre, ont acquis & sont à present parvenus à posseder de grands biens.

Les Habitans de cette Isle sont partagez en trois sortes de personnes, qui sont les Maistres, les Serviteurs & les Esclaves.

Les Esclaves & leurs enfans estant assujettis à leurs Maistres pour toûjours, sont gardez & conservez avec bien plus de soin que les Serviteurs qui ne sont à eux que pour cinq ans, selon la Loy de l'Isle. De sorte que pendant ce temps-là les Serviteurs sont ceux qui sont les plus mal traitez, car on les fait beaucoup travailler, & neantmoins ils sont mal logez & mal nourris.

Lors que nous abordâmes dans l'Isle, il y avoit mesme des maîtres d'habitations qui ne mangeoient de la viande que deux fois la semaine, & vivoient pendant les autres cinq jours de Patates, de Loblolly & de Bonaviste, mais les Serviteurs ne mangeoient point de viande en façon que ce fust, si ce n'estoit lors que quelque Bœuf venoit à mourir, qu'on leur en faisoit faire bonne chere tant qu'il duroit, & jusqu'à ce qu'on eust planté une assez grande quantité de Platanes, les Negres en estoient aussi nourris, mais leur nourriture ordinaire & la plus commune estoit de Bonaviste & de Loblolly, avec quelques Espis de Mahis rôty, qui estoit une nourriture qui ne leur plaisoit gueres, & particulierement le Loblolly.

Mais lors qu'ils eurent suffisamment de ces fruits de Platane, ils ne se plaignirent plus, parce que c'est une viande qu'ils ayment fort, & qu'ils accommodent & mangent de cette sorte: On les cueille pour eux un peu devant qu'ils soient meurs, parce qu'ils le veulent ainsi, ce qui se fait le samedy par celuy qui a le soin du lieu où ces Arbres sont plantez, qui est ordinairement un Negre intelligent & capable, & qui sçait parfaitement le nombre de tous ceux qui doivent estre nourris de ces fruits-là; & à mesure qu'il les cueille il les met les uns sur les autres jusqu'à ce qu'on les emporte, qui est environ sur les cinq heures du soir, parce que ce jour-là ils cessent de travailler une heure plûtost que les autres jours, tant à cause de cela, que parce qu'on esteint le feu des Fourneaux, & qu'il faut nettoyer le Moulin à Sucre & les chambres, outre qu'il faut qu'ils se lavent, se fassent la barbe & s'ajustent devant le Dimanche.

Car c'est un agreable spectacle de voir une centaine de beaux Negres hommes & femmes, chacun portant une grosse grappe de ces fruits sur la teste, qui sont chacune deux fois plus grosses

que leur teste, qui viennent tous de suite les uns apres les autres, le noir & le vert faisant ensemble un fort bel effet.

Lors qu'ils ont apporté ces fruits chez eux, ils pelent ceux dont ils se veulent servir, puis les font boüillir dans de l'eau, & en font des boulettes qu'ils mangent apres cela. Chaque Negre en a une grape par semaine, sans pain & sans autre breuvage que de l'eau. Leur logement pendant la nuit est un aix sur lequel ils se couchent sans avoir rien au dessous pour se coucher, ny au dessus pour se couvrir. Ce peuple est heureux qui se contente de si peu de chose. Ils sont bons Serviteurs si les Anglois ne les gastent; mais nous en parlerons d'avantage cy-apres.

Quant au traitement des Serviteurs, il est tel qu'est le naturel de leur Maistre, c'est à dire doux ou rude, selon son inclination; ceux qui sont doux & benins traitent bien leurs Serviteurs, tant en leur boire & manger, qu'en leur logement, & leur donnent de l'ouvrage tel que des Chrestiens peuvent faire; mais s'ils sont rudes & cruels, les Serviteurs menent une vie fascheuse & miserable.

Lors qu'il arrive quelque Navire qui apporte des Serviteurs dans l'Isle, les Maistres des habitations vont à bord du Vaisseau, & ayant achepté ceux qui leur plaisent, ils les envoyent avec un guide à leur habitation, où d'abord qu'ils sont arrivez on leur commande de faire leur case, & ne sçachant comme il s'y faut prendre, ceux qui sont plus anciens qu'eux les doivent instruire comme il faut faire, mais s'ils sont assez rustres & méchans pour ne le leur vouloir pas monstrer, ou s'ils manquent de materiaux, il faut qu'ils couchent sur la terre cette nuit-là.

Ces cabanes sont faites de verges ou bastons, de viormes ou d'osiers, & de feüilles de Platane, au dessous de quelque petit ombrage, qui puisse les garantir de la pluye; & à leur souper on leur donne pour viande un peu de Patates, & de l'eau ou du Maby pour leur breuvage.

Le lendemain au son de la cloche, ils sont sommez d'aller travailler, à six heures du matin, où ils ont un Surveillant severe qui les commande, & les fait travailler jusqu'à ce que la cloche sonne encor, qui est sur les onze heures, qu'ils s'en retournent au logis pour disner, & prendre leur repas, qui est de Loblolly, de Bonaviste ou de Patates.

A une heure apres midy, on sonne encor la cloche pour les faire retourner à leur travail, aux champs, où ils sont jusqu'à

six heures, qu'ils s'en retournent au logis, & vont souper des mesmes viandes qu'ils ont mangées à leur disner. Que s'il pleut & qu'ils s'en retournent tous moüillez, s'ils n'ont rien pour se changer, il faut qu'ils se couchent en cét estat, & y demeurent toute la nuit. S'ils se des-habillent, le froid les prend pendant la nuit, de sorte que s'ils ne sont bien robustes, ce mauvais logement les fait devenir malades: S'ils se plaignent, ils sont battus par le Surveillant, s'ils luy resistent, on double le temps de leur servitude.

J'ay veu un de ces Surveillans battre à coups de canne sur la teste, un de ces pauvres serviteurs, en sorte qu'il estoit tout en sang, pour une faute qui ne vaut pas la peine d'en parler, & neantmoins il falut prendre patience, de peur qu'il n'arrivast encor pis; car en verité j'ay veu si mal traiter des Serviteurs en ce lieu-là, que je ne me fusse jamais imaginé que des Chrestiens en eussent voulu user de la sorte envers d'autres Chrestiens comme eux.

Mais à mesure qu'il y est venu des Gouverneurs & des Maistres d'habitations, plus sages & plus moderez, pour y commander, & pour y demeurer, les Serviteurs ont esté traitez beaucoup mieux qu'ils n'estoient auparavant.

Car à present la pluspart des Serviteurs couchent sur des Hamacs & dans des chambres chaudes, & lors qu'ils viennent moüillez ils changent de chemises & de calçons, qui sont tous les habits qu'ils portent, & on leur donne de la viande deux ou trois fois la semaine.

Le Colonel Walrond voyant ses Serviteurs revenir fatiguez du travail, & tous trempez de sueur, creut que le changement de linge n'estoit pas suffisant pour les soulager & les tenir chaudement, ayant les pores tous ouverts par la sueur; c'est pourquoy il se resolut de faire venir d'Angleterre des Mantes veluës, comme les Pauvres en portent dans les Hospitaux, afin qu'apres avoir changé de linge, ils pussent mettre ces Robes sur eux, & se coucher & se reposer dans leurs Hamacs.

Car les Hamacs estant minces, & n'ayant rien sur eux que leurs chemises & leurs calçons, lorsqu'ils viennent à s'éveiller, ils se trouvent enrhumez, & dans ces lieux-là le rhume est beaucoup plus difficile à guerir qu'en Angleterre, dautant que le corps est beaucoup affoibli par le travail & par la chaleur du Soleil qui font une grande dissipation d'esprits en des corps qui n'y sont pas accoustumez.

Mais enfin le Colonel Walrond ne perdit rien par son soin & sa charité, car il leur gagna tellement le cœur, & ils l'aymoient si fort, qu'ils n'estimoient presque rien ce qu'ils faisoient pour luy, au lieu du service qu'ils eussent voulu luy rendre.

L'amour des Serviteurs en ce lieu-là, est d'une tres-grande importance aux Maistres, non seulement pour se rendre diligens & actifs au travail, mais aussi pour prevoir & pour empescher les mal-heurs qui y arrivent assez souvent par la negligence & la paresse des Serviteurs nonchalans, qui par fois prennent si peu de garde au feu, que des campagnes de cannes de sucre, & les maisons aussi en sont brûlées, & consumées à la ruine entiere de leurs Maistres.

Car tous les Materiaux de ces lieux-là estant combustibles, & faciles à prendre feu, la moindre faute qu'on fait, comme de secoüer le feu d'une pipe de Tabac contre le tronc d'un Arbre sec, y met le feu, & le vent qui allume ce feu, s'il y a un champ de cannes qui en soit proche, & qu'elles vienneut à prendre feu, toutes celles qui se trouveront au dessous du vent seront brûlées, car il n'y a point d'eau pour esteindre ce feu, & quand il y en auroit, cent Negres avec des seaux n'en sçauroient venir à bout, tant ce feu est violent & prompt à s'épandre de tous costez, & il fait un si grand bruit, qu'on diroit que ce sont deux Armées qui tirent incessamment des miliers de Mousquetades l'une contre l'autre, chaque nœud de toutes les cannes, faisant autant de bruit qu'un coup de pistolet. De sorte qu'il n'y a point d'autre moyen pour arrester ce feu qu'en abattant & en emportant les cannes qui se trouvent au devant à la largeur de vingt ou trente pieds au dessous du vent, & faire tenir les Negres en ce lieu-là, pour abattre & esteindre le feu, comme il tombe & court sur la terre où l'on a abattu les cannes. J'ay veu des Negres si ardens à esteindre ce feu, que non seulement ils marchoient dessus pour l'esteindre avec les pieds, mais ils se rouloient le corps tout nud par dessus, tant ils se soucioient peu de la douleur qu'ils sentoient, ou du mal qu'ils pouvoient avoir, au prix du bien de leur Maistre.

L'année devant que j'en partisse, il y eut deux Maistres d'habitations tres-considerables dans l'Isle, qui par un accident semblable à celuy-là, perdirent du moins dix mil livres sterling (ou quarante mil écus monnoye de France) en cannes de sucre qui furent brûlées, dont l'un estoit Monsieur Jacques Holduppe, & l'autre Monsieur Constantin Silvestre. Ce dernier n'eut pas seu-

lement ses cannes brûlées, mais aussi sa maison fut brûlée rez pieds rez terre.

Ce mal-heur-là, & encor beaucoup d'autres ont esté causez par la negligence & par la malice des Serviteurs, car il y a des Maistres qui sont si rudes, que par le mauvais traittement qu'ils font à leurs Serviteurs, qu'ils battent & tourmentent souvent, enfin ils se desesperent, & se liguent ensemble pour s'en vanger.

Un peu devant que j'en sortisse, il se fit un tel complot entre eux, qu'on n'en avoit point veu de pareil auparavant. Leurs souffrances estant devenuës grandes, & les plaintes du labeur intolerable où l'on les assujettissoit, s'estant épanduës dans toute l'Isle; enfin quelques-uns d'entr'eux qui ne pouvoient plus souffrir un tel esclavage, se resolurent de le rompre, ou de mourir dans l'entreprise; de sorte qu'ils conspirerent avec quelques-uns de leur connoissance, qui souffroient comme eux, & peut-estre davantage, & qui n'avoient pas moins de cœur; & tous ensemble formerent le dessein d'attirer à eux tout autant de malcontents qu'ils en pourroient trouver, le nombre de ceux-cy estant sans doute le plus grand parmy tous les Serviteurs de l'Isle.

De sorte qu'ils nommerent un certain jour pour se jetter sur leurs Maistres, & leur couper la gorge à tous, afin de se rendre par là non seulement libres, mais aussi les Maistres de l'Isle.

Ce dessein fut conduit par eux avec tant de secret, qu'il ne fut découvert que le jour auparavant qu'il devoit estre executé; qu'un d'entr'eux, soit par faute de courage, ou qu'il eust receu quelque nouveau témoignage d'amitié de son Maistre, luy revela cette conspiration, qui depuis un si long-temps avoit esté cachée; de sorte que par cet advertissement ainsi donné à propos, les Maistres furent sauvez.

Le Juge Hethersal à qui appartenoit ce Serviteur, en écrivit incontinent à tous ses Amis, & ceux-cy aux leurs, & ainsi les uns aux autres, jusqu'à ce qu'ils fussent tous en seureté, & qu'ils eussent fait arrester tous ces Serviteurs; de sorte qu'apres les avoir examinez, ils découvrirent la plus grande partie de ceux qui estoient de la conspiration, dont il y en eut dix-huit qui estoient des principaux autheurs, & qui avoient le plus contribué à ce dessein, qui furent executez à mort, pour servir d'exemple aux autres. Et la raison pourquoy ils firent un exemple de tant de per-

sonnes, fut qu'ils les trouverent si emportez dans leurs resolutions, & si incorrigibles, qu'il y avoit grande apparence qu'ils seroient encor tous prests d'en faire autant une seconde fois ; de sorte qu'on jugea à propos de s'en défaire, & quant aux autres de prendre garde à eux.

L'on s'est estonné que les Negres, qui sont le double du nombre des Chrestiens qui sont en ce lieu-là, estant tenus pour des gens qui sont cruels dans les lieux où ils ont du pouvoir, où ils se trouvent les plus forts, & qu'ils sont d'autant plus cruels qu'ils sont plus timides que les autres, qu'ils n'ayent point commis quelque horrible massacre des Chrestiens, pour s'affranchir & se rendre les Maistres de l'Isle.

Mais il y a trois raisons qui empéchent qu'on ait sujet de s'en estonner. La premiere qu'on ne leur permet pas d'avoir ny mesme de toucher à aucunes Armes ; l'autre qu'on les retient dans une telle crainte & dans une telle servitude, qu'ils n'osent rien entreprendre, & lors qu'ils voyent que nos gens font monstre, & qu'ils entendent tirer un coup de mousquet, qui est la chose du monde qui les estonne le plus, leur courage est si fort abattu, qu'ils n'oseroient rien entreprendre de hardy ny de courageux.

Mais outre ces raisons, il y en a une troisiéme, qui arreste & empesche qu'ils ne puissent former aucun dessein de cette nature-là, qui est, qu'on les ameine de divers endroits de l'Afrique, où l'on parle divers langages, & par ce moyen-là ils ne s'entendent pas les uns les autres.

Car il y en a qu'on amene de Guinée & de Bonyn, d'autres de Cutcheu, d'Angole, & de la Riviere de Gambia ; & dans ces lieux-là il y a de petits Royaumes, où ils vendent leurs Subjets, où bien ceux qu'ils prennent à la Guerre, qu'ils font Esclaves ; & il y a mesme de petites gens qui vendent leurs domestiques, leurs enfans, & par fois leurs femmes mesmes, & tiennent que le commerce en est bon, en échange des denrées que leur portent les Marchands de par-deça.

Lors qu'on nous les amene, les Maistres des habitations les acheptent hors du Navire, où l'on les trouve tout nuds, & partant l'on ne sçauroit y estre trompé, ny cacher les defauts qu'ils peuvent avoir au dehors. On les choisit comme on fait les chevaux dans un marché, les plus forts, les plus jeunes, & les plus beaux sont ceux qui se vendent toûjours à plus haut prix que les autres. Le prix ordinaire d'un Negre est de cent écus, ou trente

livres sterling, & vingt-cinq, vingt-six, ou vingt-sept livres sterling pour une femme, les enfans sont à meilleur marché.

On les achepte de la sorte, afin qu'il y en ait autant d'un sexe que de l'autre, car s'il y a plus d'hommes que de femmes, les hommes qui ne sont pas mariez viennent se plaindre à leur Maître, qu'ils ne sçauroient vivre sans femmes, & le prient qu'ils en puissent avoir, de sorte qu'il leur promet qu'au premier Navire qui viendra, il leur acheptera des femmes, ce qui les contente pour lors, & fait qu'ils attendent le bon temps que leur Maistre accomplira sa promesse, ce qu'ayant fait, le meilleur Compagnon choisit le premier, & puis les autres par ordre selon le rang qu'ils tiennent, car chacun reconnoist celuy qui est au dessus de soy, & luy donne la preseance, comme les Vaches font les unes aux autres en passant par une porte qui est estroite; car la pluspart d'entr'eux sont comme de veritables bestes à la reserve de leur ame.

Ils n'ont aucune sorte de Religion, neantmoins la pluspart d'entr'eux reconnoissent un Dieu, comme cela se void par leurs mouvemens & par leurs gestes: Car si quelqu'un d'eux fait tort à un autre, & qu'il ne puisse pas s'en vanger, il tourne les yeux vers le Ciel pour en demander vangeance, & leve les deux mains en haut, comme reconnoissant que c'est delà que doit venir la puissance qui luy doit faire avoir justice du tort qu'on luy a fait.

C'est un peuple aussi chaste qu'il y ait sous le Soleil; car lors que les hommes & les femmes sont ensemble tout nuds, ils ne jettent jamais les yeux vers les parties qui doivent estre couvertes; & quant à ceux parmy nous qui portent des hauts de chausses & des jupes, je ne les ay jamais veu se baiser, s'embrasser, ny se jetter la moindre œillade lascive les uns aux autres.

Ils sont jaloux de leurs femmes, & tiennent que c'est une grande injure & un grand affront, si un autre vient tant soit peu à les caresser. Et s'il y en a quelqu'une qui fasse deux enfans à la fois, ils tiennent qu'il faut qu'elle ait faussé sa foy & violé leur couche, de sorte qu'ils estiment qu'il n'y a autre chose à faire sinon qu'il la faut pendre.

Nous avions un excellent Negre dans nostre habitation, qui se nommoit Macau, & qui estoit nostre principal Musicien, il estoit vaillant, & avoit la garde du lieu où estoient plantez nos Platanes.

La femme de ce Negre accoucha de deux enfans, & son mary, comme c'est leur coûtume, avoit preparé une corde pour la pendre,

pendre, mais le surveillant l'ayant rencontré comme il se disposoit à cela, en advertit le Maistre, qui envoya querir Macatt pour le dissuader de cette cruelle action, & du dessein de faire mourir sa femme, & fit tout ce qu'il put pour luy persuader que ces doubles naissances sont selon nature, & qu'il y en avoit plusieurs exemples entre nous ; de sorte que nous donnions des loüanges plustost à nos femmes à cause de leur fertilité, que de les accuser d'infidelité.

Mais tout cela ne put rien gagner sur luy, la coûtume ayant fait une trop profonde impression dans son esprit pour l'en dissuader, de sorte qu'il se resolut que la premiere chose qu'il feroit, ce seroit de la pendre ; ce que le Maistre ayant reconnu, & que l'ignorance de l'homme osteroit la vie à la femme, qui estoit innocente du crime pour lequel son mary la condamnoit, luy dit nettement, que s'il la pendoit, il seroit pendu aussi auprés d'elle à une mesme branche, & qu'il songeast à ce qu'il pensoit faire.

Cette menace eut plus de pouvoir sur luy, que toutes les raisons de la Philosophie; de sorte qu'il la laissa vivre, mais il n'en tint pas grand compte aprés cela, & en prit une autre qui luy plaisoit davantage. Car les Maistres des habitations ne refusent pas à un Esclave, qui est un brave Compagnon, & qui a des qualitez extraordinaires, deux ou trois femmes, & mesme ils vont assez souvent au delà, mais l'on ne permet pas qu'une ait plus d'un mary.

Lors que la femme veut accoucher, le mary transporte sa planche, qui luy sert de lict, dans une autre chambre, car ils ont plusieurs separations dans leurs petites maisons, mais qui n'ont pas plus de six pieds en quarré, & abandonne sa femme à Dieu & à sa bonne fortune dans la chambre où elle est toute seule sur sa planche, & appelle une voisine pour luy venir ayder à son accouchement, à quoy elle sert fort peu, mais lors que l'enfant est nay, qu'elle appelle son Picaniny, elle luy fait un peu de feu prés de ses pieds, qui luy sert au lieu de boüillons & de consommez.

Quinze jours aprés cette femme s'en va travailler avec son Picaniny sur son dos, aussi gaillarde qu'aucune autre de la troupe. Si le surveillant est honneste homme, il permet qu'elle se repose un peu plus qu'à l'ordinaire, mais s'il ne l'est pas, on l'oblige à faire comme les autres font.

Elles ont du temps pour alaiter leurs enfans aux champs, & pour se soulager, ce qui n'est pas sans raison, car elles portent un fardeau sur leur dos, & ne laissent pourtant pas de travailler.

Il y a des femmes dont les Picaninys sont âgez de trois ans, qui leur permettront pendant qu'elles sont courbées pour sarcler & arracher les mauvaises herbes, qui est un labeur penible & fâcheux, de se tenir sur leur dos comme un saint George à cheval & de piquer le dos de sa mere avec ses talons, en chantant & criaillant, & frapant des mains comme s'il avoit envie de voler, ce qui plaist tant à la mere, qu'elle demeure beaucoup plus longtemps en cet estat qu'elle ne feroit pas, plûtost que de priver son Picaniny du plaisir qu'il prend à gambiller sur son dos, tant elle a de joye de le voir ainsi gaillard & de bonne humeur.

L'employ des femmes est d'ordinaire à sarcler & arracher les mauvaises herbes, qui est une occupation fort ennuyeuse, parce qu'il faut estre toûjours courbé; à midy & au soir on les rappelle au son d'une cloche, & lors qu'elles sont au logis elles ont deux heures de temps pour se reposer & prendre leur repas, & le soir elles se reposent depuis six heures jusqu'à six heures du matin.

Le Dimanche ils se reposent & se divertissent comme ils veulent tout le long du jour, aussi la pluspart le prennent pour un jour de recreation & de passe-temps, mais ceux qui veulent profiter de la liberté qu'ils ont ce jour-là, vont recueillir l'écorce des Mangraves, dont ils font des cordes, qu'ils troquent aprés pour d'autres denrées, comme des chemises & des calçons.

Les Dimanches aprés midy ils ont leur Musique, qui est de Timbales de diverses especes, mais les meilleurs Musiciens joüent sur les plus petites, les autres les suivent & font une maniere de Concert. L'on sçait que la Timbale n'a qu'un ton, ce qui fait que la diversité des tons est peu necessaire en cette sorte de Musique, mais ils changent leur temps en tant de manieres, que c'est un plaisir aux curieux de les oüir, & à mon égard c'estoit bien un bruit des plus estonnans que j'aye oüy de ma vie, que s'ils sçavoient aussi bien diversifier les tons comme ils font le temps, ils feroient des merveilles en Musique.

Si je ne fusse devenu malade devant que de partir delà, où j'eus une maladie qui dura sept mois, je leur aurois donné quelques touches de tons, qui estant bien entendus, auroient beaucoup servy à perfectionner leur harmonie; car le temps sans le ton

n'est pas la huitiéme partie de la Musique.

Je trouvay que Macau en estoit tres-capable de luy-mesme, car un jour entrant dans la maison, ce qu'aucun Negre n'oseroit faire s'il n'est Officier, comme il estoit, il me trouva joüant du Thuorbe, haussant & abaissant les tons de l'air que je joüois, qu'il escouta fort attentivement, & lors que j'eus achevé il prit le Thuorbe, & toucha une des cordes, l'arrestant par degrez à chaque touche, & trouvant que les notes varioient jusqu'à ce qu'on vinst au corps de l'Instrument, & que selon que plus prés ou plus loin du corps de l'Instrument il arrestoit la corde, le son en estoit plus bas ou plus haut, ce qu'il trouvoit proceder de l'accourcissement de la corde: il se mit à considerer en luy mesme comme quoy il pourroit faire l'essay de cette experience sur quelque sorte d'Instrument qu'il pourroit avoir, car il n'esperoit pas d'en avoir jamais de pareil à celuy-là pour s'exercer.

Un jour ou deux aprés comme je me promenois dans le Bois des Platanes, pour me rafraîchir sous leur ombrage, & me divertir par la veuë de ces Plantes, qui sont si belles, qu'encor qu'en les quittant elles m'en eussent laissé une idée assez parfaite, neantmoins quand j'y retournois j'y trouvois toûjours quelque chose à ajouster à ce que j'en avois remarqué, ce qui m'obligeoit d'y revenir souvent?

Je trouvay ce Negre qui avoit la charge de garder ces Arbres, & par consequent qui estoit obligé de demeurer-là, qui estoit assis à terre, & qui avoit devant luy une grosse piece de bois, sur quoy il avoit mis en travers six billots, & ayant une scie & une hache prés de luy, il vouloit tailler peu à peu ces billots jusqu'à ce qu'il les eust portez aux tons qu'il vouloit les approprier, car plus ils estoient courts, plus haut en seroit le son, comme il l'experimentoit par le moyen d'un bâton qu'il avoit à la main, avec quoy il frapoit sur le bout de ces billots.

Lors que je l'eus rencontré en cet estat, je pris son bâton, & fis l'essay du son, trouvant que les six billots avoient six tons distincts, les uns au dessus des autres, ce qui me fit estonner, de ce que de luy-mesme, & sans aucun enseignement, il fust parvenu jusques-là.

Lors je luy montray la difference qui est entre les tons unis & ceux qui sont aigus, comme entre Fa & Mi; surquoy il voulut encor couper deux autres billots pour ces deux tons, mais comme je n'avois pas le temps d'attendre qu'il les eust faits, je le

laissay faire ses recherches, n'ayant mis cecy que pour voir qu'il y a de ces gens-là qui sont capables d'apprendre les Arts.

J'en trouvay encor un qui avoit une autre sorte de speculation, mais qui estoit plus spirituelle que la sienne, celuy-cy avec trois ou quatre autres me devoit accompagner dans les Bois pour faire des chemins pour aller à l'Eglise, car j'estois par fois employé dans les ouvrages publics, & ces gens-là estoient de tres-excellens Bucherons, & parce qu'il y avoit plusieurs fondrieres dans le chemin, où l'on ne pouvoit passer; j'estois obligé de faire des traverses çà & là dans les Bois, & me trouvay en danger de perdre le poinct où j'estois pour faire mon chemin à l'Eglise, de sorte que je fus obligé de prendre une Boussole, afin de faire mes traverses plus exactes, sans quoy il auroit esté impossible d'en venir à bout. Et comme je la montois, & observois l'aiguille, ce Negre nommé Samo vint à moy, & voyant que l'aiguile vacilloit, il me demanda la raison de son mouvement, & si elle estoit vivante, je luy répondis que non, mais qu'elle s'arrestoit sur un certain point, & puis se remuoit un peu de temps, & aussi-tost s'arrestoit, ce qu'il remarqua & trouva qu'il estoit vray.

L'autre question fut pourquoy elle s'arrestoit à un certain point, plustost qu'à un autre? Je luy dis qu'elle ne s'arrestoit en nul autre endroit qu'au Nort & au Sud, & pris de là occasion de luy monstrer les quatre poincts cardinaux de la Boussole, qui sont l'Est, le Oüest, le Nort & le Sud, qu'il apprit aussi-tost par cœur, & me promit de ne les oublier jamais.

Enfin la derniere question qu'il me fit, fut pourquoy elle s'arrestoit au Nort? surquoy je luy alleguay cette raison, que c'estoit parce qu'il y avoit de grands Rochers d'aymant dans la partie Septentrionale du monde, que l'Ayman avoit cette faculté d'attirer le Fer, & que cette aiguille estant de Fer, & touchée de l'Ayman, elle s'arrestoit toûjours de ce costé-là.

Mais ce poinct de Philosophie estoit un peu trop difficile pour luy, de sorte que cela le jetta dans une estrange resverie; mais pour l'en tirer, je luy dis d'aprocher sa hache, & de la mettre tout aupres de la Boussole, & de la tourner tout autour, ce qu'ayant fait, & voyant que l'aiguille tournoit aussi tout autour du compas, il en conceut une telle admiration, qu'il cessa de me questionner, & me pria qu'il pust estre fait Chrestien, s'imaginant qu'en estant Chrestien, ce seroit le moyen d'acquerir les connoissances qui luy manquoient.

Ce qui fit que je luy promis de faire tout mon possible pour cela ; de sorte que lors que je fus arrivé au logis, je parlay au Maistre de l'habitation, & luy dis que le pauvre Samo avoit grande envie d'estre Chrestien ; mais il me respondit que les Insulaires se gouvernoient selon les Loix d'Angleterre, & que par ces Loix-là l'on ne pouvoit rendre Esclave un Chrestien, surquoy je luy répondis que ma priere estoit fort éloignée de cela, parce que je luy demandois de faire d'un Esclave un Chrestien. Sa replique fut qu'il estoit vray que la difference en estoit tres-grande, mais que s'il estoit Chrestien, il ne pourroit plus le tenir pour Esclave, & partant qu'il n'auroit plus la mesme authorité sur luy qu'il avoit, pour le retenir à son service, & de mesme de tous les autres Esclaves qui se feroient Chrestiens, & que par ce moyen il donneroit un tel exemple aux autres d'en faire de mesme, que tous les Maistres des habitations de l'Isle le maudiroient & pesteroient contre luy ; de sorte que je fus contraint par-là de me taire, & le pauvre Samo fut privé d'entrer dans l'Eglise, quoy que ce fust un homme aussi spirituel & aussi honneste, & d'un aussi bon naturel qu'aucun qui ait jamais porté le noir, & mangé le verd.

Les Dimanches l'apresdinée l'on entend leur Musique, & ils s'envont danser, les hommes à part, & les femmes aussi d'un autre costé, sans qu'il y ait aucune danse qui soit meslée des uns & des autres, & leurs gestes témoignent plustost ce à quoy ils visent, que ce qu'ils font, & par ce moyen transgressent moins le Dimanche, car leurs mains font plus d'action que leurs pieds, & leurs testes encor plus que leurs mains.

Ils peuvent danser tout un jour sans presque s'échauffer, neantmoins de fois à autres, il y en a de plus agiles qui sautent en l'air tout droit en retombant dans leur mesme lieu, mais sans friser aucune capriole.

Lors qu'ils ont dansé une heure ou deux, les hommes se mettent à luiter, la Musique joüant pendant tout ce temps là ; & leur maniere de luiter est de se tenir comme deux Cocqs, la teste baissée aussi bas que leurs hanches, qu'ils poussent l'un contre l'autre, dans le dessein de se prendre par la jambe, comme ils font par fois.

Mais s'ils se trouvent las, & qu'ils ne puissent avoir d'avantage l'un sur l'autre, alors ils levent la teste, & la poussent rudement l'un contre l'autre, & comme ils n'ont rien pour s'accro-

cher que leur peau toute nuë, ils se joignent & s'accrochent par le milieu du corps, & s'embrassant l'un l'autre, ils se font tomber doucement à la renverse sur le dos.

En cette maniere-là, il y en a deux ou trois couples qui luitent ensemble à mesme temps, pendant une heure, en la presence des femmes qui les regardent faire, car lorsque les hommes commencent à luiter, les femmes quittent la danse, & viennent prendre leur part de ce divertissement.

Lorsque quelqu'un d'entr'eux vient à mourir, ils creusent une fosse, & ils l'enterrent le soir, en frapant des mains, les serrant & tordant l'une avec l'autre, & en faisant un son fort triste, & lugubre de leurs plaintes.

Ce Peuple-là est naturellement craintif & timide, & par consequent sanguinaire & cruel lorsqu'il a de l'avantage. Si quelqu'un vient à commettre une faute, il le faut chastiér tout à l'heure, mais il ne le faut pas menacer, car si on le fait, c'est une chose asseurée qu'il s'en ira se pendre pour éviter le chastiment.

Je ne sçay pas quelles sont leurs opinions en matiere de Religion, mais il est certain qu'ils ne sont pas entierement de la secte des Saducéens, car ils croyent la Resurrection, & qu'apres leur mort ils s'en retourneront en leur Païs, & qu'ils s'y rajeuniront; de sorte qu'ayant cette opinion dans l'esprit, cela leur est ordinaire de s'aller pendre, lorsqu'ils ont apprehension de quelque grand mal-heur, ou d'estre menacez de leurs Maistres.

Mais le Colonel Walrond ayant perdu trois ou quatre de ses meilleurs Negres par ce moyen-là, & en fort peu de temps, fit trencher la teste à l'un d'entr'eux, & la fit mettre sur un Pieu de douze pieds de haut, apres quoy il fit venir tous ses Negres, & les fit marcher tout autour de cette teste, leur commandant de la regarder, & voir si c'estoit bien la teste de celuy qui s'estoit pendu? ce qu'ayant reconnu, il leur dit qu'ils estoient dans une grande erreur de croire qu'ils s'en retourneroient en leur Païs, apres qu'ils seroient morts, car ils voyoient bien que la teste de cét homme estoit là, comme ils en estoient tous témoins, & comment se pouvoit-il faire que le corps peust aller sans teste; de maniere qu'ayant esté convaincus par ce triste, mais neantmoins apparent spectacle, ils changerent d'opinion, & apres cela il n'y en eut plus aucun qui se voulust aller pendre.

Lors qu'ils sont malades, il y a deux remedes qui les guerissent, dont l'un sert pour le dehors, & l'autre pour le dedans; celuy

qui est pour le dehors s'appelle Huile de Negre, qui se fait en Barbarie, & est jaune comme de la cire, mais aussi molle que du beure. Lors qu'ils se trouvent mal, ils en demandent, & s'en frottent le corps, comme la poitrine, le ventre & les costez, & dans deux jours ils sont parfaitement gueris.

Ils prennent le remede interne, lors qu'ils se sentent abattus, & que leur estomach est debilité, qui est aussi-tost restably par une dragme ou deux de ce breuvage, que les Insulaires appellent Tuë-Diable.

J'ay remarqué avec beaucoup de soin la figure du corps de ces gens-là; & quant aux hommes je les ay trouvez fort bien formez, c'est-à-dire larges entre les épaules, la poitrine ample, les jambes bien faites, & tout le corps bien remply, en sorte qu'il peut s'accorder aux regles d'Albert Duret, qui donne deux fois la longueur de la teste pour la largeur des espaules, & deux fois la longueur de la face pour la largeur des hanches, de maniere qu'on diroit que ces gens-là se trouvent avoir esté faits suivant cette regle-là.

Mais quant aux femmes, elles ne sont pas si bien faites selon sa regle, car ce grand Maistre des proportions attribuë à chaque femme, deux fois la longueur de la face pour la largeur des espaules, & deux fois la longueur de la teste pour la largeur des hanches, en quoy ces femmes defaillent, car j'en ay veu fort peu, dont les hanches ayent esté plus larges que les espaules, à moins d'estre fort grasses.

Les jeunes filles ont ordinairement la poitrine large & de fort gros tetons, qui sont si durs & si fermes, que ny en sautant, ny en se remuant en quelque maniere que ce soit, ils ne branlent non plus que leur coude. Mais lors qu'elles deviennent âgées, & qu'elles ont eu cinq ou six enfans, leurs mammelles leur pendent jusqu'au dessous du nombril, de sorte que lors qu'elles se baissent pour sarcler les herbes, elles pendent presque jusqu'à terre, & lors qu'on en est un peu éloigné, on diroit qu'elles ont six jambes, ce qui vient de ce qu'elles tiennent le linge qui tient leurs enfans sur leur dos, sur leurs mammelles, & comme il les presse fort, il les fait aussi pendre de la sorte.

Lors que leurs enfans viennent de naistre, ils ont la paulme de la main, & la plante des pieds blanchastres, & les yeux bleüastres, & ressemblans à ceux d'un jeune chaton, mais à mesure qu'ils s'avancent en âge, ils deviennent noirs.

Ils comptent leur âge, ou les autres accidens remarquables; dont ils veulent se souvenir, par la Lune, comme depuis la naissance de leurs enfans, le temps qu'on les a emmenez hors de leur Païs, ou qu'ils ont esté faits prisonniers par quelque Prince ou grand Seigneur de leur Païs, ou tels autres notables évenemens, dont ils veulent garder la memoire: ils les comptent tous de la sorte par la Lune, en disant qu'il y a tant de Lunes depuis cét accident-là, & tant de Lunes depuis cét autre, gardans ce compte tant qu'ils peuvent. Mais s'il y en a quelqu'un d'entr'eux qui vive fort longtemps, leur Arithmetique vient à manquer, & ils sont au bout de leur rollet, ne sçachant pas comme il faut poursuivre leur calcul. Mais qu'est-ce que peuvent faire de pauvres gens qui n'ont ny Lettres ny Nombres, qui sont l'ame de toutes les affaires que les hommes font au monde?

Il y en a quelques-uns qui ont esté eslevez parmy les Portugais, qui ont des qualitez que les autres n'ont pas, comme de sçavoir chanter, & faire des Armes. J'ay veu quelques-uns de ces Negres Portugais chez le Colonel Jacques Drax, faire des Armes fort adroitement avec l'Espée & le Poignard, allonger des estocades, donner des bottes, & faire des passes, & de mesme avec l'espée seule, à la maniere de Charanza, avec tant de grace, que quand mesme l'adresse leur auroit manqué, leurs gestes auroient pleu; mais ils estoient adroits avec cela, ce que je remarquay par la maniere qu'ils se mettoient en garde, & l'agilité avec laquelle ils évitoient de recevoir les coups qu'on leur portoit, & l'avantage qu'avoit celuy qui estoit fort lorsqu'ils venoient aux prises, que l'autre l'évitoit par son agilité & son adresse, car j'ay esté si bien instruit en cet Art pendant ma jeunesse, qu'à present je pourrois en estre juge competent.

Lors qu'ils commencent à paroistre sur le Theatre, ils s'avancent l'un vers l'autre, d'un pas grave & majestueux, avec un regard imperieux & fier, comme s'ils estoient également asseurez d'emporter la victoire, & lors qu'ils viennent à s'approcher ils touchent des mains, & s'embrassent l'un & l'autre d'un air gay & jovial.

Mais ils se retirent avec beaucoup plus de vitesse qu'ils ne se sont approchez, & deslors qu'ils commencent à s'éloigner, ils changent de contenance, & se mettent en garde; & apres avoir fait une passe ou deux, ils se retirent & se remettent encor en garde; & enfin, apres qu'ils ont achevé leur jeu, ils touchent dans les

mains

mains les uns des autres, & s'embrassent, & ayant repris la douceur de leur maintien ordinaire, ils salüent leurs Maistres & se retirent. Quant à leur Chant, je n'en puis pas faire de grandes loüanges, apres en avoir oüy de si excellens en Europe; mais quant à leurs Voix, j'en ay oüy plusieurs qui estoient fort eslevées & tres-douces.

Ce sont de fort bons Nageurs & Plongeurs sous l'eau, tant les hommes que les femmes; Le Colonel Drax qui n'est pas un si severe observateur des Dimanches, qu'il se refuse les legitimes recreations qu'il peut prendre ce jour-là, bien souvent pour me donner du divertissement l'apresdinée, il envoyoit querir une cane de Moscovie, & la faisoit mettre dans l'un de ses plus grands estangs, & faisoit venir de ses Negres qui estoient les meilleurs Nageurs, à qui il commandoit de nager, & de prendre cette cane.

Mais il leur défendoit de plonger, car s'ils n'estoient pas instruits à ce divertissement-là, ils sortoient de l'eau au dessous de la cane, & la prenoient comme elle nageoit, ou la rencontroient quand elle venoit à plonger; de sorte que le divertissement estoit bien-tost finy. Mais comme cela leur estoit défendu, & que ces canes sont beaucoup plus fortes, & plongent mieux que les nostres, le divertissement en estoit fort grand; de sorte qu'il y avoit beaucoup de plaisir de voir la differente maniere de nager des Negres, les uns à l'ordinaire sur le ventre, les uns sur le dos, & d'autres en estendant la jambe droite, & le bras gauche, & se tournant de l'autre costé, & changeant la jambe droite & le bras, qui est une maniere de nager des plus fortes, & des plus vistes qu'il y ait.

Pendant que nous regardions ce divertissement, & que nous remarquions la diversité de leur maniere de nager; une fille Negresse, qui n'avoit pas esté au commencement de ce divertissement, & qui par consequent n'avoit pas entendu la défense qu'on avoit faite de se plonger en l'eau, quitta sa jupe, & la mit derriere un buisson, qui estoit à l'un des bouts de l'Estang, & secrettement se plongea dans l'eau, & à mesme temps prit la cane sous l'eau, & s'en retourna au buisson d'où elle estoit partie, pendant que nous attendions que l'oyseau parust sur l'eau.

Ce qu'elle fit tout d'un coup, & de sorte que nous croyions tous que la cane s'estoit plongée sous l'eau, & attendions avec impatience qu'elle revinst dessus, mais on n'en put rien remarquer jusqu'à ce que la subtilité fut découverte par un Chrestien, qui la vit se mettre à l'eau, de sorte qu'on luy osta la cane; mais

comme ce tour avoit esté fait avec beaucoup d'adresse, je fis en sorte qu'on luy rendit la cane, dont la fille fut extrémement contente.

Quoy qu'il soit fort difficile d'effacer la tâche qu'on a imprimée sur ces gens-là, d'estre cruels lors qu'ils ont l'avantage, & qu'ils sont terribles & fourbes, neantmoins il n'y a point de regle qui n'ait de l'exception, car je croy, & j'ay beaucoup de sujet d'en estre persuadé, qu'il y a des gens parmy eux aussi honnestes, aussi fideles, & aussi consciencieux qu'il y en ait dans l'Europe, & dans aucun autre endroit du monde.

Sur ce sujet-là j'en rapporteray un exemple aussi remarquable qu'il se peut, qui est arrivé dans un temps qu'il y avoit peu de vivres, & qu'on n'avoit pas encor assez planté de Bananes pour les nourrir commodement; de sorte que quelques-uns des plus temeraires & des plus turbulens d'entr'eux commencerent à se mutiner, & conspirerent secrettement ensemble de se vanger de leurs Maistres, une partie de ces gens-là estant de ceux qui avoient le soin de faire le feu sous les chaudieres, & entretenir les fourneaux, & qui par consequent avoient toûjours beaucoup de bois sec prés d'eux.

Ces coquins se resolurent de mettre le feu dans un endroit de la maison où l'on faisoit cuire le sucre, où ils estoient asseurez que le feu se communiqueroit à tout le reste, & brusleroit la maison, & que neantmoins ils feroient les ignorans du fait, comme si c'estoit une chose qui fust arrivée par accident.

Mais ce complot fut découvert par quelques autres, qui avoient autant d'aversion pour ces mal-heureuses actions, que ceux-là témoignoient y avoir d'inclination; de sorte qu'ils les accuserent & découvrirent à leurs Maistres leur mauvais dessein, & produisirent tant de témoins contr'eux, qu'ils furent obligez d'avouër ce qu'ils avoient dessein d'executer la nuit suivante, de maniere que les ayant fait chastier comme ils le meritoient, le Maistre commanda au Surveillant de donner à tous les autres un jour de liberté, pour eux & pour leurs femmes, pour faire tout ce qu'ils voudroient, & de plus de leur donner pendant trois jours le double de ce qu'on avoit accoustumé de leur donner pour leur nourriture, mais ils refuserent l'un & l'autre, dont nous fusmes tous extrémement estonnez, sçachans combien ils ayment leur liberté, & leur nourriture, ayant esté depuis peu sevrez de l'une, & en disette de l'autre.

C'est pourquoy ne sçachant que dire de leur procedé en ce rencontre, & craignant qu'il n'y eust du mécontentement parmy eux, l'on envoya querir trois ou quatre des plus considerables, & on les pria de dire pourquoy ils avoient refusé la faveur qu'on leur faisoit, mais ils firent une réponse à quoy l'on ne s'attendoit pas ; car ils nous dirent que ce n'estoit pas par mepris qu'ils refusoient la grace que leur Maistre leur faisoit, mais qu'ils ne vouloient rien accepter pour recompense d'une chose où ils n'avoient fait que leur devoir, & qu'ils ne vouloient pas qu'il creust que dans l'esperance d'estre recompensez, ils eussent voulu accuser leurs compagnons de service, mais que c'estoit un acte de justice qu'ils avoient crû estre obligez de faire par devoir, & qu'ils se croyoient assez recompensez de l'avoir fait.

La substance de ce discours fut expliquée à leur mode par le pauvre Sambo, qui leur servit d'Orateur, & obligea les autres par son exemple à découvrir cette conspiration & refuser la grace de leur Maistre, à qui ils dirent encor que s'il luy plaisoit de leur distribuer quelque bien-fait cy-aprés quelque petit qu'il fust, qu'ils le recevroient volontiers & avec remerciment : Ce qui fut une action digne, non pas de Negres, mais des meilleurs Chrêtiens, quoy qu'il y en a divers d'entr'eux à qui l'on a refusé le Christianisme, lors mesme qu'ils le demandoient avec instance.

Que d'autres ayent telle opinion d'eux qu'il leur plaira, mais pour moy je suis persuadé qu'il y a des gens entr'eux qui sont moralement aussi honnestes que consciencieux, & aussi humbles qu'ils sont amateurs de leurs amis, & aussi fidelles à leurs Maîtres, que gens qui soient sous le Ciel. Et une des raisons pourquoy ils sont tels que je viens de dire, est qu'ils ne tiennent pas grand compte de leur vie. C'est tout ce dont je me puis souvenir touchant les Negres, à la reserve de leurs jeux, que je n'ay pû apprendre, parce qu'ils manquoient de termes pour me les enseigner.

Quant aux Indiens nous en avons fort peu, encor les a-t'on amenez de divers autres endroits, les uns des Isles voisines, & les autres du Continent de l'Amerique, dont on fait des Esclaves. L'on employe les femmes à faire du Pain & du Maby, parce qu'elles sçavent mieux comme il faut manier la Cassave que les Negres ; l'on se sert des hommes pour Laquais & aller d'un costé & d'autre, & pour prendre du Poisson, en quoy ils sont fort

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Filos. Ciens. e Letras

adroits, car un d'entr'eux s'en ira avec son Arc & ses Fleches & dans un jour tuëra plus de Poisson qu'il nen faudra pour nourrir une famllle de dix ou douze personnes pendant deux ou trois jours, si l'on pouuoit garder le Poisson si long-temps que cela.

Ce sont des gens fort actifs, & propres à apprendre tout ce qu'on veut, beaucoup plûtost que les Negres, & presque aussi differens d'eux en figure, qu'ils le sont en couleur ; les hommes sont fort larges d'espaules, & profonds de poictrine, ils ont la face presque triangulaire, large autour des yeux & des temples, & pointuë au menton : quelques-uns ont la peau brune, & d'autres bazannée, comme d'un Bay-clair ou couleur de Chastaigne; ils sont beaucoup plus rusez & plus subtils que les Negres, & d'un naturel plus trompeur, mais ils sont beaucoup plus agiles de corps: les femmes ont les mammelles fort petites, & tiennent plus de la forme de celles de l'Europe que les Negresses, leurs cheveux sont noirs & fort longs, dont une grande partie leur pend sur le dos jusqu'aux hanches, à la reserve de deux grandes tresses qui leur pendent sur chaque mammelle, & sont tout droits, parce que leurs cheveux ne se frisent jamais ou fort peu souvent.

Elles méprisent les habits, particulierement lors qu'elles sont bien faites, elles portent seulement une Ceinture couverte de petites coquilles de Poisson, qui sont blanches, & depuis l'un des flancs jusqu'à l'autre un tissu de rassade bleuë qui pend si bas qu'il couvre leurs parties secrettes.

Nous avions une Indienne, qui estoit Esclave dans la maison, qui estoit fort bien faite de sa personne, & d'une belle couleur, car elle estoit d'une vraye couleur de chastain-clair, les mammelles petites, & le bout des tetons de couleur de porphire, mais jamais on ne la put persuader à porter aucune sorte d'habits.

Il arriva qu'elle fut engrossée par un Serviteur Chrestien, & comme elle logeoit dans la Case des Indiens parmy d'autres femmes de son païs, où les Serviteurs Chrestiens tant hommes que femmes alloient & venoient librement, comme elle se vit fort grosse, & que son terme fut venu, ayant honte d'entrer en travail & d'accoucher devant les hommes, fut dans un Bois, où il y avoit un Estang, sur le bord duquel elle accoucha, puis alla laver son enfant dans l'eau de cet Estang, & l'enveloppa dans les linges qu'elle avoit tirez des Chrestiens, & trois heures aprés s'en revint au logis avec son enfant entre ses bras, qui estoit un garçon vigoureux & gaillard.

Cette Indienne demeuroit prés du rivage de la Mer, dans le Continent de l'Amerique, lors qu'un Navire Anglois ayant abordé dans vne Baye, l'on envoya quelques-uns de ses gens à terre pour y chercher des vivres & de l'eau, parce qu'ils en avoient besoin, mais comme les Indiens les virent entrer si avant dans le païs qu'ils auroient de la peine à se retirer en seureté, ils les vinrent couper comme ils s'en retournoient, & les attaquerent de sorte qu'ils les chasserent jusques dans un Bois, où estant dispersez, les uns furent pris, & les autres tuez; mais un jeune homme entre les autres s'estant escarté de la troupe, fut rencontré par cette fille, qui d'abord devint amoureuse de luy, & le cacha dans une Caverne, pour empescher qu'il ne fust découvert par les autres Indiens, où elle le nourrit jusqu'à ce qu'ils se peussent retirer en seureté à la coste où le Navire estoit à l'Anchre, en attendant le retour de leurs gens, & les ayant apperçeus sur le rivage on y envoya la Chaloupe, qui les prit & les amena à bord. Mais lors que ce jeune homme fut arrivé aux bordages, il oublia la faveur que cette fille luy avoit faite, qui avoit mis sa vie au hazard pour conserver la sienne, & la vendit pour Esclave, quoy qu'elle fust née aussi libre que luy, & de cette maniere-là cette pauvre Yarico perdit sa liberté pour recompense de son amour.

Quant aux Maistres, je n'en ay pas encor dit grand'chose, aussi ne suis-je pas capable de dire la moitié de ce qu'ils meritent; car ce sont des gens tres-capables & qui ont de grandes qualitez, sans cela il leur seroit impossible de venir à bout des choses qu'ils entreprennent, la conduite d'une de leurs habitations estant un ouvrage de si grande estenduë, il est necessaire qu'un homme ait grande capacité pour la mettre en ordre, & pour l'y entretenir.

Je pourrois nommer le Proprietaire d'une de ces habitations qui entretient tous les jours plus de deux cens personnes, & les maintient dans un si bon ordre, qu'il n'y arrive aucune mutinerie entr'eux, quoy qu'ils soient de diverses Nations, qu'il faut employer chacun selon sa capacité, en sorte que pas un ne demeure oisif.

Le premier ouvrage où il faut prendre garde, est celuy d'arracher les mauvaises herbes, & de sarcler les plantages, car à faute de le faire, tout est perdu, & le proprietaire est ruiné, parce que si l'on neglige de le faire pendant quelque peu de temps, c'est une chose difficile d'en pouvoir venir à bout ensuite, tant les

mauvaises herbes y croissent promptement : Mais si l'on tient la terre nette, elle est propre à porter tout ce que ce païs-là peut produire

Aprés avoir sarclé & arraché les herbes, il faut planter, & pour cet effet ils ont deux saisons dans l'année qu'ils estiment les plus propres pour cela, qui sont les mois de May & de Novembre; Mais quant aux Cannes de Sucre il en faut planter en tout temps, afin qu'elles puissent venir de mesme, un Champ aprés un autre, car autrement l'ouvrage s'arresteroit, & d'ordinaire ils en plantent dix ou douze arpens dans un mesme Champ tout à la fois.

Il faut que le Maistre ait soin de voir sarcler & planter ses terres luy-mesme, à moins que d'avoir un Intendant qui soit capable & fidelle, & sans lequel il se trouvera avoir trop d'affaires.

Ce qu'il faut qu'il considere, & où il doit s'attacher ensuite de cela, c'est le Moulin à Sucre, & tout ce qui en dépend, comme le Moulin mesme, qui est le premier mobile de toute l'œuvre, la maison où l'on fait cuire le Sucre avec les Chaudieres & les Fourneaux, le lieu ou l'on remplit les vaisseaux, le Distilatoire, & le lieu où l'on nettoye les Cannes, où il peut arriver plusieurs accidens considerables.

Car s'il manque quelque chose dans le Moulin où l'on fait moudre les Cannes, tout l'ouvrage est arresté, ou dans le lieu où l'on fait cuire le Sucre, si le bastiment qui soustient les Chaudieres, & qui est fait de pierres jointes avec du plastre de Paris, vient à se fendre ou à se rompre par la violence du feu, il faut que l'ouvrage s'arreste aussi jusqu'à ce qu'on l'ait rebâty. Que s'il arrive quelque chose aux Chaudieres, ou qu'elles se brûlent, il en faut aussi-tost remettre une autre, ou si la bouche des Fourneaux, qui est faite d'une sorte de pierre qu'on nous apporte d'Angleterre, & qu'on appelle Pierre de haute-porte, vient à se defaire & à se calciner par la force du feu, il en faut refaire une nouvelle, & la poser avec beaucoup d'artifice, car autrement elle n'y tiendra pas.

Que si les barres de fer dont est faite la grille du Fourneau, viennent à manquer par accident, soit qu'il arrive (comme elles sont toûjours rongées) que celuy qui met le bois dans le Fourneau, vienne à les heurter, où qu'elles ne puissent pas porter la pesanteur de ces buches, quoy qu'elles soient bien for-

tes, & que leur pesanteur les fasse plier ou les rompe, il est impossible de les raccommoder, mais il en faut mettre d'autres, & cependant l'ouvrage s'arreste ; car toutes ces choses-là dépendent les unes des autres, comme les Rouës d'une Horloge.

Que si les Distilatoires manquent, le breuvage qui s'y fait viendra aussi à manquer ; mais le plus grand empeschement qui s'y trouve, est la perte de nos Bestiaux, car il y arrive par fois de telles maladies entr'eux, que j'en ay veu mourir dans une seule habitation plus de trente en deux jours.

J'ay aussi oüy dire qu'un des principaux Habitans ayant fait défricher une douzaine d'Arpens de terre, & les ayant fait enclore pour servir de pasturage, & y mettre ses Bœufs de labeur quand l'herbe seroit grande, aussi-tost qu'ils y furent, dans une nuit il en mourut cinquante ; de sorte que des pertes de cette nature-là sont capables de ruiner le Maistre d'une habitation, qui n'a pas grand fonds.

L'on n'a pû encor decouvrir la cause de ces maladies, si ce n'est qu'il faut qu'il y ait des plantes dont la qualité soit veneneuse, & l'on n'a point encor trouvé non plus de remede pour les guerir, autre que les tripes de poulets, hachées bien menuës, qu'on leur fait avaller avec une corne dans quelque liqueur propre pour humecter & les faire couler, quoy qu'il y en ait fort peu qui en ayent esté gueris.

Nos Chevaux sont aussi sujets à des maladies mortelles entr'eux ; quelques-uns ont esté gueris par le moyen des Clisteres qu'on leur donne avec de gros Tuyaux ou Siringues de bois faites exprés.

Quant aux maladies ordinaires, tant des Chevaux que du Bestail, ce sont des obstructions & douleurs d'entrailles, qui est une maladie si languissante, que ceux qui en guerissent deviennent presque à rien devant que de guerir.

De sorte que si quelqu'un de ces empeschemens arrive & dure long-temps, le Bestail ne peut pas estre secouru dans le temps qu'il faut, & l'ouvrage s'arreste, & par ce moyen les Cannes deviennent trop meures, de sorte qu'en peu de temps leur suc se desseche, & elles ne valent pas la peine qu'on les fasse moudre.

Or pour subvenir aux defauts de tous ces Bestiaux, Chevaux, Chameaux & Asnes, qui sont sujets à tant d'accidens & de pertes, il faut s'adresser aux Marchands, se pourvoir de Navires,

& hazarder une cargaison raisonnable de Marchandises, pour faire de nouveaux voyages dans les Païs estrangers, pour suppléer à ces pertes-là, & quand cela est fait, les perils de la Mer sont encore à considerer, qui arrivent en diverses manieres, soit par naufrage, soit par piraterie, soit par le feu.

Un Maistre de Navire, qui estoit estimé tres-capable en sa Profession, & honneste homme, ayant transporté des marchandises de diverses sortes d'Angleterre dans un endroit d'Afrique qu'on appelle la Riviere de Gambia, apres qu'il y eut troqué ses Marchandises pour des Negres, dont il avoit dessein de faire le retour de son Voyage, il les fit tous embarquer en son bord, mais il ne les fit point attacher comme on a accoustumé de faire deux à deux ensemble pour s'en asseurer, mais se confiant en leur honnesteté & preud'hommie, & dans la fidelité qu'ils luy avoient promise, estant credule & naturellement bon & pitoyable, il les laissa aller en toute liberté, mais comme ils estoient deux fois en nombre plus que son équipage, ayant trouvé l'occasion favorable, ils se saisirent des Armes, & se jetterent sur les Matelots, qu'ils assommerent, & leur couperent la teste avec tant de vitesse, que le Maistre desesperé voyant que tout estoit perdu, & sans esperance de secours, mit le feu aux poudres, & les fit tous sauter en l'air avec luy, devant qu'ils fussent encor sortis de la Riviere; de sorte qu'il arrive par fois de ces accidens-là, & divers autres, qui retardent extrémement l'ouvrage de la confection des sucres.

Il faut donc considerer combien il y a de choses à quoy il faut penser pour la perfection de ce grand Ouvrage, & quel soin il faut avoir pour prevenir les mal-heurs qui le peuvent retarder, ou mesme l'empêcher tout-à-fait; de sorte qu'on trouvera apres avoir bien examiné toutes ces choses là qu'il faut que ce soient des gens tres-judicieux & tres-soigneux, qui prosperent dans un ouvrage qui est sujet à tant de risques & de hazards.

Ce que je dis pour fermer la bouche de ces gens-là qui se tiennent de par-deçà, & s'attendent à recevoir de grands profits de l'argent qu'ils ont hazardé, & ne considerent jamais avec combien de difficulté, d'industrie, & de peine, ce profit leur doit estre procuré. Qui est-ce que j'ay creu à propos de dire pour faire voir qu'elle est la capacité des Maistres des habitations, & de ceux qui demeurent en cette Isle.

Quant à leurs inclinations, je les ay trouvé estre portez à tou-

tes

tes les vertus qui rendent les honnestes gens recommandables, comme de recevoir civilement les Estrangers, les assister de tout ce qu'ils peuvent dans leurs affaires, & en les logeant & receyant chez eux avec tous leurs Serviteurs.

Que s'ils ont dessein d'achepter des habitations, ils s'enquierent soigneusement de celles qui leur sont propres, & en font le marché au plus juste prix qu'il leur est possible, ils montent à cheval pour cét effet, & s'ils ne le peuvent pas eux-mesmes, ils recommandent l'affaire à un de leurs Amis, qui en est le plus proche, pour la faire reüssir à leur souhait.

Ils s'ayment tous, & s'entretiennent avec beaucoup de charité & d'hospitalité les uns les autres, & quoy qu'ils soient de diverses créances, neantmoins ils ont reglé les choses entr'eux avec tant de discretion, qu'il n'y arrive jamais de démeslez; & pour les en empescher, les Principaux ont fait une Loy entr'eux, que quiconque proferera le mot de Roundhead ou de Cavalier, donnera à tous ceux qui l'auront entendu un Marcassin & un Cocq d'Inde, qu'on mangera chez celuy qui a fait la faute, ce que par fois ils font tout exprés, afin de pouvoir joüir de la Compagnie les uns des autres, de sorte que souvent ce Marcassin & ce Cocq d'Inde attirent une douzaine d'autres plats, si la Compagnie s'y rencontre, tant ils sont francs, civils, & bien intentionnez les uns envers les autres; & mesme pour exprimer leur affection mutuelle avec plus de tendresse, ils se donnent des noms particuliers les uns aux autres, comme de voisin, d'amy, de frere, & de sœur; de maniere que je n'y ay trouvé aucune chose qui manquast à l'establissement d'une ferme & constante amitié entr'eux, quoy qu'aprés mon départ il en arriva autrement.

Ils ne pratiquent aucuns jeux ny exercices publics pour la recreation, comme de joüer à la Boule, de tirer du Mousquet, de chasser avec des Chiens, ou aller voler l'Oyseau, car à dire verité, il n'y a aucun lieu qui soit propre pour ces deux premiers exercices, le Païs estant plein de rochers, inégal & remply d'arbres; & quant aux autres, ils manquent de sujet, car il n'y a aucunes bestes sauvages en cette Isle, ny d'Oyseaux, qu'on puisse faire voler; outre que le Païs est si plein d'arbres, qu'il n'y a point de campagne pour les faire voler, les Faisans, les Perdrix, les Gelinotes, les Cailles ny les Rasles, n'ont jamais mis le pied sur cette terre, si ce n'est qu'on les y ait apportez d'ailleurs; & si on l'a fait, ils n'y ont pas vescu long-temps. Quant aux Oyseaux de Chasse, je n'y en ay ja-

mais veu que deux, qui estoient pourtant des plus jolis & des plus vistes que j'aye jamais veu voler: l'un d'eux fut lasché pour voler apres les Chauvesouris, justement aprés le Soleil couché, qui est le temps qu'elles sortent & s'eslevent assez haut; de sorte qu'en descendant un Faucon de Barbarie en prit une qu'il emporta.

Quant aux Animaux domestiques qui sont en cette Isle, si je commence par les plus grands, je dois en premier lieu nommer les Chameaux, qui sont des bestes tres-utiles, mais il y en a peu qui y vivent, quoy qu'on y en ait apporté plusieurs, parce que la pluspart ne sçavoient pas comme il les faloit nourrir. Le Capitaine Higginbothant en avoit quatre ou cinq, qui estoient d'un grand service, non seulement pour transporter le Sucre au Pont, mais aussi pour en rapporter des barriques de Vin, de Biere, & de Vinaigre, ce que les Chevaux ne peuvent pas faire, les Charettes ne pouvant passer à cause des fondrieres, & les Negres ne les peuvent porter, pour les raisons que j'ay dit cy-dessus; un bon Chameau portera 1600. livres pesant, & avec plus d'asseurance qu'aucun autre Animal que ce soit.

L'on nous apporte des Chevaux de divers endroits du monde, d'Angleterre, de Hollande, de Bonavista, des Isles du Cap-Verd, de la Virginie, de la nouvelle Angleterre, & quelques-uns d'une des Isles Caribes, ou Antisles d'aval le vent qu'on appelle Courrissao, entre ceux que nous eslevons, qui sont tres-bons & propres pour la charge: l'on se sert de ces Chevaux pour le service des Moulins à Sucre, ou pour monter dessus, mais peu souvent, & mesme jamais pour transporter le Sucre, à cause des precipices & des lieux difficiles qui se rencontrent par les Champs.

De la pluspart de ces lieux-là, l'on nous apporte aussi des Bœufs, des Taureaux, & des Vaches; mais principalement des Taureaux des Isles de May & Bonavista, qui sont des Animaux si dociles, qu'apres les avoir enseignez, il n'y en a point qui travaillent si bien & si regulierement qu'eux. Avec ces Animaux nous avons des Vaches, desquelles on tire le laict, & les autres servent aux Moulins à Sucre. L'on en esleve aussi quelques-unes, qui multiplient plustost qu'en Europe, car en ce lieu icy une Genisse apportera un Veau à quatorze mois; & si ce n'estoient les maladies qui nous enlevent nostre Bestail, nous n'aurions aucun besoin qu'on nous en apportast d'ailleurs.

Les Asnes, que nous appellons Assinigos, sont d'un tres-grand

service en cette Isle, pour le transport de nos Sucres à la Ville du Pont, ce que les Chevaux ne peuvent faire à cause des precipices ce chemins difficiles, outre que lorsque les grosses pluyes viennent à tomber, les chemins sont si profonds, & si pleins de racines, que lors qu'un cheval met le pied entre deux racines, il a bien de la peine à l'en retirer ayant la charge sur le dos, & s'il vient à tomber, il est fort difficile de le relever.

Au lieu que les Asnes prennent garde à leur chemin, & où ils mettront le pied, & bien souvent prennent de petits sentiers dans les Bois, tels qu'ils reconnoissent leur estre propres pour passer, ce que les Chevaux ne peuvent pas faire, parce que ces sentiers sont trop estroits pour eux, & quand ils ne le seroient pas, ils n'auroient pas l'adresse des Asnes pour choisir les endroits où ils doivent marcher & appuyer leurs pieds.

Que si par hazard un Asne vient à tomber, deux Negres sont assez forts pour le relever; ce qui fait que peu souvent l'on n'en employe que deux pour l'assistance du Chrestien, qui a la conduite des Charrois.

Un de ces Asnes portera 150. livres pesant de Sucre, & les plus forts jusqu'à 200. livres pesant. Les Habitans ont fort desiré d'y avoir des Mulets, parce qu'ils y seroient d'un tres-grand service pour le transport de leurs Sucres, & pour travailler aux Moulins: ils n'en avoient pourtant encor pû avoir aucun lorsque j'y estois, mais ils estoient apres à trouver les moyens d'en avoir en faisant accoupler leurs plus robustes Asnes avec les Jumens du Païs.

Nous avons une grande quantité de Pourceaux, mais il n'y en a point de sauvages, ny qui soient en liberté, car s'ils l'estoient, ils feroient plus de dommage qu'ils ne vaudroient; Ils sont renfermez, & chacun connoist ceux qui luy appartiennent; Ceux qui les gardent pour les vendre, les vendent ordinairement pour un gros la livre, ou trois sols quatre deniers tournois, ou par fois jusqu'à cinq sols si la viande est chere, & on les pese lorsqu'ils sont encor tous en vie.

Il y eut un certain Habitant de l'Isle qui vint trouver son voisin & luy dit: Voisin, j'ay appris que vous avez achepté une bonne quantité de Serviteurs au bord du Navire, qui est depuis peu arrivé d'Angleterre, & j'ay aussi oüy dire que vous manquez de provisions, j'ay grand besoin d'une Servante, & serois bien aise de faire un échange: si vous voulez me donner de la chair de

quelqu'une de vos femmes, je vous donneray de celle de mes Pourceaux, là dessus ils reglerent le prix de ces chairs, en sorte que celle des Pourceaux fust estimée & apreciée à trois sols quatre deniers tournois la livre, & celle de la femme à cinq sols. L'on posa les Balances, & cet Habitant eut une fille qui estoit extremement grasse, paresseuse, & qui n'estoit propre à rien. Elle s'appelloit Honor. L'autre amena une grosse Truye & fort grasse, qu'il fit mettre dans une des Balances, & Honor dans l'autre, mais lors qu'il vid de combien Honor pesoit plus que la Truye, il rompit le marché, & ne le voulut plus tenir. Quoy qu'il y arrive peu souvent des affaires de cette nature, neantmoins c'est une chose qui s'y pratique ordinairement, de vendre leurs Serviteurs les uns aux autres pour le temps qu'ils ont à les servir, & en eschange d'en recevoir des Marchandises, telles que l'Isle en peut fournir. Comme j'ay assez descrit la grandeur & la bonté de ces Pourceaux, j'estime que cela suffira, c'est pourquoy je n'en diray pas davantage.

Nous avons aussi des Brebis, mais fort peu, & qui n'ayment gueres le pasturage de l'Isle, parce qu'il ne leur est pas propre, estant une herbe grossiere, aigre & sans suc, outre qu'ils y rencontrent des plantes veneneuses, qui leur causent des maladies, & les font mourir ; elles ne sont jamais grasses, de sorte que d'abord on creut que cela venoit de la trop grande chaleur qu'elles avoient à cause de leur laine, ce qui fit qu'on les tondoit souvent, mais cela ne les guerissoit pas, les femelles portoient pourtant toûjours deux Agneaux à la fois, mais leur chair lors qu'on en voulut gouster, estoit fade & sans goust, de sorte que je ne croy pas qu'elles soient propres à estre esleuées en ce pais-là ny qu'on les y puisse garder.

Il y en a d'autres qu'on apporte de Guinée & de Benin, qui ont du poil au lieu de laine, & ressemblent plus à des Chévres, qu'à des Brebis, neantmoins l'on trouve que leur chair a bien plus du goust du Mouton que celle des autres.

Quant aux Chévres il y en a une beaucoup plus grande quantité que de Brebis, & qui y multiplient & croissent beaucoup mieux ; le goust de leur chair est fort peu different de celuy des Chévres de par-deçà. Elles vivent la pluspart du temps dans les Bois, & par fois aussi dans les pasturages, mais elles sont toûjours renfermées dans des clostures, afin qu'elles n'aillent point endommager les terres des voisins ; car quiconque rencontre le Pour-

ceau où la Chévre de son voisin, dans ses Cannes à Sucre, dans ses Patates, dans ses Cassaves, ou dans ses Bananes, par les Loix de l'Isle, il luy est permis de les harquebuzer & les tuer, mais il faut qu'il envoye aussi-tost à celuy à qui la beste appartient, pour luy faire sçavoir l'endroit où elle est.

Les Oyseaux de ce lieu-là, à la reserve de deux, ne valent presque pas la peine qu'on en fasse la description; neantmoins je les descriray par ordre comme j'ay fait les Bestes ou les Animaux domestiques.

Le plus gros est un vray Milan, mais un peu moindre que les Milans gris de par-deçà, mais aussi plus leger de l'aisle, le seul bien qu'ils font est que par fois ils tuënt les Rats.

Le plus gros aprés celuy-là est la Tourterelle, dont il y a une grande quantité dans l'Isle, qui sont beaucoup plus belles tant en couleur qu'en figure, que celles d'Angleterre, & sont d'un tres-bon manger.

Celle qui la suit, est la petite Tourterelle, mais qui est beaucoup plus jolie que l'autre, & d'une autre figure, car celle-cy a la forme d'une Perdrix, mais son plumage est gris, & d'un rouge-brun sous les aisles, si éclatant que je ne sçache point d'Oyseau qui ait si peu de couleurs si vives & si brillantes que celuy-là. Pour son chant il est semblable à celuy de l'autre espece.

L'Oyseau qui vient aprés ceux-là, ressemble à une Grive, il a le regard triste, & son plumage n'est jamais uny, mais toûjours inegal, comme s'il estoit en muë, il baisse la teste, & leve les espaules comme s'il avoit le coû rompu; cet Oyseau a trois ou quatre sortes de chants, les plus hauts & les plus doux que j'aye jamais oüis, que s'ils estoient diversifiez, il n'y a aucun Oyseau qui le pourroit surpasser; il semble à le voir qu'il est toûjours malade ou melancolique.

Il y en a encor un autre, qui ressemble presque au Roytelet, mais qui est aussi gros qu'une Grive: Celuy-cy est aussi joyeux & gaillard que l'autre est triste, de sorte que comme il est perché sur une branche d'arbre il remuë & leve sa queuë si souvent, avec un regard si gay, qu'il semble qu'il vous invite à vous approcher de luy, & se veüille arrester jusqu'à ce qu'on y soit arrivé, je ne l'ay jamais oüy chanter.

Celuy qui suit est l'Oyseau noir, ayant les yeux blancs, mais qui luy sont si mal seans, qu'on le met au rang des Oyseaux laids, sa voix est rude, & ressemble à celle des Geais en Angleterre.

Ils volent par troupes, & sont fort mal faisans, car ils font un grand degast des bleds, & des jettons des Arbres, de sorte que les Insulaires voudroient qu'ils fussent tous exterminez, quoy qu'ils ne sçachent comme quoy en venir à bout. C'est une espece d'estourneaux, car ils marchent & ne sautellent pas comme les autres Oyseaux,

Je remarque en ces Oyseaux-là ce que je n'ay point veu en d'autres, qui est que lors qu'ils vollent, ils mettent leur queuë en diverses postures ; par fois ils la tiennent droite comme les autres Oyseaux, par fois ils la tournent en biais, comme la queuë d'un Poisson, & tout aussi-tost la tournent en triangle, le plumage de dessus au haut, & le costé renverfé en bas.

Il y en a encor un autre de la couleur d'une Grive, mais la teste en est un peu trop grosse pour le corps, c'est pourquoy on luy donne le nom de Conseiller, son vol est extremement mignard, & pour son chant il est tel, que je n'en ay point oüy de semblable ; non pas à cause de sa douceur, mais à cause de sa rareté, car il fait de sa voix, ce qu'on ne sçauroit faire avec quelque Instrument que ce soit, ny nulle autre voix que la sienne ; qui est de quarter les notes, son chant estant composé de cinq tons, & chacun un quart de note plus haut que l'autre. Le Sieur Jean Coprario excellent compositeur en Musique, & mon intime amy, me dit une fois, qu'il estudioit quelque chose d'extraordinaire en Musique, & que personne n'avoit encor entrepris jusqu'à present, qui estoit des quarts de notes, mais n'en ayant pû venir à bout, il en abandonna la recherche, que s'il eust veseu assez pour venir avec moy aux Barbades, cet Oyseau l'auroit pû instruire & luy enseigner ce qu'il cherchoit. De cette grosseur il y en a peu qui soient considerables, comme des Moineaux, des Chardonnerets, des Pinsons, & divers autres dont je ne sçay pas les noms.

Mais le dernier & le plus extraordinaire de tous, est celuy qu'on appelle l'Oyseau Bourdonnant, qui est beaucoup plus petit qu'un Roytelet, & gueres plus gros qu'un Lambin. Le corps en est long, les aisles petites & rudes, d'un verd-brun, & peu agreable, il se nourrit tout de mesme qu'une Abeille, mettant son bec dans un bouton ou dans une fleur, dont il tire le suc aussi legerement que fait une Abeille, sans jamais s'arrester, mais se trémoussant toûjours avec ses aisles pendant tout le temps qu'il demeure sur sa fleur, outre que le mouvement de ses aisles est aussi leger & prompt

que celuy d'une Abeille. Il n'y a point d'autre maniere de l'avoir qu'en le tirant avec le fuzil chargé de sable, qui l'étourdit de sorte qu'on le peut prendre; mais il n'y a aucun moyen de le garder en vie, sa nourriture estant telle, que personne ne la luy peut donner que luy-mesme.

Quant aux Oyseaux qui vivent sur les Costes de l'Isle, je n'en peux pas dire grand' chose, Il vient par fois des Hallebrands & des Sercerelles dans nos Estangs, trois ou quatre couples ensemble, mais elles ne s'en retournent jamais; car lors qu'on les void, on prend un fusil, & en s'approchant d'elles, on tire dessus, & le bruit du fusil les épouvante, en sorte toutesfois que celles qui sont en vie s'enfuyent, & puis retournent en volant pour voir leurs compagnes qui sont mortes, & descendent sur elles, où l'on tire encor dessus, jusqu'à ce qu'on les ait toutes tuées, car elles retournent toûjours pour voir leurs amies qui sont mortes. L'on fait aussi la mesme chose sur ces Oyseaux qu'on appelle Bœufs & Vaches, qui nous viennent par-cy par-là, mais elles sont un peu differentes en couleur de celles de l'Europe.

Mais il y a encor un autre Oyseau, qu'on appelle le Guerrier, qui est beaucoup plus grand qu'un Heron, qui s'envole à la Mer pour faire des découvertes, (car ils ne descendent jamais en l'eau,) afin de voir quels sont les Navires qui viennent pour aborder l'Isle; de sorte que lorsqu'ils retournent, les Insulaires en tirent de là un présage certain de la venuë de quelque Vaisseau, comme il se justifie ensuite par l'évenement.

J'en ay veu un aussi haut que je pouvois regarder, qui nous vint rencontrer à vingt lieuës de terre, & quelques autres qui estoient aussi gros que des Canards, qui sur le soir venoient en troupes de vingt ou environ, & faisoient divers tours autour du Navire, un peu devant le coucher du Soleil, & lorsqu'il commençoit à faire obscur, ils descendoient sur les costez du Navire, où avec des petits nœuds coulans, les Matelots les attrapoient, ils estoient fort gras & tres-bons.

Quoy que la Chauvesouris ne soit pas un Oyseau, elle vole neantmoins avec des aisles, & toûjours un peu devant le coucher du Soleil, qu'alors elles sortent des trous, des cheminées, & des arbres qui sont creux, s'élevant fort haut, & se nourrissant des mouches qu'elles trouvent dans l'air, à cette heure-là.

Apres avoir achevé de parler des Bestes & des Oyseaux, il faut sçavoir quels sont les moindres Animaux ou Insectes qui

sont dans l'Isle, dont les Couleuvres sont les plus considérables, parce qu'elles sont les plus grosses, en sorte que j'en ay veu qui avoient une aulne & demie de long, le seul dommage qu'elles font est à nos Laicteries, de sorte que si on laisse aucun trou au fond de la maison, par où elles puissent entrer, elles grimpent aux nids, & devorent les Pigeonneaux, s'ils ne sont pas trop gros; & neantmoins cela est estrange de voir les gros morceaux qu'elles avallent: elles monteront le long d'une muraille, si elle n'est que perpendiculaire, mais si elle decline au dehors, elles ne peuvent pas monter, mais tombent en terre à dix pieds de haut, si elles sont empeschées par le panchant de la muraille, pour cette raison l'on fait des rebords prés du faiste de ces lieux là, pour les empescher d'entrer. Elles ont grimpé six pieds de haut sur une muraille, sont entrées dans une fenestre, & descenduës au dedans, & aprés avoir beu le laict de nos terrines s'en sont retournées, de maniere que jusqu'à ce qu'on en eust pris une, nous ne sçavions comme quoy nos terrines de laict se trouvoient escumées de la sorte: Elles ne piquent jamais personne, & il ne se trouve point aussi aucun animal veneneux dans l'Isle.

Ceux qui les suivent sont des Scorpions, dont il y en a qui sont aussi gros que des Rats, fort polis, & de la couleur d'une Couleuvre, mais un peu plus bleüastres, leurs ventres tirans sur le jaune, fort agiles & prompts à eviter ceux qui les poursuivent: Neantmoins les Couleuvres les prennent par-cy par-là, & il y a un grand combat entr'eux, devant que la querelle soit vuidée, car les Scorpions qui sont gros, sont tres-forts, & combattront par fois l'espace d'une demie heure, j'en ay veu luitter ensemble une bonne partie de ce temps-là: Mais enfin les Couleuvres avoient l'avantage, & devoroient les autres. L'on n'a jamais remarqué que ces Scorpions ayent blessé les hommes ou les bestes, il n'y a aucuns Crapaux ny Grenoüilles.

Il y avoit un grand nombre de Lezards, mais les Chats les ont tuez si frequemment dans les maisons que leur nombre est beaucoup diminué. Ce petit animal se plaist grandement dans les lieux où sont les hommes, à les regarder en face, & les entendre parler. Ils sont differens de ceux de l'Europe, car ils ont le corps de la longueur de quatre poulces, & la queuë presque d'autant, & la teste presque comme celle d'un Serpent. Lors qu'ils ne sont pas en colere, ils sont d'un vray verd-gay sur le dos, bleüastres sur les costez, & jaunes sur le ventre avec quatre jambes, & fort visles.

Lors

Lors qu'ils en apperçoivent quelqu'autre de la mesme espece qu'eux, à quelque distance delà, contre qui ils sont en colere, ils s'enflent & deviennent un peu plus gros, & changent leur couleur de verd en rougeastre ou feüille-morte, ce qui diminuë beaucoup de leur beauté ; car leur verd est fort beau & fort agreable à voir : ils sont aussi froids que des Grenoüilles.

Outre ces animaux-là il y a encor des Cockroches, qui est un animal de la grosseur & de la forme d'un Escarbot, mais d'une vraye couleur de feüille-morte, ce qui ne luy sieroit pas mal, s'il n'avoit la gueule trop grande & toûjours beante, qui le rend laid & difforme. Il se montre le soir, lors qu'il fait obscur, & quand il veut il vole dans vostre lict, lors que vous dormez, & vous mord la peau, jusqu'à ce qu'il en tire du sang, si vous n'y prenez garde, que si vous prenez une chandelle pour le chercher, il s'eschape & se cache comme font les Punaizes en Italie. Les Negres qui ont la peau dure, & qui à cause de leur grand travail dorment profondement la nuit, s'en trouvent mordus si profondement, que leur peau en est entamée de plus de la largeur des deux mains, de sorte que cela semble avoir esté fait avec une Estrille.

Aprés ces tourmenteurs-là viennent les Mousquittes, qui mordent & piquent plus fort que les Mouscherons qui piquent le bestail en Angleterre, & qui se trouvent ordinairement dans les terres marescageuses,

Il y a encor ceux que nous appellons Merrings (c'est à dire gaillardes aisles) qui sont d'une espece si petite, & si mince & si aëriens, qu'à peine les peut-on discerner, que par le bruit de leurs aisles, qui est comme celuy d'un petit Cor fort esloigné. Là où ils piquent il s'y esleve une petite bosse grosse comme un pois, qui dure tout un jour, en sorte que la marque y paroist plus de vingt-quatre heures.

Nous y avons par fois aussi un grand nombre de Chenilles, qui y font de grands dommages, car elles se jettent sur les feüilles de nos Patates, & les devorent toutes, & descendent mesme jusqu'aux racines : le seul remede que nous avons est de conduire une troupe de Cocqs-d'Inde dans le lieu où elles sont, qui les mangent & les exterminent. Le dommage que cette vermine nous fait est double ; le premier dans le feüillage de nos Patates qui sert de nourriture à nos Chevaux, & qu'on jette dans leur mangeoire, comme aussi dans les racines mesme que nous man-

geons, & dont nous vivons la pluspart du temps.

Il y a des Mousches de diverses sortes, depuis celles qui ont deux poulces de long avec de grandes cornes, qu'on garde en des boestes, & que Jean Tredescan fait voir entre ses raretez, jusqu'aux moindres stomes, comme ce seroit un ouvrage trop laborieux de les décrire toutes, comme aussi leur soudaine production de rien en Vermisseaux, & de Vermisseaux en Mousches, & il n'y a pas seulement une race de toutes ces especes-là qui engendrent, mais en de nouveaux rencontres il s'en trouve aussi de nouvelles especes, comme aprés une grosse guilée de pluye, lors que la terre a esté extremement humectée & ramollie par l'eau ; je me suis promené le soir sur une allée seche que j'avois faite moy-mesme, où je me vis environné d'une armée de ces sortes de Mousches, que je n'avois jamais veuës auparavant, ny n'en ay veu de semblables depuis ce temps-là, de sorte que je crûs qu'elles estoient sorties de la terre ; elles avoient le corps aussi gros que des Abeilles, mais les aisles beaucoup plus grandes : elles ne nous firent aucun dommage, mais seulement elles se jetterent sur nous, leur couleur estoit entre le cendré & le violet ou pourprin.

Aprés ces petits animaux remuans sont les Fourmis, qui sont d'une espece fort petite, mais fort industrieux, & ce qui fait qu'ils viennent d'autant plus aisement à bout de leurs fins, est qu'il semble qu'ils n'ont qu'une seule ame. Je leur ferois tort, si je disois qu'ils sont icy ou là, car ils sont par tout sous la terre, où la terre est creuse ou entr'ouverte, entre les racines des Arbres, sur les troncs, sur les branches, sur les feüilles, & sur le fruict de tous les Arbres, dans tous les endroits du dedans & du dehors des maisons, sur les costez des murailles : les fenestres, & le faiste du dehors, & le pavé, les lambris, & les fenestres au dedans, les tables, les buffets, les licts, & les sieges en sont tous couverts, de sorte qu'on peut dire qu'ils sont une espece d'ubiquitaires. Les Cockroches sont leurs ennemis mortels, & quoy qu'ils ne soient pas capables de leur faire aucun mal pendant qu'ils vivent, parce qu'un de ceux-là est beaucoup plus fort & plus puissant qu'une centaine de ceux-cy, que s'ils le veulent attaquer par leur multitude, il a la liberté de ses aisles pour s'enfuir ; mais lors qu'ils le trouvent mort, ils le partagent entr'eux en Atomes, & pour cet effet ils le transportent dans leurs retraites.

Par fois l'on prend plaisir à tuer un Cockroche tout expres, qu'on jette à terre, pour voir ce qu'ils en feront, son corps est

plus gros qu'une centaine des leurs, & neantmoins ils trouvent le moyen de s'en saisir, & de l'enlever, & aprés l'avoir élevé de terre, ils l'emportent avec eux, y en ayant quelques-uns qui marchent à costé pour assister les autres qui se trouvent las, & d'autres qui servent d'Officiers pour les conduire au trou dans lequel ils doivent entrer ; que si les avant-coureurs remarquent que le corps du Cockroche soit de travers, & ne puisse pas passer par le trou, au travers duquel ils le veulent faire passer, on y donne ordre, & ce corps est tourné d'une autre maniere, ce qui se fait devant qu'ils viennent au trou, & sans s'arrester en façon que ce soit, & ce qui est remarquable, est qu'ils ne le tirent jamais au contraire de leur route.

Ceux qui sont curieux, & qui veulent empescher qu'ils ne viennent sur leurs tables, sur leurs buffets, & sur leurs licts, ont de petits vaisseaux de bois creux qu'ils remplissent d'eau, & qu'ils mettent au pied de leurs meubles, pour les empescher d'y monter, mais cela ne suffit pas, car il y en a qui montent par dessus, & se laissent tomber sur le ciel des licts, & sur le haut des buffets & des tables.

Pour les empescher de venir dans les garde-mangers où l'on garde les viandes, on les pend par cordées au plancher, & on gouldronne les cordes, comme aussi les cordons de nos amacs, c'est pourquoy on s'en garentit beaucoup mieux dans les amacs que dans les licts.

Par fois pour nous divertir & voir ce qu'ils sçavent faire, l'on oste le tapis de la table, & on le secouë en sorte que toutes les fourmis en tombent, & garnissent les jambes & les pieds de la table qui ne sont pas dans l'eau, aprés quoy on remet le tapis, & on met dessus un saladier, ou une assiette, avec du sucre dessus que quelqu'un sent tout aussi-tost, & y accourt d'abord le plus viste qu'il peut, ce qui est un long voyage, car il faut qu'il commence au pied de la table, & vienne aussi haut que le dedans du tapis, & delà en bas au fond, & puis qu'il remonte par le dehors devant que de venir sur la table, & dela au sucre, qu'il sent aussi & l'ayant trouvé, il retourne par le mesme chemin, sans en rien emporter pour sa peine, & advertit tous ses autres amis de ce butin, qui ensuite y viennent à milliers, & dizaines de milliers, & dans un instant l'emportent tout, & lors qu'ils sont en plus grand nombre & le plus espais sur la table, on frape dessus avec un livre fort large, ou quelqu'autre chose propre, si fort qu'on

écrase tous ceux qui sont dessous, & aprés avoir fait cela, si l'on oste le livre, & qu'on les laisse sur la table, dans un quart d'heure si l'on y revient l'on trouvera tous ces corps enlevez.

L'on fait encor d'autres espreuves de leur adresse, comme celle-cy. Il faut prendre un plat d'Estain, & le remplir d'eau à demy, & y mettre un petit pot plein de sucre, & tout aussi-tost les Fourmis le trouveront & viendront sur la table, mais lors qu'ils apperçoivent qu'il est environné d'eau, ils tastent aux bords du plat, à l'endroit le plus proche du lieu où est le pot, & alors celuy qui est le plus courageux d'entr'eux se hazarde à l'eau, quoy qu'il sçache bien qu'il est un mauvais nageur, & qu'il se noye dans cette avanture, celuy qui le suit ne se rebute point par son exemple, mais s'y hazarde aussi, & se noye encor aussi bien que quantité d'autres, de sorte qu'il se fait comme une petite fondation de leurs corps pour se hazarder dessus, & lors ils viennent plus vistes que jamais, & font ainsi un pont de leurs propres corps, afin que leurs amis puissent passer par dessus, méprisans leur vie pour le bien public, car devant que de quitter, ils font un chemin pour le reste, & se rendent les maistres de la conqueste. J'avois un petit pain de Sucre blanc que je voulois garder, & empescher qu'ils n'y vinssent, songeant aux moyens d'en venir à bout, pour cet effet j'attachay un clou dans la poutre de la chambre, où je liay un gros fil, au bout duquel j'attachay une grande coquille de Poisson, qui estant creuse je mis le Sucre dedans, & fermay la porte de la chambre, croyant qu'il seroit en seureté, mais lors que je retournay, je trouvay les trois quarts de mon Sucre emportez, & les Fourmis en grand nombre qui montoient & descendoient comme les Anges sur l'Eschelle de Jacob, comme je l'ay veu peinte, de sorte que je ne trouvay aucun lieu qui fust seur contre ces animaux si affairez.

Il y a une autre sorte de fourmis, mais qui ne sont ny en si grand nombre, ny si dommageables que les autres, mais qui sont beaucoup plus gros, ceux-cy bâtissent de grands nids ou d'amples Fourmillieres, qui sont aussi grandes que des Ruches de Mouches à miel, contre une muraille ou contre un Arbre, d'argille & de bouë, par fois dans les maisons mesmes, & y font quantité de petites logettes, comme les Abeilles font pour elles, mais non pas si propres de beaucoup : Les Cockroches & les Lezards lors qu'ils les rencontrent proches de leurs retraites les devorent & les mangent, mais pour s'en garantir, ils font diverses galleries,

qui sortent de leurs retraites & s'estendent jusqu'à six ou sept toises en divers chemins de la mesme terre qu'ils font leurs nids, de sorte que jusqu'à cette distance-là ils ne sçauroient estre apperçeus de leurs ennemis, & ordinairement leurs avenuës se rendent entre des feuilles, ou de la mousse, ou quelqu'autre couverture, afin qu'on ne les puisse appercevoir, mais la plusspart de ceux-cy sont dans les Bois, car nous avons ruiné leurs nids & leurs galleries au dedans des maisons si souvent, qu'ils se sont ennuyez de bastir, & ont ainsi abandonné la maison. Je ne puis rien dire de ceux-cy, sinon que ce sont les petites creatures les plus agiles à travailler que j'aye jamais veuës. Nous avons aussi des Araignées qui sont les plus belles & les plus grosses que j'aye veuës, & les plus curieuses en la fabrique de leurs toiles, elles ne sont nullement veneneuses.

Il y a encor une sorte de ces animaux nuisibles, qu'on appelle Chiques, qui sont si petites qu'à peine croiroit-on qu'elles pussent faire aucun mal, & neantmoins elles en font plus que les Fourmis; & si elles estoient en aussi grand nombre qu'elles sont dommageables, il seroit impossible de les pouvoir souffrir. Leur forme n'est pas fort differente de celle d'un Poux, mais elles ne sont pas plus grosses que les Mites qui s'engendrent dans le fromage, leur couleur est bleüastre : Un Indien en avoit mis sur une feuille de papier blanc, mais à peine la pouvois-je discerner avec mes Lunettes, & neantmoins cet ennemy quoy qu'il soit si petit ne laisse pas de faire beaucoup de mal au genre humain.

Cette vermine passera au travers de vos chausses, dans les pores de vostre peau, & en certains endroits de vos pieds, & ordinairement sous l'ongle des arteuïls, & là fait son habitation pour y pondre sa couvée, qui est aussi grosse qu'un petit grain d'Ivroye, ou le sachet d'une Abeille, qui vous fera boetter & vous causera beaucoup de douleur.

Les femmes Indiennes sont celles qui entendent le mieux à les tirer, ce qu'elles font en perçant le trou où elle est entrée avec une petite espingle fort pointuë, ou une aiguille, & en tournant la pointe autour du sac, le détachent de la chair & le retirent dehors.

Leur couleur est bleüastre, & on la void au travers de la peau, mais les Negres dont la peau est de cette couleur-là, ou approchante, sont fort embarassez, car ils ne peuvent trouver l'endroit où elles sont ; ce qui fait qu'il y en a plusieurs d'impotens.

Il y a de ces Chiques qui sont veneneuses, & aprés qu'on les a tirées dehors, l'orifice dans lequel elles estoient s'apostume & suppure pendant quinze jours aprés qu'elles n'y sont plus. L'on m'en a osté dix dans une matinée, & celle qui l'a fait a esté l'infortunée Indienne Yarico.

Il y a aussi quelques autres especes d'animaux dans les Bois, que je n'ay jamais veus ; c'est pourquoy je n'en puis parler ny descrire leur figure autrement, sinon que j'estime qu'il y en a qui ne sont pas plus gros que des Grillons, ils se tiennent tout le jour dans des trous & dans des Arbres creux, & aussi-tost que le Soleil est couché, ils commencent leur chant, qui n'est ny un chant ny un cry, mais la voix la plus gresle que j'aye jamais oüye, n'y ayant rien qui y ressemble mieux que le bruit de la gueule de quelques petites Chiennes qui abayent un peu loin, & le bruit en est si vif & si perçant, qu'on ne sçauroit rien oüir de plus agreable, s'il n'estoit pas trop grand, car cette musique n'a point d'intermission jusqu'au matin que tout cesse.

J'avois oublié entre les Poissons de faire mention des Cancres ou Crabes, mais parce que cette espece vit sur la terre, j'ay bien crû pouvoir bien passer par dessus, & les rapporter à present entre ces animaux terrestres : Ce sont de petits Cancres tels que ceux que les femmes vendent par douzaines, & qu'elles portent dans des corbeilles dans les ruës, qui estans cruds sont de la mesme couleur que les autres le sont estant cuits, c'est à dire rougeastres.

Ces Crabes sortent de la Mer pendant toute l'année, excepté au mois de Mars, & se cachent dans des trous dans les maisons & par fois en des Arbres qui sont creux, s'espandans dans tous les endroits de l'Isle, & par fois l'on en trouve le soir qui montent les degrez des maisons, d'autres dans les chambres basses, mesme dans les jardins où ils mangent les herbes. Nous n'en faisons pas grand estat, mais les Negres les estiment fort, & les meslent au rang de leurs delices, c'est pourquoy ils vont souvent les Dimanches à la chasse de ces Crabes.

Ils sortent tous hors de leurs trous au mois de Mars, & s'acheminent vers la Mer en si grand nombre, qu'ils couvrent une grande partie de la terre où ils passent, & il n'y a point de haye, de muraille, ny de maison qui les puisse empescher de passer outre. Lors qu'on va à cheval on passe par dessus eux, en sorte que les chevaux les écrasent sous leurs pieds tant ils sont épais sur la terre.

Et ils ont le sentiment de passer par le chemin le plus court qui conduit vers la Mer, du lieu où ils partent; & rien ne les peut arrester ny les empescher de s'y rendre que la mort. Je croy que c'est alors le temps qu'ils vont pour engendrer.

Aprés avoir décrit les creatures raisonnables & sensitives de cette Isle, je m'en vay dire quelque chose des Vegetaux, & entr'autres des Arbres, dont il y a une si grande diversité, que si je voulois entreprendre de les décrire tous, ce seroit me perdre dans un Bois, car il estoit impossible à qui que ce soit, dans le temps que j'y demeuray, quoy qu'il ne s'estudiast à aucune autre chose, d'en reciter toutes les particularitez, c'est pourquoy je ne feray mention seulement que de ceux qui pour leur beauté ou pour leur usage, sont les plus estimez dans l'Isle.

Et parce qu'il n'y en a point qui soient d'un plus grand usage que l'Arbre de la Noix de Medecine, ce sera par celuy-là que je commenceray, qui quoy que son nom semble promettre la santé, neantmoins elle loge un poison secrettement en soy, & ce poison peut apporter la santé, estant deuëment appliqué en Medecine, & dans les temps & les saisons convenables.

La raison pourquoy j'estime qu'il est veneneux, est que le bestail ne veut ny brouter ny manger de ses feüilles, ny mesme approcher de son ombre volontairement.

Cet Arbre ne croist que jusqu'à la hauteur de dix-huit pieds, mais nous avons un moyen pour l'employer; quant à la beauté & à l'usage il n'y en a point d'égal dans toute cette Isle.

Cet Arbre, qui est de la hauteur que je vous ay dit, a plusieurs scions, de quatre, de cinq, & de six pieds de long, nous les esbranchons l'un aprés l'autre, & comme on oste les branches, l'on en taille des pieux d'environ quatre pieds & demy de long, qu'on enfoüit en terre à la profondeur d'un poulce, & non plus, les uns contre les autres en maniere de Palissades, on fait une barriere de chaque costé pour les entretenir & pour les soûtenir pendant un mois, pendant lequel temps non seulement ils produisent des racines pour se fortifier & se soustenir, mais aussi des feüilles pour couvrir leurs sommets, qui descendent si doucement & d'une maniere si égale, qu'elles couvrent leur sommet pour le moins deux pieds & demy en bas, & dans un autre mois sont si profondement enracinez en terre, qu'on en peut oster toutes les barrieres & les appuis, pour les employer à d'autres qu'on a plantez ailleurs de la mesme sorte. Ces feüilles estant larges, polies,

& bien formées, & d'un tres-beau verd, paroissent aux yeux comme autant de satin verd, qu'on auroit estendu en forme de tapisserie sur une mesme ligne, tant elles sont unies & également tenduës naturellement.

Les troncs de ces Arbres croissent assez promptement, mais plus en grosseur qu'en hauteur, car on les peut tenir à telle hauteur qu'on voudra, en coupant leur sommet, & dans peu ils ne se toucheront pas seulement, mais ils se reduiront tous ensemble en un corps, ensuite dequoy ils deviendront une haye aussi forte & aussi asseurée qu'aucune qu'on sçauroit faire, jusqu'à renfermer des Lapins, & retenir nos Rats, car ny le bestail ny la vermine ne se plaisent pas d'en approcher.

Et comme c'est une belle haye & tres-utile pour les Jardins, & les Vergers, & pour refermer les Lapins, les Cocqs-d'Inde, les Canes de Moscovie, & la volaille, qui ne peuvent voler par dessus, ayant une aisle coupée, elle nous sert aussi à un usage tres-particulier qui est de renfermer nos pasturages, ou telles autres pieces de terre que nous voulons renfermer.

Car toutes nos palissades sont faites d'Arbres abattus, dont l'on couche les bouts en croisant les uns sur les autres, & plusieurs de ces Arbres sont d'un bois facile à se pourrir & se gaster par la grande humidité & l'ardente chaleur; de sorte que les Habitans ayans trouvé que la pluspart de ces Arbres estoient pourris & détruits, & qu'il estoit impossible d'en faire de nouvelles Palissades, parce que les bois qui croissoient prés de ce lieu-là estoient employez à faire ces Palissades, car à mesure qu'on les faisoit, le bois se trouvoit à leur chemin, & n'y avoit qu'à le couper & le laisser tomber sans le transporter ailleurs, estant impossible de pouvoir transporter ces grands Arbres avec si peu de monde & encor si foibles qu'ils estoient: de maniere qu'ils se trouverent reduits à de grandes extremitez, ne sçachans comme faire pour renouveller ces Palissades, y ayant des pasturages où il faloit pour le moins trois mille deux cens soixante Arbres pour les enclore, ce qui fit qu'enfin ils penserent à cette maniere de faire de nouvelles Palissades, qui est la plus commode qu'on sçauroit s'imaginer.

Ils recüeillirent donc toutes les Noix de Medecine qu'ils peurent, & les semerent & en firent de grandes Pepinieres, qui aussitost qu'elles furent devenuës un peu fortes, ils les transplanterent en sorte qu'en faisant une legere haye entre la vieille Palissade & le pasturage, afin que le bestail ne pust les abattre estans encor

jeunes

jeunes & tendres, ils les planterent entre deux, & dans quatre ans ils devinrent si forts qu'ils se pouvoient défendre d'eux-mesmes; & firent une palissade assez forte pour retenir dedans ou dehors les plus forts Taureaux qui fussent dans les pasturages. Et alors tout le bois de la vieille Palissade estant sec & propre pour les Fourneaux fut coupé en pieces, fendu & porté à la maison par les Asnes; & une partie fut aussi ramassée & convertie en charbon, pour faire du feu à la maison, & pour la Forge des Mareschaux, car nous n'avons point de charbon de terre.

Outre cela l'on se sert encor de cette plante à un autre usage, qui est pour la Medecine : Prenez cinq de ces pignons & les mangez le matin à jeun, ils vous feront vomir & purger par bas, mais il faut que le corps soit bien fort pour en prendre tant que cela; car il suffit de trois pour une personne qui est facile à émouvoir J'en ay pris jusqu'à cinq, qui me firent vomir douze fois, & aller plus de vingt fois à la selle, qui estoit une évacuation trop grande pour un pays chaud où le corps est foible, & où les esprits se dissipent continuellement par la sueur.

Mais j'y ay veu un homme qui estoit bien plus robuste les prendre devant moy, sur qui ils n'agirent que fort moderement, mais comme ils avoient trouvé en moy une constitution beaucoup plus debile, aussi avoient-ils operé beaucoup plus puissamment qu'en luy.

Lors que cette Noix croist encor sur l'Arbre, elle ressemble à une Prune blanche abricotée, estant d'une couleur jaune, avec autant de pulpe qu'une Prune, mais lors qu'elle est ostée, il reste un noyau de couleur noirastre, & au dedans de ce noyau un pignon, & dans ce pignon lors qu'on le partage en deux moitiées, comme nos Noisettes en Angleterre se partagent en long par le milieu, l'on y trouve une pellicule fort mince, qui est d'un rouge-pasle, facile à discerner, parce que tout le reste du pignon est parfaitement blanc; que si vous ostez cette pellicule, vous pourrez manger le reste de la Noix avec asseurance, sans qu'elle fasse aucune operation, estant d'ailleurs aussi douce qu'une amande ou qu'un pignon.

L'on discerne parfaitement bien cette pellicule, lors que la noix est fraîchement cueillie, mais dans celles qui avoient esté longtemps gardées, & que j'avois apportées en Angleterre, je trouvay que cette couleur incarnate estoit passée, mais le pignon retient toûjours sa mesme proprieté de faire vomir & purger par le bas.

Les feüilles en sont faites à peu prés comme celles de la Vigne, mais trois fois aussi grandes, beaucoup plus épaisses, & d'un verd bien plus enfoncé.

Quoy que j'en puisse pas recommander l'Arbre veneneux par ses vertus, je le puis neantmoins loüer pour sa beauté ; il est presque aussi grand en tout sens que le Locuste, mais il ne croist pas de la mesme maniere ; ses feüilles sont aussi grandes & aussi belles que celles du Laurier, & si ressemblantes qu'à peine les pourroit-on discerner separément.

Ceux qui ont demeuré long-temps en ces quartiers-là, disent qu'il n'est pas sain de se reposer sous l'ombre de cet Arbre. Ceux qui les abattent, à mesure qu'ils les coupent, ont grand soin de leurs yeux, & ceux qui ont des toiles de soye les mettent sur leur visage, parce que s'il rejallit tant soit peu de leur seve dans leurs yeux, ils deviennent aveugles pour un mois.

Un Negre avoit deux Chevaux, que deux Gentils-hommes luy avoient donné à promener, mais ces Chevaux s'estant animez l'un contre l'autre & pris à se battre, le Negre en ayant peur, les abandonna & les laissa aller, de sorte qu'ils s'enfuirent dans le Bois, & s'estans choquez l'un contre l'autre, ils heurterent de leurs pieds contre certains jeunes Arbres de cette espece, & par ce moyen en firent jallir le suc dans leurs yeux, qui les rendit aussi-tost aveugles, de maniere que leur aveuglement fit cesser leur combat & les ramena tous deux aveugles au logis, où ils demeurerent en cet estat pendant un mois, que la peau & le poil de la teste leur tomberent entierement : Neantmoins c'est de ce bois-là qu'on fait tous les pots ou la pluspart, dans quoy l'on purifie le Sucre, car lors qu'il est sié, & que les aix en sont secheez au Soleil, le venin s'en évapore.

Comme cet Arbre est un venin dans son suc, de mesme la Mancenille l'est en son fruit, qu'on estime estre un poison aussi violent que celuy de la Cassave. Le fruit ressemble aux Pommes de Saint-Jean, & l'on dit que c'est un de ces venins dont les Indiens Cannibales ont accoûtumé d'empoisonner leurs fleches.

Puis que j'ay nommé la Cassave, il est à propos qu'elle vienne au rang des venins, quoy qu'en la ménageant comme il faut l'on en fasse de bon pain. C'est plûtost un Arbrisseau qu'un Arbre, les scions n'en estant pas plus gros que le manche d'un balay, tortus & mal faits, mais cela n'importe, car les feüilles sont assez espaisses pour les couvrir ; & ils croissent par

touffes ou moissines, & toûjours par nombres impairs, comme cinq, sept, neuf ou onze; chaque feüille large d'un poulce, & de six ou sept poulces de long, d'un verd-obscur, & se retournant à l'envers du devant en arriere. Quant à leurs racines j'en ay déja parlé & décrit leur grosseur, la maniere qu'elles croissent & quel en est l'usage.

La Coloquinte est un aussi beau fruit qu'on en puisse voir, de la grosseur d'un œuf d'Autruche, mais qui est de si mauvais goust qu'une cueillerée est capable de gaster tout un potage; l'écorce en est unie, de diverses sortes de verd, entrelacé de gris-violet, de jaune & d'incarnat changeant.

Ensuite de celuy-là vient l'Arbre de la Casse, qui de tous les Arbres que je sçache est celuy qui croist le plus en peu de temps; j'en semay un grain de la semence, qui est fort petite, & dans un an il creut jusqu'à la hauteur de huit pieds, & le tronc devint aussi gros qu'un bâton avec quoy l'on a accoustumé de marcher. La feüille de cet Arbre est comme celle d'un Fresne ordinaire, mais beaucoup plus longue, & d'un verd plus obscur: le fruit lors qu'il est meur, justement de la couleur d'un boudin noir & fait de la mesme sorte, mais plus long. J'en ay veu qui avoient plus de seize poulces de long, la pulpe en est purgative, & rafraîchit grandement les rins.

Mais parce que nous voulons rassembler les Arbres veneneux & les plantes qui sont de cette nature, tous ensemble, autant qu'il nous est possible, afin qu'ils n'embarassent point une autre feüille, nous mettrons une plante entre les Arbres, qui ressemble si fort à la Canne de Sucre, qu'à peine peut-on discerner l'une d'avec l'autre: Et cette plante a cette qualité que quiconque la mache & en succe le jus, la langue, la bouche & la gorge luy enflent tellement, qu'ils l'empeschent de parler pendant deux jours, à quoy il n'y a point d'autre remede, que je sçache, que la patience.

Les Arbres qui portent les Tamarins ne faisoient que d'estre nouvellement plantez dans l'Isle, lors que j'en sortis, & le Palmier qu'on admire tant à cause de ses deux rares proprietez du vin & de l'huile, commençoit d'y estre planté, le plant nous en ayant esté apporté des Indes Orientales; mais le vin qu'il rapporte se peut plûtost appeller un breuvage agreable qu'un vin; on le recueille en cette maniere. On coupe l'écorce en certains endroits de l'Arbre où l'on puisse mettre une bouteille à propos pour recevoir la

liqueur, laquelle se peut conserver un jour & non pas davantage, mais il faut advoüer que c'est une liqueur fort delicieuse.

Aprés avoir parlé des Arbres veneneux, & des plantes mortiferes, il est à propos que nous parlions à present de celles qui nous peuvent donner de l'appetit, mais afin de ne tomber pas tout d'un coup sur celles qui sont les meilleures, je veux commencer par les moindres fruits qui soient dans l'Isle, entre lesquels sont le Figuier & le Cerisier, qui quoy qu'ils ayent des noms fort agreables, ne sont naturellement ny utiles ny de bon goust.

Le Figuier est fort grand, mais il porte un fruit qui est tres-petit, & si peu considerable que je n'ay jamais veu personne en manger: leurs feüilles n'ont point aussi de rapport à la figure des feüilles de nos Figuiers ny ne sont si grandes de la cinquiéme partie, le corps de l'Arbre selon que je l'ay pû remarquer estant aussi grand que le sont les Ormeaux ordinaires en Angleterre.

Le Cerisier n'est pas si grand, mais le fruit en est tout à fait inutile, il ressemble en quelque facon à la couleur de la Cerise, & la figure n'en est pas fort dissemblable, ce qui fait que les Habitans luy ont donné ce nom-là.

Ceux qui viennent aprés sont des fruits qui sont plûtost propres à servir pour les sauces que pour les alimens, & sont bons pour aiguiser nostre appetit, tels que sont les Citrons, les Oranges, les Limons & les Limes.

Le Citronnier est un petit Arbre, quoy qu'il porte un gros fruit, & ils sont si mal appropriez, que l'Arbre les renverse à terre, & la pluspart du fruit touche & porte à terre, le tronc en estant d'une couleur obscure, la feüille faite comme celle du Limon, mais d'un verd fort obscur & enfoncé. Nous avions une grande quantité de ces fruits lors que nous y abordâmes au commencement, mais ils furent tous détruits, parce que nous n'avions point d'autre sucre que des Mascoüades, qui ne sont pas propres à les confire, outre qu'il y avoit lors peu de personnes qui eussent l'industrie de le faire.

Les orangers n'y viennent pas bien, ny les fruits n'en sont pas si agreables que ceux des Bermudes: ils sont fort gros & pleins de suc, mais ils ne sont pas si delicieux que ceux de cette Isle; outre qu'ils sont pleins de semences, & leur peau n'est pas aussi d'un si bel orangé, ny si épaisse, & partant n'est pas si propre à estre confite. Les Arbres pour la pluspart n'y durent pas plus de sept ans en leur vigueur, & puis ils dechéent.

Le Limonier est beaucoup mieux fait & plus grand ; mais cet Arbre ne se rencontre que par-cy par-là espars dans l'Isle ; J'en ay veu quelques fruits qui estoient fort gros & pleins de suc dont l'odeur estoit tres-excellente. Je ne descriray point leurs feüilles non plus que celles des Orangers, parce qu'elles sont assez connuës en Angleterre.

L'arbre qui porte les Limes ressemble aux houx qui sont en Angleterre, & est aussi temply de piquants ; si l'on en fait une haye autour de la maison, c'est une défense assez bonne contre les Negres, dont les corps nuds ne peuvent pas y entrer qu'avec de grandes difficultez ; c'est aussi une palissade tres-asseurée contre les Bestiaux : il croist ordinairement de la hauteur de sept ou huit pieds, estant fort remply de feüilles & de fruits & de piquants aussi : les feüilles n'en different pas beaucoup de celles d'un Limonier, & le fruit en est si semblable qu'on a peine à les distinguer en estant esloigné d'environ trois toises, si ce n'est qu'il est beaucoup moindre, mais le goust de l'escorce & du jus sont fort differens, car il est bien plus propre pour les sauces que le Limon, mais il n'est pas si bon à manger tout seul.

La Pomme picotée croist sur un Arbre extremement feüillu, & dont les feüilles sont fort grandes, d'un verd enfoncé, & presque de la forme des feüilles des Noyers de par-deça ; le fruit en est fait comme le cœur d'un Bœuf, & presque aussi gros, d'un verd pasle au dehors, avec divers picots dessus, le goust fort ressemblant à celuy d'un Limon moisi.

Celuy qui vient aprés est la Poire picotée, dont le goust est beaucoup meilleur, & qui est aussi bien mieux formée, son fruit ressemblant en figure à nos Poires qu'on appelle de Gréenfield, & d'un verd-pasle entre-meslé d'un peu de jaune vers la tige, mais le corps d'un rouge meslé, en partie cramoisi, & en partie pourpré, avec des points tachetez de jaune, dont le bout grossit un peu plus vers le milieu, & à ce bout il y a une tache ronde d'un gris violent, de la largeur d'un poulce circulaire avec un centre au milieu, & un petit cercle tout autour, & de ce cercle en dedans des lignes tirées jusqu'où finit cette tache ronde de gris violent, avec de faux cercles entre le petit & le grand cercle, sur cette mesme tache de gris violent.

Ces lignes & ces cercles ne different en vivacité de couleur du gris violent, que tout autant qu'il en faut pour les discerner les uns d'avec les autres, & en ce qu'ils sont un peu plus jaunâtres,

Le Grenadier est un fort bel Arbre, les feüilles en sont petites, d'un verd meslé de couleur d'Olive, le bouton gros, bien formé, & d'une veritable couleur d'écarlate; mais les fruits n'en sont pas si gros que ceux qui viennent d'Espagne. Les jeunes Arbres estant plantez de file & en rangs bien épais, font une tres-bonne haye, lors qu'on les taille au sommet avec des forces de Jardinier. Le fruit en est assez connu pardeça, c'est pourquoy il n'est pas necessaire que j'en parle davantage.

Ce sont-là tous les fruits remarquables qui croissent sur les Arbres, en cette Isle, & dont je me puis souvenir, quoy que je croye qu'il y en a encore plusieurs autres.

Le Papa est un petit Arbre, dont l'escorce est jaunastre, les feüilles grandes, & de la forme de celles de l'Arbre de Medecine, mais de la couleur de son écorce, les branches en sortent à quatre ou cinq d'une mesme hauteur, & épanduës presque uniment depuis l'endroit d'où ils poussent hors; jusqu'aux bouts des branches, & environ deux pieds plus haut, il y a d'autres branches qui s'épandent en la mesme maniere, & si l'Arbre croist plus haut qu'à l'ordinaire, il se fait un estage ou deux de ces branches, la cime se rapportant agreablement aux branches, le fruit est un peu plus gros que des naveaux, croissant tout contre l'Arbre où croissent les branches, & sont d'un verd de Saule un peu plus pasle, que le corps, les branches, & les feüilles de l'Arbre.

Quoy que l'Arbre puisse estre mis au rang des Bois, c'est neantmoins le plus mol que j'aye jamais veu; car d'un seul coup de mon cousteau, j'en pouvois abattre un aussi gros que la jambe d'un homme. Nous en faisons bouïllir le fruit, & on le sert avec du Porc salé, comme on fait les Naveaux en Angleterre, mais le Naveau est un fruit beaucoup plus savoureux que celuy-là.

La Goyave croist sur un Arbre, dont le corps & les feüilles ressemblent au Cerisier, mais les feüilles sont beaucoup plus grandes & plus roides, le fruit est de la grosseur d'un petit Citron, & approchant de sa couleur, seulement le haut est un peu moins pointu que celuy du Citron, l'écorce à peu prés de la mesme épaisseur, mais molle, & d'un goust delicat; elle contient au dedans une pulpe pleine de graines, comme une figue, les unes blanches au dedans, & d'autres rougeastres. Ces graines ont cette proprieté que lors qu'elles ont passé par le corps, en quelque endroit qu'on les pose, elles y croissent aussi-tost.

Un des plus considerables Habitans de l'Isle ayant par hazard

The Blossom of the Pomegranate
La Fleur de la Grenade

Page. 117.

The Prickled
La Poire Picotee

Page. 118.

Univers. de S. P. BIBLIOTHECA

appere
Plante
pondit
ses. Ce
tres fo
ference
de la d
les uns
Cét
tions
sent e
ges, &
bout.
apres e
Il y
Cocos
gens d'
tant m
bien i
nomb
de ha
sorten
hauten
somm
d'où s
Ces
Esteuf
coqui
semb
corda
pais,
trou a
ve l'a
mais q
dans d
& dor
quelq
coûte
La
gran

apperceu sa fille qui faisoit ses necessitez, il l'appella, & luy dit : Plantez également ma fille, plantez également, à quoy elle répondit, s'ils ne vous plaisent pas, remuez-les, mon Pere, remuez-les. Ces fruits sont d'un goust different, les uns rudes, & les autres fort doux, de sorte que pour donner la raison de cette difference, quelqu'un dit qu'elle ne pouvoit proceder d'ailleurs que de la diversité du temperament des corps par où elles passoient, les uns estant plus doux, & les autres plus rudes en saveur.

Cét Arbre nous fait beaucoup de dommage dans nos habitations; car le bestail qui en mange en fientant çà & là, ils y croissent en abondance, & font un grand dommage à nos Pasturages, & l'on a beaucoup de peine à les détruire, & en venir à bout. Ce sont les meilleurs fruits à confire qu'on puisse avoir, apres en avoir osté les grains, & l'écorce en estant confite.

Il y a des habitans de l'Isle qui m'ont dit, que les Arbres de Cocos y croissoient, & j'y adjouste foy, parce que ce sont des gens d'honneur, mais je n'en ay jamais veu aucun. Je peux pourtant m'hazarder à décrire la figure qu'ils portent, en ayant esté bien instruit dans l'Isle de S. Jacques, où il y en croist un grand nombre. Ils n'ont ordinairement gueres plus de 80. ou 90. pieds de haut, & quelques-uns jusques à 100. pieds. Leurs branches sortent en divers endroits de l'Arbre, laissant des espaces entre les hauteurs, mais la plus grande quantité est au sommet, & ce sommet panche toûjours un peu; mais les noix croissent à l'endroit d'où sortent les branches les plus basses.

Ces Noix sont de diverses grosseurs, la pluspart comme un gros Esteuf, environnées d'une peau verte, & entre cette peau & la coquille, une substance pulpeuse, qui lors qu'elle est seche, est semblable à l'écorce de l'Arbre du Mangrave, dont ils font des cordages. La coquille de cette noix a prés d'un demy poulce d'épais, qu'on coupe ordinairement à un bout, & l'on y fait un trou aussi grand qu'une piece de trente sols, apres quoy l'on trouve l'amande pleine d'une liqueur tres-claire & d'un excellent goust, mais qui n'est pas des plus saines. Cette coquille est bordée en dedans d'une substance aussi épaisse qu'elle est, de couleur blanche, & dont le goust est beaucoup meilleur que celuy des noix de pardeça, & aussi tendre; les feüilles de cet Arbre sont de mesme couleur que celles de l'Olivier.

La pomme de tartre, croist sur un Arbre plein de branches & de grandes feüilles, & d'un bel aspect, lorsque le fruit est meur, il est

aussi gros qu'une grosse Pomme d'eau, mais justement de la couleur d'une Poire de garde.

Lors qu'il est meur, on le cüeille, & on le garde un jour, & lors il est bon à manger; on fait un trou au petit bout, afin qu'il puisse mieux se tenir dans le plat, assez grand pour qu'une cueillere y puisse entrer à l'aise, & qu'on la puisse recüeillir pour la manger.

Il n'y a point de flanc ou de tarte qui y ressemble plus que fait ce fruit, à la reserve qu'il surpasse de beaucoup toutes les tartes qu'on peut faire par l'Art, quoy qu'il n'y ait que des ingrediens naturels, c'est à dire le goust de fruit, ce qui fait qu'on le trouve tout à fait extraordinaire & admirable. Il y a plusieurs grains dedans, mais qui sont si doux, qu'on les peut rejetter hors de la bouche, mesme avec plaisir.

Je n'ay jamais eu le bon-heur de voir aucun de ces Arbres qui portent les Poires d'Anchois, c'est pourquoy je ne vous en sçaurois dire autre chose, sinon que cet Arbre s'y trouve réellement.

Le Macou est un des plus extraordinaires Arbres que l'Isle produise; le corps & les branches estant par tout garnis de pointes des mieux faites qui se puissent voir.

Elles sont aussi noires que du geay, ou de l'Ebeine polie; quant à leur grandeur, elles sont depuis un poulce jusqu'à sept poulces, aiguës à la pointe, grossissant proportionnellement depuis l'endroit d'où elles sortent du tronc ou de la branche, & ondées comme de certaines lames d'espées que j'ay veuës, depuis la pointe jusqu'à la poignée, & qui font les plus delicats cure-dents naturels qui se puissent voir. J'en ay apporté un gros faisseau avec moy, mais on me les tira de ma cassette pendant le voyage. Cet Arbre est environ de la grosseur d'un saule ordinaire, les feüilles de mesme forme & couleur, mais extrémement roides & dures.

Il porte au sommet un gros trousseau de fruits, que nous appellons des Pommes, mais c'est un fruit dont on ne sçauroit manger, il est aussi bien que ses feüilles, d'un verd de Saule, & quant à leur forme, justement comme celles du Cyprés. Il y a apparence que la nature a trouvé que cet Arbre devoit servir à quelque chose de considerable, car il n'y a point d'homme ny de beste qui le puisse toucher sans en estre blessé. Il est bien fait, le corps en est estroit, ses branches sont bien proportionnées, & le sommet en est rond.

Ceux

Ceux qui approchent en couleur de ceux-là, sont les Datiers, mais les feüilles en sont un peu plus longues. Je ne vous sçaurois dire quelle est la figure de cet Arbre, parce que je n'en ay jamais veu d'Arbres parfaits qui en pussent porter le nom, mais seulement de petits rejettons qui sortoient des racines, de la hauteur de dix pieds.

Le Mangrave est un Arbre si remarquable qu'on ne le doit pas mettre en oubly, car quoy qu'il ne soit pas de l'espece des grands & robustes arbres, neantmoins il est d'une grande estenduë, car il coule de ses membres une sorte de gomme, qui pend ensemble goutte apres goutte, jusqu'à ce qu'elle touche à terre, & alors elle prend racine, & fait une addition à l'Arbre; de sorte que si tous ceux-là peuvent estre reputez pour un seul Arbre, on peut dire qu'un Mangrave peut couvrir une Cornette de Cavalerie tout entiere.

L'écorce de cet Arbre estant bien preparée est fort propre à faire de bons cordages, & les Indiens la rendent aussi fine que du lin, & en font du fil fort fin, dont ils font des Hamacs, & diverses autres choses dont ils se servent: & l'on m'a dit que le linge qu'ils portent est fait de cette écorce-là, comme aussi leurs chaires & leurs sieges.

L'Arbre de Calebasse porte des feüilles du plus beau verd que j'aye point veu entre tous les Arbres de ce Païs-là, & qui en est aussi le plus fourny, mais son fruit n'est pas propre à manger, il est pour la plusspart aussi gros que celuy de Cocos, aussi rond qu'une boule, & aussi verd que les feüilles du mesme Arbre, poly & luisant, ils croissent si prés de l'Arbre, & des plus grosses branches, que jusqu'à ce qu'on les ait cueillis ou coupez, l'on ne sçauroit s'appercevoir qu'ils ayent aucune tige.

De cette boule ronde, l'on en fait des plats, des jattes, & des tasses: car estant creuse au dedans, comme la Noix de Cocos, on s'en sert à divers usages; comme elles sont de differentes grosseurs; des unes pour en faire des Plats, d'autres des Coupes, d'autres des Bassins, & de celles qui sont les plus grosses pour transporter de l'eau, comme on fait avec des Courges ou Callebasses, avec des Anses en haut, comme celles d'un Chaudron, car elles sont beaucoup plus polies & plus fortes que les Courges. Il fait fort beau les voir dans l'Arbre, & elles me paroissent d'autant plus belles, qu'elles sont plus estranges, car par leur maniere d'attachement à l'Arbre sans aucune apparence de tige, elles sem-

blent plustost fendre les Arbres, que croistre sur eux.

Je n'ay veu qu'un seul Arbre en cette Isle qui porte un nom Anglois, qui est le Laurier, dont les feüilles sont si aromatiques, que trois ou quatre de ces feüilles peuvent aisément servir au lieu de Gerofles, de Macis, & de Canelle, dans les sauces où l'on a accoustumé de les employer. Il ne differe point en forme & en couleur de ceux que nous avons en Angleterre.

Le Cedre est sans doute le plus utile de tous les Bois qui sont dans l'Isle, car estant fort durable, & non pas bien pesant, il est bon pour bastir, mais à cause de la douceur & beauté du grain, on en employe beaucoup à faire des lambris, des chaires, des sieges, & autres ustenciles au dedans des maisons; mais comme ils croissent, je n'en ay veu aucun qui fust bien figuré & de bel aspect, les feüilles ressemblent justement à celles du Fresne de pardeçà, sinon qu'elles sont un peu plus grandes.

L'Abre du Mastic ou le Lentisque, est un Arbre fort haut, mais dont le corps est fort menu, c'est pourquoy la nature luy a pourveu de moyens pour le supporter, car il a des esperons ou rejallissemens à plus de sept pieds au dessus de terre, qui sont fixes ou entez dans le tronc, & quelques-uns de ces esperons s'étendent depuis l'Arbre jusqu'à la racine, & sont si larges, qu'on en a fait des Tables de forme ronde, à plus de trois pieds & demy de diametre. Il y a des Arbres qui ont deux ou trois de ces Esperons. Cet Arbre a ordinairement un double sommet, dont l'un est un peu plus haut que l'autre.

Le fruit n'a point de rapport aux autres, il est de couleur de pourpre, & n'a ny peau ny noyau, mais il ressemble plustost à un cancre qu'à un fruit: on l'estime mal sain, c'est pourquoy personne n'en mange, c'est à ce que j'estime la semence de l'Arbre, car on n'en void point d'autre. Les feüilles de cet Arbre croissent à une telle hauteur, que jusqu'à ce qu'elles tombent, l'on ne sçauroit dire comme elles sont faites. Le bois de cet Arbre est mis au quatriéme rang, parce qu'il y en a trois autres qui sont meilleurs. J'ay veu de ces Arbres dont le tronc avoit prés de soixante pieds de haut.

Le Prnuier sauvage est moindre que le Lentisque, & porte un fruit qui ressemble aux Prunes sauvages de pardeçà, le corps en est étroit, & bien formé, ses branches sont proportionnées, & son bois est excellent & de durée.

Le bois rouge est un fort bel Arbre, mais qui n'est pas si

haut que le Lentisque, c'est un bois excellent à travailler, car il n'est pas si dur que d'autres, ce qui fait que les Ouvriers ne rompent pas si souvent leurs outils en le travaillant, & qu'ils le recommandent pardessus tous les autres. C'est un Arbre de moyenne grosseur, dont le corps n'a pas plus de deux pieds & demy de diametre.

Le bois jaune piquoté est estimé aussi bon en toutes manieres que le bois rouge, c'est un bois fort, & qui est de durée, bon à bastir, & pour toutes sortes d'usages dans les maisons.

Le bois de fer s'appelle de la sorte, à cause de son extreme dureté; qui est accompagnée d'une telle pesanteur, qu'on ne s'en sert gueres dans les bastimens, outre que les Ouvriers se plaignent qu'il rompt tous leurs outils. Il est bon pour tous les usages du dehors des maisons, car le Soleil ny la pluye ne le peuvent ramollir en aucune façon. On s'en sert fort pour les Roüets dentelez des Moulins.

Le bois de vie s'employe çà & là pour le mesme usage, lorsqu'il ne s'en trouve plus de celuy-là, mais comme on ne joüe gueres à la boule en ce pays-là, on s'en sert fort peu, on l'envoye ordinairement en Angleterre, où on l'employe à divers usages, comme à faire des Boules, des Cabinets, des Tables & des Gueridons.

Le Locuste est un Arbre, qu'on peut en quelque façon comparer à une Colomne Toscane, plaine, massive & rurale, comme un robuste Laboureur; car le fardeau qu'elle porte, estant pesant, elle doit avoir un corps basty proportionnement, pour porter un si grand poids.

Ce rare Architecte Vitruve, prenant le modelle des Arbres pour faire ses plus exactes Colomnes, rejette celles qui sont torses, vinées & figurées, & la Colomne Atticurge, qu'il dit estre une Colomne quarrée; & celles qui sont enflées par le milieu, comme malades d'une Tympanie ou Hydropisie, & choisit les plus droites, les plus exactes, & les mieux formées, pour porter le fardeau qu'elles soustiennent. De sorte que considerant ces Arbres, & trouvant qu'ils respondent si bien à la proportion des Colomnes Toscanes, je n'ay peu m'empescher d'en faire la comparaison: car des Colomnes ne sçauroient mieux ressembler à des Arbres, que ces Arbres ressemblent aux Colomnes Toscanes, en la maniere qu'il les descrit.

J'ay veu un de ces Arbres, & mesme plusieurs, dont le tronc avoit quatre pieds de diametre prés de la racine, & cinquante

pieds de haut, allant tousiours en diminuant avec tant de proportion, qu'il sembloit qu'on en eust pris le modelle sur ces anciens vestiges, que Philandre avoit mesurez avec tant d'exactitude, qui est d'une troisiesme partie de toute la sagesse, ont la verge en montant, qu'on estime estre la diminution la plus agreable.

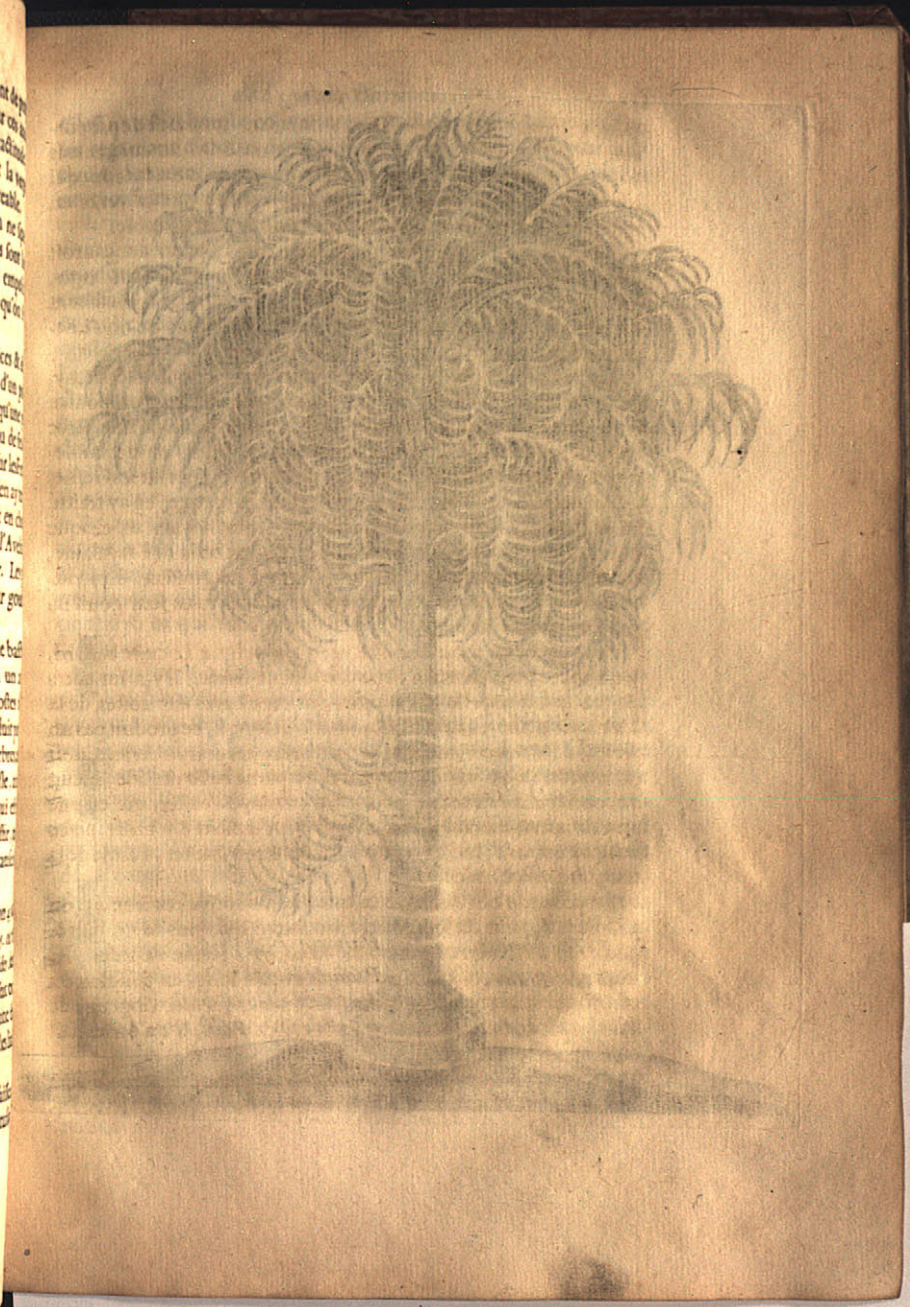
Le Chef est si bien proportionné à son corps, qu'on ne sçauroit dire qu'il soit trop pesant, ou trop leger, les branches sont larges, les scions, les feuilles & les noix si espaisses, qu'elles empeschent la veuë de passer au travers, & sont si unies à la cime, qu'on s'imagineroit pouvoir marcher dessus sans enfoncer.

Les noix sont pour la pluspart longues de trois poulces & demy, & larges d'environ trois poulces, & ont un peu plus d'un poulce d'espaisseur, la coquille est aussi un peu plus espaisse qu'une piece d'un demy escu, & de couleur d'un rouge-brun, ou de feuille-morte, les feuilles plus grandes que celles qui croissent sur les Fresnes en Angleterre. Je ne parleray point des bois, parce que j'en ay traitté en parlant des bastimens; Il y a trois ou quatre noyaux en chaque noix, & entr'eux une certaine pulpe, comme celle de l'Avelaine, devant que le noyau soit parvenu à sa parfaite grosseur. Les pauvres s'en sont nourris au temps de la famine, mais leur goust ne me plaist point du tout.

Il y a encor un autre Locuste, qu'on appelle le Locuste bastard. Il est beau à voir, mais il n'est pas de longue durée. Il y a un autre Arbre qu'on appelle le Palmite, qui croist pres des costes de la Mer, qui estant une terre sablonneuse & legere, ne produit pas un terroir assez nourrissant pour la nourriture des grands Arbres, aussi ne trouvera-t-on pas dans toute cette partie basse de l'Isle, aucun Arbre assez considerable pour estre employé à bastir, qui est une grande incommodité à ceux qui auroient dessein d'y bastir, parce qu'il est impossible d'en transporter des terres hautes, à cause de la difficulté des chemins.

Le corps de cet Arbre, à ce que j'ay veu, est d'environ 45. ou 50. pieds de haut, & le diametre peu souvent de plus de 15. ou 16. poulces; l'Escorce est purement cendrée, pleine de rides, les feuilles ont environ deux pieds & demy de long, en faisseaux ou moissines, tout de mesme comme si l'on prenoit une vingtaine de Pannonceaux ensemble, avec leurs costez plats, & qu'on les liast aux bouts les plus larges.

Ils couvrent les maisons de ces faisseaux, posant chaque faisseau sur des Lates, les uns un peu sur les autres, comme on fait les tuiles.



The Yonge
Le Ieune
Palmeto Royall
Palmite Royal
Echelle de 8 Pieds

Page . . 125.

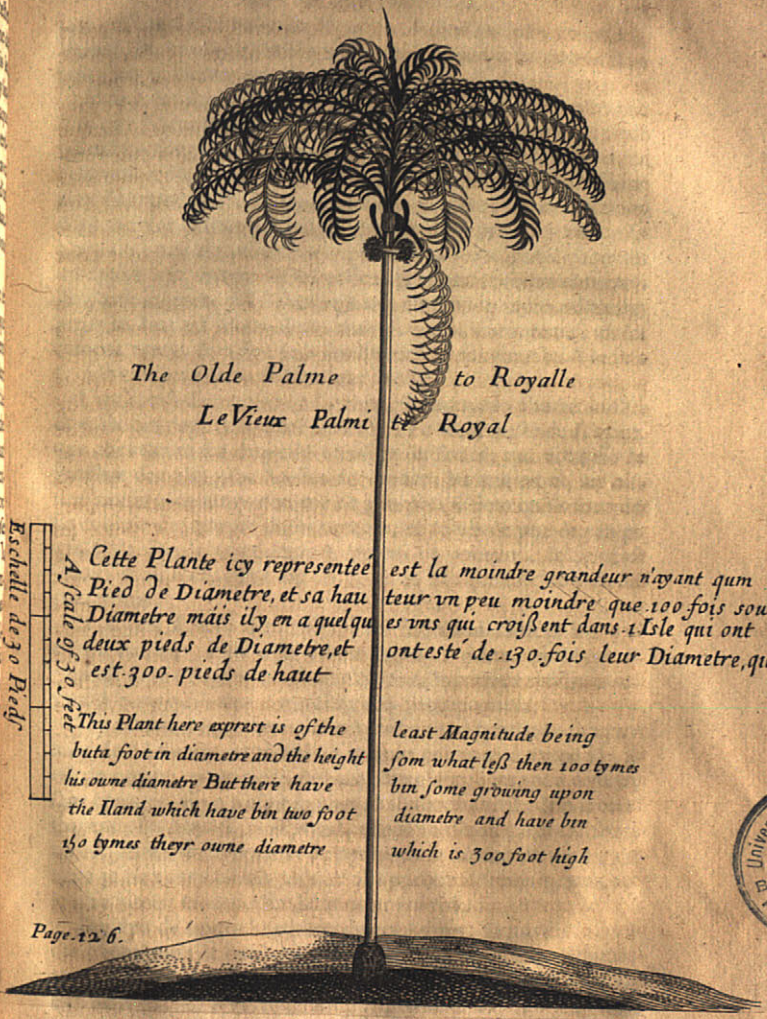
C'est une fort bonne couverture & qui dure long-temps ; & en les regardant d'embas de la place, elles representent la plus jolie figure de toutes celles que j'aye veuës de cette sorte, ces feüilles ne croissent en nul autre endroit qu'à la cime des Arbres.

Il y a une autre espece de Palmite, qui comme il y a une addition à son nom, il y a aussi une addition à sa nature : car je croy qu'il n'y a point d'Arbre plus magnifique ny plus Royal croissant sur la terre que celuy-là, ny qui luy soit égal en beauté & en grandeur, car il surpasse tellement les autres en ces deux qualitez, que ceux qui le verroient ne sçauroient s'empescher de l'aymer, comme j'ay fait, avec passion, fondé sur l'authorité des Anciens, car si Xerxes ayma tant le Platane de Lidie pour son âge, pourquoy ne pourray-je pas aymer cet Arbre pour sa grandeur ? Je croy qu'il y a plus de femmes qu'on ayme pour leur capacité que pour leur âge, si la beauté est jointe, comme cela se rencontre icy ; c'est pourquoy je suis resolu de suivre la multitude, qui suivent tous ce chemin-là, mais quoy que pour en representer la veritable forme & les couleurs, sans l'ayde du Pinceau, il faudroit avoir une plume mieux taillée que la mienne, je veux neantmoins en décrire les Dimensions le plus exactement que je pourray, ce qui contribuëra beaucoup pour en faire connoistre la beauté.

Mais en premier lieu je vous demanderay permission de le representer en son enfance, qui est à dix ou douze ans, auquel temps il a environ dix-sept pieds de haut, son corps, ses branches & la partie qui touche la terre ressemblant presque à une Escritoire d'Ivoire faite autour, ronde au fond, & ventruë comme cette partie qui tient l'encre & le tronc ou le corps de l'Arbre, s'amoindrissant comme la partie qui enferme les Plumes, mais qui est tournée par un Ouvrier beaucoup plus expert, & une partie de ce corps, en partie tannée, & en partie de couleur de pourpre, avec des Anneaux meslez de blanc & de verd qui l'environnent, qui sont à six poulces les uns des autres. Ce tronc est d'environ six pieds & demy de haut, surquoy croist le fond de la tige mince comme des feüilles de Parchemin, s'enveloppans les unes les autres si serré qu'elles font un tronc continu, de la mesme grandeur, par l'espace de deux pieds & demy au dessus de l'autre, chacune de ces pellicules portant une tige, qui diminuë si insensiblement depuis la peau jusqu'à la pointe, qu'il n'y a que celuy qui a fait toutes les belles choses qui en puisse faire de pareilles.

Ces tiges ou ces branches sont de diverses longueurs, celles qui sont les plus interieures, sont les plus hautes, & chacune de ces tiges sont ornées de feüilles, commençant un peu depuis les pellicules jusqu'au point, & toutes ces feüilles comme des cylindres, aiguës à chaque bout, & plus grosses au milieu : Chaque partie du tronc qui est l'enveloppe des pellicules, d'un pur verd-pré, brillant comme du parchemin teint en verd, & poly avec une pierre à polir, & toutes les branches avec les feüilles, d'un vray verd gay qui s'épandent de chaque costé, & les plus hautes huit pieds au dessus du tronc verd, l'autre est disposée pour faire une belle cime à un si beau tronc.

Les branches poussent hors du milieu ou partie interieure de l'Arbre, une à la fois, & si bien enveloppées & serrées, que c'est plûtost une pique qu'une branche avec des feüilles, & cette pique tend toûjours vers l'Est, mais estant ouverte par la chaleur du Soleil, elle espand ses feüilles en dehors, & alors la branche qui est la plus avancée ou l'aisnée au dessous se flétrit & panche en bas, & emporte avec soy la pellicule qui la porte, & ainsi tant elle que la pellicule qui la porte deviennent rougeastres, & pendent comme une feüille-morte, jusqu'à ce que le vent les emporte, & alors la pique d'enhaut devient une branche & toutes ses feüilles sont ouvertes ; lors il pousse une autre pique, & lors la branche la plus proche & la pellicule d'embas tombent comme la precedente, & ainsi l'Arbre se hausse de plus en plus à mesure que cette branche prend lieu, & qu'une pique & une feüille-morte viennent à la place, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa hauteur parfaite, ce qui n'arrive qu'aprés cent ans ; à l'âge de trente ou quarante ans il porte fruit, mais long-temps auparavant ce temps-là, il change de figure, son ventre estant diminué, en partie par la multitude des racines qu'il pousse en terre, la nature prevoyant le grand poids qu'elles doivent porter, la peine qu'elles doivent souffrir, lors que le vent s'attache à une si grosse teste dont elles doivent estre couronnées, & en partie par la substance qu'elles doivent donner pour la nourriture du corps ou du tronc de l'Arbre, de sorte qu'aprés cela il devient comme une torche, sans diminuer plus qu'une fléche bien faite, & presque aussi droit ; son corps estant lors d'une vive couleur cendrée, avec quelques pommeleures vertes, les pellicules de la Cime retenans toûjours leur douceur & leur verdure, sans autre changement qu'un peu dans la figure, qui est une petite enfleure pres du



The Olde Palme to Royalle

Le Vieux Palmi t Royal

Cette Plante icy representeé est la moindre grandeur n'ayant qum
Pied de Diametre, et sa hau teur vn peu moindre que 100 fois sou
Diametre mais il y en a quelqu es vns qui croiſsent dans 1 Isle qui ont
deux pieds de Diametre, et ont esté de 190. fois leur Diametre, qui
est 300. pieds de haut-

This Plant here exprest is of the least Magnitude being
buta foot in diametre and the height som what leſs then 100 tymes
his owne diametre But there have bin some growing upon
the Iland which have bin two foot diametre and have bin
150 tymes theyr owne diametre which is 300 foot high

Univers. de S. P. Ms. BIBLIOTHEC. Pr. de Philo Sinic. Lugd.

ſieu qui
Vrinal,
juſqu'au
Mais
lors que
beauté e
l'elevati
avec be
elles av
alors il
ou app
licules
petits a
rement
ſe ferve
L'un
& entre
une che
groſſieu
tres ja
la cou
aprés,
jaune,
porter
Il eſt
trême
n'en eſ
vent ſi
J'ay
haut d
eſt de
ſans ch
ſequen
verds,
tes; je
je n'ay
J'ay
deux c
m'ont
en vie

lieu qui touche le tronc ou le corps, & presque ressemblant à un Vrinal, de sorte que l'enfleure qui estoit au corps, est eslevée alors jusqu'aux pellicules ou escorces d'enhaut.

Mais à cet âge-là les branches ne se tiennent pas si droites que lors que l'Arbre estoit en sa jeunesse, mais il a une aussi grande beauté en son abaissement & en sa declinaison, qu'il avoit en l'eslevation de ses branches, lors que sa jeunesse les faisoit sortir avec beaucoup plus de violence & de vigueur, & neantmoins elles avoient deslors un peu de panchement vers la pointe. Et alors il y a une augmentation à sa beauté par deux grands supports ou appuis, qui sortent de ses costez, pres de l'endroit où ces pellicules se joignent à l'Arbre, qui ont environ trois pieds de long, petits au lieu où ils croissent, mais plus gros en montant, entierement verds, & à peu prés semblables au fer dont les Verriers se servent pour faire fondre leur soude.

L'un croist d'un costé de l'Arbre, & l'autre de l'autre costé, & entre ces deux de mesme hauteur, de chaque costé de l'Arbre, une cheveleure sur laquelle croissent les fruits, qui sont de la grosseur des plus gros Raisins de France, les uns verds, les autres jaunes, les autres couleur de pourpre, & lors qu'ils sont de la couleur de pourpre ils sont meurs, & tombent peu de temps aprés, & alors le jaune devient couleur de pourpre, & le verd jaune, & ainsi chacun à son tour, jusqu'à ce que l'Arbre cesse de porter fruit.

Il est fort difficile d'atteindre à ces fruits-là à cause de leur extrême hauteur, aussi n'en valent-ils pas la peine, car le goust n'en est pas fort agreable, si ce n'est aux Pourceaux qui les trouvent si bons qu'ils s'en engraissent fort promptement.

J'ay veu un Negre avec deux petits bouts de corde monter au haut de l'Arbre & en recüeillir le fruit environ ce temps-là ; il est de quatre-vingt pieds de haut, & continuë en cette figure, sans changer, si ce n'est à mesure qu'il devient vieil, & par consequent plus haut & plus grand, estant toûjours garni de fruits verds, jaunes & de couleur de pourpre, se suivans les uns les autres ; je ne vous sçaurois pas dire s'ils portent des bourgeons, car je n'ay jamais monté assez haut pour les voir.

J'ay veu de toutes les especes de ces Arbres, depuis dix jusqu'à deux cens pieds de haut, & quelques-uns des anciens Habitans m'ont dit, que lors qu'ils commencerent d'aborder dans l'Isle, ils en virent qui avoient trois cens pieds de haut, & j'ay diverses rai-

sons pour me persuader & m'induire à le croire, car entre ceux que j'ay veu croistre encor, il y en avoit qui avoient deux cens pieds de haut, & dont le diamettre du tronc aprés l'avoir mesuré, estoit de seize poulces.

Je rencontray une fois dans un Bois un Arbre estendu sur la terre, qui paroissoit y avoir demeuré long-temps, car le jeune Bois estoit tellement crû tout autour, que me tenant à un bout je ne pouvois pas voir l'autre, mais ayant deux Negres avec moy qui estoient des Bucherons, je leur fis couper le bois qui croissoit autour de l'Arbre, afin que je pusse aller de l'autre costé, ne croyant jamais qu'ils en pussent venir à bout, tant il y avoit d'affaire, & neantmoins on en avoit coupé & emporté une bonne partie ; je mesuray le diamettre de son tronc, & trouvay qu'il estoit de vingt-cinq poulces.

Que si l'on calcule par la regle de Trois, en disant, si seize poulces de diamettre font 200. pieds de haut, combien feront vingt-cinq poulces ? Et par cette regle on trouvera qu'il doit avoir 312. pieds de haut. Mais toutes les branches de cet Arbre en avoient esté emportées, de sorte que je n'en pus voir aucune. Mais ayant mesuré une branche d'un de ces Arbres de 200. pieds de haut, je trouvay qu'elle avoit 25. pieds de long ;

16. Z 200.
25. 312.

200. Z 25.
312. 39.

De sorte que par cette mesme regle, si 200. pieds de haut portent une branche de 25. pieds de long, combien fera un Arbre de 312. pieds de haut ? Et je voy par la mesme regle, qu'elle doit estre de 39. pieds de long, & un de ces Arbres, aprés qu'il commence à porter fruit, n'aura pas moins de vingt branches à la fois, mais beaucoup plus lors qu'il sera avancé en âge, la moitié de ces branches ayans cette mesme longueur-là.

J'ay veu une branche d'un de ces jeunes Arbres de 200. pieds de haut, qui estoit tombée & qui s'estoit separée de l'Arbre en tombant à vingt pas delà, ce qui me faisoit estonner d'où elle

pouvoit

pouvoit venir, car l'Arbre estant si haut, les branches perdent beaucoup de leur grosseur & de leur longueur par leur distance, mais lors qu'elles sont sur la terre, où l'on en peut prendre la juste mesure, on trouve ce qu'elles sont au vray.

C'est une chose admirable de voir la forme de ce scion ou de cette branche, qui n'a pas plus de deux poulces de large où elle se joint à la pellicule, & s'amoindrit de la largeur depuis ce bout jusqu'à la pointe, qui est de vingt-cinq pieds de long, si insensiblement qu'on ne sçauroit discerner où est la diminution. Elle est si douce, si égale, si ferme & si roide, que quoy que ce ne soit pas du Bois, elle est beaucoup plus forte & capable d'endurer le mauvais temps, ou aucune maniere de ligature. Les feüilles qui croissent sur cette tige, sont toutes (si ce n'est vers la pointe) de deux pieds de long; cette partie qui touche la tige est petite, mais assez forte pour porter la feüille, & a une petite tige courte, où croist la feüille, & cette feüille est aussi bien faite que la tige, croissant par degrez, pour faire deux poulces de largeur au milieu, & perdant cette largeur insensiblement jusqu'à la pointe.

Ces feüilles sont minces, mais assez robustes pour souffrir les vents les plus forts qui soufflent, sans estre rompuës, & ne sont pas éloignées les unes des autres de plus de quatre poulces, laquelle multiplicité de feüilles augmente d'autant plus la beauté de l'Arbre.

Lors que cet Arbre quitte son ventre & croist en diminuant de figure, il attire parmy ses racines une partie de la terre qui l'a engendré, environ deux pieds au dessus du plan de la terre voisine, & parce qu'elle est retenuë par une infinité de petites racines, qui sortent du tronc, elle y demeure ferme & ne tombe point; le dehors de cette terre a environ un pied de tour, plus large que le diamettre de l'Arbre, de sorte que si le diamettre est d'un pied, le diamettre de cette terre est de trois pieds au haut, mais un peu plus en bas. Si cette terre estoit belle, polie & assez grosse, on pourroit dire que ce seroit le piedestal de cette Colonne Corinthienne, le Palmite Royal.

Mais ce qui manque dans le piedestal est suppleé dans les dimensions de la Colomne, car l'on ne donne à la Colonne Corinthienne en longueur que neuf de ses diamettres, & celle-cy ne demande pas congé d'en prendre 150. ce qui la rend d'autant plus belle, puis qu'elle a une force suffisante pour supporter le

faix qu'elle porte : Et pour l'Architrave, la Frize & la Corniche, elles ne sont pas à comparer à la beauté du chef de cette Colomne, ensemble avec le fruit & les supports : Et je croy que si Vitruve avoit esté dans les endroits où croist cette Colomne, il auroit changé tous ses ornemens & garnitures de Colomnes, selon le modelle de celle-cy. Et quoy que la Colomne Corinthienne soit une Colomne lascivement parée, comme une Courtisane, & participant en cela, comme font toutes les inventions du lieu où elles ont pris leur naissance, Corinthe ayant esté sans contredit une des plus delicieuses Villes du monde, neantmoins celle-cy ne manque rien à sa beauté, quoy qu'elle soit chaste, ce qui la rend d'autant plus digne d'admiration & de loüange.

J'ay encor une chose à dire de cet Arbre, qui est que non seulement la racine qui produit toutes ces beautez, est digne de loüange à leur égard, mais elle est aussi digne d'admiration & d'estonnement, en ce qu'estant un Arbre d'une telle hauteur ayant la racine d'une si vaste estenduë, que depuis le bout des branches d'un costé jusqu'au bout de la tige de l'autre, il y a 78. pieds, sur qui les vents ne peuvent qu'ils n'ayent beaucoup de pouvoir & de force, neantmoins je n'en ay veu aucun qui fust renversé, ny aucunes des racines de cet Arbre qui fussent plus grosses que les plumes d'un Cigne : mais le nombre en est grand & elles s'attachent aux Rochers, qui les tiennent extremement fermes.

Le bois de cet Arbre est si dur & si fort, que la pluspart des haches & des coignées qu'on employe pour l'abattre, se rompent en travaillant, ce qu'elles meritent bien, pour la hardiesse qu'elles ont de vouloir renverser un si bel Arbre.

L'usage que nos Habitans en firent au commencement de leur entrée en cette Isle, devant qu'ils sçeussent la maniere d'en faire des Bardeaux, estoit de scier le corps de ces Arbres d'une telle largeur, qu'ils pussent aller depuis un des bouts de la maison jusqu'à l'autre, car ils estoient creux, & en les sciant en long, ils faisoient deux concaves, qu'ils croisoient ensemble, mettant les costez creux en haut, & où ils se serrent, l'un pour couvrir l'autre, la partie creuse en bas, & de mesme par toute la maison. Et c'estoit-là l'usage qu'ils faisoient de ces Arbres, ce qui fit qu'on en destruisit un fort grand nombre.

Mais je ne sçay si je ne vous ay point ennuyé en vous nommant un si grand nombre d'Arbres, c'est pourquoy je cesseray

d'en parler, mais je diray seulement, qu'en quelque lieu que j'aye esté en partant du lieu de ma demeure, soit à l'Orient, soit à l'Occident, au Septentrion ou au Midy, à quatre milles delà, j'ay toûjours trouvé des Arbres que je n'avois point veus auparavant, & pas un de tous ceux que j'ay nommez cy devant, dont il y en avoit plusieurs qui estoient extremement grands & beaux, & d'autant plus qu'on approchoit du milieu de l'Isle, d'autant plus les Arbres estoient grands & leurs feüilles aussi, à proportion des Arbres de cent pieds de haut jusqu'à ceux de vingt en diminuant, & des feüilles de dix-huit poulces de long, avec leur largeur proportionnée à la longueur, jusqu'aux plus petites qui n'ont qu'un demy poulce de large, comme sont celles que portent la plusspart des Arbres qui sont prés le Pont, & prés de la Mer aussi: par tout l'on en voit un grand nombre & qui sont tous tels que j'ay dit cy-dessus, & la raison que j'en ay donnée cy-devant est cause de cette difference, parce que le terroir du plus haut de l'Isle est tres-fertile & gras, & celuy des costes de la Mer, leger & sablonneux. Et dans le partage ou separation des branches de ces Arbres que je n'ay point nommez, il en sort des excressences dignes d'estre considerées à cause de leurs formes, & qui sans doute ont des proprietez medecinales, comme le Guy & le Polypode de par-deça, & beaucoup plus grandes & plus frequentes, mais on manque de gens d'esprit pour en découvrir les vertus.

Il y a outre les feüilles de Laurier, qui comme je vous ay dit, peuvent servir de Gerofles, de Macis & de Canelle, deux autres sortes d'Espices, le Gingembre & le Poivre rouge : Le Gingembre est une racine qui pousse des Espics qui ressemblent à ceux du Froment, mais qui sont plus larges & plus espais, car ils couvrent la terre de sorte qu'on ne la peut voir ; ils sont de la couleur d'un Papegay, le bouton de couleur d'Ecarlate. Lors qu'il est meur l'on en arrache les racines, retranchant les Espics, & on les met entre les mains d'un Garde, qui employe plusieurs jeunes Negres à les grater & en oster l'escorce exterieure, avec de petits cousteaux ou ratissoirs de fer ; il faut qu'ils en ostent toute l'escorce exterieure, pour amortir l'esprit, car sans cela il croistroit toûjours. Ceux qui ont du Gingembre, & n'ont pas de gens pour l'accommoder de la sorte, sont obligez de l'eschauder dans l'eau, pour amortir l'esprit ; mais ce Gingembre-là n'est pas si bon que l'autre, car il devient dur comme du bois, & noir, au lieu que celuy qui est ratissé est blanc & mol, & a le goust plus pur & plus net.

Il y a deux sortes de Poivre rouge, dont l'un est si semblable au Coral qu'on met aux Hochets des enfans, qu'on a de la peine à les discerner à deux pas de là, estant de couleur cramoisie & écarlate mélées ensemble : le fruit en est d'environ trois poulces de long, & est plus brillant que le Coral le mieux poly. L'autre est de la mesme couleur, & aussi brillant, mais fait comme un gros bouton de manteau ; l'un & l'autre d'une mesme qualité, si forte & si violente, que lors qu'on ne fait qu'en rompre l'écorce, il envoye une telle vapeur aux poulmons, qu'elle fait tousser tout le monde par l'espace d'un quart-d'heure apres qu'on a remué le fruit ; mais lors qu'on le nettoye l'on tousse incessamment. Les Espagnols aiment fort cette épicerie, & en employent dans toutes leurs viandes, & dans les sauces qu'ils veulent estre piquantes, car il n'y a point de haut goust pareil à celuy-là ; & les aulx sont froids à son respect. Il croist sur un petit arbrisseau, qui n'est pas plus grand qu'un Groisellier.

Ayant enflâmé cette feüille d'une chaleur brûlante, il est à propos d'en appliquer une plus froide, qui est telle, qu'elle est froide au troisiéme degré, sçavoir le Concombre, dont nous en avons qui sont tres-excellens, depuis le commencement de Novembre jusqu'à la fin de Février, mais apres cela le temps devient trop chaud. On s'en sert de Salades pour rafraîchir, avec de l'huile, du vinaigre, & du poivre ; on les mange aussi chauds à l'Estuvée ou Frits, dont on fait des sauces pour le Mouton, le Porc, les Cocqs-d'Inde, & les Canes de Moscovie. Je n'ay veu que deux Oyes dans l'Isle, en la maison du Gouverneur.

L'on y a aussi des Melons pendant ces quatre mois-là, mais devant ou apres, le temps est trop chaud, ils sont pour la pluspart plus gros qu'en Angleterre. J'en ay veu de coupez qui avoient quatre poulces d'épais, ils rendent plus d'eau en les mangeant que ceux de pardeça, ce qui fait aussi qu'ils sont plus mal sains ; l'on n'en prend point d'autre soin apres qu'ils sont semez en terre, sinon qu'on les sarcle souvent, j'en ay veu qui avoient seize poulces de long.

Le Melon d'eau, est un des meilleurs fruits qui y croissent, j'en ay veu d'aussi gros qu'une valise dans laquelle il y auroit un habit, d'un beau verd engrelé de jaune pasle ; en quoy la nature s'est tellement divertie en la disposition de ces figures, qu'encor qu'elles se rencontrent dans toutes les parties de ce fruit-là, neantmoins elles varient de sorte, & sont diversifiées en tant de manieres,

n est si fenti
, qu'on a d
couleur cra
st d'environ
ral le mieux
ut, mais fai
tre d'une m
on ne fai
poulmon,
n quart-d'h
ettoye l'on
épicerie, l
les sauces
aut goust
ll croist
roisellie
ulante, il
elle, qu'il
, dont
ement de
emps dev
ur, ave
usi chau
Mouter
n'ay vu
r.
là, mais
r la plu
qui
hangeme
l ains
ca en
t beaup
oisist (
ves in
mme
orqu'il
mmen
gmen

The Plantine
le Bananas
Bloßomd
en Fleur
Page 173
Eschelle de 8 Pieds

qu'on ne sçauroit trouver aucun quarré, ny aucun cercle sur l'écorce, qui soit semblable à l'autre, outre que toute l'écorce en est aussi douce que du verre poly.

Ils demeurent sur terre à l'endroit où ils sortent, car la tige contre qui ils croissent n'a pas assez de force pour les porter ailleurs. Ce fruit qui ressemble presque à une Pomme au dedans quant à la couleur, mais qui quant au goust ne ressemble à aucun des fruits d'Angleterre, est aqueux & insipide, neantmoins l'on y en mange une quantité prodigieuse à la fois, comme deux ou trois pieces coupées en rond aussi grosses comme un pain de dix sols, & épaisses d'un poulce ; l'on estime que c'est un excellent rafraîchissement, & qu'ils sont fort bons pour la Pierre. La Graine a d'elle-mesme une si grande force de teindre en couleur de Pourpre, qu'elle teint l'endroit du fruit qu'elle touche de cette couleur-là, & jusqu'à ce qu'elle le fasse, c'est un signe que le fruit n'est pas encor meur. L'on estime que les plus gros sont les meilleurs, ils sont extrémement remplis de grains, qui s'écartent si aisément, qu'on n'en est aucunement incommodé en les mangeant.

L'on recüeille des Raisins dans l'Isle, qui sont d'assez bon goust, mais ils ne meurissent jamais tous à la fois ; l'on en peut bien recüeillir quelques-uns pour faire du Vin, mais la quantité en est si mediocre, que cela n'en vaut pas la peine. Il y en a toûjours qui sont en Verjus, d'autres qui sont meurs, & d'autres qui sont pourris sur la branche.

Quoy que le Plantin ou Bavavion ne porte pas le fruit le plus delicieux de l'Isle, neantmoins parce qu'il est d'un grand usage, & qu'il est aussi beau à voir, & qu'il a plusieurs autres rares qualitez en quoy il surpasse les autres plantes, je veux tascher de luy rendre Justice en la description que j'en feray.

En premier lieu, quant à la maniere de le planter, l'on met une racine en terre, à six poulces de profondeur, & dans fort peu de temps il en sort trois ou quatre rejettons, dont il y en a toûjours un qui l'emporte pardessus les autres, comme fait le premier Espervier dans l'air, & à mesure que ce rejetton croist, il sort & s'esleve de la partie interieure du tronc, & les feüilles exterieures panchent en bas & se pourrissent ; mais il en vient toûjours de nouvelles au dedans, & qui s'eslevent comme le Palmite, comme une pique, qui estant ouverte par le Soleil, devient une feüille, & avec le temps devient haute de huit ou dix

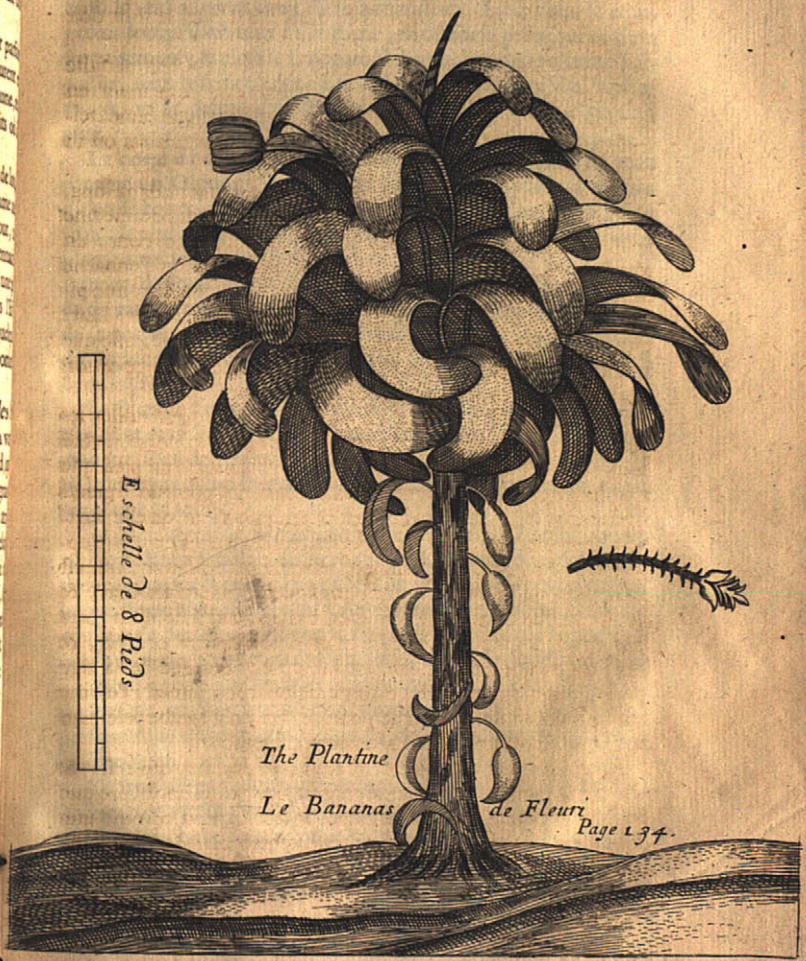
pieds, les piques, & consequemment les feüilles deviennent aussi de la mesme grandeur, & de mesme à mesure que les autres croissent, elles continuent en cette grandeur, jusqu'à la sortie du dernier rejetton, qui est l'ame de la plante, & ne se convertit jamais en feüille, mais est le tronc sur lequel le fruit doit croistre.

Environ le temps que les feüilles doivent venir à leur parfaite grandeur, elles ne se pourrissent plus, mais elles demeurent en leur beauté, qui est d'un beau verd, avec des filamens de jaune, tellement meslez qu'il est assez difficile de discerner les endroits où ils se rencontrent.

Ces feüilles sont pour la pluspart de plus de six pieds de long, & deux pieds de large, polies, luisantes, & fermes comme une feüille de Laurier; & du milieu de la feüille jusqu'au bout, un panchant semblable à celuy d'une plume dans un Pennache bien fait. Mais comme toutes ces feüilles sont sorties en une pique, de mesme cette pique panche toûjours un peu vers l'Est, quoy qu'aussi-tost qu'il devient une feüille, elle s'attache à quelque point de la Boussole que ce soit, & ainsi avec une deuë proportion elle pend tout autour du tronc de l'Arbre.

Au temps qu'elle vient à une parfaite hauteur, les feuilles les plus hautes ont quinze ou seize pieds de haut, & alors on void le tronc sur lequel le fruit droit croistre, plus haut d'un pied que tout le reste, avec une tige verte à la cime, qui porte un si grand fardeau, qu'il la fait pancher peu à peu jusqu'à ce qu'elle arrive à sept pieds de terre, & alors les feuilles vertes qui enveloppoient le bouton, s'ouvrent, & monstrent ce bouton, qui est de couleur de pourpre, & aussi gros que le cœur d'un Cerf, & de la mesme forme, la pointe en bas, & continuë de la sorte sans ouvrir ses feüilles, jusqu'à ce qu'il soit prest à tomber, & lors qu'il tombe, il emporte avec luy plus d'un pied de la tige qui le soustenoit, qui est couverte de boutons jaunes. J'estime que ce bouton de couleur de pourpre lors qu'il tombe pese bien une livre outre la tige qu'il a emportée avec soy.

Aprés que cecy est tombé, le fruit sort du bout qui reste, & comme il croist, il se retourne vers la tige qui le porte, presque comme le Grapin d'une Chaloupe de Navire; ou comme une douzaine de gros hameçons attachez ensemble, qui se tournent en haut en divers endroits, chaque élevation de ce fruict estant de sept ou huit poulces de long, & aussi gros qu'un baston qu'on porte à la main en marchant.


Eschelle de 8 Pieds
The Plantine
Le Bananas de Fleuri
Page 134.

Dans
qui est
lorsqu'il e
est encore
aussi le fe
geons lor
fort aisém
dessus, m
te, & o
plus.

Le co
comme
qu'on le
fruit, &
plante de
Arbres,
& de ra
de sorte
de l'Egl
& de la

Le P
n'en son
manger
ne sçach
usage qu

Le B
au corp
dres, &
le bou
couleur
ornée d
à tomb
du Plat
presque
cinq po

Ce fi
Negres
goût; m
mis à l'e
blent b

Dans six mois cette plante est creüe, & ce fruit devient meur, qui est tres-agreable, tres-sain, & tres-nourrissant; Il est jaune lorsqu'il est meur: Mais les Negres l'ayment mieux pendant qu'il est encor verd, parce qu'ils le font boüillir pour le manger, & c'est aussi le seul aliment dont ils se nourrissent. Mais nous le mangeons lorsqu'il est tout à fait meur, en ostant la peau qui s'enleve fort aisément, & alors le fruit paroist jaune, avec une escume par-dessus, mais le fruit est dur. Lorsqu'on le cueille on abbat la plante, & on la donne aux Pourceaux, parce qu'elle ne produit plus.

Le corps de cette Plante est mol, enveloppé de peau en peau comme un Oignon, & il sort de l'eau entre les peaux à mesure qu'on le coupe. Dans trois mois un autre rejetton pousse, & porte fruit, & ainsi de l'un à l'autre perpetuellement, car jamais on ne plante deux fois. L'on fait des Boccages, ou des Tonnelles de ces Arbres, de vingt arpens de terre, qu'on plante à mesme distance, & de rang, comme on fait les Cerisiers en la Province de Kent, de sorte qu'on marche sous leurs feüilles, comme sous les Arches de l'Eglise de sainte Foy, sous celle de S. Paul, à couvert du Soleil & de la pluye.

Le Platane sauvage ressemble fort à l'autre, mais les feuilles n'en sont pas si larges, & sont plus droites, le fruit n'en est pas bon à manger, il est de couleur d'escarlate, & presque triangulaire. Je ne sçache pas qu'on se serve de ce fruit, ou de ces feuilles à quelque usage que ce soit.

Le Bonano ou le Bananas ne differe en rien du Platane, quant au corps & aux feuilles, qu'en ce que les feuilles sont un peu moindres, & que sur le corps il y a çà & là de certaines taches noirastres, le bourgeon n'en est pas plus large que le bouton d'une Rose, de couleur de pourpre pasle meslé de cendré, la tige qui le porte est ornée de petits bourgeons de diverses couleurs, lorsqu'ils viennent à tomber le fruit en sort, qui ne se retourne pas comme fait le fruit du Platane, mais se tient de bout comme un trochet de boudins, presque tous d'une mesme largeur, chacun d'environ quatre ou cinq poulces.

Ce fruit est plus doux que celuy du Platane, ce qui fait que les Negres n'en veulent point, ny d'aucun autre fruit qui est doux au goust; mais quant à nous, nous les trouvons aussi bons pour estre mis à l'estuvée, ou pour confire, que ceux du Platane, & ressemblent beaucoup plus au goust des Coings, lorsqu'ils sont confits.

Cet Arbre ne cede gueres en beauté au Platane lorsqu'il est sur terre, & creu en sa perfection; Et quoy que son fruit ne soit pas d'un si grand usage pour le manger, que celuy du Platane, il a neantmoins de quoy plaire aux yeux, qui manque à l'autre, qui est le Portrait de Christ sur la Croix; si vivement exprimé, qu'il n'y a point de Peintre qui le puisse faire plus exactement d'une seule couleur; Ce qui se void lorsqu'on coupe le fruit en croisant, comme on fait la racine de la Feugere, pour y trouver un Aigle avec les aisles estenduës, mais celuy-là est beaucoup plus parfait, ayant la teste penduë en bas, les bras estendus tout de leur longueur avec un peu d'élevation; & les pieds croisez l'un sur l'autre.

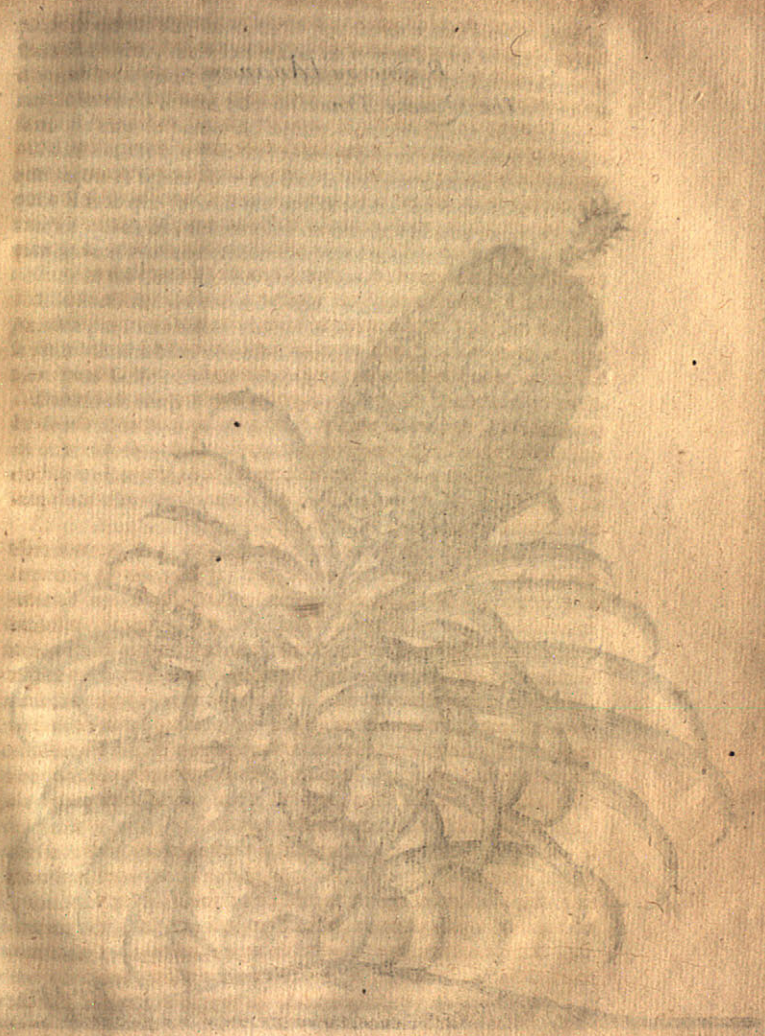
Je veux adjouster cecy en qualité d'Artiste, qu'un excellent Peintre tire un Crucifix avec une seule couleur en mignature, & que ses touches soient aussi vives, & aussi adroitement faites qu'il luy plaira, que la figure n'en soit pas plus grande que celle-cy, qui est de la longueur d'un poulce, & posez ce Portrait à une telle distance de l'œil, qu'il perde quelque chose de la delicatesse des traits de l'ouvrage, en sorte que les traits exterieurs, ou le profil de la figure puissent estre parfaitement discernez, & à cette mesme distance; la figure qui est dans le fruit du Banano, paroistra aussi parfaite que ce portrait.

De plus habiles gens que moy pourroient dire beaucoup de choses sur ce sujet, mais la pensée que j'ay eüe, ou la contemplation que j'ay faite là-dessus, est que puis que ceux qui demeurent en ce lieu-là faisans profession d'estre Chrestiens, refusent d'annoncer la doctrine de Christ crucifié à ces pauvres Negres qui sont ignorans & sans malice, qui les pourroit convertir, & les porter à l'adorer, il a luy-mesme eslevé sa Croix, pour faire reproche à ces gens-là, qui plustost que de perdre le droit de les retenir en esclavage, leur refusent le benefice & la benediction d'estre Chrestiens. Car autrement pour quelle raison seroit cette figure eslevée pour estre regardée de ces gens icy, qui n'ont jamais ouy parler de Christ; Dieu n'ayant jamais rien fait en vain?

Mais pour conclure tout ce qui se peut dire des fruits, il faut que je nomme la Pine ou l'Ananas, parce que dans ce seul nom tout ce qui est excellent en beauté & en goust, s'y trouve sommairement enclos dans un degré superlatif; & s'il estoit de pardeça afin de parler pour luy, & soustenir sa cause, il m'espargneroit beaucoup de peine, & se feroit justice à luy-mesme.

Il est vray qu'il prend le double du temps que fait le Platane

pour



Reyne ou l'Ananas

The Queene Pine

Page 137

pour rapporter son fruit, car il faut un an entier devant que le fruit soit meur, mais lors qu'on en mange, il ne se trouve rien d'agreable au goust qui ne s'y trouve, & l'on ne sçauroit s'imaginer, comme il se peut faire qu'une telle harmonie au goust puisse sortir de tant de parties differentes, & toutes faciles à distinguer.

Mais devant que j'en parle, je vous veux dépeindre en quelque façon sa figure, & vous dire la maniere comme il croist, en quoy il faut que j'avouë que je suis tout à fait incapable d'exprimer ce qui en est, neantmoins de crainte que vous ne perdiez le tout, je vous veux representer quelques-unes de ses beautez, nonobstant la foiblesse de mes expressions.

Un scion tiré du corps de cette plante, & mis en terre, ne prendra pas incontinent racine, mais la couronne qui croist sur le fruit viendra bien plûtost à perfection que ce scion-là, & sera bien plus belle pendant tout le temps de sa croissance.

Dans trois mois il sera d'un pied de haut, & les feüilles seront de sept ou de huit poulces de long, qui paroistront aux yeux comme des demy cercles, dont le milieu est un peu creux, comme j'ay veu aux lames des Espées de France, qu'on fait tout exprés pour estre legeres & fortes.

La couleur ordinairement est glacée sur du verd, entremeslée d'incarnat, & les bords des feüilles sont dentelez comme des scies, de petites dentelures purement incarnadines. Les feüilles tombent les unes sur les autres, selon qu'elles se trouvent eslevées sur le tronc ; les pointes des plus basses touchant à terre : Dans trois mois l'on voit sur le bout du tronc un gros bouton de fleur incarnate, mais entremeslé de petits filets de differentes couleurs, incarnates, cramoisies, & couleur d'écarlate meslées ensemble, avec des feüilles dont les unes sont jaunes, les autres bleuës, de couleur de fleur de Pescher, meslées de violet, de bleu-celeste, d'orangé-brun, de gris-de-lin, de zinzolin, de blanc & de feüille-morte ; de sorte qu'on peut dire que la fleur represente à la veuë une grande partie des diverses varietez que le fruit rapporte au goust. Ces couleurs durent huit ou dix jours, & alors elles se flétrissent & tombent, ensuite dequoy il paroist au dessous une bossette de la grosseur d'une noix, qui a toutes les mesmes couleurs au dedans de soy meslées les unes avec les autres, qui se trouvoient dispersées dans la fleur, & grossit de la sorte pendant deux autres mois, devant qu'elle se montre en sa parfaite figure, qui est en quelque façon de forme ovale, mais émoussée aux deux

bouts, & sur celuy d'enhaut il y croist une couronne de feüilles, qui ressemblent fort en couleur à celles d'embas, mais beaucoup plus belles, quelques-unes de ces feüilles ayant six poulces de long, les feüilles exterieures s'accourcissans par degrez à proportion.

Ce fruit est enclos d'une escorce, qui commence par un petit rondeau attaché à la tige, & croist toûjours en rond jusqu'au haut ou jusqu'à la couronne, en s'esleavant doucement, & ce rondeau a environ un quart de poulce de largeur, & les figures qui sont brodées sur ce rondeau prés de cette dimension, & des separations qui sont entre deux. Et il arrive que comme ces divisions ou separations ne se rencontrent jamais les unes sur les autres dans le rondeau, mais qu'elles sont toûjours au dessous du milieu des figures cy-dessus, elles sont si differentes en couleur, que de cent Ananas, il n'y en a pas un qui se ressemble, & chacune de ces figures a une petite touffe ou barbe, les unes qui sont vertes, les autres jaunes, les autres cendrées, & quelques-unes incarnates.

Il y a deux sortes de Pines ou d'Ananas, à qui l'on donne le nom de Roy & de Reine ; la Reine est beaucoup plus delicate, & ses couleurs sont meslées de toutes sortes de verd, meslées de leurs ombrages, avec de l'incarnat pasle, mais la plusspart glacées sur le verd, & sur le verd de Mer.

L'Ananas à qui l'on donne le nom de Roy, a pour l'ordinaire la plusspart des couleurs jaunes, avec leurs ombrages, meslez de verd-pré, & est communement plus gros que l'autre. J'en ay veu quelques-uns qui avoient quatorze poulces de long & six poulces de diamettre. Ils ne croissent jamais au-delà de quatre pieds de haut, mais la plusspart ayans le corps pesant & la tige fort menuë, se panchent en bas & tombent sur la terre.

Il y en a qui se tiennent debout, & estans sortis du tronc, se panchent en bas, puis jettent de petits rejettons tout autour, & se relevent en haut : J'en ay veu une douzaine de cette sorte, tout autour du principal fruit, mais qui n'estoient pas si hauts que le fond de ce fruit-là, de sorte que toute la plante ensemble representoit un Pere au milieu, & une douzaine d'Enfans autour de luy ; chacun de ces fruits meurit à son tour, & sont tous bons.

Lors que ce fruit est parvenu à maturité, on le reconnoist aussitost par l'odeur qui surpasse autant celle de nos plus exquis fruits

de l'Europe, que son goust est sans comparaison plus excellent.

Lors qu'on les recüeille, on laisse peu de la tige pour les porter, & lors qu'on vient à les manger, l'on en oste la couronne, qu'on envoye planter en terre, puis avec un cousteau l'on en pare l'escorce, qui est si belle que cela fasche de priver le fruit de cet ornement ; aussi ne le feroit-on jamais si ce n'estoit pour avoir la precieuse substance qu'il couvre, & qu'il contient, comme un larron qui rompt un beau Cabinet, ce qu'il ne feroit si ce n'estoit à cause du Thresor qu'il s'attend d'y trouver.

Aprés qu'on a osté l'escorce, l'on pose le fruit dans un plat, & l'on le coupe par tranches d'un demy poulce d'espais, & à mesure que le cousteau entre dedans, il sort des pores du fruit environ six cueillerées d'une liqueur claire comme eau de Roche, qu'on prend avec la cueillere, & comme ou la gouste on la trouve extremement delicieuse, mais si douce qu'on n'y sçauroit discerner aucun goust ; mais lors qu'on mange un morceau du fruit il est si aspre, qu'on s'imagineroit qu'il devroit enlever toute la bouche, mais devant que la langue en ait fait l'essay par deux fois dans le palais, on y remarque ensuite une telle douceur, qu'elle fait bien tost passer cette violente aspreté. Et entre ces deux extremes de l'aspre & du doux, l'on trouve la saveur de tous les fruits qui sont excellens : & ces gousts-là changent & vont & viennent si souvent sur vostre palais, qu'à peine vostre imagination s'y peut-elle arrester assez de temps pour les discerner : ce qui arrive du moins jusqu'à la dixiéme fois, car cet Echo dure autant que cela.

Ce fruit au dedans est de la couleur d'un Abricot qui n'est pas entierement meur, & en le mangeant on le trouve crespu & court comme ce fruit-là, mais il est plein de pores, & de tant de formes & de couleurs, que c'est une chose qui est tres-belle à voir, & qui invite merveilleusement l'appetit, & l'on peut manger une bonne quantité de ce fruit-là, sans aucun danger d'en avoir l'estomach chargé.

J'ay oüy faire divers raisonnemens pour sçavoir comme l'on pourroit transporter de ces fruits là en Angleterre, mais je n'en ay oüy aucun qui m'ait satisfait.

On ne le sçauroit confire entier, parce que l'escorce en est si ferme & si dure, qu'il n'y a point de Sucre qui y puisse entrer. Et si on le partage par morceaux, le fruit estant plein de pores, tout le goust se perdra en cuisant.

Il est vray que les Hollandois les confisent à Ternambouc, & les envoyent par-deçà, mais c'est lors qu'ils sont encor jeunes, & que leur escorce est molle & tendre : mais ils n'ont jamais leur vray goust, de sorte qu'on ne sçauroit jamais connoistre par-là quel est celuy des autres.

L'on en a apporté des Bermudes quelques-uns par-deçà, qui estoient en leur parfaite maturité, les Vaisseaux ayant esté peu de temps en leur voyage, & les fruits ayant esté cuëillis dans leur vray temps, mais cela arrive peu souvent. Mais il est impossible d'en apporter des Barbades, à cause de la diversité des Climats qu'il y a entre-cy & là. Nous en avions apporté dix-sept dans nostre Navire, qui estoient tous de differens creus, mais ils pourrirent tous devant que nous fussions à la moitié de nostre voyage.

Quoy que j'aye dit tout ce qui se pouvoit dire à propos, & selon la verité de la beauté de ces Arbres & de ces Plantes dont j'ay fait mention cy-dessus, au delà dequoy la chaleur du Soleil ne sçauroit rien engendrer ny une feconde terre porter ; qui sont toutes propres & particulieres à cette Isle : car elles y ont esté plantées par le grand Jardinier du monde ; neantmoins il y en a une qui y a esté apportée comme estrangere d'au-delà la Ligne, qui a une proprieté qui les surpasse toutes, qui est la Canne de Sucre, qui quoy qu'elle n'ait qu'un seul goust, neantmoins sa douceur est si agreable & a une faculté si benigne, qu'elle empesche tous les autres fruits de se corrompre, qui sans cela se gasteroient & se pourriroient bien-tost ; & non seulement les fruits de cette Isle, mais aussi ceux d'ailleurs, qui est un avantage particulier de cette plante sur toutes les autres dont le monde se peut vanter. Et afin que je vous en puisse faire une plus ample & entiere description, je vous donneray toutes les observations que j'en fis dés mon arrivée en l'Isle, que sa culture n'y estoit encor qu'en son enfance, & qu'à peine commençoit-on à l'entendre, jusqu'au temps que j'en partis, qu'elle estoit en sa perfection.

Au temps que nous mismes pied à terre en cette Isle, qui fut au commencement de Septembre 1647. nous fusmes informez, en partie par les Habitans que nous y trouvâmes, & en partie par nos propres observations, que le grand ouvrage de la Manufacture du Sucre n'estoit pratiqué & en usage que depuis peu entre les Habitans de l'Isle. Quelques-uns des plus industrieux d'entr'eux ayans trouvé moyen de faire venir du plant de Fernambouc au

Bresil, en firent l'essay aux Barbades, où ayant trouvé qu'elles y croissoient fort bien, ils en planterent une plus grande quantité, qui s'augmenta de plus en plus, à mesure qu'elles estoient cultivées, en sorte qu'elles multiplierent en assez grand nombre pour les obliger à faire faire un petit Moulin à Sucre, & à faire l'essay pour sçavoir quel pouvoit estre le Sucre que ce terroir produisoit.

Mais comme l'on n'entendoit pas bien encor les secrets de cet ouvrage, les sucres qu'ils firent ne valoient pas grand' chose, & furent en petite quantité pendant deux ou trois années, jusqu'à ce qu'ayant reconnu leurs erreurs par leur travail journalier, ils commencerent peu à peu à les corriger, & par de nouvelles instructions receuës du Bresil, par fois par des Estrangers, & de temps en temps par de leurs propres gens, qui souhaitant de sçavoir une chose qui ne leur estoit pas seulement importante, mais aussi de tres-grande consequence pour le bien de toute l'Isle, y avoient fait des Voyages tout exprés de fois à autres, afin de perfectionner la connoissance qu'ils en avoient déja, & se rendre tout à fait instruits d'une chose qu'ils souhaitoient avec tant de passion de sçavoir parfaitement, estant d'autant plus capables de faire des questions sur cette matiere, & sur les secrets de cette fabrique, que leurs frequens manquemens les avoient arrestez, & leur avoient fait souvent abandonner leurs ouvrages.

Mais apres estre de retour, mieux fournis de Plantes, & plus advancez en connoissance, ils recommencerent à travailler avec plus d'esperance qu'ils n'en avoient auparavant, mais ils demeuroient toûjours courts dans les choses qu'il leur faloit sçavoir particulierement. Car lorsque nous y arrivâmes, nous trouvâmes qu'ils estoient tout-à-fait ignorans en trois points considerables, sçavoir en la maniere de cultiver les Cannes, dans le temps de les recueillir, & en la maniere de bien placer leurs Chaudieres sur leurs Fourneaux, comme la veritable voye de couvrir leurs Roulleaux avec des plaques ou barres de fer : ce qui estant fait comme il faut, contribuë beaucoup à l'advancement du principal de l'ouvrage.

Au temps que nous y arrivâmes, nous y trouvâmes plusieurs Moulins à Sucre qui travailloient, mais tous les Sucres qu'on y faisoit n'estoient que des Mascoüades, dont la pluspart n'estoient pas marchandes, tant elles estoient humides, crasseuses, & si mal

purifiées, qu'à peine meritoient-elles qu'on les transportast en Angleterre.

Mais lorsque je sortis de l'Isle, qui fut l'an 1650. elles estoient beaucoup ameliorées, car alors ils avoient l'adresse de connoistre quand les Cannes estoient meures, ce qui n'arrivoit que lors qu'il y avoit quinze mois qu'elles avoient esté plantées, au lieu qu'auparavant on les recueilloit apres le bout de l'an, qui estoit une chose tres-desavantageuse à la fabrique du bon Sucre, car la liqueur manquant de la douceur qu'elle devoit avoir, rendoit les Sucres maigres, & qui ne se pouvoient garder. Outre qu'ils estoient devenus beaucoup plus experts, tant pour les faire cuire, que pour les purifier, & avoient mesme appris la maniere de les blanchir, comme ceux qu'on appelle en Angleterre Sucres en pain; mais qui pourtant n'estoient pas si excellens que ceux qu'on fait au Bresil, & il n'y a pas mesme apparence qu'on les fasse jamais aussi bons que ceux-là, le terroir y estant meilleur, & estant situé dans le continent doit par consequent avoir un climat plus temperé & un temps plus constant & plus serein, & par ce moyen un air plus sec & plus pur, qu'il n'est dans une si petite Isle, qu'est celle des Barbades.

Voyant donc combien le Sucre l'a emporté pardessus toutes les autres Marchandises qu'on estimoit estre les principales de cette Isle, en sorte qu'on les neglige à present pour la plusspart, & qu'il y a peu de gens en Angleterre qui sçachent la peine & le soin qu'il faut avoir pour le faire; j'estime qu'il est à propos en premier lieu, de vous donner à entendre autant qu'il m'en peut souvenir, toute la procedure de la manufacture du Sucre, qui est à present devenuë l'ame du commerce de cette Isle; Et laissant, de peur de vous ennuyer & moy aussi, toutes les erreurs dans lesquelles nos Predecesseurs s'estoient si long-temps égarez; je veux seulement décrire succintement la maniere la plus exacte & la meilleure qui se pratiquoit au temps que je sortis de l'Isle, & qui à mon advis ne peut estre gueres perfectionnée au de là de ce qu'elle est à present.

Mais devant que de commencer à vous en faire la description, je veux que vous voyiez combien le revenu & le profit des terres a esté augmenté depuis qu'on commença la fabrique des Sucres, jusques au temps de nostre arrivée, qui n'est tout au plus que de cinq ou six ans, car devant qu'on commençast à travailler à cét ouvrage, l'on eust pû avoir cette habitation du Major Hilliards.

qui est de cinq cens acres, pour quatre cens livres sterling, au lieu qu'à present la moitié de cette mesme habitation, & la moitié du fonds qui est dessus, a esté venduë sept mil livres sterling: Et il est évident que toute la terre de ce lieu-là qu'on a employée à ce mesme usage, a receu la mesme augmentation. Ce qui me fait croire que si les petites habitations de dix, de vingt, ou de trente arpens, qui appartiennent à de pauvres gens, estoient employées à cét ouvrage, & réunies ensemble entre les mains de quelques personnes puissantes, pour en faire des habitations de cinq, de six, ou de sept cens arpens, que les deux tiers de l'Isle seroient propres à estre employez en habitations pour y faire des Sucres, ce qui la rendroit un des plus riches morceaux de terre qui soient sous le Soleil.

Puis que j'ay bien voulu vous faire connoistre toutes ces choses-là, j'estime qu'il est à propos de vous faire connoistre la nature de la plante, la veritable maniere de la planter, & comme elle croist. le temps de sa maturité, comme il la faut couper, & l'apporter au logis, le lieu où il la faut mettre apres qu'on l'a recueillie, le temps qu'elle y peut demeurer sans se gaster, la maniere de la presser ou de la faire moudre, la conduite de la liqueur qui en sort aux cisternes, combien elle y peut demeurer sans se gaster, comme il la faut cuire, l'écumer, & conduire les écumes dans le distillatoire, la maniere de les distiller, qui fait le plus fort breuvage qu'on sçauroit boire, avec le temperament qu'on y doit mettre, quel est ce temperament, le temps de refroidir le Sucre devant que de le metrre dans les pots, le temps qu'il demeure en la raffinerie, devant que ce soit de bon Sucre de Mascoüade; & enfin, la maniere d'en faire du Sucre blanc, qu'on appelle Pains de Sucre.

En premier lieu donc il est à propos de dire, quel doit estre le lieu qu'il faut choisir, pour y establir cét ouvrage ou ce Moulin à Sucre. Ce doit estre le sourcil d'un petit Mont, qui a dans l'enceinte de quatre-vingt pieds, douze pieds de descente, sçavoir depuis le lieu où l'on fait moudre les Cannes, qui est le terrain le plus haut, & qui est sur une plate-forme, jusqu'au distillatoire, & ce par ces descentes: depuis le Moulin jusqu'au lieu où l'on fait cuire le Sucre, quatre pieds & demy, depuis là jusqu'à l'endroit où l'on fait le feu, sept pieds & demy; & un peu de descente jusqu'au distillatoire.

Les raisons de ces descentes sont celles-cy. Le haut de la Cisterne dans laquelle coule la premiere liqueur, est, & doit estre

un peu plus bas que le tuyau qui la conduit, & qui est un peu sous terre. Puis la liqueur qui coule de cette Cisterne doit avoir un peu de vent vers le fond, autrement elle ne pourroit pas toute sortir. Cette Cisterne est de deux pieds & demy de profondeur, & ainsi coulant sur une petite descente, jusqu'à la chaudiere pour clarifier le sucre, qui est un pied & demy au dessus du plancher du lieu de la cuite (& telle est toute la fabrique où sont toutes les chaudieres) il faut de necessité que le plancher du lieu de la cuite soit plus bas que celuy du Moulin, de quatre pieds & demy.

Prenez ensuite que la plus grande chaudiere soit d'un pied & demy de profondeur, le fond de la chaudiere doit estre plus bas que le sol du lieu de la cuite, d'un pied; le fond des fourneaux doit estre plus bas de trois pieds que les chaudieres, & les trous au dessous des fourneaux, dans lesquels tombent les cendres, sont trois pieds au dessous du fond des fourneaux: Il faut un peu plus de cheute au distillatoire, à quoy se reduit tout ce compte-là.

J'ay tiré deux desseins du lieu où l'on doit establir l'ouvrage du Sucre qui en disent plus que les paroles ne sçauroient faire, à quoy je vous renvoye; de sorte qu'apres avoir achevé de décrire le Moulin à Sucre, je viens à present à parler de l'ouvrage, comme je vous l'ay promis, que je décriray aussi le plus succintement qu'il me sera possible.

Au commencement que j'arrivay dans l'Isle, j'avois dessein de remarquer les diverses manieres de planter & de cultiver qui y estoient en usage, & parce que cette plante estoit celle qui estoit la plus riche & la plus estimée; je voulus la connoistre la premiere. Je vis par sa croissance, aussi bien que parce qu'on m'en avoit dit, que c'estoit une plante forte & gaillarde, & si vigoureuse, que par tout où elle croist, elle empesche que toutes les autres herbes ne croissent proche de là; tant avidement elle succe la terre pour en tirer sa nourriture, pour s'entretenir en santé, & maintenir sa gaillardise.

Mais quoy que les habitans connussent bien que cela estoit vray, neantmoins par leur maniere de planter, ils ne faisoient gueres valoir leur connoissance, car ils avoient accoustumé de creuser de petites fosses, à trois pieds les unes des autres ou environ, dans lesquelles ils plantoient leurs plantes par le bout un peu en panchant, de sorte que chaque plante ne poussoit dehors

que

que trois ou quatre rejettons au plus, qui estant tous attachez à une seule racine, lorsqu'ils venoient à devenir gros, grands, & pesans, & qu'il venoit des orages de vents & de pluyes, qui y tombent avec beaucoup de violence & de pesanteur, les racines se laschoient, & les cannes s'abaissoient contre terre, où elles se pourrissoient, & devenoient incapables d'en faire aucun sucre de valeur. Outre cela les racines estant partagées & beaucoup écartées, les mauvaises herbes y croissoient entre les deux, mais ce qui estoit pire que toutes les mauvaises herbes, c'estoient les Oziers ou les Lianes, qui croissent plus fortement que les Cannes de Sucre, & font beaucoup de mal par tout où elles se trouvent, car elles s'entortillent tout autour d'elles, & les renversent à terre, comme faschées de voir une plante plus orgueilleuse qu'elles.

Mais l'experience nous a enseigné que cette façon de planter estoit tres-mauvaise, c'est pourquoy l'on se resolut d'en essayer une autre, qui est sans doute la meilleure, c'est de creuser une petite trenchée de six poulces de large, & autant de profondeur, tirée en droite ligne, tout du long du terrain que vous desirez planter, jettant la terre d'un costé de la trenchée, à mesure qu'on la fait, puis il faut poser deux Cannes tout du long du fond de la trenchée, l'une contre l'autre, en continuant de la sorte tout du long de la trenchée jusqu'au bout de vostre terrain, puis les couvrez de la terre que vous avez jettée à costé; & à deux pieds de distance, il en faut faire une autre de la mesme façon, & de mesme une troisiéme & une quatriéme, jusqu'à ce que vous ayez planté tout le champ que vous desirez planter pour cette heure-là, car il ne faut pas en planter trop à la fois, mais il en faut avoir qui meurissent successivement les unes apres les autres, afin que vostre ouvrage vienne par ordre, & que vous ayez toûjours dequoy travailler, car si elles meurissoient toutes à la fois, on ne les pourroit pas travailler de la sorte, car par faute d'estre coupées & recüeillies, elles se pourriroient, & se ruïneroient.

Par cette maniere de planter deux à deux les unes contre les autres en long, chaque nœud aura un rejetton, & par ce moyen une racine particuliere, & sera plus ferme dans la terre, & par consequent plus capable de souffrir la violence des vents & de l'orage, & par leur épaisseur en croissant, elles deviendront plus fortes & plus propres à se soustenir les unes les autres.

Apres qu'elles auront esté un mois en terre, on les verra paroistre comme on void en Angleterre un champ de froment en herbe, qui est assez haut pour cacher un Liévre, & dans un mois davantage, de deux pieds de haut au moins; mais lors de la croissance du premier mois, ceux qui sont les plus soigneux de leur profit, & les meilleurs ménagers, enjoignent à leurs Surveillans de prendre garde s'il n'y a point quelques mauvaises herbes qui ayent pris racine, afin de les arracher, & si quelqu'un des plants vient à manquer, d'y en mettre un autre, car où les Plants manquent, les mauvaises herbes y viennent; parce que la terre est trop fertile, pour demeurer oisive, ou s'il croist des Lianes, comme on les appelle dans les Isles, dans ces places vacantes, elles s'épandront çà & là fort au large, & feront beaucoup de mal, en abattant toutes les Cannes où elles atteindront.

Si l'on n'use de ce ménage lorsque les Cannes sont encore jeunes, ce sera trop tard apres d'y vouloir remedier, car lors qu'elles seront parvenuës à une certaine hauteur, les lames deviendront fortes & aiguës aux costez; en sorte qu'elles couperont le dos des Negres jusqu'au sang, car leurs corps, leurs jambes, & leurs pieds n'estant point couverts, mais tout nuds, ne sçauroient entrer parmy les Cannes sans douleur & sans perte de sang, ce qu'ils ne peuvent souffrir.

Outre cela si les Surveillans demeurent trop long-temps devant que de reparer ces places vacantes par de nouveaux Plants, ils ne meuriront jamais tous ensemble, qui est un grand dommage à tout le champ, à quoy il n'y a qu'un seul remede, & qui est presque aussi mauvais que le mal mesme, qui est de brûler tout le champ; de sorte que par là on perd tout le temps qui s'est passé depuis qu'on les avoit plantées: mais les racines continuant en leur entier, & s'estant conservées contre le feu, il en sort une nouvelle source de verdure & de rejettons tout à la fois; & pour reparer encor cette perte, c'est qu'ils ont la satisfaction de brûler une Armée des principaux ennemis de leur profit, qui sont les Rats, qui font un dommage infiny dans l'Isle en rongeant les Cannes, qui pourrissent aussi-tost, & deviennent inutiles à l'ouvrage du Sucre. Et afin de faire cette execution avec plus de severité; ils commencent à mettre le feu aux costez de ce champ de Cannes qu'ils ont dessein de brûler, & ainsi les poussent vers le milieu, où le feu vient aussi enfin, & les brûle tous. Ils font

souvent de ces sortes d'executions, sans tenir d'Assises ny de Seances de Juges; car il n'y a point de si grands ennemis aux Cannes que cette vermine : comme aussi dans les maisons où ils tiennent leurs Magazins de Bleds & autres provisions, & mesme en celles où ils demeurent & où ils ont leurs vivres ; car lors que les grandes cheutes de pluyes arrivent, qui est en Novembre & Decembre & dans les temps du Tournado, ils quittent les champs & se mettent à couvert dans les maisons des Habitans où ils font beaucoup de dommage.

Les Cannes avec leurs Sommitez ou leurs Espics croissent ordinairement de la hauteur de huit pieds, j'en ay mesme veu quelques-unes qui avoient le double de cette hauteur-là, mais cela arrive peu souvent : le corps a environ un poulce de diamettre, les nœuds sont estoignez les uns des autres d'environ cinq ou six poulces, & par fois seulement de trois ou quatre poulces, les uns plus, les autres moins, car il n'y a aucune regle certaine pour cela. La couleur de leurs sommets & Espics est d'un pur verd-gay ; mais les Cannes lors qu'elles sont meures sont de couleur de Perroquet ou verd-obscur, & c'est lors qu'elles rendent la plus grande quantité de suc, & le meilleur & le plus doux.

L'on les coupe avec de petites serpettes à environ six poulces de terre, & alors on separe les Sommets d'avec les Cannes, ce qui se fait d'un seul coup avec les mesmes serpettes, & en tenant les Cannes par le bout d'enhaut on separe aussi les rejettons qui croissent aux costez de la Canne, & de ces sommitez & de ces rejettons l'on en fait des fagots, qu'on transporte au logis en des Charrettes ; car sans cela nos Chevaux & nostre bestail ne pourroient pas travailler, les pasturages estant si desagreables & si peu savoureux qu'ils sont, mais par le moyen de cette nourriture, ils s'entretiennent en bon estat, & en haleine.

L'on lie aussi les Cannes en fagots au mesme temps, qu'on charge ordinairement sur le dos des Assinigos pour les apporter à la maison, en quoy l'on se sert de la maniere qui se pratique en la Comté de Devon, où l'on l'a apprise, qui est de leur donner de petits basts avec des crochets à chaque costé, qui sont tres-propres à cela, & dont on se sert fort commodément, chargeant un fagot sur chaque crochet, & un sur le bast entre les deux autres, de sorte que chaque Assinigo porte ses trois fagots; & estans accoûtumez d'aller entre le champ & le lieu où ils doivent décharger, ils font leurs retours d'eux-mesmes, sans au-

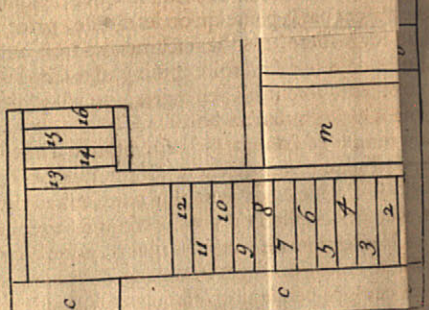
un guide, tant cet animal a d'entendement pour s'acquitter de son devoir.

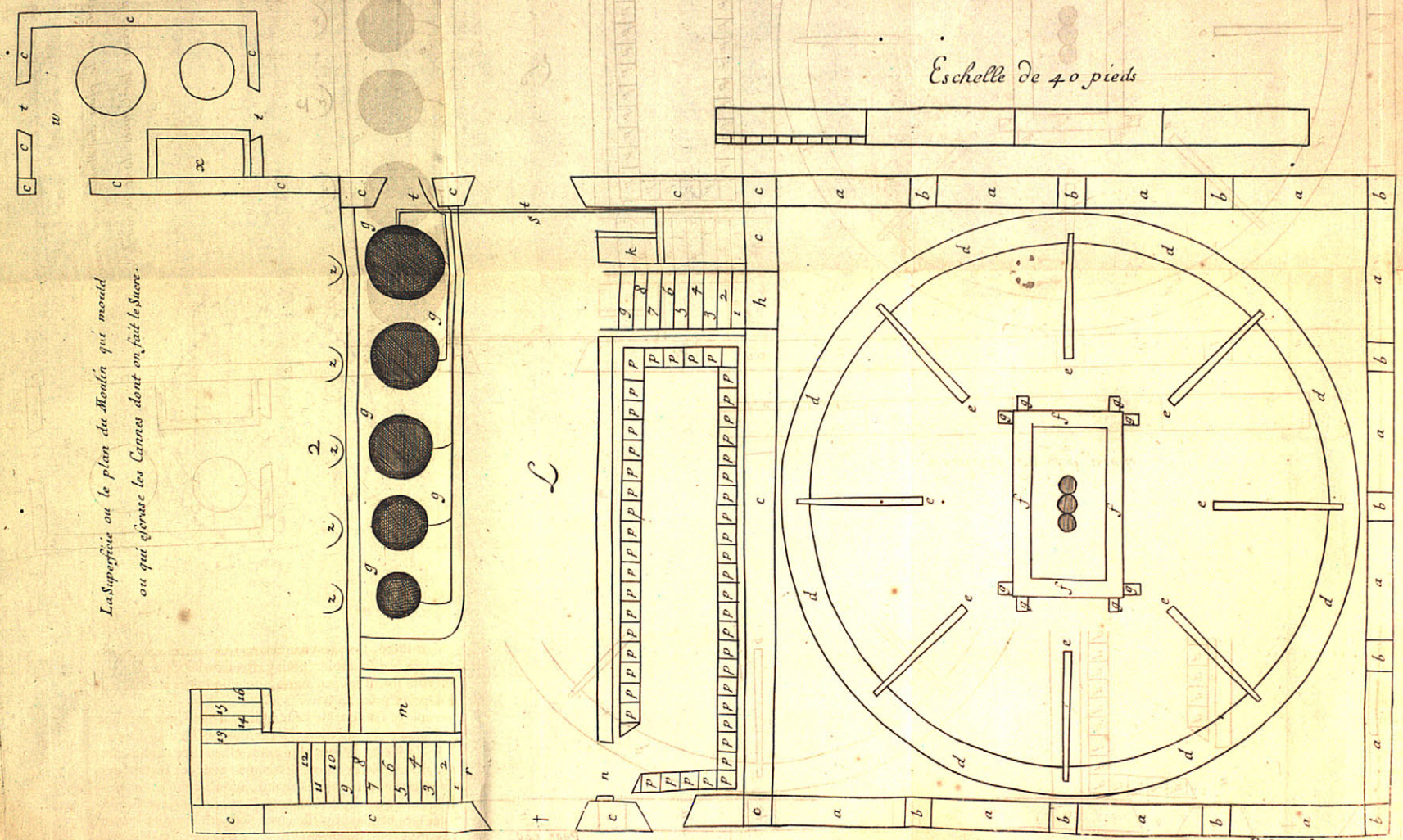
Le lieu où ils se déchargent, est une petite plate-forme de terre, qui est contiguë au Moulin à Sucre, qu'on appelle un Barbyeu, d'environ trente pieds de long, & dix pieds de large, environné d'une palissade, afin d'empescher que les Cannes ne tombent hors de la place, où un homme ou deux, qui ont aussi d'autres occupations dans le Moulin, se tiennent prests à décharger les Assinigos lors qu'ils les voyent venir, & qu'ils s'arrestent afin qu'on les décharge, ensuite dequoy ils s'en retournent aussitost aux champs chercher une nouvelle charge, de sorte que ce ne seroit pas mal à propos si on les comparoit aux Abeilles ; les unes apportant du Miel au logis, & les autres du Sucre.

Lors que les Cannes sont posées dans le Barbyeu, on les nettoye & on les fait moudre aussi-tost, n'en laissant aucune s'envieillir, car si elles avoient plus de denx jours, le suc en deviendroit aigre, & ne seroient pas propres à l'ouvrage, car leur aigreur infecteroit tout le reste.

Le plus long-temps qu'elles demeurent sans estre mouluës, aprés qu'on les a coupées, est depuis le Samedy au soir jusqu'au Lundy matin à une ou deux heures, à cause du Dimanche qui vient entre deux, qni est un jour qu'on ne travaille point, & qui par necessité nous oblige à les garder jusqu'à ce temps-là, car autrement on ne les garderoit pas si long-temps.

La maniere de les faire moudre est telle. Les Chevaux & les Bœufs estans attachez, se mettent à tourner, & par leur force tournent proche des manivelles le Rouleau du milieu, qui estant joint aux deux autres à chaque bout, en forme de Roüet dentelé, les fait tourner, & tous les trois tournans sur leurs Centres, qui sont de Cuivre & d'Acier, vont fort aisement d'eux-mesmes, & si aisement qu'un homme empoignant une des Manivelles tournera facilement tous les Rouleaux d'une main. Mais lors que les Cannes sont mises entre les Rouleaux, cinq Bœufs ou cinq Chevaux ont assez à tirer ; un Negre met les Cannes d'un costé, & les Rouleaux les tirent de l'autre, où il y a un Negre qui s'y tient & qui les reçoit, & les tourne de l'autre costé du Rouleau du milieu, qui tire l'autre costé : de sorte qu'ayant passé deux fois par le Moulin tout ce qui peut avoir resté çà & là, on estime que tout le suc en est tiré : Neantmoins les Espagnols les pressent encor aprés ces deux premieres fois afin d'en faire sortir tout le der-


16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
c
c
n



La Sucrerie ou le plan du Moulin qui mould ou qui écrase les Cannes dont on fait le Sucre.

nier suc, mais ce qu'ils en font est parce qu'ils ont fort peu de Cannes de Sucre en Espagne, mais comme nous en avons une quantité beaucoup plus grande qu'eux, cela fait que nous ne voulons pas nous en donner la peine.

Aprés que les Cannes ont passé & repassé sous le rouleau, il y a de jeunes filles Negresses, qui les emportent, & les mettent dans un monceau, à environ soixante pas delà, & en font comme une grosse montagne, si l'ouvrage a duré long-temps. Au dessous des rouleaux il y a un Recipient aussi gros qu'une grande Auge, où tombe la liqueur, mais qui n'y reste pas, mais tombe sous terre dans un tuyau ou gouttiere de plomb, bien clos par dessus, qui la porte dans la Cisterne, qui est attachée prés des degrez, par où l'on va du Moulin au lieu où l'on fait cuire le Sucre.

Mais il ne faut pas qu'il demeure en cette Cisterne plus d'un jour, de peur qu'il ne s'aigrisse, de là il doit passer par un tuyau attaché à la muraille, dans la Cuve où il se doit reposer & clarifier jusqu'à ce qu'on en ait besoin, & selon que l'ouvrage s'avance, & à mesure qu'il se clarifie dans la Cuve, & que l'escume s'éleve, il en sort par un passage ou par une gouttiere faite exprés : comme aussi de la seconde Cuve, lesquelles deux escumes ne valent pas la peine qu'on les distille, parce que l'escume en est salle & grossiere, mais les escumes des trois autres Cuves sont conduites dans le distillatoire, pour y estre dans les Cisternes, jusqu'à ce qu'elles soient un peu aigres, car jusqu'alors elles ne s'éleveroient point jusqu'au bord.

L'on remuë & l'on clarifie cette liqueur d'une Cuve dans une autre, & d'autant plus qu'elle passe par diverses Cuves, d'autant plus elle se clarifie & devient plus pure, estant tirée continuellement avec des cueilleres à pot, & escumée avec des Escumoires, que les Negres tiennent en leurs mains, jusqu'à ce qu'enfin on en vienne à la cuite, où il y a beaucoup de peine à la faire cuire, & à la remuer ; & pendant qu'elle cuit, l'on jette dans les quatre dernieres Cuves une liqueur faite d'eau & d'Oziers, qu'ils appellent Trempe, sans quoy le Sucre demeure toûjours dans une substance viqueuse & ne se coaguleroit jamais. L'on en met fort peu, mais comme elle est aspre & aigre elle change la viscosité du Sucre & la fait cailler & se separer ; ce qui se remarque en tirant quelques gouttes qu'on laisse refroidir, qui tout aussi-tost s'endurcissent, & alors elle est assez cuite.

Aprés cet essay ils jettent deux cueillerées d'huïle d'Olive dans

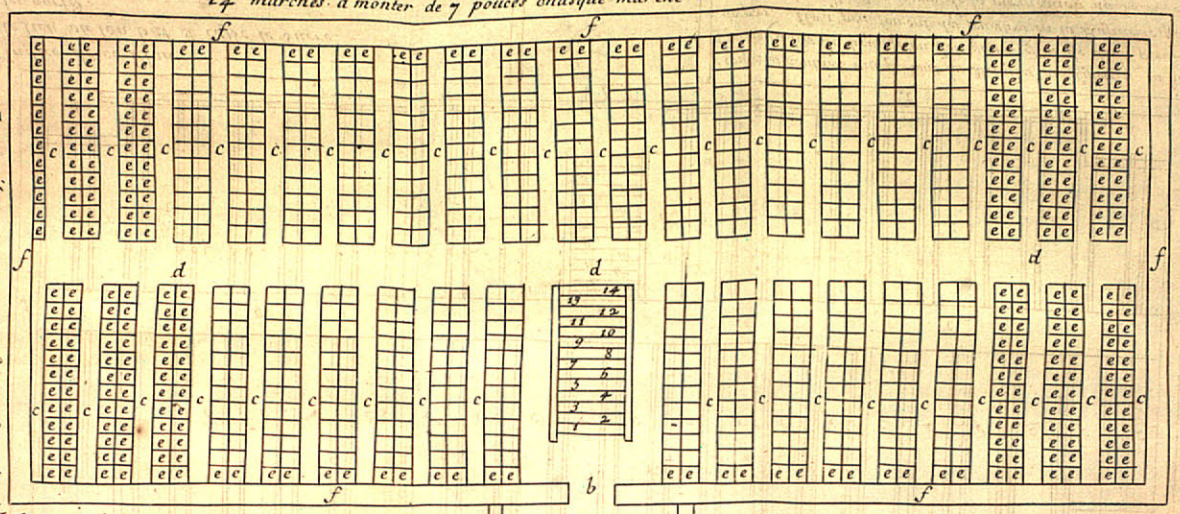
la Cuve, & tout aussi-tost la liqueur commence à boüillonner & à s'enfler : De sorte qu'aprés l'avoir bien fait cuire on l'oste de la Cuve avec des cueilleres pareilles à celles dont ils se sont servis cy-devant, & la mettent en d'autres cueilleres qui sont beaucoup plus grandes que les autres, & qui ont deux anses, avec quoy ils la transportent dans la Cisterne pour se refroidir prés des degrez par où l'on va au lieu où l'on fait le feu. Mais comme ils tirent la fin de la liqueur hors de la Cuve, ils le font avec toute la promptitude qui leur est possible, & jettent aussi-tost dedans de l'eau froide, afin d'empescher qu'elle ne brusle, car le feu du Fourneau continuë toûjours en mesme chaleur, & de mesme aussi d'abord qu'ils ont retiré cette eau de la Cuve avec leurs cueilleres, ils sont soigneux en mesme degré & promptement lors qu'ils ont tiré la derniere cueillerée d'eau, d'y remettre de la liqueur de la Cuve la plus proche, afin d'empescher la Chaudiere de brusler, & la remplissent de la sorte de la Cuve plus proche, & celle-cy de l'autre qui luy est voisine, & celle-cy de la troisiéme, & celle-cy encor de la quatriéme, & celle-cy aussi de la Cuve clarifiante, & celle-cy de la Cisterne, & la Cisterne du Moulin à Sucre.

Cet ouvrage continuë de la sorte depuis le Lundy à une heure du matin jusqu'au Samedy au soir, qu'on esteint le feu des Fourneaux, pendant toutes les heures du jour & de la nuit, avec des relais continuels d'hommes, de Chevaux & de Bœufs.

La liqueur estant assez rafraîchie pour la mettre dans les pots, on les apporte prés le rafraîchissoir, & en bouchant premierement la pointe du pot, qui est le fond, avec des feüilles de Platane, le trou n'en estant pas plus grand que de la grosseur du doigt, ils remplissent le pot, & le mettent entre des estançons, dans le lieu du remplissage, où il demeure jusqu'à ce qu'il soit tout à fait froid, ce qui arrive en deux jours & deux nuits, & alors si le Sucre est bon, on y donne chiquenaude avec le doigt, comme on feroit sur un pot de terre, pour sçavoir s'il est comme il faut, mais si le Sucre est mauvais, il ne sera ny bien dur, ny ne rendra aucun son, c'est pourquoy il le faudra lors changer & le porter dans la raffinerie, & l'y mettre entre des estançons : mais premierement il faudra oster les bouchons de tous les pots, afin que les Melasses puissent sortir par ce trou-là, & dégoutter dans une goûtiere ou tuyau de planches, creux au milieu, qui porte les Melasses de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elles viennent dans les

Le premier Ettage de la Rafinerie ou sont posez les Pots qui contiennent le Sucre et est a 8 pieds 2 pouces de terre ayant 14 marches a monter de 7 pouces chasque marche

En cet Ettage il y a 234 pots en a ussy accoustume dauoir un autre Ettage au dessus de celuy cy ou il y a encor 600 Pots



L Indice de la Raffinerie

a le lieu ou lon casse et bat le Sucre apres quil est purifié ou rendu blanc qu'on appelle la Batterie lors qu'on le cass pour en faire des Mascouades ils trouvent le milieu du Pot bien colore mais le haut et le bas d'une couleur plus brune le haut escumeux et leger le fonds fort brun et plein de Melasses ils mettent a part ces deux dernieres pour estre cuictes une autre fois avec les Mousses dans les Cisternes dont on faict des Pannelles qui quoy que ce soit la pire sorte de sucre en lespandant a peine neantmoins la discernerait on de la seconde sorte du Sucre Mascouade

b les deux Porte

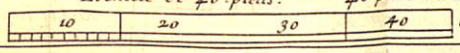
C les passages entre les Pots sur le plancher en haut

d le grand passage au milieu de la place d'un bout a lautre

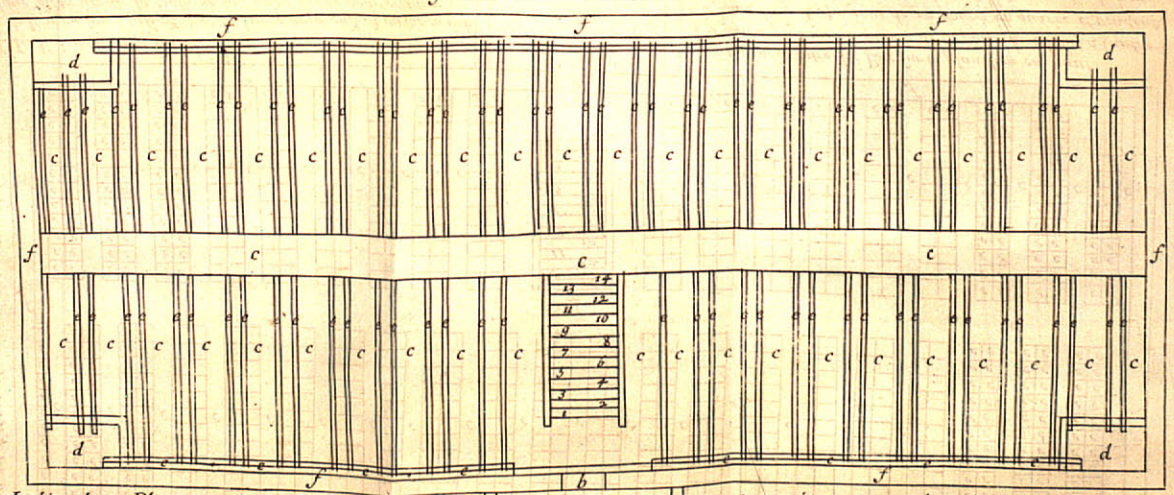
e le haut des pots qui sont de 16 pouces en quarre et pendent entre des rangs de solives de bois soustenus par de bons et solides posteaux de bois et ceincts ou attachez ensemble avec des Cercles de fer ou de bois la longueur des pots est de 26 ou 28 pouces de long faits en forme de torche par en bas et tiennent enuiron 30 liures de sucre

f les Murailles de la place qui a 100 pieds de long et 40 pieds de large au dedans il y a par fois un Estage de pots au dessus de celuy cy

Eschelle de 40 pieds.



Le Plan du lieu de la Raffinerie où sont les gouttieres par lesquelles les Melasses sont conduites aux Cisternes.



Indice de ce Plan.

a le lieu où lon bat et casse le Sucre.

b les portes.

c lespace vide entre les gouttieres.

d les Cisternes, dont il y en a 4 qui contiennent les Melasses, iusqu'à ce qu'on les fasse cuire, ce qu'ils font ordinairement un jour par semaine.

e toutes les gouttiers qui portent les Melasses aux Cisternes en bas.

f les murailles du lieu qu'on doit estimer estre de deux pieds despais, Il y a peu souvent des fenestres en la Rafinerie, parce que l'air humide est ennemy de la purification du Sucre, mais plutost lon y apporte des poistes remplies de Charbons bien allumez, principallement lors que le temps est humide et pluvieux.

Cisternes, dont il y en a ordinairement quatre, une à chaque coin, & y demeure jusqu'à ce qu'il y en ait une assez bonne quantité, & alors on le fait recuire encor, de celuy-là on en fait des Pannelles qui est une sorte de Sucre inferieur aux Mascoüades, mais qui pourtant sucre assez bien, & il y en a qui est d'une assez belle couleur.

Les pots ainsi ouverts au fond, les Melasses en coulent, mais si lentement, qu'à peine peuvent-elles avoir achevé de couler dans un mois, dans lequel temps le Sucre doit estre bien purifié; c'est pourquoy ils jugerent à propos de faire entrer dedans par le bout d'embas, un baston pointu qui perçast jusqu'à l'autre bout, esperant par ce moyen de donner un passage plus libre & plus prompt aux Melasses : Mais ils y trouverent fort peu d'amendement quant à la purgation, dont voicy la raison : c'est que comme le baston entroit dans le Sucre, il pressoit tellement le Sucre, qu'il fermoit tous les pores du passage pour les Melasses. Voyant donc que cela ne leur produisoit aucun bien, ils inventerent une maniere, qui estoit de percer le Sucre avec une vrille de fer, qui coupoit son chemin sans passer le Sucre, & par ce moyen-là les Melasses eurent leur passage libre sans aucun empeschement ; de sorte que le Sucre se trouva bien purifié dans un mois. Quant à la maniere d'en user aprés qu'il est purifié, vous la trouverez décrite dans mon Indice, au dessein de la raffinerie. Et cecy est tout le procedé qui s'observe à faire le Sucre de Mascoüade, dont il y en a de meilleur l'un que l'autre, selon que les Cannes se trouvent plus ou moins bonnes ; car de mauvaises Cannes ne sçauroient jamais faire de bon Sucre.

J'appelle celles-là mauvaises, qu'on a cueillies devant ou aprés le temps de leur vraye maturité, ou qui sont mangées des Rats, & par consequent pourries, ou qui sont renversées par les Oziers, ou serrées pendant le mauvais temps, chacun de ces accidens estant suffisant de faire que ces Cannes ne fassent que de mauvais Sucre.

Au temps qu'ils esperent que le Sucre doit estre bien purifié, ils tirent les pots des estançons dans la raffinerie, & les apportent dans le frappoir, que l'on trouvera dans le plan de la raffinerie, & les tournant sen-dessus dessous, on frappe fort du pot contre terre, & le Sucre en sort tout entier, comme une balle hors du moule, & lors qu'il est dehors, l'on peut voir trois sortes de couleurs dans le pot, les sommitez un peu brunâtres, &

Univers. de S. Paul BIBLIOTHECA Pa. de Milon

d'une substance escumeuse & legere ; le fond d'une couleur encor plus brune, mais pesante, grossiere, humide & pleine de Melasses, qu'ils retranchent & separent d'avec le reste, & les reservent pour les faire recuire avec les Melasses pour Pannelles : La part du milieu qui fait plus des deux tiers du pot, & paroist d'une belle couleur claire, qui est sec & doux, est mise à part, & ensuite ils la font porter de jour en jour sur le dos des Assinigos & des Chameaux, en des sacs de cuir, avec une toile poissée par dessus, à leurs Magasins qui sont à la Ville du Pont, pour les mettre dans des Fustailles & des Caisses, pour estre ensuite chargez dans les Navires pour l'Angleterre, ou pour quelqu'autre endroit du monde, où la vente en est meilleure.

Quoy que les meilleurs mesnagers en usent de la sorte, & ceux qui veulent conserver leur credit, comme le Colonel Jacques Drax, le Colonel Walrond, Monsieur Raynes, & quelques autres que je connois en ce lieu-là ; neantmoins la plusparr des autres, lors qu'ils tirent leurs Sucres, laissent tout aller ensemble, tant le fond que le sommet, & ainsi laissent le bon supporter le mauvais, mais lors qu'ils viennent trouver les Marchands pour les vendre, ils n'en veulent donner que trois livres dix sols sterling pour les uns, & pour les autres ils en donnent bien jusqu'à six livres quatre sols sterling & plus ; & ceux qui prennent ce soin-là, ont tant de credit envers les achepteurs, qu'à peine ouvrent-ils la fustaille pour en faire l'essay, tant ils sont asseurez de la bonté des Sucres qu'ils font, comme de ceux des Colonels Jacques Drax, Walrond, Monsieur Raynes, & quelques autres personnes de l'Isle que je connois. Je n'ay rien dit encor de la maniere de faire les Sucres blancs, mais cela est bien plûtost dit que fait: car quoy que le Sucre de Mascoüade ne demande qu'un mois de temps pour le rendre tel qu'il est, aprés qu'il a esté cuit, le Sucre blanc requiert quatre mois, ce qui se fait de la sorte. Il faut prendre de l'Argile & la détremper avec de l'eau épaisse comme de la boüillie ou de la purée de pois, puis on la verse sur la sommité du Sucre de Mascoüade, comme il est situé dans le pot, dans la raffinerie, où il le faut laisser quatre mois ; & si l'Argile se fend & se crevasse, en sorte que l'air y entre, il la faut reclore avec de mesme Argile détrempée, soit avec la main, soit avec une petite truelle. Et lors qu'on vient à ouvrir ces pots-là, l'on y trouve de la difference tant en la couleur qu'en la bonté du sommet & du fond, qui n'est que de la qualité pour estre mis au

au rang des Mascoüades, mais le milieu est parfaitement blanc & excellent sucre en pain, dont le meilleur vaut à Londres vingt deniers sterling la livre.

Je ne me souviens pas d'avoir rien laissé à dire de tout ce qui peut servir à la fabrique du sucre, si ce n'est que par fois aprés les grandes pluyes, qui rendent l'air plus humide qu'à l'ordinaire, on l'expose au soleil pendant les beaux jours, sur des toiles, ou dans le lieu où l'on ouvre les pots, & par fois l'on apporte aussi des poisles pleines de charbon allumé dans la raffinerie. Si j'ay oublié quelqu'autre chose en ce lieu-icy, on le trouvera supplée dans les Indices de mes Plans.

Quant à la distillation des escumes qui coulent dans dans le distillatoire des trois plus petites Cuves, elle se fait de la sorte. Aprés qu'elles ont demeuré dans les Cisternes, que mon Plan vous montre dans le distillatoire, jusqu'à ce qu'elles soient un peu aigres, (car jusqu'à ce que cela soit de la sorte, les esprits ne se veulent pas esleuer dans l'Alembic) le premier esprit qui en sort, est une liqueur foible, qu'on appelle petit vin, laquelle liqueur l'on remet dans l'Alembic, & on la redistille encor, d'où vient que de cela il en sort un esprit si puissant, qu'en approchant une chandelle à une distance raisonnable du bondon de la Barrique ou de la Pipe où on la garde, les esprits s'y jettẽt, & s'y attachent, & portent le feu dans le Vaisseau, en sorte qu'estant tout enflammé dedans il se rompt, devient tout en flâme, & brusle tout ce qui se trouve de combustible à l'entour de luy.

Nous perdîmes un excellent Negre par un accident de cette nature-là, qui portant une cruche remplie de cet esprit du distillatoire à la sommellerie, au soir ne sçachant pas quelle estoit la force de la liqueur qu'il portoit, approcha la chandelle un peu plus prés qu'il ne devoit, afin de voir plus commodément comme il la pourroit mettre dans l'Entonnoir, qui portoit la liqueur dans le tonneau : mais l'esprit estant émeu par ce mouvement, sortit hors de la cruche, & s'estant attaché à la flâme de la chandelle, mit tout en feu, & tua le pauvre Negre, qui estoit un fort bon serviteur. Que si dans l'instant que cela prit feu, il eust porté sa main sur le bondon & eust bouché le vaisseau, tout eust esté sauvé, mais comme il ne sçavoit pas ce remede-là, il perdit tout le vaisseau où estoit cet esprit, & sa vie aussi en mesme temps. De sorte qu'à cause de ce malheur-là, l'on fit des défenses tres-expresses d'apporter plus de ces esprits-là le soir dans la sommellerie, ny aucun feu ou

aucune chandelle allumée à quelque heure que ce fust.

Quoy que ce breuvage ait eu le malheur de tuer un Negre, il a eu neantmoins la vertu d'en guerir plusieurs, car alors qu'ils se portent mal, & qu'ils se trouvent enrhumez pour avoir eu froid, comme il leur arrive fort souvent, & leur est aussi fort aisé, n'ayant rien sous eux pendant la nuit qu'un aix tout simple, sur qui ils couchent, & rien pour les couvrir : Car quoy que les jours soient chauds, les nuits sont froides, de sorte qu'il est impossible que ce changement-là n'agisse sur leurs corps, quoy que ce soient des gens fort robustes.

De plus comme ils s'en reviennent le soir ayant chaud & tout en sueur, s'asseans ou se couchans, il faut necessairement qu'ils s'enrhument, & par fois cela leur engendre aussi d'autres sortes de maladies ; mais lors qu'ils se sentent incommodez, ils se vont plaindre à l'Apothiquaire de l'habitation, que nous appellons le Docteur, & il leur donne à chacun un petit verre de cet esprit, qui leur sert d'un remede present.

Et comme cette boisson est d'un grand usage pour guerir & soulager les pauvres Negres, dont on doit avoir un soin tres-particulier, parce que de leur travail dépend tout le profit qu'on peut faire, aussi soulage-t'il nos serviteurs Chrestiens, car lors que leurs forces sont espuisées par trop de labeur, en travaillant tout en sueur à la chaleur du Soleil, dix heures par jour, ils sentent que leurs estomachs sont grandement affoiblis & debilitez, mais ils trouvent qu'une dragme ou deux de cet esprit les conforte & les soulage beaucoup.

Cette boisson est aussi une bonne Marchandise dans l'habitation, car on l'envoye au Pont, où on la vend à ceux qui la revendent en détail. On en vend aussi aux Navires, qui la transportent ailleurs, où s'en servent pendant leur voyage. L'on en vend aussi aux Habitans qui n'ont pas de sucreries à eux, qui ne laissent pourtant pas d'en boire excessivement, car ils l'acheptent à bon compte ; le demy broc se vendoit ordinairement un demy escu pendant que j'y estois, mais on parloit alors de l'encherir beaucoup au-delà. L'on en fait toutes les semaines dans une habitation pareille à celle où j'estois, pour trente livres sterling, outre ce que boivent les serviteurs & les esclaves.

Pour achever cet ouvrage du sucre, je vous veux faire voir par estimation comme le revenu de cette Isle est augmenté, & à mon avis ce n'est pas une chose hors d'apparence. Si l'on veut retour-

ner à considerer l'estenduë de l'Isle, on trouvera en prenant le milieu de sa longueur & de sa largeur, qu'elle contient 392. milles en quarré,

28.
14.
112.
28.
392.

dont il faut soustraire une tierce partie, qui est la plus esloignée du Pont, où se fait tout ou la plus grande partie du Commerce, qui à cause de plusieurs profondes fondrieres qui sont entre deux, font que le passage en est empesché ou bouché, & outre cela la terre n'y est pas si riche ny si propre à porter des Cannes que l'autre, mais elle peut estre tres-bonne pour y cultiver quantité de bled, de Yemes, Bonaviste, Cassave, Patates, & encor pour y eslever des Pourceaux, des Brebis, des Chévres, du Bestail & de la Volaille, pour en fournir le reste de l'Isle, qui manque de ces denrées-là. Pour cette raison nous soustrairons un tiers de ces 362. qui est 130.

2. 392.
(130. 130.
3. 262.

Et ainsi les deux tiers restans sont 262. milles en quarré, dont la plus grande partie peut estre employée en sucreries, & l'autre distribuée aux petites habitations, où l'on ne peut eriger des sucreries ou des Moulins à sucre, à cause du peu d'arpens de terre qu'elles contiennent, n'y en ayant pas plus de vingt, de trente ou de quarante dans une habitation; mais elles sont propres à porter du Tabac, du Gingembre, du Cotton, du Mahis, des Yemes & des Patates, comme aussi pour y nourrir des Pourceaux; mais dans peu la pluspart de celles-là seront acquises par des personnes qui sont puissantes, & réunies en des habitations, de cinq, de six & de sept cens arpens. Et alors nous pourrons faire nostre compte de la sorte. Un mille en quarré contiendra 640. arpens de terre, & l'on void qu'il

y en a icy 262. arpens, qui sont les deux tiers de l'Isle, de sorte donc que nous multiplions 262. par 640. & le produit se montera à 167680.

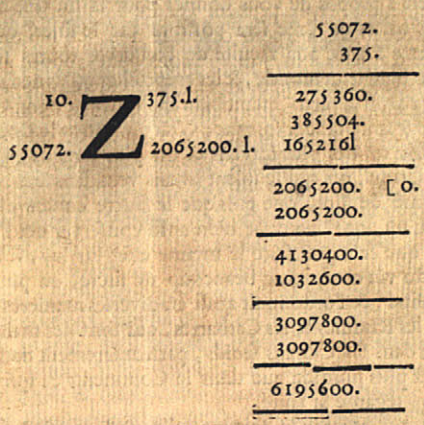
Or posons le cas, que quelques-uns de ceux qui ont de petites habitations, ne les veulent pas vendre, mais qu'ils les gardent pour y faire des vivres, avec quoy ils peuvent s'entretenir & vivre à leur aise dessus, car ils peuvent vendre à bon prix les provisions qu'ils recueilleront ; pour cet usage nous en mettrons à part trente mille arpens. Nous soustrairons donc 30000. arpens de 167680. & il restera 137680. arpens pour estre employez en sucreries, desquels $\frac{2}{5}$ peuvent estre plantez de Cannes, les autres $\frac{3}{5}$ pour du bois, des pasturages & des vivres, qui doivent fournir les habitations, selon l'eschelle de l'habitation du Colonel Modyford comme j'ay dit cy-devant.

```
  640.
  262.
 ------
 1280.          27536.
 3840.          27536.
 1280.          ------
 ------         55072.
167680.
30000.
------
137680.
```

Or ces deux cinquiémes font comme vous voyez 55072. arpens, & un arpent de bonnes Cannes rendra 4000. livres pesant de sucre, & n'y en a point qui rende moins de 2000. livres pesant ; mais nous prendrons le milieu entre deux, & nous arresterons à 3000. livres pesant, surquoy nous ferons nostre compte, & mettrons le prix au sucre, suivant le plus bas prix, qui est à trois deniers sterling la livre, comme il est encor Mascoüade, pour estre debité dans l'Isle au Pont.

Dans quinze mois les Cannes seront meures, & dans un mois de plus elles seront nettoyées, & prestes à entasser & serrées dans le Magazin. Ainsi nous faisons nostre compte sur le lieu, & disons 3000. trois deniers sont 37. liv. 10. sols sterling, dix arpens, desquels à ce compte-là sont 375. livres sterling, nous disons donc si 10. arpens de Cannes produisent 375. livres, combien 55072.

qui est le nombre des arpens contenus dans les $\frac{1}{7}$ de terre mis à part pour les sucreries ou les habitations où l'on doit cultiver les Cannes? & par la régle de trois, nous trouvons que cela se monte à 2065200. en seize mois. Or adjoustez quatre mois de plus au temps de la purification, & à le reduire en Sucres blancs, qu'on appelle



en Angleterre Sucre en Pain, & alors le prix sera doublé à 4130400. dont nous déduirons $\frac{1}{4}$ pour le dégast, & pour ce qui est retranché au haut & au fond des pots, qui seront de bonnes Mascoüades, mais nous déduirons pour cela, & le dégast $\frac{1}{4}$ qui est 1032600. que nous soustrairons de 4130400 & il restera 3097800. qui est le total du revenu des Sucres, qui croissent en l'Isle des Barbades pendant vingt mois, & calculez dans le Païs, à la ville du Pont; mais si l'on veut courir les risques de la Mer, comme font tous les Marchands, & l'amener en Angleterre, on le vendra à Londres 12. deniers sterling la livre, & alors il doublera encor, & montera à 6195606. & en deux mois de temps il peut estre en Angleterre.

Vous voyez par là quel vaste revenu cette petite motte de terre peut produire en vingt-deux mois de temps. Et de la sorte j'ay achevé ce que j'avois à dire de cette Plante; je veux seule-

ment donner encor une touche pour finir avec elle, comme font les Musiciens, qui joüent premierement un Prelude, puis une Leçon, & ensuite une Sarabande, qui est l'ame & la vie de tout le reste.

Ayant donc joüé un petit Prelude devant vous, à cette longue & ennuyeuse Leçon du Sucre, & de la maniere de le faire, j'estime qu'il est à propos de vous donner pour la fin une Sarabande des plus belles qu'il me sera possible sur le sujet, qui est que comme cette Plante a la faculté de conserver toutes sortes de fruits, qui croissent au monde, & les empescher qu'ils ne se corrompent, elle a aussi la vertu, estant bien appliquée, de conserver aux hommes leur santé & leur fortune; C'est pourquoy le Docteur Butter, qui estoit un des plus sçavans & des plus fameux Medecins de cette Nation, où qui se soient jamais veus dans le monde, avoit accoustumé de dire, que puis que le Sucre conservoit les Poires & les Prunes, qu'il pouvoit bien aussi conserver nos Poulmons, & afin que cela pust faire le mesme effet sur luy, il beuvoit toûjours du vin clairet avec beaucoup de sucre, du plus fin & du mieux rafiné, & l'ordonnoit aussi en diverses manieres à ses Patients, pour les Rhumes & les Catharres, qui sont des maladies fort frequentes dans les Climats froids, particulierement dans les Isles où l'air est plus humide que dans le Continent; ce qui suffira pour ce qui regarde la santé.

Quant à ce qui regarde la fortune, elle n'est pas seulement conservée, mais aussi on la peut faire par l'operation puissante de cette Plante.

Le Colonel Jacques Drax, qui au commencement qu'il vint dans cette Isle, establit sa fortune sur un fonds qui ne surpassoit pas 300. livres sterling, l'a portée à une telle hauteur, que je luy ay oüy dire, qu'il ne regarderoit jamais l'Angleterre avec dessein d'y demeurer le reste de sa vie, qu'il n'eust le moyen d'y faire des acquisitions de terres pour dix mil livres sterling de rente annuelle, comme il s'attendoit de faire en peu d'années avec ce qu'il avoit, & tout cela par le moyen de cette plante de sucre.

Le Colonel Thomas Modyford m'a dit fort souvent, qu'il avoit resolu en luy-mesme, de ne retourner jamais en Angleterre, qu'il n'eust fait en sorte que son voyage, & l'employ qu'il avoit eu en cette Isle, ne luy eussent valu cent mil livres sterling, & tout cela encor par la Plante du sucre.

Or ces gens-là estoient des hommes aussi penetrans & aussi bien sensez, qu'aucuns que j'aye connus entre tous ceux qui se méloient de ces affaires-là. Que si l'on peut acquerir de si grands biens, en cultivant cette Plante, & en y appliquant son industrie & sa peine, pourquoy ne les pourra-t'on pas conserver à la posterité en les ménageant comme il faut, & en faisant une depence raisonnable, & toûjours par le doux negoce du sucre?

Nous avons un vegetal dans cette Isle, à qui ne convient ny le nom d'un Arbre, ny celuy d'une Plante, car c'est un Ozier, (que les François appellent Liane) qui est en quelque façon la plus dommageable Plante qui puisse croistre sur la terre; parce qu'elle renverse tout ce à quoy elle se peut joindre, tant les Cannes, que toutes les autres Plantes mediocres, car elle les méprise toutes. Si on la souffre dans un Jardin, elle tourne tout autour des Herbes & des Plantes qui ont des Tiges, les abat & les ruïne; que si elle trouve le chemin pour entrer dans un Verger, elle montera par le tronc jusques dans les branches des Arbres fruitiers, & les enveloppera de sorte, qu'elle en fera par maniere de dire comme une bource, parce que de la principale tige, il en sortira plus de cent petits rejettons, & s'il y a quelqu'autre Arbre qui en soit si proche, qu'il vienne à le toucher, elle trouvera le chemin pour y venir, & en renversera la cime, desfigurant entierement les Arbres, & empeschant que le fruit ne croisse. Que si on en coupe la principale tige par le bas, & tout proche de la racine, esperant que cela fera mourir la Plante, l'humidité du haut des branches fait tomber en terre un rameau, qui prend d'abord une nouvelle racine; Mais ce n'est pas-là tout le mal qu'il fait, car il monte jusqu'au haut des plus hauts Arbres, & en enveloppe & entortille tellement les branches, qu'il les empesche de croistre, & plusieurs fois il lie & attache les Arbres les uns aux autres, en sorte que l'un empesche l'autre de croistre.

Deux abatteurs de bois qui appartenoient au Colonel Drax, comme ils estoient apres à abattre un Arbre, environ le temps qu'il commençoit à pancher, & voyant de quel costé il devoit tomber, se retirerent de l'autre costé, s'estimans estre en seureté, mais cet Arbre estant attaché à un autre par ces sortes de Lianes, entraîna apres soy une grande branche de cet Arbre-là, qui tomba sur ces buscherons, & leur brisa tellement le corps, qu'à peine pûrent-ils s'empescher d'en mourir.

Faites nettoyer un chemin de dix pieds de large, qui passe entre

un bois & un champ de Cannes, le soir auparavant, & le lendemain matin si vous y retournez, vous le trouverez tout traversé de ces Oziers ou Lianes, qui seront si proches des Cannes, que si vous attendez jusqu'au jour suivant à y aller, elles auront attrapé les Cannes, & ce sera trop tard pour y vouloir remedier, car lors qu'elles sont une fois mélées ensemble, il est impossible de détruire les unes sans ruïner les autres, car en quelque lieu qu'elles touchent la terre, elles y prennent de nouvelles racines, & rampent de la sorte par tout, & à mesure qu'elles s'advancent, elles renversent tout.

Ces dommageables Lianes, avec ces vices-là, ont aussi quelques vertus, car elles servent à tous les usages où l'on a besoin de cordes & de lions; comme pour lier nostre bois & nos Cannes en fagots, ou toute autre chose où l'on a besoin de se servir de cordages; & sans elles nous aurions bien de la peine, car nous n'avons aucun bois qui soit propre à faire des cerceaux pour lier des barriques, des barrils, des cuves, & autres semblables vaisseaux; & on en peut avoir de quelle longueur & grosseur l'on veut, estant tres-propres pour cela.

Il y a diverses sortes de ces Lianes, mais il y en a qui portent du fruit, qui est un peu plus gros que des gousses de féves, dans lesquelles lors qu'on les partage en long avec un cousteau, l'on y void une diversité des plus belles couleurs qui se puissent imaginer, & si bien alliées, qu'il ne se peut rien voir de plus beau.

Faites abattre les Arbres d'une douzaine d'arpens de bois en droite ligne, & lorsque la terre en sera entierement nette & desgarnie, le costé du bois que vous aurez laissé debout, qui sera aussi sur la mesme ligne droite, vous y verrez ces Lianes en peu d'années monter à la cime des Arbres, qui seront du moins de quatre-vingt ou cent pieds de haut, & depuis la cime jusqu'à terre au costé exterieur du bois, tout sera couvert de feüilles larges, vertes, & luisantes; de sorte que si l'on s'absente de ce lieu-là deux ou trois années, & que vous y alliez chercher du bois, vous y trouverez une fort belle Courtine verte de 300. pas de long, & de 80. pieds de haut, qui est une aussi agreable tromperie à la veuë, qu'il s'en puisse voir ailleurs, & c'est une des plus agreables choses à voir qu'il y ait dans l'Isle. La mesme chose se fait aussi dans les bouches ou entrées des cavernes, où vous trouverez une caverne qui sera capable de tenir 500. hommes, & l'ouverture couverte d'une courtine verte de 40. pieds de haut, & de 200. pieds de long, qui est si épaisse, & les branchages & rameaux en

en sont tellement entrelassez les uns dans les autres, qu'à moins que de les éloigner à costé, à peine peut-on avoir assez de clarté pour y lire.

Ces cavernes sont fort frequentes dans l'Isle, & de diverses grandeurs, les unes sont mediocres, & les autres fort grandes & spacieuses: Les Negres fugitifs s'y mettent souvent à couvert pour un long-temps, & pendant la nuit ils rodent çà & là par la campagne, & dérobent des Cochons de laict, des Bananes, des Patates, & des Poulets, & les apportent-là, où ils font festin tout le long du jour de ce qu'ils ont dérobé pendant la nuit precedente, & parce que les nuits sont obscures, & qu'ils ont le corps noir, ils s'échapent sans qu'on les puisse appercevoir.

Il n'y a rien plus necessaire en ce Païs que les Limiers, pour découvrir ces voleurs; J'ay esté en plusieurs de ces cavernes, pour voir quelle sorte d'air il y avoit, mais je trouvay qu'il estoit si serré & si humide avec cela, que j'en pensay perdre la respiration; & je croy que si j'y avois demeuré seulement une nuit; je n'en serois jamais sorty.

Je me suis souvent estonné, pourquoy des cavernes & des rochers si vastes ne produisoient aucunes sources d'eaux; veu que l'air qui les touche est si humide; car on void en Angleterre, que là où il y a des rochers, il y a des sources d'eaux; & par fois lorsque le temps est humide, l'humidité pend sur les rochers en gouttes, & coule de la sorte en bas, & trouve un chemin pour se donner passage en diverses petites fontaines.

Mais il n'en est pas de mesme icy, l'air y est beaucoup plus humide qu'en Angleterre; mais la vraye raison est que cela vient de la secheresse extraordinaire, & de la spongiosité de la pierre, qui suçe & boit toute l'humidité qui l'environne & la touche, & neantmoins n'en est jamais satisfaite.

J'avois pensé d'essayer ce que pourroit faire l'experience solitaire du Chevalier François Bacon, touchant la fabrique des fontaines artificielles, mais les auges faites de cette pierre-là, qui est si seche & si spongieuse, n'auroient jamais esté propres à cela. Outre que nous n'avons point de saleures qui sont necessaires pour venir à bout de cette experience-là.

Nous avons encor une autre sorte d'Oziers, mais ils sont faits de la gomme des Arbres, qui tombe des branches goutte à goutte, l'une pendant à l'autre, jusqu'à ce qu'elles touchent à terre; d'où elles reçoivent quelque sorte de nourriture, qui leur donne le moyen de

grossir, & s'il arrive que trois ou quatre descendent si proche les unes des autres, qu'elles viennent à se toucher, & que le vent les retorde ensemble, elles ressemblent si fort à des cordes, qu'on ne sçauroit distinguer à cinq pas de là, si c'est une corde ou un ozier. J'en ay veu de diverses grosseurs, comme depuis les plus petites ficelles d'un foüet, jusqu'à la grosseur des cables du Navire, nommé le Souverain, & la pluspart de ces Arbres propres à faire du merrain, dont j'ay fait mention cy-dessus, en ont les uns quatre, les uns cinq, & les autres une demy douzaine, qui pendent comme les cordes des cloches, depuis les branches jusqu'à terre; ce qui me parut d'abord à mon arrivée, comme une chose rare & un spectacle nouveau.

Il y croist aussi de fort bon aloës, la plante en est tres-belle; les feüilles ont quatre poulces de large, & ¼ de poulce d'épais, & environ un pied & demy de long, avec des piquans de chaque costé, & le dernier rejetton qui s'esleve dans le milieu, porte des fleurs jaunes, les unes au dessus des autres, qui sont esleuées de deux pieds au dessus des feüilles.

L'on prend ces feüilles épaisses, & on les coupe tout au travers, d'où sort l'Aloës, qu'on expose au Soleil, qui le rarefie, & le rend propre pour estre gardé; mais c'est celuy qui sort le premier qu'on garde, car si on le laisse couler trop long-temps, il sera beaucoup pire, mais on jette la feüille devant que celuy-là sorte.

La feüille de cette Plante, qu'on appelle *Semper-vivum* en Angleterre, & croist prés du feu dans les cuisines, penduë à une solive au plancher, avec un linge huilé autour de la racine, avec la peau ou l'écorce interieure du Sureau, & quelques autres ingrediens, cuite dans de l'huile d'Olive, est le meilleur remede qui soit au monde pour une brûlure ou eschaudure, estant appliqué sur le champ, & parce que c'est le meilleur de tous les remedes qu'on ait jamais trouvez pour cela; je le veux coucher par écrit en ce lieu icy. Voicy quel il est.

Prenez du *Semper-vivum*, des feüilles de Plantin, & la peau verte du Sureau, de chacun parties égales, & les faites cuire dans de l'huile d'Olive, en quantité suffisante pour tirer toute la teinture en cuisant, alors exprimez toute l'huile, & la remettez sur le feu, & y mettez un peu d'Esprit-de-vin, & autant de cire jaune qu'il en faut pour le reduire en consistance d'onguent.

Il y a encor une autre Plante, qui est la Plante sensible, qui ferme ses feüilles aussi-tost qu'on la touche avec la main, ou du

bout du baston qu'on tient, & peu de temps apres, elles viennent à se rouvrir d'elles-mesmes.

Il y a fort peu de fleurs dans l'Isle, & pas une qui soit de bonne odeur, comme le Lys blanc, qui croist dans les bois, mais dont la fleur est beaucoup plus belle que celle de pardeçà; comme aussi le Lys rouge, qui est de la mesme grandeur, mais ny l'un ny l'autre ne sont de bonne odeur.

La fleur de S. Yago, ou de S. Jacques, est fort belle, mais d'une mauvaise odeur; Nous avons encor une autre fleur, qu'on ne doit pas oublier à cause de sa rareté, parce qu'elle s'ouvre lorsque toutes les autres se ferment, qui est lors que le Soleil se couche, c'est pourquoy nous la nommons la Fleur de la Lune; elle croist par grosses touffes, ses feüilles sont presque de la forme d'un cœur, la pointe se tournant en arriere, la fleur est un peu plus grande que celle de la Primevere, mais du plus beau violet que j'aye jamais veu. Lors que cette fleur tombe, la graine paroist, qui est noire, avec un œil violet, fait comme un bouton, & de mesme grosseur, si bien travaillé, & si fort avec cela, qu'on s'en pourroit bien servir pour en garnir un habit.

J'emportay avec moy de la semence ou graine de Rosmarin, de Thin, de Sariette, de Marjolaine grosse & menuë, de Persil, de Serpoulet, de Camomile, de Sauge, de Tenaisie, de Lavande, d'Aux, d'Oignons, de Choux, de Choux pommez, de Navets, de Raves, de Soucis, de Laittuës, de Targon, que je semay, & leverent & creurent fort bien; j'avois aussi de bonne graine de Porreaux, mais elle ne leva point. Nous avons des Rosiers, mais ils ne portent jamais de fleurs.

Il y a une racine, dont quelques-uns des Negres ont apporté la graine, & qu'ils y ont plantée, & y a creu toûjours depuis: c'est une fort grosse racine, qui est seche & d'un bon goust; la maniere de la planter est de faire de petites montagnettes de terre, comme celles des Taupes, & planter la graine au haut, & dés aussi-tost qu'elle pousse ses tiges, elles les renversent vers terre de chaque costé, & alors à mesure qu'elles la touchent, elles poussent en haut une tige, qui ne differe pas beaucoup de l'asperge, mais qui est violette. Les ayant recüeillies, & les mangeant en salade avec de l'huile, du vinaigre, & du sel, elles sont suffisantes à contenter un goust ordinaire, où l'on n'en peut pas trouver de meilleure: mais la verité est que cette racine est un bon manger, estant cuite avec du bœuf salé, & mangée avec

du beurre, du vinaigre, & du poivre. La plusspart de ces racines sont aussi grosses que trois des plus gros Naveaux qu'il y ait en Angleterre. Nous en emportâmes quantité en Mer pour nostre provision, qui nous servirent bien, & nous auroient encor bien plus servy pendant nostre disette de vivres; mais les Rats, dont nous avions un nombre infiny à bord, nous en déroberent la plusspart.

Dans cette partie de l'Isle qui est au vent, & est en partie à l'Est, & en partie au Nort, les orages & les vents rudes qui viennent de ces costez-là, en ont tellement emporté toutes les substances terrestres, qu'il n'y reste plus que des rochers aspres & roides, & la Mer estant fort profonde de ce costé-là, à peine les Anchres peuvent toucher le fond', quoy que les cables soient fort longs; de sorte que quelque Navire que ce soit, qui anchre de ce costé-là, s'y trouve en peril. Au contraire, si quelque Navire est au dessous du vent, au costé d'aval, & s'en esloigne en sorte qu'il perde l'abry de l'Isle, il est asseuré d'estre emporté aux Isles qui sont au dessous du vent, & luy sera fort difficile de remonter & de revenir, si ce n'est en se remettant en pleine Mer; de sorte qu'il n'y a presque point de lieu seur pour descendre à terre, que dans les endroits où sont les Havres & les Bayes, qui sont au Sud-Oüest, & ces lieux-là sont si bien défendus par la nature, qu'à peu de frais on les pourroit rendre extremement forts.

Mais ils ont esté negligez par le Proprietaire, & par cette raison-là, & quelques autres, les habitans luy en ont refusé le nom.

Il y avoit un Gentil-homme dans l'Isle, qui prétendoit d'estre Soldat & Ingenieur tout ensemble, qui entreprit de fortifier toutes les places où l'on pouvoit descendre à terre, & de les fournir d'une quantité d'Artillerie, suffisante pour les défendre, pourveu qu'on luy payast les droits de l'Excise pendant sept ans, ce qui luy fut accordé par le Gouverneur & par l'Assemblée.

Sur cela il se mit à travailler, & fit un Fort, mais tel, que lors qu'il y vint d'autres Ingenieurs plus capables que luy, ils le trouverent tres-pernicieux: car commandant à tout le Havre, & n'estant pas assez fort pour se défendre de soy-mesme, s'il estoit pris par l'Ennemy, il pourroit faire beaucoup de mal au costé de la terre; de sorte que lorsque que j'y arrivay ils estoient apres à l'abattre, & en son lieu y faire des Tranchées & des Ramparts, avec des Palissades, des ouvrages à corne, des Courtines, & des Con-

trescarpes, & ayant posé une bonne Fortification de bois debout tout autour de l'Isle prés de la Mer, on creut que cela suffisoit pour empescher la descente des Troupes Estrangeres quelles qu'elles fussent, & pour défendre aussi les habitans au dedans de l'Isle.

On bastit trois Forts, l'un pour servir de Magasin, pour y loger leurs munitions & leurs poudres; & les deux autres pour y faire leur retraite en toutes les occasions qu'il seroit necessaire. Lors que je partis de là ils pouvoient mettre dix mille hommes sous les Armes, aussi bons Soldats, & aussi resolus qu'il s'en puisse voir ailleurs, & mille bons Chevaux; en quoy consistoit toute la force de l'Isle lors que j'en sortis.

On s'y gouverne selon les loix d'Angleterre, dans toutes les affaires Criminelles, Civiles, de Guerre, Ecclesiastiques & Maritimes.

Ces Loix sont administrées par un Gouverneur, & dix Conseillers, quatre Cours ordinaires de Justice, dans les causes Civiles, qui partagent le Païs en quatre circuits, Juges de Paix, Connestables, Marguilliers, & Dixmeurs; il y a cinq Assises l'année pour juger les causes Criminelles, & toutes les Appellations de causes Civiles qui viennent des Cours inferieures. Et lors que le Gouverneur le juge à propos, il convoque une Assemblée pour juger en dernier ressort, pour faire de nouvelles Loix, & abolir les anciennes, selon que l'occasion s'en offre, suivant la nature du Parlement d'Angleterre, aussi est-il composé du Gouverneur, comme Souverain de son Conseil, comme sont les Pairs, & de deux Bourgeois choisis de chaque Parroisse pour le reste.

L'Isle est divisée en onze Parroisses; l'on ne paye aucunes Dixmes au Ministre, mais on luy donne une pension annuelle en Tabac, qui est d'une livre de Tabac pour chaque arpent de terre des particuliers, outre certains devoirs de l'Eglise, des Mariages, des Baptesmes, & des Enterremens.

Il y avoit aussi une Commission perpetuelle pour la punition de l'Adultere & de la Paillardise, quoy qu'elle soit rarement mise en execution.

Il faudroit dire quelque chose touchant les saisons de l'année, mais ce sera succintement, ce qui fera que nous en serons moins ennuyeux. Pendant quatre mois de l'année, le temps est plus froid que dans les autres huit mois, ces quatre mois sont Novembre,

Decembre, Janvier & Février, & neantmoins ils sont plus chauds que n'est le mois de May de pardeçà.

Il n'y a point de cheute generale de la feüille des Arbres, chaque Arbre ayant sa cheute particuliere ; comme si deux Locustes sont esloignez de la distance d'un jet de pierre l'un de l'autre, ils n'auront pas leur cheute en mesme temps, car les feüilles de l'un tomberont en Janvier, & celles de l'autre en Mars, un troisiéme en Juillet, un quatriéme en Septembre ; & ainsi tous les mois une sorte d'Arbres, ont leurs divers temps de la cheute de leurs feüilles : mais le mois de Février est celuy dans lequel il en tombe le plus, comme je l'ay remarqué.

Les feüilles qu'on trouve tombées sous les Arbres, estant la plus part larges & roides, lors qu'elles croissoient, & ayant plusieurs veines qui vont du milieu de la tige jusqu'à l'extremité de la feüille, lorsque l'endroit le plus mince de cette feüille est pourry & consumé, ces veines paroissent comme des Anatomies, avec les plus estranges figures, & les plus belles formes que j'aye jamais veuës, & propres à estre gardées comme une rareté dans le cabinet des plus grands Princes ; comme aussi les testes de Negres, qu'on trouve dans les Sables, qui ont environ deux poulces de long, avec le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, & une partie du cou ; je n'ay jamais sceu trouver aucune racine par où elles pûssent croistre, mais je les ay toûjours trouvées toutes seules dans les Sables, sans estre attachées à rien. Ce n'est point aussi un fruit qui tombe d'aucun Arbre, car on l'y verroit croistre ; elles sont aussi noires que du geay, mais personne ne sçait d'où elles viennent.

Il n'y a point de mines en cette Isle, non pas mesme de charbon, ce qui fait que nous conservons nos bois autant que nous pouvons.

L'on trouve qu'il sort d'un Rocher, dans un endroit de l'Isle, une substance onctueuse, à peu prés comme du goudron, qu'on croid avoir plusieurs vertus, quoy qu'elles ne soient pas encor connuës, mais l'on a déja découvert qu'elle est bonne pour arrester le flux de ventre, estant prise en breuvage, & pour toutes les douleurs & meurtrisseures du corps en oignant les parties, & elle est si subtile, qu'estant mise en la paulme de la main, lors qu'on la frotte elle penetre jusqu'au dos de la main.

Il y a une autre substance gommeuse, qui est noire, & dure comme de la Poix, & dont on se sert au lieu de Poix, nous l'appellons Mountiack.

Vous ayant fait dans mes recits de la bonne chere, la description des viandes que cette Isle produit, pour l'entretien de la vie, & mesme pour ses delices, en ce qui regarde la table; je n'en diray rien davantage, mais on n'en est pas mieux pour cela, parce qu'on est grillé depuis le matin jusqu'au soir des ardentes chaleurs du Soleil, en sorte que pendant ces douze heures, à peine en pouvez vous trouver deux où vous puissiez jouir de quelque sorte de contentement.

Ou comment pouvez vous trouver de la chaleur dans vostre estomach pour digerer la viande, lors que le Soleil a tellement espuisé vostre chaleur & vos esprits, & attiré aux parties exterieures, que vous en estes tout frileux au dedans? Ce qui fait que vous estes obligez de vous servir de remedes qui sont presque aussi mauvais que la maladie mesme, de liqueurs si fortes qu'elles ostent la respiration à mesure qu'elles coulent dans l'estomach, & de poivre rouge au lieu d'espice, qui n'a gueres moins de chaleur qu'un charbon ardent; & encor toutes ces choses-là à grand' peine peuvent-elles retirer au dedans la chaleur que le Soleil a attirée au dehors: & une partie de ce defaut est causé par le peu de prévoyance ou le manque de consideration des Habitans, qui bastissent leurs demeures, plûtost comme des estuves que comme des maisons, car la pluspart sont basties de bois, peu eslevées, qui empeschent que le vent n'y entre, & au contraire retenans le Soleil, quoy qu'ils ayent les moyens d'en user autrement; car j'entreprendray de desligner une maison de sorte, qu'aucun n'aura juste sujet de se plaindre de l'excessive chaleur, & ce qui causera ce remede-là, apportera avec soy la plus grande beaute qu'on sçauroit voir.

Les Palmites estant rangez dans un ordre convenable, comme je vous enseigneray dans mon dessein, seront posez de sorte entre le Soleil de la maison, qu'ils la tiendront continuellement à l'ombre; & l'ombre en sera à une telle distance, qu'on sentira fort peu de chaleur à quelqu'heure du jour que ce soit: car les ombrages qui sont faits par les plus hauts Arbres sont asseurément les plus frais, parce qu'ils rejettent la chaleur plus loin.

Outre cela il y a plusieurs autres avantages qu'on peut tirer dans l'invention de cette maison, car je voy que les Habitans qui y sont ne se soucient pas de quelle maniere ils bâtissent leurs maisons, pourveu qu'ils les achevent, ce qui fait qu'il y en a qui sont si intolerablement chaudes, que ny eux ny qui que ce soit n'y

peut demeurer sans estre en sueur.

En premier lieu donc, nous considererons quelles erreurs il y a dans leurs desseins, afin que nous puissions plus aisement montrer quel est le meilleur moyen de les corriger. Une maison seule qui est bastie en long, & sur une ligne du Nort au Sud a les incommoditez qui suivent. Le Soleil luit sur les murailles du costé de l'Est depuis six heures jusques à huit ; de sorte que les Rayons donnent à plat sur ce costé par l'espace de deux heures : & les Rayons demeurans sur une ligne plate ou oblique, comme est celle-là, donnent une chaleur plus grande que sur une ligne diagonale, qui fait glisser les rayons à costé, comme dans un jeu de Paulme, lors que la balle en donnant contre les murailles vient à glisser, elle frape avec beaucoup moins de force, que lors qu'elle trouve toute la resistance du bout de la muraille, où elle est rencontrée par une ligne oblique & plate : De mesme les Rayons du Soleil, plus ils sont opposez par quelque corps plat que ce soit, & plus ils bruslent violemment.

Cette muraille des costez estant eschauffée, le Soleil s'esleve & luit avec plus de chaleur, & alors les chevrons se trouvent en ligne oblique, qui est plus mince & moins capable de resister aux Rayons, & la couverture estant de lattes, reçoit la chaleur bien plus viste, & la garde plus long-temps que si elle estoit de thuile, de sorte que toute la matinée devant midy, ce costé-là du toict reçoit autant de chaleur que le Soleil est capable d'en donner, & en cette maniere traverse de l'autre costé, où il en donne encor d'autant plus l'aprés-disnée, qu'elle se trouve augmentée par la chaleur espanduë dans la maison & dans l'air tout le matin devant; de sorte que le four estant eschauffé des deux costez, qu'en peut-on attendre sinon que ceux qui sont dedans soient tout cuits? & encor plus, parce que le vent est retenu dehors, qui y devroit entrer pour la rafraîchir, en fermant toutes les avenuës qui le peuvent laisser entrer, ce qu'ils font toûjours de peur que la pluye n'y entre avec le vent, & laissant entrer le Soleil au bout de Ouëst, à l'endroit & dans le temps que le Soleil est le plus chaud.

C'est pourquoy cette espece de bastiment est tres-pernicieuse à ceux qui ayment leur santé, qui est la consolation de leur vie : Mais on dira qu'une maison double diminuëra beaucoup cette chaleur, parce que le costé de Ouëst n'est point visité par le Soleil au matin, ny celuy de l'Est l'apres-disnée. Je confesse que cela peut remedier à cette incommodité-là, mais bien peu, car les

double

doubles toits estans exposez au Soleil en lignes obliques, la plus grande partie de la matinée, & estans reflechis d'un costé à l'autre, lors qu'il vient au Meridien (& du moins deux heures devant & aprés) avec l'ardente chaleur qu'il donne à la gouttiere qui est entre deux, & qui est au milieu de la maison d'un bout à l'autre, cela eschauffera de sorte le costé de l'Est de la maison, que toute l'ombre qu'il aura l'aprés-disnée ne sera pas capable de le rafraîchir ny de le rendre habitable ; & lors on peut penser en quel estat est le costé de Ouëst.

Au lieu que si vous bâtissez vostre maison sur une ligne à l'Est & à l'Ouëst, vous avez ces avantages, que le matin le Soleil ne luit jamais obliquement plus de deux heures, qui est depuis six jusqu'à huit heures, & autant l'aprés-disnée, & non pas mesme pendant tout ce temps-là ; & il ne sçauroit jamais luire en ligne oblique sur le toit, mais glissant des deux costez, il rejettera beaucoup de la chaleur.

J'avouë que j'ayme beaucoup mieux une maison double qu'une maison simple, mais si j'ay une double couverture, c'est à dire deux faistes & une gouttiere entre deux, quoy qu'elle soit bastie sur une ligne de l'Est à l'Ouëst : neantmoins le Soleil (qui doit donner dessus pendant toute la chaleur du jour) en augmentera tellement l'ardeur, en refléchissant ses Rayons d'un costé à l'autre, & si violemment de l'un & de l'autre de ces costez sur la gouttiere, qui comme vous sçavez doit estre au milieu de la maison en allant d'un bout à l'autre, que vous sentirez cette chaleur qui est en haut tres-sensible dans les estages d'embas prés de terre, quoy que vostre plancher soit espais d'un pied, & que vos estages ayent seize pieds de hauteur.

C'est pourquoy si je bastis une maison double, il faut qu'elle soit reglée de sorte, que la separation des chambres soit d'une bonne muraille, ou par des Colomnes Doriques avec des Arcades de l'une à l'autre, & qu'en chaque intervalle des Colomnes il y ait une bosse quarrée de pierre, pour d'autant mieux fortifier & appuyer les Arcades en haut, car je voudrois que les chambres fussent faites avec des Arcades de pierres par le haut, & que les pointes interieures des Arcades s'appuyassent sur les Colomnes, & que toute la maison fust couverte de solives & de chevrons, & par dessus de lattes, la poutre du faiste passant sur toutes les Colomnes, en sorte que la couverture puisse servir aux Arcades qui couvrent vos chambres, & que par ce moyen il n'y eust qu'un

seul faiste, qui fist glisser & rejetter les rayons ardens du Soleil, comme aussi par l'assistance des Arcades inferieures, l'on sentira peu de chaleur dans les chambres d'embas.

Mais il faut soigneusement prendre garde aux murailles des costez, que les soliveaux soient forts & bien emmortoisez les uns dans les autres, sur les Colomnes Doriques ou murailles de separation, & bien liez avec crampons de fer, car autrement les Chevrons estant de cette longueur-là, repousseront les murailles des costez, à cause que les Arcades empescheront les couplets de descendre si bas qu'ils tiennent les chevrons fermez, & les empeschent de s'ouvrir au fond, mais pour prevenir cet inconvenient-là, il sera tres-necessaire d'avoir de bons arcboutans par le dehors, qui estans placez vis-à-vis des couples soûtiendront merveilleusement bien les murailles.

Si vous faites que la largeur de vostre maison soit de cinquante pieds, en donnant deux pieds à la muraille de separation, & deux pieds en haut à chaque muraille des costez, (mais plus en bas) qui sont six pieds en tout, il vous restera quarante-quatre pieds, qui estant également divisez, donneront vingt-deux pieds pour la largeur de chaque chambre, & quant à longueur vous la pouvez faire telle qu'il vous plaira, car ce que j'en dis n'est que par maniere d'avis, & non pas pour prescrire rien à chacun. Mais je vous envoyeray un Dessein avec celuy-cy, & un Indice qui y sera joint, d'une maison telle que je la voudrois faire bastir pour le plaisir & la commodité, si je devois demeurer en ce lieu-la, & que j'eusse assez d'argent pour en faire la dépence, qui seroit si commode & si avantageuse, pour l'ombrage & le frais, qu'il y a peu de gens dans ces païs Occidentaux qui se soient estudiez ou qui ayent jamais pensé d'en bastir de semblables.

Je croy avoir décrit autant qu'il m'a esté possible, à peu prés tout ce que je sçavois de l'Isle des Barbades, tant pour le plaisir que pour le profit, & fait voir quelles en sont les commoditez & les incommoditez, & ce qui regarde les maladies & la santé, de sorte qu'on peut avec raison ajouster foy à tout ce que je puis dire pour persuader ou dissuader ceux qui auroient dessein d'y aller & de s'y establir. Mais devant que d'y répondre absolument, il faut que je m'enquiere & que je sçache quelles sont les inclinations de celuy qui a ce dessein-là; car si c'est un homme qui ayme les plaisirs de l'Europe & leur diversité, & particulierement ceux de l'Angleterre, il fera bien de n'y point venir, parce qu'il est as-

seuré qu'il ne les y trouvera pas, mais s'il trouve en luy-mesme sa volonté disposée à vouloir bien changer les plaisirs dont il jouit dans une zone temperée, pour ceux qu'il trouvera dans la Torride, il en rencontrera quelques-uns dont le change luy sera avantageux.

Quant aux plaisirs de l'Angleterre, voyons quels ils sont, afin que nous puissions d'autant mieux juger, comme ils s'accordent au Climat des Barbades, & quel gain ou quelle perte il y auroit au change, pour ceux qui voudront se hazarder d'en courir les risques, afin que par la connoissance & la meure consideration de ces choses-là, ceux qui ayment & admirent les plaisirs de par-deça, soient invitez ou détournez d'y aller.

Entre les recreations à quoy se plaisent les peuples d'Angleterre, pour entretenir leur santé, & prendre du divertissement hors de leurs maisons, les Courses, la Chasse & la Fauconnerie sont les principales.

Quant au Levrier, quoy qu'il soit parfaitement bien fait entre tous ceux qu'on tient pour les meilleurs, qu'il ait la teste de Couleuvre, le coû de Canard, le dos de Chevron, les costez d'une Bréme, la queuë d'un Rat, les pieds d'un Chat, la poitrine large, les filets gros, le sentiment subtil, & toutes les autres parties qui le peuvent faire passer pour parfait en son espece, & de la bonne race, neantmoins à quoy servira tout cela, si la Campagne ne luy fournit point de jeu pour courir, ou s'il y en a qui ne luy puisse de rien servir? car dans une course de deux cens quarante toises, ou les Levriers se briseront le corps contre des souches d'Arbres, ou se romproit le coû en tombant dans les fondrieres, qui ne sont que trop frequentes en ce païs-là.

Quant au Chasseur & à ses chiens, ils se trouveront avoir failly la proye devant que de commencer à chasser, car sur ce terroir, le Cerf avec sa teste haute & bien faite, & son corps agile, n'a jamais posé son pied leger, & les troupeaux de Cerfs de poil fauve n'y ont jamais esté poussez par les chiens. L'agile Cerf, d'Orcade, ny le subtil Renard, le Blereau, la Loutre ny le Lievre craintif n'ont jamais couru dans ces Bois, ny fait voir la ruse de leurs détours en ce lieu-là, & par consequent à quoy serviroient des chiens de Chasse?

Il n'y en a que d'une seule espeçe dont on peut tirer du service, qui sont les Limiers qui nous conduisent où sont les Negres fugitifs, qui comme je vous ay déja dit se retirent dans les Bois &

dans les Cavernes, où ils s'entretiennent de pillage pendant plusieurs mois.

Et quant au Fauconnier, quoy que son Oyseau ait acquis tant de perfection qu'il puisse porter sa loüange aussi haut, que ses aisles peuvent porter son corps, il faut pourtant qu'il descende pour s'attacher à un simple Leurre, & le patient & adroit Fauconnier, qui s'est entierement applique à l'humeur de ce brave Oyseau qu'il porte, qu'il faut courtiser comme une Maistresse, quelque revesche qu'elle soit, car (comme une autre qui sera plus douce) il se choquera de la moindre chose, lors que la liberté luy en donnera la licence; & quoy qu'avec une extreme & soigneuse diligence il l'ait reclamé de sorte, qu'il vole à toute sorte de gibier, dans le temps & dans les endroits où l'on l'adresse, & que par sa pratique particuliere, & par ses remarques, il ait reconnu lors que l'Espagneul ment & lors qu'il dit la verité, en sorte que suivant cela il méprise l'un & considere l'autre, & qu'avec tout cela il ait toutes les qualitez requises dans un Oyseau si noble & si heroïque; nonobstant tout cela la laborieuse diligence du Fauconnier & la perfection de l'Oyseau, ne serviront de gueres, dans un lieu où il n'y a ny Campagne pour voler, ny Ruisseaux pour passer au dessus, ny gibier pour le poursuivre.

Il n'y a point de Herons, pour obliger le vigoureux Gerfaut à se perdre aux yeux de son garde, jusqu'à ce qu'ayant abattu sa proye, ils s'en viennent l'un & l'autre tomber aux pieds du Chasseur, il n'y a point de troupes de Canards ny de Sarcelles pour faire que le Faucon hagard s'y arreste & assomme sa proye. Et quoy que l'oyseleur ait bien dressé son Vautour, & que le hardy Tiercelet son compagnon couvre bien sa proye, il ne se levera pourtant aucun nid de Phaisans dans ces Bois.

Les gens de qualité d'Angleterre se plaisent dans une chose, qui à mon avis se doit plûtost appeller une fatigue ou un tracas qu'un plaisir, qui est la course des Chevaux, forçant ces pauvres animaux à courir au delà de ce qu'ils peuvent, au lieu qu'ils nous sont donnez pour nous en servir avec moderation. Ces exercices sont trop violens pour les païs chauds, c'est pourquoy il faut les abandonner en ce lieu-là,

Mais l'on s'y peut exercer à tirer & à joüer à la boule, encor faut-il que ce soit à des Buttes & dans des Allées closes & renfermées, car le Gazon ne sera jamais assez delicat pour y faire

une Prairie, ny la terre assez molle pour recevoir une fleche en tombant.

Entre tous les divertissemens hors de la maison, qui se pratiquent en Angleterre, il n'y a que ces deux-là qui se puissent souffrir aux Barbades ; mais quant à tous ceux où l'on se divertit dans les maisons, l'on s'y peut exercer aussi en ce lieu-icy, comme à toutes sortes de jeux, des Eschets, des Tables & du Damier, des Cartes, des Dez, des Gallets, des Billards, & quelques sortes de Dances, mais non de celles qui sont penibles & hautes, comme les caprioles où l'on s'esleve au dessus de terre en tournant, parce qu'elles sont trop violentes pour les païs chauds.

Il y a quelques autres divertissemens qu'on a en Angleterre, dont on ne peut pas si bien joüir aux Barbades, comme des Campagnes unies pour se promener à pied ou à cheval, avec une diversité de païsages esloignez les uns des autres, parce qu'on y est environné de Bois, dont les Arbres sont si hauts & si eslevez, qu'ils empeschent tellement la veuë, que comme sur un plan, l'on ne sçauroit voir l'Horison. Mais sur les costez des Montagnes qui regardent vers la Mer, vostre œil se peut estendre aussi loin que la rondeur orbiculaire de cet element aquatique le peut permettre, mais quand on l'a veu une fois, l'œil en est satisfait, & il n'y a aucune diversité en cet objet ; car il n'y passe aucuns Navires, que ceux qui abordent en cette Isle. Il est vray que des Bois faits d'aussi beaux Arbres que ceux qui y croissent, sont de fort agreables choses à voir, & qui apportent un plaisir singulier aux yeux, mais lors qu'on est tellement renfermé, qu'à peine peut-on voir dehors, l'on est bien-tost soulé & rassasié de ce plaisir-là ; mais aussi à mesure que l'on abat les Bois, les païsages paroissent aussi plus esloignez.

Quant à la beauté du Ciel, elle surpasse autant toute celle qui se void en Angleterre ou ailleurs à quarante degrez hors de la ligne, de costé & d'autre, comme les objets de la terre des Barbades sont au dessous de ceux que nous avons en Europe. De sorte que celuy qui se peut contenter de la beauté des Cieux, y peut trouver dequoy se satisfaire suffisamment : Mais nous autres mortels qui cultivons & aymons la Terre, parce que nous en sommes faits, prenons par fois plaisir à regarder en bas, & contempler les fruits & les effets de nos propres labeurs, & lors que nous les voyons prosperer par la Benediction du Createur, nous regardons en haut pour l'en remercier, & en contemplant sa gloire qui paroist au Ciel, nous sommes transportez d'estonnement & d'admiration.

Quant au sentiment de l'odorat, quoyque nous ayons les fleurs & les boutons des Orangers, des Limonniers, des Citronniers, & des Grenadiers, avec la senteur de l'admirable fruit de l'Ananas & autres; Neantmoins quand on considere l'infinie varieté des fleurs de l'Angleterre, tant pour la beauté que pour l'odeur, il n'y a nulle comparaison entr'elles : car il y a peu de fleurs en ce Païs-là, & encore leur odeur n'est pas comparable avec les nostres d'Angleterre : car depuis que les differends entre les Maisons d'York & de Lancastre ont cessé, il n'a creu ny Rose rouge ny Rose blanche en ce Païs-là, mais les Lys y ont renouvellé la querelle, & y contestent aussi fort que les Roses ont fait en Angleterre : car ce sont les plus beaux & les plus purs que j'aye jamais veus, tant les rouges que les blancs, mais ils n'ont point d'odeur douce.

Celuy qui pourroit transplanter les fleurs d'Angleterre aux Barbades, feroit un grand ouvrage, mais je croy que cela ne serviroit pas de grand' chose; car quoy que les rayons vigoureux du Soleil donnent l'accroissement & la vie à toutes les Plantes & à toutes les Fleurs sur lesquelles il reluit; neantmoins l'influence en est à diverses distances, & ainsi les productions se changent. Il y a des fleurs qui veulent estre simplement échauffées, d'autres rosties, & quelques-unes presque eschaudées : de sorte que de les vouloir transporter ailleurs, & les planter en des Climats qui leur sont contraires, ce seroit combattre contre la nature.

Il est vray que les herbes d'Angleterre y croissent & y viennent bien, parce qu'elles sont plus fortes & plus capables de supporter ce changement; mais les fleurs, qui sont d'un naturel plus tendre, ne peuvent pas souffrir une si grande chaleur, qu'est celle qu'elles rencontrent en ce lieu-là.

Mais pour reparer ce sens-là, quelques-uns diront que les Parfums qu'on y porte de l'Europe, peuvent abondamment supléer à ce defaut; mais tout cela ne nous peut servir de rien, car la chaleur & l'humidité de l'air en attirent toute l'odeur, comme par mon experience propre je l'ay trouvé veritable, quoy que je les eusse envelopez en du papier, & mis dans les tiroirs d'un cabinet, ou l'air ne pouvoit entrer, tant ils estoient bien renfermez; & quant aux Pastilles, elles perdirent entierement leur odeur & leur gonst.

Quant à la Musique, & les autres sons qui plaisent à l'oreille, ils souhaitent que l'Angleterre veüille supléer au defaut qu'ils en ont, tant des Instrumens que de la Voix, pour divertir ce sens-

là, afin que par fois qu'ils sont harassez & fatiguez du travail, ils puissent avoir quelque sorte de soulagement par l'oreille; & pour cet effet ils avoient dessein d'envoyer querir les Musiciens qui avoient accoustumé de joüer aux Jacobins à Londres, & leur donner des gages suffisans, afin qu'ils y peussent vivre aussi à leur aise qu'ils faisoient en Angleterre; & si je n'eusse pas esté extremement affoibly par une longue maladie, qui m'avoit mis hors d'estat de rien entreprendre, ils m'auroient employé en cette affaire-là, comme celuy qui apparemment pouvoit plus facilement gagner l'esprit de ces gens-là, pour les obliger d'y venir, parce que je les avois fort connus estant en Angleterre.

Mais quoy que je rencontrasse aux Barbades des gens qui avoient l'esprit porté à la Musique, j'en trouvay neantmoins d'autres, dont l'ame estoit tellement attachée à la terre, & aux profits qui en reviennent, qu'elle ne s'eslevoit pas plus haut; Ces personnes-là s'imaginent, & on leur a oüy dire aussi que trois scies qui vont toutes à la fois dans un mesme lieu, rendoient la plus agreable Musique qui pouvoit entrer dans leur oreille, & qu'il n'y a point d'harmonie qui leur pleust d'avantage, que d'entendre meugler une Vache dans leurs estables, & braire un Assinigo dans leurs écuries; mais l'ame de ces gens-là ne s'est jamais eslevée assez haut pour entendre la Musique des Spheres celestes, ny pour estre juges de cette science, comme on la pratique sur la terre; c'est pourquoy nous les abandonnerons à leurs delices terrestres.

Quant au sens de l'attouchement, on ne le peut appliquer qu'en deux manieres, en agissant ou en patissant, les pauvres serviteurs Negres & Chrestiens le trouvent parfaitement sur leurs testes & sur leurs épaules, par la main de leurs severes Surveillans; de sorte que ce sens ne reçoit pas plus de plaisir par cette maniere forcée d'attouchement, que celuy qui met un emplastre à une Pate rompuë: mais cecy n'est qu'une des especes passives de l'attouchement, mais prenez-le dans la plus haute, & dans la plus delicieuse maniere qu'on le peut appliquer, qui est sur la peau des femmes: elles sont si suantes & si gluantes, qu'on ne sçauroit passer les mains pardessus, qu'elles ne soient engluées, & comme cimentées: de sorte qu'il y a peu de plaisir, & celuy qui agit, & celuy qui patit, n'y reçoivent pas grand contentement, de maniere que si ce sens ne reçoit aucun plaisir ny en agissant ny

patissant, on le peut quitter comme estant inutile, dans un Païs où le duvet des Cignes, & le poil des Castors ne se trouve point.

Quant au sens du goust, j'avouë qu'il y rencontre plus de satisfaction que tous les autres, à cause des fruits qui y croissent: de sorte que l'Epicurien ne sçauroit estre trompé, s'il fait un long voyage pour satisfaire à son Palais, puis qu'il y rencontre les plus excellentes saveurs qui soient au monde, renfermées dans un seul fruit, qui est l'Ananas. Et y a-t'il aucun Prince qui ne voulust bien convertir sa monnoye de bas alloy, en des lingots de pur or? ce qui suffira touchant les Barbades.

J'ay connu des hommes en Angleterre, qui ont le corps si robuste & si propre à souffrir le froid, qu'il n'y a point de temps qui leur soit plus propre & plus convenable, que celuy de la gelée & de la neige, ces corps de fer seroient propres à faire des Colonies dans la Russie, car sous la Ligne l'on n'y poursuit point les Liévres à la trace, & sous les Tropiques l'on ne court point avec des patins sur la glace.

Il y en a qui ont oüy parler des plaisirs des Barbades, mais il leur fasche de laisser derriere eux les delices de l'Angleterre, ce sont des paresseux & incapables d'une si noble entreprise: que s'il y en arrive quelqu'un, il sera transporté au milieu d'une armée innombrable de Fourmis, qui le piqueront d'une si vive reproche, qu'il souhaittera de se pouvoir trouver par tout ailleurs que parmy eux, tant un paresseux est detesté dans un Pays, où l'industrie & la diligence se doivent mettre tous les jours en pratique. Le Nain peut venir en ce Pays-là, & deux fois l'année entrer en dispute avec le Geant: car si l'on les met l'un & l'autre sur une superficie pleine au temps du midy, l'on ne sçauroit connoistre par leur ombre qui est le plus haut des deux.

Le Voluptueux, qui s'imagine que le jour n'est pas assez long pour luy, pour se divertir, ny le Dormeur qui croit que la plus longue nuit est trop courte pour songer à ses delices, ne sont pas propres pour se reposer & se divertir en cette Isle: car dans toute l'estenduë du Zodiaque ils n'y trouveront pas ny le jour de S. Barnabé, ny la nuit de sainte Luce. Le Soleil qui court dans une carriere égale, est dans ce lieu-là un arbitre qui ne prend aucun party entre ces deux Saints, & qui comme un juge juste & bien éclairé, reconcilie ces deux extremitez, & les reduit au milieu de douze en douze heures, qui est une égalité de temps incompatible à l'humeur & aux inclinations de ces gens-là.

Mais

Mais je dis cecy à ceux dont les pensées sont si aërées & si raffinées qu'ils ne trouvent rien de quoy se satisfaire, mais s'imaginent d'establir icy bas une felicité, qui surpasse la portée ordinaire des hommes. Ces esprits sont trop volatils pour s'attacher à une affaire, c'est pourquoy je les veux abandonner comme inutiles en cette Republique : mais ceux qui sont faits d'une terre moyenne, & qui ne se soucient pas de quitter ces delices qui se trouvent comme autant d'obstacles & de barrieres en leur chemin, & qui sont les veritables remores qui les arrestent & les empeschent de venir à leur profit ;

Ces gens-là peuvent trouver icy des delices mediocres & moderées, avec un labeur mediocre : & s'ils en usent moderement, ils contribuëront à leur santé, & ceux qui ont de l'industrie, pour les bien employer, s'en peuvent servir comme d'une échelle pour monter à un fort haut degré de richesses & d'opulence, en ce doux negoce du Sucre, pourveu qu'ils ayent un fonds raisonnable pour commencer : J'entends ceux qui peuvent entreprendre d'establir une Sucrerie, qui ne se peut pas faire à moins de 14000. livres sterling, dans une habitation de 500. arpens de terre, avec un nombre competent & proportionné de Serviteurs, d'Esclaves, de Chameaux, de Bestiaux, & d'Assinigos, avec un Moulin à Sucre, & tout le reste des autres meubles & ustenciles qui en dependent, tels que je les ay descrits cy-devant.

Mais quelqu'un dira icy, pourquoy est-ce que celuy qui a la valeur de 14000. livres sterling en sa bource, ira courir des risques si longues d'icy jusques aux Barbades, puisqu'il peut vivre pardeçà à son aise chez luy? à quoy je reponds que chacun se peut reposer, & manger du miel de sa ruche chez luy; mais que celuy qui peut s'eslever par sa propre industrie, & par son travail, estant encor jeune & vigoureux, d'une petite fortune à une plus grande, & en y allant rendre du service au public, estre charitable aux pauvres, & encor le pouvoir faire en peu d'années, merite beaucoup plus d'estime & de loüange, & trouvera son pain, qu'il aura acquis par son honneste labeur, & par son industrie, beaucoup plus doux que celuy qui ne pense qu'à prendre ses aises, & à remplir son ventre.

Apres avoir dit tout ce que je viens de dire, j'estime qu'il est encor de mon devoir, d'instruire tout autant que je pourray celuy qui voudra entreprendre de faire valoir son fonds en ces sortes d'affaires, & s'il veut prester l'oreille aux choses que je luy diray, il verra que ce ne sont pas des impossibilitez ; surquoy j'appuye les calculs

que je fais: la plus grande difficulté qu'il y a, est de trouver un Amy pour Correspondant, qui soit veritablement honneste homme, fidelle, & industrieux, & lors qu'on sera arrivé à ce bon-heur-là, qui est le principal, tout le reste sera aisé, & je vous feray voir que sans l'assistance de la Magie, ny faire aucun charme, cette grande acquisition de 14000. livres sterling se peut faire avec 3000. livres sterling de fonds, en cette sorte.

C'est assez de hazarder mille livres sterling à la fois au commencement, parce que ceux qui sont en Angleterre ne sçavent pas les Marchandises dont on a le plus de besoin aux Barbades, & de leur envoyer une charge de denrées qui leur seroient inutiles, ce seroit autant de perte pour ceux qui les auroient fait charger.

Quant à ces mille livres sterling, je voudrois qu'on les employast de la sorte: sçavoir 100. livres en Toiles, comme Canevas, & Quintins, qu'on peut achepter à Londres des Marchands François, à un prix raisonnable, & l'on peut prendre de pauvres Tailleurs à la journée en cette Ville, qui pour un salaire mediocre feront des Calçons & des Jupes d'une partie de ces Canevas, pour les hommes & les femmes Negres; & de l'autre partie des Chemises & des Calçons pour les Serviteurs qui sont Chrestiens, & des Chemises aussi, & des Jupes pour les femmes.

Quelques autres sortes de Toiles, comme de la Hollande, y seroient fort utiles, pour en faire des Chemises pour les Maistres des habitations, & pour leurs femmes & leurs enfans.

Je voudrois employer encor cent autres livres sterling, partie en Draps, gros, & fins, & partie en Carisez de Devon, & autres Estoffes façonnées & de durée, 25. livres sterling aussi en Bonnets de Montmouth, on les peut tirer de la Province de Galles, d'où l'on les envoyera à Londres par les Rouliers à bon marché.

J'estime qu'il faudroit aussi employer 40. livres sterling en Mantes d'Irlandoises, telles qu'on les fait à Kilkenny, & en Chausses d'Irlande, qu'on peut achepter à la Foire de S. Jacques à Bristol; les Chausses serviront aux Serviteurs Chrestiens, pour les porter pendant le jour, & les Mantes pour les jetter sur eux le soir, lors qu'ils s'en viennent tout en sueur, & fatiguez de travail, & aussi pour s'en enveloppet, & se couvrir pendant la nuit, lors qu'ils se reposent sur leurs Hamacs, n'y ayant aucune chose si necessaire que celle-là, pour les raisons que j'ay alleguées cy-devant. On les peut charger à Bristol mesme s'ils s'y trouve un Navire prest à partir pour aller aux Barbades, ou bien l'on les peut envoyer à Londres par les Rou-

liers, qui est un Charroy à fort bon marché.

Je voudrois encor employer cinquante livres sterling en Souliers, & quelques paires de Bottes, qu'on feroit faire à Northampton, & qu'on envoyeroit à Londres par des Charrettes, mais il faut prendre garde particulietement à les faire larges, parce qu'ils se retirent fort, & se rident lors qu'on vient dans les Climats chauds. Il en faut faire de toutes sortes de grandeurs, pour les hommes, pour les femmes, & pour les enfans. Il les faut garder sechement & bien renfermez, car autrement l'humidité de l'air les fera moisir.

Les Gands s'y vendent bien, c'est pourquoy j'en voudrois avoir de toutes sortes, & de toutes grandeurs, qui soient minces; mais les plus necessaires sont ceux qu'on fait de cuir tanné, parce qu'ils se lavent & ne se rident point lors qu'ils ont esté moüillez, mais ils servent long-temps & sont fort souples. L'on s'en peut fournir à Evil, Nemister, & Ilchester en la Comté de Sommerset, à prix raisonnable, en quoy je voudrois mettre quinze livres sterling.

Je voudrois aussi achepter pour trente livres sterling de Chapeaux & Cordons à la mode, tant noirs que de couleur, de diverses grandeurs & qualitez. L'on y porte beaucoup de Rubans noirs pour le deüil, parce que la mortalité y est plus grande que pardeçà: c'est pourquoy je voudrois mettre vingt livres sterling en cette sorte de Marchandises-là, & autant en Rubans de couleur, de diverses sortes de largeurs & de couleurs. Quant aux Soyes & aux Satins, aussi bien qu'aux Galons d'or & d'argent, nous les laissons jusqu'à ce que nous en ayons de meilleurs advis, parce que ce sont des Marchandises qui sont casuelles.

Apres s'estre pourveu des choses necessaires pour couvrir le corps, il faut ensuite regarder à celles qui servent à nourrir le ventre, qui n'ayant point d'oreilles, il est plus à propos d'y pourvoir, que d'en parler; c'est pourquoy on doit faire tout ce qu'on peut pour le remplir de provisions qui se gardent le mieux sur la Mer, & dans les Climats chauds; comme est le Bœuf bien salé, & bien conditionné, en quoy je voudrois employer cent livres sterling, en Porc cinquante livres sterling, en Pois pour le Voyage, dix livres sterling; en Poisson, comme Morüës vertes & seches, Merlus & Stockfish, quarante livres sterling, en Biscuit pour le Voyage, dix livres sterling, en Caves de liqueurs & Eaux-de-vie, quarante livres sterling, en Vinaigre, cent cinquante livres, en bonne Biere, cinquante livres, en Huile trente livres,

en Beurre, trente livres; Il ne faut pas aussi oublier des Chandelles, parce qu'elles servent à nous éclairer à souper, & en allant nous coucher.

Les choses à quoy il faut penser apres cela, ce sont des ustenciles & des outils à travailler, comme des Scies, tant grandes, & moyennes, que petites à tenir à la main, des Limes de diverses grandeurs & figures, des Haches pour fendre & abattre les Bois, de petites Haches, & semblables instrumens propres aux Charpentiers, aux Menuisiers, & aux Tonneliers, des Cizeaux, mais point de Maillets, parce que le Bois y est assez dur pour en faire; des Doloires de toutes grandeurs, des Hoyaux, & des Pics, des Houës ou Sarcloires de toutes sortes, mais particulierement des petites pour s'en servir d'une main, parceque les petits Negres s'en servent à sarcler la terre, des Rabots, des Jauges, des Tarieres de toutes grandeurs, des Serpettes pour les Negres pour couper les Cannes de Sucre, en toutes ces ustanciles-là je voudrois employer soixante livres sterling; en Fer, en Acier, & en petits Pots de fer pour les Negres, pour y faire cuire leur viande, quarante livres sterling; on les peut achepter en Southsex, à fort bon marché, & les envoyer dans des Charrettes à Londres, dans les temps que les chemins sont secs; des Cloux de toutes sortes, des Hameçons, & des Crampons de fer: on les peut avoir à Bremigham en la Comté de Stafford, à beaucoup meilleur marché qu'à Londres: je voudrois mettre aussi trente livres sterling en cette Marchandise-là, & vingt livres sterling en saumons de Plomb, & vingt autres livres en Poudre & en Balles.

Si l'on peut avoir des Serviteurs pour mener avec soy, l'on y trouvera son compte, principalement s'ils sont gens de Mestier, comme Charpentiers, Menuisiers, Maçons, Forgerons, Paveurs Tuiliers, & Tonneliers: je voudrois que l'est du Navire, comme aussi celuy de tous les autres qui y viennent, fust de charbon de terre, bien choisi, car c'estoit une Marchandise dont on avoit grand besoin lorsque j'y estois, & dont l'on aura encor plus affaire cy-apres, à mesure que les Bois viendront à diminuer, en quoy je voudrois qu'on employast jusqu'à cinquante livres sterling, dont on en peut achepter cinquante chaudronnées ou plus, selon le port du Navire.

J'ay surpassé mon compte de cent quarante-cinq livres sterling sur le total, mais il n'y aura point de perte en cela: car je ne doute point, s'il plaist à Dieu de benir nos labeurs, que dans un an, ou

quatorze mois, de vendre toutes ces Marchandises-là, & de doubler la charge, & si l'on veut attendre le temps de la meilleure vente, l'on pourra mesme faire trois pour un.

Ayant ramassé toute cette cargaison ensemble, je souhaiterois qu'elle fust chargée en bon ordre, environ le commencement de Novembre, & lors par la grace de Dieu, le Navire peut arriver aux Barbades, s'il ne s'arreste point en chemin, environ le milieu de Decembre, & c'est l'ordinaire qu'on y arrive en six semaines.

Arrivant dans ce temps frais de l'année, vos victuailles seront en bon estat pour estre serrées dans un Magazin, que vostre Correspondant doit avoir pourveu & preparé diligemment pour cet effet, devant que le Soleil soit retourné du Tropique du Midy, car lors le temps devient chaud, & une partie de vos Marchandises, comme le Beurre, l'Huile, les Chandelles, & toutes vos liqueurs se gasteront dans le transport,

Vos Marchandises estant serrées dans le Magasin, vostre Correspondant doit reserver une belle place pour une Boutique, où il faut que ses Serviteurs se tiennent; car ses Chalands le viendront trouver, & il faut qu'il prenne bien garde à qui il se fie, car comme il y a des gens qui payent bien, aussi y en a-t'il qui payent fort mal: c'est pourquoy il faut qu'il se fournisse d'un Cheval, & s'en aille à la Campagne pour y faire des connoissances, & une demie douzaine de ces connoissances-là, suffiront pour l'advertir de toutes les autres.

Il pourra s'enquerir aussi, & apprendre quel est le prix des Marchandises qu'il porte avec luy, & les debiter dans le Païs en mesme temps, comme aussi quel est le prix du Sucre, afin qu'il ne soit pas trompé dans cette Marchandise là, en quoy il faut estre tres-soigneux, & à n'en point prendre qui ne soit bon & marchand, & à le tenir aussi bien sechement dans de bonnes fustailles, afin qu'il n'y entre aucune humidité de l'air, de sorte qu'à mesure qu'il fait ses eschanges & ses trocs, & qu'on luy apporte ses Sucres, ou les autres Marchandises dont il negocie; elles se trouvent prestes à envoyer en Angleterre, selon qu'il trouvera l'occasion, le transport & la delivrance des unes faisant place à d'autres, car il y aura des Navires qui arriveront tous les mois, & qui viendront d'Angleterre, d'un endroit ou d'un autre. S'il fait transporter toutes les Marchandises qu'il aura retirées, ce sera une bonne affaire.

Cette Cargaison estant doublée aux Barbades, ce retour produira du moins 50. pour cent, & lors vostre Cargaison qui estoit de 1145 livres sterling en sortant, & estant doublée en ce lieu-là revenant à 2290. livres, se monte au retour pour l'Angleterre à 3435. livres, dont je tireray pour le fret, & les autres frais 335. livres, de sorte qu'il reste encor 3100. livres sterling de clair & de net.

Pendant tout ce temps-là, je suppose que vostre Correspondant a traité d'une habitation, laquelle nous présupposons estre de cinq cens arpens de terre, fournie comme j'ay déja dit de tout ce qui est necessaire, car il nous faut fixer sur celle qui sera rapportée à nostre compte, car si elle est plus ou moins grande, le prix s'y doit aussi rapporter; & de mesme le produit qui en reviendra. Et partant comme nous avons commencé, nous ferons nostre échelle de la sorte qu'on doit payer 14000. livres sterling pour une habitation de 500. arpens de terre fournie des choses necessaires.

Je ne doute pas non plus que devant ce temps-là, il ne se soit rendu si bien versé dans le Commerce de l'Isle, qu'il vous aura donné advis des Marchandises les plus propres pour faire vostre seconde Cargaison, & que suivant cette instruction, vous vous serez pourveu des choses necessaires, & vous reglerez selon les advis que vous en aurez receus.

J'espere aussi que le reste que vous avez à present qui est de 1855. livres, ayant esté bien employé en Angleterre est monté à 2000. livres; de sorte que vous avez 5100. livres pour mettre dans une nouvelle Cargaison, que je ne voudrois pas qu'on risquast toute dans un seul Navire; mais, s'il plaist à Dieu, qu'il n'arrive aucun mal-heur, cette Cargaison de 5100. livres, ayant eu alors assez de temps pour en tirer un bon prix, peut bien doubler, & mesmes aller à 1000. livres au de-là, lesquelles 1000. livres j'abandonne pour les employer au payement du fret, & des autres despences qu'il faut faire: de sorte donc que vostre Cargaison n'ayant fait que doubler, se montera à 10200. livres, mais comme elle sera fort ample, il faudra bien trois ans pour en faire le debit; de sorte que si vous faites vostre marché de donner 14000. livres sterling pour cette habitation, l'on vous accordera trois termes pour en faire le payement. Le premier sera de 4000. livres à payer un an apres que vous serez estably dans vostre habitation, 5000. de plus à la fin de l'autre année

suivante, & 5000. encor à la fin de l'autre année prochaine, & personne ne doutera de ce payement, qui verra une Cargaison visible dans l'Isle de 10200. livres, & encor le revenu de l'habitation prest à recueillir.

Vous voyez donc par là comme cette acquisition se fait, sçavoir en donnant 4000. livres pour le premier payement, 5000. livres pour le second, & ainsi il reste sur vostre Cargaison 1200. livr. pour le payement des deniers 5000. livres, & dans ce temps-là le produit de vostre habitation vous les fournira, & encor au-delà ; de sorte qu'alors vous aurez vostre habitation claire & affranchie de toutes debtes. Et nous en ferons le compte au plus bas prix ; si deux cens arpens des cinq cens arpens que vous avez sont plantez de Cannes de Sucre, & que chaque arpent ne porte que trois milliers pesant de Sucre, n'estimant le Sucre qu'à trois deniers sterling la livre, qui font trente-sept livres dix sols sterling pour chaque arpent, deux cens arpens produiront donc 7500. livres en seize mois ; c'est à dire quinze mois pour les Cannes jusqu'à ce qu'elles soient venuës à leur maturité, & un mois pour purifier le Sucre qu'on aura fait.

Mais si l'on demeure encor trois mois plus long-temps, le Sucre Mascoüade que je n'ay estimé qu'à trois deniers la livre, sera du Sucre blanc, dont le prix vaudra le double de l'autre, qui partant fera comme vous voyez 15000. livres, dont on déduira un quart pour le dégast, & pour le haut & le fond des pots, qu'on doit ranger avec les

	15000.
(3750.	3750.
	11250.
	2400.
	13650.

Mascoüades, & cela fait 3750. livres, de sorte donc qu'il reste 11250. livres, à quoy il faut adjouster la valeur de la boisson qu'on fait des Escumes, à 120. livres par mois, qui en vingt mois se monte à 2400. livres ; & partant tout le revenu se montera à 13650. livres en vingt mois.

Mais ce profit doit entrer successivement l'un aprés l'autre, selon

que les Sucres se font, & on travaille toute l'année, excepté en Novembre & Decembre, lors que viennent les grandes cheutes des pluyes, mais s'ils pavent les chemins entre les Cannes, afin que les Traisneaux & les Assinigos puissent passer, ils pourront aussi travailler alors, car il n'y a pas grand' chose outre cela qui les en empesche, que la difficulté de passer dans les chemins.

De sorte que vous voyez que sur les risques & le bon ménagement d'un fonds de 3000. livres sterling, vous avez fondé un revenu de 682. livres sterling par mois, dont nous en comptons 13. pour une année, de maniere qu'aprés que tout vostre ouvrage est mis en ordre, & que vous voudrez compter tout le revenu annuel, vous trouverez qu'il se montera à 8866. livres sterling par an.

Considerons à present quelles sont les Charges ou les frais certains par chacun an pour entretenir l'habitation en l'estat qu'on l'a receuë, que nous supposons avoir esté & devoir estre de mesme entierement fournie de tout ce qui luy est necessaire. En premier lieu, de toutes les appartenances d'une maison, comme de chambres convenables & propres pour la demeure, d'un Moulin pour moudre les Cannes & en tirer le Sucre, d'un lieu pour le faire cuire avec cinq Chaudieres suffisantes pour cela, & une ou deux pour le mettre refroidir, avec tous les ustanciles qui appartiennent au Moulin, & au Boüillitoire, le lieu où l'on remplit les vaisseaux avec des stations, le Distillatoire avec deux Alembics suffisans, & des Recipiens pour tenir la boisson, avec des Cisternes à toutes ces plaees-là pour tenir la liqueur & la temperer, la Raffinerie remplie de ses stations necessaires, hautes de deux estages, où il y a d'ordinaire dix-sept ou dix-huit cens pots pour affiner le Sucre, la Forge du Mareschal avec un lieu propre pour mettre du Charbon, du Fer & de l'Acier, les maisons du Charp entier & du Menuisier, où ils logent & serrent leurs Outils, & une bonne partie de leurs plus beaux ouvrages, avec des Magazins suffisans pour serrer les provisions qu'on reçoit des Païs Estrangers, comme du Bœuf, du Porc, du Poisson, de la Tortuë, comme aussi le breuvage qu'on fait du Sucre; de sorte que pour la reparation & l'entretien de toutes les choses l'on ne peut pas moins alloüer de 500. livres sterling par an.

Il faut encor adjouster à cela; car quoy qu'on nourrisse des Negres, des Chevaux & du Bestail, neantmoins leur mediocre accroissement n'est pas capable de suppléer la diminution qu'on trouve en toutes ces choses-là, & specialement dans les Chevaux & dans

dans le Bestail, c'est pourquoy nous mettrons 500. livres pour cela aussi par chacun an.

Ce qu'il faut considerer en suite, est la nourriture de nos serviteurs & de nos Esclaves, outre les provisions qu'on tire des habitations, ce qui ne se montera pas encor à grand' chose, car on ne les nourrit pas souvent de bonne viande; mais nous mettrons pour les serviteurs Chrestiens, qui ne sont pas plus de trente, quatre Barils de Bœuf, & autant de Porc par chacun an, avec deux Barils de Poisson salé, & 500. Moruës seches, qu'on apporte de la nouvelle Angleterre, quatre Barils de Tortuës, & autant de Maquereaux salez, & deux de Harancs pour les Negres; de toutes lesquelles choses j'ay fait le compte & trouvé qu'il se monte à 100. livres sterling ou environ, outre le fruit qui n'est pas grand' chose; car il faut que vous ayez un Facteur, tant à la nouvelle Angleterre qu'à la Virginie, pour vous fournir de toutes les Marchandises que ces lieux produisent, qui sont propres pour vostre habitation, car autrement vostre dépence croistra du triple au delà: Comme de la nouvelle Angleterre ils vous pourront envoyer du Bœuf, du Porc, du Poisson de toutes sortes, tant seché que salé, de la Virginie, du Bestail en vie, du Bœuf & du Tabac, car celuy des Barbades est à ce que je croy le plus mauvais qui soit au monde: Quant au Bestail il n'y a point de lieu plus proche pour s'en fournir, & ceux de la Virginie ne sçauroient trouver un lieu où ils le vendent mieux que là, car un Bœuf qui vaudra cinq livres sterling à la Virginie, vaudra 25. livres sterling en ce lieu-là.

Mais afin de poursuivre nostre calcul, voyons au reste, car comme nous avons donné ordre pour la nourriture de nos gens, il faut aussi avoir soin de les habiller: En premier lieu, pour les Chrestiens, que nous compterons au nombre de trente, dont les deux tiers seront des hommes, & l'autre tiers des femmes, afin de faire nostre compte plus exact, de ces vingt hommes nous en prendrons un pour l'establir sur les autres en qualité de Surveillant, pour recevoir les ordres du Maistre de l'habitation, & les donner ensuite à tous les autres Surveillans qui seront au dessous de luy, au nombre de cinq, à qui il donne la charge de divers valets, à quelques-uns dix, à d'autres vingt, aux uns plus, aux autres moins, selon la capacité du Surveillant à qui il donne cet employ. Ces gens sont employez à diverses occupations selon les ordres qu'on leur donne, les uns à sarcler, les autres à planter, d'autres encor à abattre du bois, à le fendre, à le scier & en faire des planches, d'autres à

l'apporter au logis, ou bien à couper des Cannes ou à servir au Moulin à Sucre, au Boüillitoire, au Distillatoire, & à la Raffinerie; les uns à recüeillir le Mahis, dont on fait trois recoltes chaque année, d'autres pour recüeillir des provisions de Bonaviste, de Mahis, d'Ignames, de Patates, de Cassave, & l'apprester aux heures propres pour le disner & le souper des serviteurs Chrestiens, car les Negres apprestent toûjours leur manger eux-mesmes dans leurs petits pots, qui n'est que des Bananes boüillies ou rosties, & quelques espics de Mahis rostis au feu, & de fois à autres à chacun un Maquereau ou deux Harancs.

Le principal Surveillant ou l'Intendant peut bien meriter cinquante livres sterling par an, ou la valeur en telles Marchandises qu'il voudra, de celles qui croissent sur l'habitation; car ce doit estre un homme à qui le Maistre peut permettre de manger par fois à sa table, c'est pourquoy il faut qu'il soit vestu conformement à cela.

Les autres cinq Surveillans doivent estre mis au rang des serviteurs, dont la liberté n'est pas encor acquise par les cinq années de leur service selon la coûtume de l'Isle. Et quant à leurs habillemens, on leur donnera à chacun trois chemises pour se couvrir, qui dureront bien une demie année, aprés quoy on leur en donnera encor autant; & la mesme proportion pour les calçons, & quant aux souliers, on leur en donnera tous les mois une paire, qui sont douze paires par an, six paires de chausses aussi par chacun an, & trois bonnets de Monmouth, & pour les Dimanches un pourpoint de grosse toile & un collet uny de toile de Hollande.

Compte de la dépence annuelle pour les habillamens des serviteurs Chrestiens, tant hommes que femmes, avec les gages du principal Surveillant, qui seront de 50. livres sterling, ou la valeur en des Marchandises du crû de l'habitation.

	Livres,	Sols,	Deniers.
SIx chemises à quatre sols la piece.	1.	04.	00.
Six paires de calçons à deux sols.	0	12.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
Six paires de chausses de toile ou d'Irlande à vingt sols.	0.	10.	0.
Trois bonnets de Monmouth à quatre sols.	0.	12.	0.
Deux pourpoints de toile & six collets de Hollande	0.	15.	0.
Somme totale pour chaque homme.	5.	9.	0.
Somme totale pour les cinq Surveillans.	27.	5.	0.
Aux quatorze serviteurs ordinaires.			
Six chemises à chaque homme.	1.	4.	0.
Six calçons à chacun.	0.	12.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
Quatre coëffes à 12. d. la piece.	0.	4.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
La somme est.	3.	11.	0.
La somme totale des six servantes ordinaires est	21.	06	0.

Trente mantes Irlandoises pour ces trente serviteurs pour jetter sur leur corps lors qu'ils s'en reviennent au logis, ayans chaud & fatiguez de leur travail, & pour se couvrir pendant la nuit, lors qu'ils reposent dans leurs Hamacs, à 25. s. la mante. 37. 10. 0.

Quant aux Negres, que nous mettrons au nombre de cent des deux sexes, nous les partagerons également. L'on ne donnera aux hommes qu'à chacun trois paires de calçons par an, qui à deux sols la paire font 6. sols.

L'on ne donnera aux femmes que deux jupes à chacune par an,

à quatre sols la piece, qui sont huit sols par an.

De sorte que la dépence des 50. hommes Negres, par an se monte à 15. 00. 0.

Celle des femmes à 20. 00. 0.

La somme est 35. 00. 0.

Pour adjouster tout ensemble & venir à une conclusion, nous compterons que pour la reparation des dégasts & des choses qui s'usent dans le ménage, & dans toutes les ustenciles qui en dependent, il faut mettre ce qui suit.

Nous tirerons donc tous les ans des profits qui viennent de l'habitation pour cet article cy-dessus. *Livres, Sols, Deniers.* 500. 00 0.

Comme aussi pour la diminution moderée de nos Negres, de nos Chevaux, & du Bestail, nonobstant toutes les recruës qui nous reviennent par le moyen de ceux qu'on nourrit de toutes ces especes là. 500. 00 0.

Pour la provision de victuailles estrangers pour les serviteurs & quelques-uns des Esclaves, nous mettrons par chacun an. 100. 00. 0.

Pour les gages du principal Surveillant par chacun an. 50. 00. 0.

Par l'extrait de la dépence pour habiller les cinq Surveillans inferieurs par an. 27. 05. 0.

Par l'Extrait de la dépence pour habiller les autres quatorze serviteurs par an. 58. 16 0.

Par l'Extrait de la dépence pour habiller les quatre servantes qui servent à la maison. 19. 4. 00.

Par l'Extrait de la dépence des autres six servantes, qui servent dehors aux champs. 21. 06. 0.

Pour la dépence des trente mantes d'Irlande pour ces trente serviteurs. 37. 10 0.

Par l'Extrait pour habiller les cinquante hommes Negres. 15. 00. 0.

Par l'Extrait pour habiller les cinquante femmes Negresses. 20. 00. 0.

La somme totale de la dépence est 1349. 01. 0.

La somme totale des revenus annuels de l'habitation. 8866. 00. 0.

De sorte que le revenu clair & net de cette habitation de 500. arpens de terre, se monte annuellement à 7516. 19. 0.

Qui est un grand revenu pour une somme mediocre de 14000. livres employée à faire l'acquisition, où il s'en faut 1000. livres sterling que le vendeur ne reçoive la valeur de deux années, &

neantmoins il donne des termes pour en faire le payement.

L'on a adjousté creance à toutes ou à la pluspart des descriptions & des calculs que j'ay faits cy-devant touchant cette Isle, & des moyens pour parvenir aux profits qu'on y peut faire ; mais quand je viens à cet article, personne ne me veut adjouster foy, parce qu'il semble que c'est une chose impossible, qu'un homme qui a de l'esprit & du jugement, qui possede une habitation de cette valeur, la veüille vendre pour une somme si peu considerable que celle-là, & je ne blasme pas tout à fait l'incredulité de ces personnes-là, car si l'experience ne m'avoit pas enseigné le contraire, je serois sans doute de leur opinion. Mais de peur que par une supposition, qu'on croiroit ne subsister qu'en ma pensée il semble que je veüille détourner les autres d'escouter la raison par laquelle tous les gens d'esprit se doivent conduire, je veux sans la contraindre ny la forcer en façon quelconque dire ce qui est de la pure verité aussi naifvement que le sujet le requiert, ce qui sans doute contribuëra beaucoup à croire ce qui en est.

C'est une verité reconnuë d'un chacun en ce lieu-là, que nul homme n'est parvenu à une fortune pareille à celle-là d'un si petit commencement, sans avoir rencontré plusieurs obstacles en son chemin, & sans avoir esté mesme diverses fois contraint de reculer en arriere quelque peine qu'il y ait prise, & quelque industrie qu'il y ait apportée. J'appelle cela des retours en arriere, lors que par le feu, qui y arrive fort souvent, ou par la mort du Bestail, qui est aussi frequente que l'autre, ou par des pertes en Mer, qui peuvent arriver par fois, dont je peux rapporter divers exemples de gens encor vivans, si les uns ou les autres de ces malheurs arrivent, la Balance est égale, & il est fort difficile soit d'un costé soit de l'autre, qu'un homme se puisse remettre, apres que quelques-uns de ces malheurs luy sont arrivez ; mais s'il en arrive deux tout ensemble, ou que l'un suive l'autre, il y a grande apparence qu'il ne s'en pourra pas jamais retirer, & que sa ruine est inevitable. Car si c'est par le feu que ce mal arrive, son fonds est consumé, & par fois sa maison ; si son Bestail meurt, l'ouvrage s'arreste, & par l'un ou par l'autre de ces deux choses là, son credit diminuë de sorte, que s'il n'est bien appuyé par ses amis, il ne peut plus esperer de s'en relever jamais.

Ces tracas & ces fatigues de corps & d'esprit & ces malheurs ensemble, sont capables d'abattre & de lasser les meilleurs esprits du monde, & de leur remettre en la pensée combien c'est

une chose heureuse de passer le reste de leur vie en paix & en repos dans leur païs. Et je croy qu'il y en a peu d'entr'eux, à moins que d'estre emportez par le lucre & par l'avarice, qui ne fussent bien aises de vendre à bon marché & de pouvoir s'establir paisiblement en Angleterre.

Outre les risques que j'ay nommées, il y en a encor une autre qui est de plus d'importance que toutes les autres, qui est leur santé, qu'on doit estimer pardessus toutes choses ; car les maladies y sont plus fascheuses, & la mortalité y est beaucoup plus grande qu'en Angleterre, & ces maladies-là sont fort souvent contagieuses : Que si un homme riche, par sa débauche ou par intemperie ou par l'infection, devient malade, il luy sera impossible de trouver la pluspart des remedes qui se rencontrent en Angleterre.

Ils ont encor d'autres raisons, & qui sont considerables, pour les induire à retourner en leur païs, qui sont la satisfaction de joüir de la compagnie de leurs anciens amis, & de se mettre en famille, avec le bien qu'ils ont acquis par leur travail & par leur industrie, & par les frequentes risques de leur vie, dont les commencemens estoient si peu de chose, qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'y arrestast ; & partant que pouvoient-ils esperer davantage de satisfaction pour eux ou pour les leurs, que de joüir d'un establissement pareil à celuy qu'ils ont en ce païs-là ?

Mais je ne dis pas cela pour divertir ceux qui auront dessein de faire valoir leur bien, en le hazardant en ces sortes d'acquisitions ; car quoy que celuy qui s'habitüe là aprés avoir eu beaucoup de peine, employé toute son industrie, & passé sa vie à acquerir ce qu'il a de fortune, neantmoins l'achepteur est si bien situé, & si heureusement estably, qu'il n'a pas besoin d'endurer toutes ces rigueurs-là, mais il peut poursuivre ses affaires aisement, & mesme avec plaisir, & dans une demie douzaine d'années, s'en retourner avec une ample fortune, & peut emporter avec luy de l'Angleterre de meilleurs remedes pour sa santé, que ceux qui par un long-temps n'ont eu ny les moyens de s'en pourvoir, ny de l'argent pour en achepter ; car quoy qu'il croisse des simples en ce païs-là, qui sont plus propres pour les corps des Habitans qui y sont nez, qu'aucuns qu'on y puisse porter des païs estrangers, & le seroient aussi pour les nostres, si nous en sçavions le veritable usage, parce que nous l'ignorons, nous sommes obligez de nous servir des nostres.

Mais lors qu'il y viendra de bons & de sçavans Medecins, qui par leur sçavoir sçauront trouver le moyen de faire l'experience & trouver le vray usage des vertus des simples qui croissent de par-delà, c'est sans doute qu'ils les trouveront plus efficaces & meilleurs pour leur santé, que ceux qu'on y apporte des païs estrangers. Car il est certain que chaque Climat produit des simples plus propres pour guerir les maladies qui s'y engendrent, que ceux qu'on y transporte de quelqu'autre lieu du monde que ce puisse estre, tel est le soin que le grand Medecin prend pour le bien du genre humain.

J'ay dit quelque chose des maladies qui regnent en general en cette Isle, mais je n'en ay particularisé aucune, quoy que j'en aye senty le pouvoir & la tyrannie sur mon corps, autant qu'aucun qui en soit mort, quoy qu'il ait pleu à la bonté de Dieu de m'en faire relever, car j'ay un Certificat signé du Colonel Thomas Modyford chez qui j'estois malade, que par trois fois il m'a veu mort, sans aucune apparence de vie, non comme dans des évanoüissemens, mais comme dans l'agonie, & neantmoins j'en suis enfin guery.

Ce seroit une Relatiõ trop fâcheuse de reciter toutes les ennuyeuses particularitez de ma maladie, & les divers breuvages que me donnerent nos ignorans Chirurgiens, c'est pourquoy je m'en abstiendray; je diray seulement qu'elle commença par une fiévre, & que comme c'est la coustume de cette maladie en ce païs-là, de causer des tensions, constipations, & par consequent des tranchées & des douleurs dans les entrailles, il arriva aussi que pendant quinze jours entiers je n'eus pas la moindre evacuation par le siege, ce qui me causa tant de douleur que dans ce temps-là je ne pus dormir, & le manque de sommeil m'affoiblit tellement, que je n'estois plus en estat de prendre aucun remede.

Cette chaleur excessive au dedans me causa une nouvelle douleur; sçavoir la pierre qui me boucha tellement les passages, que pendant quinze jours il ne sortit pas une goutte d'eau de mon corps; mais contre mon attente, Dieu m'envoya un remede pour cela, & tel que tout le monde ensemble n'en sçauroit produire un semblable, car dix heures aprés que je l'eus pris je me trouvay non seulement soulagé, mais parfaitement guery de ce mal-là, du moins pour le present, car il ne rompit pas seulement, mais il emporta aussi toutes les pierres & le gravier qui me fer-

moient les passages, de sorte que mon eau sortit aussi librement qu'elle avoit jamais fait, & emporta avec elle tant de morceaux de pierres & de gravier, que de ma vie je n'ay rien veu de semblable.

Environ trois semaines ou un mois aprés, je tombay dans la mesme affliction, & je senty les mesmes douleurs, surquoy je pris aussi le mesme remede, qui me donna encor le mesme soulagement. Que s'il a fait ces effets-là sur un corps usé comme le mien, où la nature estoit si affoiblie qu'elle ne pouvoit rien contribuer ou du moins fort peu, à la guerison, que ne fera-t'il pas lors qu'il rencontrera des organes bien disposez;

Mais je fais icy une sale relation de mes maladies au lecteur, & qui est fort desagreable, neantmoins lors que je descriray le remede, qui peut estre luy pourra servir, j'espere qu'il ne m'en sçaura pas mauvais gré, car certes ce qui a fait que j'ay parlay de la maladie, ce n'a esté qu'à dessein d'en marquer la guerison, & en descrire le remede qui est tel que s'ensuit.

Prenez la verge d'une Tortuë verte, qui vit dans la Mer, faites-la secher à une chaleur moderée, mettez-la en poudre dans un Mortier, & en prenez autant qu'il en peut tenir sur un soû, dans de la Biere, de la Cervoise ou du Vin blanc, & dans peu de temps on sera guery. Si ce secret avoit esté connu dans l'Europe seulement depuis une douzaine d'années en çà, nous en serions bien pourveus à present, car l'on en peut avoir tant aux Isles des Caribes, qu'à celles des Lucayes, où l'on trouve une grande quantité de ces Poissons-là.

Neantmoins ma convalescence estoit si lente, j'avois tant de peine à me tirer de ma grande maladie, & mes recheutes estoient si frequentes, qu'à tout moment je me voyois en estat de passer de ce monde en l'autre ; ma memoire & mon entendement souffroient aussi les mesmes foiblesses que mon corps, car à peine pouvois-je rendre compte des deux tiers du temps qu'il y avoit que j'estois malade, mais comme ma santé commença à s'augmenter, le jugement & la memoire me revinrent aussi.

Dans trois mois aprés je me vis en estat de monter à cheval, & d'aller au Pont, où ayant trouvé un Navire qui estoit freté pour l'Angleterre, je fis prix avec le Maistre pour mon passage & pour ma nourriture pendant la route, & comme c'est la maniere

niere de faire de tous les Maistres de Navires, il me fit de grandes promesses de me bien traiter, & qu'il avoit une grande abondance de Vivres dans son bord, comme de Bœuf, de Porc, de Pois, de Poisson, d'Huile, de Biscuit, de Biere, & de Vin.

Il y avoit quinze mois que ce Navire estoit party d'Angleterre, & avoit negocié en la Gainée & à Bennin, de l'Or & de l'Ivoire, mais comme ces Marchandises ne tenoient pas beaucoup de lieu, le Capitaine passa aux Barbades en s'en retournant avec dessein d'achever de faire toute sa charge, de Sucre, & des autres Marchandises que cette Isle produit; de sorte qu'estant prest à faire voile, je m'y embarquay dedans avec divers autres Gentils-hommes, le quinziéme jour du mois d'Avril 1650. sur la minuit, qui estoit le temps que nostre Maistre avoit choisi, afin qu'il peust plus aisément s'empescher d'estre découvert par un Pirate fameux qui par plusieurs jours avoit rodé autour de l'Isle, pour prendre tous les Navires qui negocioient à Londres, en vertu d'une Commission, qu'il pretendoit avoir du Marquis d'Ormond.

Ce Pirate estoit un Irlandois, qui s'appelloit Plunquet, c'estoit un homme assez hardy, mais qui avoit la mine d'estre plus cruel qu'il ne convient à un vaillant homme. Pour confirmer la premiere partie de son charactere, il prit un Navire dans l'un des Ports de cette Isle, d'où apres avoir enlevé ce qui estoit dedans, & s'estre fourny de toutes les choses dont il avoit besoin, il abandonna le corps de ce vaisseau à la mercy des flots.

Il y avoit une Fregate de 500. tonneaux, & un petit Vaisseau pour l'accompagner, mais la nuit qui nous couvrit de ses aisles, empescha qu'il ne nous vist sortir, de sorte que nous quittâmes l'Isle seurement sans estre découverts.

Environ quinze jours apres que nous fûmes en Mer, nostre Maistre se plaignit que ses gens l'avoient trompé, & que pour se fournir de quelques denrées dont ils avoient besoin, ils avoient enlevé & troqué la plus grande partie de son Biscuit; de sorte qu'au lieu de Pain, l'on nous servit les Balieures & la Poudre du Magasin du Pain, ce qui causa une plainte generale de tous les Passagers, mais sans remede; il falut donc que nos Pois supplcassent à ce defaut, & nostre Maistre nous ayant voulu persuader, qu'ils estoient aussi cordiaux & aussi astringens que le Pain, il

falut s'en contenter, & prendre pour devise, Patience par force.

Ce qui nous manqua ensuite, fut le Poisson, qui est une excellente nourriture sur la Mer, dont le defaut nous incommoda beaucoup, neantmoins il falut se servir du mesme remede qu'à l'autre, qui fut la patience. Le Porc nous manqua encor apres, & enfin la Biere, ce qui nous fit perdre toute la patience que nous avions euë jusques alors; de sorte que toute la nourriture que nous avions dans le Navire, n'estoit que du Bœuf, un peu de Pois, & pour boisson un peu d'eau, qu'il y avoit quinze mois qu'on avoit prise en Angleterre.

Voyant combien nous estions mal accommodez, nous priâmes le Maistre de vouloir aborder à l'Isle de Fayal, qui est une des Isles des Assores, pour nous y rafraichir un peu, cette Isle n'estant pas beaucoup écartée de nostre route, mais le Maistre fasché de faire la despence de ravituailler son Vaisseau, & de perdre du temps, refusa de nous écouter, & parce que la priere que nous luy faisions estoit fort des-avantageuse, il n'en fit aucun compte, & poursuivit sa route, jusqu'à ce qu'il fut hors d'estat d'y pouvoir plus aborder. Alors nous fûmes surpris d'une forte tempeste, & parmy cet orage il nous arriva un fascheux accident, par le moyen d'un Portugais, qui estant un Matelot, avoit esté mis à conduire le Gouvernail, & quoy qu'il eust une Boussole devant luy, il devoit pourtant se regler principalement par les ordres du Quartier Maistre qui estoit en haut sur le Tillac pour gouverner le Navire, mais ce Portugais qui n'entendoit pas bien l'Anglois, ne comprit pas les ordres qu'il luy donnoit, de sorte qu'il porta le Navire si prés du vent, qu'il vint sur les Estays, ce qui fit tellement battre les Voiles entre les Masts, le vent estant extremement violent, qu'elles se déchirerent toutes en pieces, sans qu'il y en eust d'autres dans le Navire, ayant esté toutes usées dans le long voyage de la Guinée, ny de fil pour les raccommoder; de sorte qu'alors, quoy que tard, le Maistre commençoit à se repentir de n'avoir pas suivy nostre conseil d'aborder à l'Isle de Fayal.

Mais comment nous garantir de cette ruïne évidente? le Maistre ny les Matelots ne sçavoient qu'en dire, car quoy que les vents soufflassent agreablement, nous demeurions toûjours là sans avancer, parce qu'il n'y avoit nulle esperance de nous servir du montant de la

Marée estant en pleine Mer. Nos vivres estoient aussi fort diminuez & ne pouvoient aussi gueres durer; de sorte que tous ceux qui estoient dans le Navire, tant Matelots que Passagers, se regardoient les uns les autres, ne sçachant que faire, apres que le petit reste de nos provisions seroit finy.

Mais les Matelots qui estoient en plus grand nombre, resolurent que les Passagers seroient apprestez & mangez devant qu'aucun d'eux fust mis dans le pot, de sorte que la premiere chose qu'on avoit à songer, estoit de voir qui seroit celuy des Passagers qui mourroit le premier, car ils estoient tous destinez à estre mangez, ayant resolu de manger le plus gras & le plus sain le premier, comme y ayant apparence que ce seroit la meilleure viande, & ainsi ensuite tous les autres, comme on mange les Cerises, la meilleure la premiere.

Dans cette resolution je me croyois en seureté, car mon corps n'estant qu'un sac remply d'humeurs hydropiques, ils ne sçavoient aucun moyen de m'apprester, & d'empescher que je ne fusse dissout, & reduit à neant en me cuisant: enfin le Tonnelier me considera, & dit que si l'on vouloit l'écouter, l'on pourroit encor se servir de moy, & qu'à son advis c'estoit le meilleur expedient qui se pouvoit trouver, que puisque mon corps n'estoit pas d'une consistance capable de satisfaire à leur faim, il pouvoit servir à appaiser leur soif. De sorte qu'ayant dit une priere succinte contre la secheresse & la soif, je restay dans l'attente de mon dernier jour comme les autres; tant ces gens là se peuvent tenir joyeux au milieu des dangers, qui leur sont si familiers; & certes ces personnes-là, dont la vie est si frequemment exposée à ces sortes de hazards, ne s'estiment pas tant que les autres, qui vivent dans un repos asseuré; neantmoins lors qu'ils s'attachent à quelque noble action, ils vendent leur vie à si haut prix, qu'il n'y a personne qui les surpasse, & l'accoustumance les rend plus braves que les autres hommes, de sorte qu'on peut dire que ceux d'entr'eux, dont le courage est fondé sur les loix de l'honneur, portent la bravoure au plus haut point de sa perfection.

Enfin, une petite fille, qui estoit passagere dans le Navire, monta sur le Tillac, comme une Heroïne, & dit, que s'ils se vouloient laisser gouverner par elle, elle trouveroit non seulement l'invention pour nous délivrer, mais qu'elle en viendroit

aussi à bout. Nous fusmes tous aussi attentifs à son discours, que prompts à contribuer toute nostre assistance à tout ce qu'elle voudroit commander qu'on fist, qui fut que le Charpentier du Navire luy fist une Quenoüille & un Fuseau, & que les Matelots luy voulussent prester de l'estoupe, ne doutant pas qu'avec ces instrumens & ces matieres-là, elle feroit assez de fil pour raccommoder nos Voiles qui nous estojent inutiles; ce qu'elle fit, de sorte qu'apres Dieu, nous luy sommes obligez de nostre salut, & nous ne tenons la vie que de sa vertu.

Quoy qu'un accident semblable à celuy-là, & une delivrance pareille à celle-cy, meritent bien qu'on en fasse mention, ce n'est pourtant pas tout l'usage qu'on en peut faire, mais l'on en peut tirer d'autres remarques qui peuvent servir à prevenir les dangers pour l'avenir, Qui est le grand abus des Capitaines & des Maistres de Navires qui promettent aux Passagers qu'ils ont une telle abondance de vivres, qu'elle leur peut servir pendant tout le Voyage, mais devant qu'ils soient au milieu de leur route, ils leur en roignent une bonne partie, ou ne leur en donnent que de mauvais & tres-mal sains. C'est pourquoy je souhaiterois que tous ceux qui veulent faire un long Voyage, portassent avec eux une certaine reserve de victuailles, qui fussent de garde, & qui fussent bien renfermées, car si elles ne sont sous la clef, elles ne seront pas en seureté, & les Matelots les prendront avec autant de liberté que vous avez de confiance en leur honnesteté. Si vous vous plaignez au Maistre, cela ne vous servira de rien, & il n'y apportera aucun remede. J'ay seulement remarqué, que si un Matelot dérobe quelque chose des vivres du Navire, il sera alleuré d'estre chastié rigoureusement, mais si c'est à un Passager, de quelque importance que la chose luy soit, toute la satisfaction qu'il en aura, c'est qu'on s'en rira encore, & l'on se mocquera de luy. L'on se doit plaindre de ces malversations à l'Hostel de la Trinité, afin qu'on y remedie, car ces abus sont tres-fascheux.

Il a pleu au Dieu de toute misericorde de me delivrer de ce danger-là sur Mer, comme aussi d'une tres-griéve & fascheuse maladie sur la terre, dans un Païs estranger; dont son saint Nom soit beni eternellement.

Je suis à present resserré dans une Prison, par la ruse & la subtilité de quelques-uns que j'estimois cy-devant estre de mes Amis; mais il a pleu à Dieu Eternel & plein de misericorde, de m'y

visiter, & de m'y consoler, & de me susciter des Amis qui m'ont empesché d'avoir froid & d'avoir faim, dont les charitez, dans un siecle, où la cruauté & la tirannie s'exercent avec tant de rigueur, peuvent estre prises pour un prodige.

Ce qui fait que je ne doute point de me voir restably en liberté, par la puissance de celuy qui peut faire tout en tous. Car comme dit David à Saül, que Dieu qui l'avoit delivré de la patte du Lion, & qui l'avoit retiré de la griffe de l'Ours, le delivreroit aussi de ce Philistin incirconcis, Goliath de Geth; de mesme pouvons nous dire maintenant, que Dieu qui m'a delivré d'une maladie mortelle sur la terre, & de naufrage & de perils sur la Mer, me delivrera aussi de ce Philistin incirconcis, sçavoir de la Cour du Haut-banc, qui est plus formidable que l'ardeur du feu de la fiévre, & que la rage des vagues de la Mer. Mais nous avons veu & souffert de plus grandes choses; & lorsque le grand égaleur du monde, à sçavoir la mort, achevera sa course, tous les biens seront égaux.

Mors sceptra ligonibus æquat.

INDICE DV PLAN OV DE LA *Superficie d'un Moulin pour moudre ou écrasser les Cannes de Sucre.*

A. LE Plan, sur lequel sont posez les Poteaux ou les Colomnes, qui supportent la maison ou l'intercolomniation entre ces Colomnes.

B. Les Colomnes ou les Poteaux.

C. La Muraille entre le logis du Moulin, & celle du Boüillitoire.

D. Le Cercle ou la Circonference, où vont les Chevaux & les Bœufs qui font tourner les Rouleaux.

E. Les Courroyes à quoy sont attachez les Chevaux & les Bœufs, qui font tourner les Rouleaux.

F. La Machine ou le Bastiment du Moulin.

G. Les Murules ou Arcs-boutans qui supportent ce Bastiment.

H. La Porte, par laquelle on descend à la maison du Boüillitoire.

I. La Cisterne, en laquelle coule la liqueur qui vient du Moulin, incontinent apres que les Cannes sont mouluës, & est portée par un Tuyau sous terre en cette Cisterne, où elle ne demeure pas plus d'une nuit au plus.

K. La Cisterne qui contient la Mixtion ou la Trempe, qui est une liqueur faite de Cendres macerées dans de l'eau, & qui n'est autre chose que le Lexive avec quoy on blanchit le linge en Angleterre. L'on jette cette Trempe dans les trois dernieres Chaudieres comme le Sucre cuit, sans quoy il ne greneroit jamais, & se tiendroit toûjours en Sirop, mais la saleure & l'acrimonie de cette Trempe, le fait tourner comme fait le La & lors qu'on y met quelque liqueur aigre ou piquante; & une petite quantité fait l'ouvrage.

L. La maison du Boüillitoire, où l'on fait cuire le Sucre.

Les cinq Ronds noirs sont les Chaudieres dans lesquelles

l'on fait cuire le Sucre, dont la plus grande s'appelle la Chaudiere à clarifier le Sucre, & la moindre, la Tâche.

M. La Cisterne à rafraîchir, ou le Rafraîchissoir, dans laquelle l'on met le Sucre, aussi-tost qu'on l'a tiré du feu, & on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit devenu tiede, apres quoy on le met dans des Pots faits de planches qui ont seize poulces en quarré par le haut, & vont en appointant en bas. Ce Pot a ordinairement trente poulces de long, & peut tenir trente ou trente-cinq livres de Sucre.

N. La Porte du lieu où l'on remplit les Vaisseaux.

O. Le lieu où l'on pose les Pots, estant pleins, jusqu'à ce que le Sucre devienne froid & dur, ce qui arrive en deux jours & deux nuits, apres quoy on les porte à la Rafinerie.

P. Le haut des Pots, de seize poulces en quarré, soustenu entre deux Soliyeaux de bois, qui sont ceints & liez ensemble en divers lieux avec des Cerceaux de bois ou de fer, separez de treize ou quatorze poulces les uns des autres, de sorte que les sommets des Pots estant de seize poulces, ils ne sçauroient glisser en bas, mais sont soustenus & eslevez à quatre pieds de terre.

Q. La machine ou le bastiment qui soustient les Chaudieres, qui est eslevé au dessus du sol ou du plancher de la chambre, environ d'un pied & demy, & est fait de briques de Hollande, & de Plastre de Paris: & outre les Chaudieres, l'on y fait de petits Tuyaux ou Gouttieres, qui portent les écumes des trois moindres Chaudieres, en bas dans le Distillatoire, dont on fait l'Eau-de-vie, qu'ils appellent Tuë-Diable, & les écumes des deux autres plus grandes Chaudieres sont portées ailleurs, comme inutiles, & qui ne sont bonnes à rien.

R. La Porte par où l'on descend les degrez pour aller au lieu où l'on fait le feu, où sont les Fourneaux, qui font boüillir les Chaudieres; & quoy qu'on ne les puisse pas bien décrire icy, parce qu'ils sont sous les Chaudieres, neantmoins j'ay fait des petits demy-Cercles, pour vous faire voir l'endroit où ils sont, entre la muraille mitoyenne qui separe le lieu du feu, de celuy ou est le Boüillitoire; laquelle muraille monte jusqu'au faiste de la maison, & est marquée avec la lettre c comme sont les autres murailles.

S. Un petit Tuyau dans la muraille, depuis la Cisterne qui

contient la premiere liqueur, jusqu'à la Chaudiere à clarifier le Sucre, & de là est porté aux autres chaudieres avec des cueilleres qui tiennent chacune un broc, par les Negres qui y sont occupez jour & nuit, les Negres & les Boeufs se reposans de quatre heures en quatre heures, qui portent aussi les écumes des trois moindres chaudieres en bas dans le Distillatoire, où l'on les distille par deux fois, la premiere fois la liqueur qui en sort, s'appelle petit Vin, mais la seconde fois, il en sort l'Esprit ou la liqueur la plus forte qu'on puisse boire.

T. Ce sont toutes fenestres.

V. Le lieu du feu, où sont les Fourneaux, qui font boüillir les Chaudieres.

W. Le Distillatoire.

X. La Cisterne qui contient les écumes, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'aigrir, car auparavant que d'estre devenuës aigres, elles ne montéroient pas dans l'Alembic.

Y. Les deux Alembics qui sont dans le Distillatoire.

Z. Les demy-Cercles, qui monstrent l'endroit où sont placez les deux Fourneaux.

TABLE

TABLE

De plusieurs choses, dont il est fait mention en cette Histoire.

ARrivée à Porto-Santo, à Madere, & à l'Isle Deserte.
Arrivée aux Isles de Bonavista, de May, & de la Palme.
La Chasse & la Fauconnerie sur la Mer.
Le Requien & le Pilote, Poissons.
La Caravelle, ou la Nantille, Poisson qui va à la Voile.
Observations sur la route du Navire.
Trahison de Bernardo, Portugais.
Premiere veuë de l'Isle de S. Jago.
Description de la Baye qui y est, que l'on appelle la Praye.
La maison du Padre Vagado, & la reception qu'il fit aux Anglois.
Nostre descente en l'Isle, & ce qui nous y arriva.
Il y a sept autres Isles, qui sont voisines de celle-cy.
La premiere veuë des Barbades.
L'Isle fut premierement découverte par un Navire appartenant au Chevalier Guillaume Courtin.
La situation de l'Isle.
La durée & la longueur des jours.
La temperature de l'Air.
Comme elle est arrousée.
Le manger & le boire pour l'entretien de la vie.
Le pain & la boisson.
Diverses sortes de viandes.
La maniere de tuer une Tortuë.
Victuailles apportées des Païs estrangers.
Festin d'une habitation au dedans de l'Isle.
Le mesme d'une autre habitation proche de la Mer.
Marchandises qu'on en transporte, & celles qu'on y apporte.
Quels materiaux se trouvent dans l'Isle, propres pour bastir.

Le nombre & les mœurs des habitans. 73.
Complot entre les Serviteurs pour tuer leurs Maistres.
Raisons pourquoy les Negres ne sçauroient comploter de massacrer leurs Maistres.
Les divertissemens des Negres les Dimanches, & leur disposition à apprendre les Arts.
Les Habitans ou Colons ne veulent pas permettre que leurs Esclaves se fassent Chrestiens.
Observation sur la figure des Negres.
Complot des Negres pour brûler le Moulin à Sucre, découvert par quelques-uns d'entr'eux, qui estoient plus honnestes gens que les autres.
Observations sur les Indiens.
Quelques autres remarques sur les habitans.
Les Animaux domestiques qui sont d'un grand service aux Habitans, comme les Chameaux, les Chevaux, les Taureaux, les Bœufs, les Vaches, les Assinigos ou les Asnes, les Pourceaux, les Brebis & les Chévres.
Oyseaux de toutes sortes.
Animaux & Insectes.
Crabes ou Cancres qui viennent sur la terre, & s'y nourrissent.
Diverses sortes d'Arbres qui croissent dans l'Isle, & premierement des Arbres veneneux, & des Plantes de la mesme nature.
Diverses especes d'Arbres fruitiers.
Arbres d'especes meslangées.
Arbres dont le bois est propre à bastir, de diverses especes.
Description du Palmite Royal.
Plantes qui portent fruit.
La Description de la Pine ou de l'Ananas.
Les Cannes de Sucre, avec la maniere de les cultiver, leur croissance, le temps de leur maturité, toute la procedure de la fabrique du Sucre, tant Mascoüade que Sucre blanc.
La maniere de distiller les écumes des chaudieres, dont on fait cette sorte de boisson, que les Habitans appellent Tuë-Diable.
Estimation de la valeur du Sucre fait en cette Isle pendant vingt mois.
La description des Oziers ou Lianes.

Cavernes & la description de leur grandeur.
L'usage des Limiers.
Aloës qui croist dans l'Isle.
La fleur de la Lune.
Herbes & Racines d'Angleterre.
Force naturelle de l'Isle du costé de la Mer, comme aussi du costé de la terre.
Comme l'Isle est gouvernée, & comme elle est partagée.
Il n'y a point de mines en cette Isle.
La Riviere du Gouldron ou de la Poix.
Les mauvais Plans & desseins des maisons des Habitans, comme nous les trouvâmes à nostre arrivée.
Ordres pour mieux bastir.
Reveuë des delices, des profits, des commoditez & incommoditez, des maladies & de la santé de cette Isle, comparées à celles de l'Angleterre.
De la beauté des Cieux, & combien elle surpasse celle des autres lieux qui sont plus esloignez de la Ligne.
Les Voluptueux ny les Faineans ne sont pas propres à demeurer dans cette Isle.
La valeur d'une habitation de 500. arpens de terre, fournie de tout ce qui est necessaire, dont il y a 200. arpens en Cannes de Sucre, se peut acquerir pour 14000. livres sterling.
Comme cette acquisition de 14000. livres par prudence & bon mesnage se peut faire avec 3000. livres.
Le revenu de cette habitation estant une fois bien reglé, se montera à 8866. livres par an.
Estimation de la despence qu'il faut faire tous les ans, pour tenir cette habitation en bon ordre, comme on l'a receuë, que je presuppose estre entierement fournie de tout ce qui est necessaire.
Le compte estant balancé, le revenu annuel se montera à 7516. livres sterling.
Response à l'objection que l'on fait, comment cela se fait, que des habitations d'un si grand revenu annuel, se peussent acquerir avec si peu d'argent.
Des maladies du Païs, & des Medecins.
Remede incomparable pour la Pierre.

Plunquet grand Pirate, prit un Navire dans une des Bayes de l'Isle.

Je m'embarquay, & fis voile pour l'Angleterre le quinziéme d'Avril 1650.

Les tromperies des Capitaines & Maistres de Navires, qui promettent d'avoir une grande quantité de victuailles pour nourrir leurs Passagers, & lors qu'ils en ont le plus de besoin, c'est lors qu'ils en manquent le plus.

Tempeste en Mer, dont nous fûmes délivrez apres Dieu, par une petite fille, qui estoit passagere dans le Navire.

RELATION
DE LA RIVIERE
DU NIL,
DE SA SOURCE ET DE SON COURS,

Et de l'inondation qu'elle fait dans la Campagne d'Egypte, jusqu'à ce qu'elle tombe en la Mer Mediterranée, & autres choses curieuses.

Par un témoin oculaire, qui a demeuré plusieurs années dans les principaux Royaumes de l'Empire des Abissins.

Traduit de l'Original Anglois, imprimé par l'ordre de la Societé Royale d'Angleterre.

A MONSEIGNEUR

HENRY ARLINGTON,

L'UN DES CONSEILLERS du Conseil Privé du Roy de la Grande Bretagne, & principal Secretaire d'Estat.

ONSEIGNEVR,

L'occupation que j'ay euë à songer aux choses necessaires pour mon voyage de Russie, où il a pleu à sa Majesté de m'envoyer, m'a empesché de vous faire une Dedicace plus solemnelle de ces Discours, le Chevalier Robert Southvvel les a eus à Lisbonne d'un Iesuite fort curieux, qui a demeuré plusieurs années dans l'Ethiopie & dans les Indes; qui sont écrits d'une maniere qu'il y a apparence qne la Relation en est sincere quant à la matiere de fait, & qui contient un recit bien plus precis & plus exact de certaines choses tant historiques que naturelles, qu'il ne s'en trouve en aucun autre Traité qui en ait esté fait jusqu'à present, rendant aux Portugais la juste loüange qu'ils meritent, pour nous dé-

couvrir tous les jours les merveilles & les secrets de l'Orient ; La Societé Royale m'a commandé de le leur traduire, & a donné les ordres pour le faire imprimer. MONSEIGNEVR vostre favorable & obligeante protection, pour toutes les recherches curieuses, & le soin particulier que vous prenez d'estre informé des affaires du Midy, & les obligations que je vous ay, appuyent la Dedicace que je vous fais, laquelle si je n'estois pas pressé comme je suis, se trouveroit beaucoup plus estenduë, ayant une si ample matiere que celle de vos vertus & de vos perfections, mais elle excusera seulement à present les fautes de la Traduction, & fera connoistre le zele que j'ay d'estre estimé,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-affectionné parent,
& tres-humble serviteur
PIERRE WISCHE.

RELATION

Univers. de S. Paulo
BIBLIOTHECA
Fac. de Philos. Sciens. e Letras

RELATION DE LA RIVIERE DU NIL, &c.

L'EMPEREUR des Abissins, qu'on appelle vulgairement, quoy que faussement, le Prestre Jean des Indes, est Seigneur des plus anciens & des plus amples Estats de tant de Royaumes & de Provinces en quoy l'Afrique est divisée.

Cét Empire est la partie la plus Orientale de l'Afrique, qu'on appelle l'Ethiopie au dessus de l'Egypte, & non pas sans raison, toute l'Egypte estant située au bas de ce Païs-là, comme aussi la pluspart des Royaumes circonvoisins.

La Mer rouge la borne à l'Orient, l'Egypte au Septentrion, à l'Occident l'Isle d'Afrique, & au Midy la Mer Indienne, avec cette difference que du costé d'Orient ce Royaume s'estend jusqu'à la Mer rouge, quoy qu'à present les Turcs en diminuent la grandeur, gardant toute la coste de cette Mer par le moyen de deux Forteresses qu'ils ont dans les Isles de Suaquem & de Massuba, & une autre dans le Continent, appellée Arquico, qui ne sert que pour la défense de l'eau qui se boit dans l'Isle de Massuba, qu'on tire des Puits appellez Cacimbas, prés de la source d'une Riviere, qui est tarie en Esté, & pleine en Hyver, qu'on y apporte tous les jours dans des Batteaux que l'on appelle Gelvas.

L'Isle de Massuba & la forteresse d'Arquico sont esloignées de deux lieuës. C'est le seul Port où l'on apporte tout ce qui manque à l'Ethiopie, & d'où l'on transporte toutes les Marchandises naturelles du Païs, ayant de circuit environ douze cens toises, il fait comme la figure du pied d'un homme, ayant un Havre

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Philos. Ciens. e Letras

convenable, peu ou point de défenses, quoy qu'il y ait prés de soixante Turcs en garnison, blancs & noirs: La maison de la Doüane est habitée par le Lieutenant du Bassa, appellé Caqua, & autres Officiers.

L'Isle de Suaguem, avec la troisiéme Forteresse, n'est pas si grande, mais elle est mieux défenduë par l'Art, & par la Nature, estant environnée de plusieurs écueils, habitée par une centaine de Turcs, estant la residence du Bassa, hors des limites de l'Empire, & appartenant de droit à un Roy qui est puissant & belliqueux, dont le Royaume s'appelle Ballau, anciennement Negran: les habitans sont Mores, les Hommes, les Chevaux, & les Brebis, sont les plus beaux que j'aye jamais veus en quelque lieu que ce soit; & les Melons d'eau y sont les plus delicieux de tous ceux que j'aye jamais mangez.

Vers le Septentrion, entre l'Egypte & cet Empire, est situé le fameux desert de la Thebaïde, si renommé à cause des anciens Anachoretes, où commence le Royaume de Ballau, cy-dessus mentionné.

Cet Empire s'estend du costé d'Occident, si avant dans le Continent, que le Royaume de Congo luy estoit tributaire, comme l'affirme ce grand Historien Jean de Barros, en sa premiere Decade: A present il ne s'estend pas plus loin que le Royaume de Naire, dont les habitans ne sont ny Abyssins ny Ethiopiens, & neantmoins ne manquent pas de Police, de Civilité, & de Gouvernement. Le terroir est riche en mines d'or de la mesme qualité de celles de Soffala, estant sous le mesme Paralelle, & n'en estant pas beaucoup esloignées. Ils payent tous les ans un tribut de leur Or à l'Empereur des Abissins, la monnoye qu'on appelle Miloqueas, de la valeur de dix mille pieces de huit.

La grandeur de cet Empire est plus restrainte du costé du Midy, parce qu'il y a entre la Mer & luy, diverses Nations de Mores & de Payens, qui sont extremement barbares, qui ne se sont jamais reconnus & ne se reconnoissent pas encor vassaux de l'Empereur; qui demeurent sous des Tentes comme les Afriquains montagnards. L'on eslit leur Chef entr'eux de huit ans en huit ans, avec le titre de Caraye Primeyro qu'on appelle ensuite Luba. Les Mores qui se tiennent sur les Costes de la Mer ont des Roys, dont le plus grand d'entr'eux s'appelle Macheda.

Cet Empire commandoit anciennement à plusieurs Royaumes & Provinces, leurs Annales & quelques Historiens en comptent plus de vingt, avec presque autant de Provinces: Ce qui passe à present pour constant, est, que sa Grandeur estoit tres-considerable, quoy qu'elle soit à present limitée à cinq Royaumes, chacun de la grandeur du Portugal, & à six Provinces, chacune peu differente de celles de Beyra ou d'Alenteye qui sont deux Provinces de Portugal.

L'une de celles-cy, & des plus grandes, s'appelle Agaos; les habitans portent aussi le mesme nom, soit qu'ils l'ayent pris de la Province, ou bien qu'ils le luy ayent communiqué. Elle est divisée en divers Territoires, dont le plus fameux s'appelle Tuncua, qui merite de la gloire pour deux choses. La premiere, parce que c'est le Pays de la Licorne tant renommée, dont je parleray cy-apres en ce discours, & diray seulement à present que ce n'est pas l'Abbada, que les Autheurs prennent tres à propos pour le Rhinoceros, estant un animal tout à fait different de la figure de celuy-là: la seconde, parce qu'il contient en soy la source tant recherchée du Nil, qui a esté cachée par tant de siecles, mais qui enfin a esté decouverte par les industrieux Portugais.

La partie la plus haute de cette Province est montagneuse & pleine de bois, & neantmoins elle n'est pas sans Vallées & sans Forests de Cedres, qui en bonté & en odeur, ne cedent point à ceux du Mont Liban, leur épaisseur est un grand empeschement aux Voyageurs, mais qui s'accorde à l'inclination des naturels Agoas, qui estant Payens de religion, & par ainsi de peu de foy ou loyauté, vivent ordinairement dans la rebellion à laquelle ils sont autant portez par leur disposition naturelle, que par la commodité de certaines cavernes, dans lesquelles ils se retirent en temps de Guerre. Ces Cavernes n'ont qu'une entrée, & sont capables de loger une ou deux familles qui sont ordinairement grandes entre les Payens, augmentées par leurs femmes, & multipliées à proportion des Vaches qu'ils nourrissent, donnans à dix Vaches une femme.

Ce qu'il y a de plus admirable en ces Cavernes soufterraines, est qu'elles ne contiennent pas seulement leurs meubles & leur bestail, en quoy consistent tous leurs biẽs reels & personnels, vivans du peu des recoltes qu'ils font, mais ils y trouvent ordinairement de l'eau

en suffisante quantité pour leur servir de boisson pendant les mois de l'Esté, qui est le seul temps qu'on les attaque, & sont sans apprehension d'estre conquis, ny d'estre contraints de se rendre par la crainte d'estre suffoquez par la fumée qu'on pourroit faire à l'entrée de la Caverne, ayant des ouvertures par lesquelles ils reçoivent assez de clarté, & peuvent donner passage à la fumée, si l'on les vouloit attaquer par le feu.

En ce territoire de Tonena est la Source du Nil, que les Habitans du lieu appellent Abani, c'est à dire le Pere des Eaux, à cause du grand amas qu'il en fait dans les Royaumes & Provinces par où il passe; car la plus grande partie de l'Ethiopie estant montagneuse, & les Torrens enflez en hiver, les Montagnes les portent en sorte qu'ils enflent les Rivieres, qui tombant dans le Nil n'adjoûtent pas peu à sa grandeur, le faisant couler avec une telle abondance d'eau qu'il inonde la Campagne de l'Egypte. C'est le Fleuve qui dans l'Escriture au deuxiéme de la Genese est appellé Gihon, qui environne la terre de l'Ethiopie, comme fait le Nil avec ses divers tours & detours.

La source sort dans le plus agreable reduit du païs, ayant deux Fontaines, qu'on appelle les yeux, chacune de la grandeur d'une Roüe de Carrosse, esloignées l'une de l'autre d'environ vingt pas: Les Habitans qui sont Payens adorent la plus grande & luy offrent plusieurs sacrifices de Vaches qu'ils tuent en ce lieu-là, plongeant la teste dans la Fontaine, & en mangent la chair comme sainte, laissant les os dans un certain endroit qui est destiné pour cela, qui à present font une montagne assez considerable, & qui seroit beaucoup plus grande si les Bestes carnacieres & les Oyseaux de Proye, ne les avoient décharnez & épandus çà & là en les becquetant.

Ces deux Fontaines sortent d'un petit champ tout couvert d'un bois verd & espais: les Voyageurs, & particulierement ceux qui vont à cheval, croyent que cette terre est dans l'eau, à cause de son tremblement & d'un son creux qu'elle rend: Ce champ se perd dans un Lac qui le couvre de ses eaux. Cette Plaine est sur le sommet d'une haute Montagne, dont la descente est insensible, l'on apperçoit de la plusieurs Vallées spacieuses, l'on void du milieu de cette descente prés d'une Tranchée enlacée d'Arbrisseaux, la plus grosse de ces sources, au fond de laquelle l'on ne sçauroit atteindre avec une Lance de vingt-cinq palmes, qui rencontre en chemin, à ce qu'on pense, les racines des Arbrisseaux qui sont à l'entour qui

Provincia ubi Nilus oritur vocatur Aquos, vicina regno Gojani. Terra vocatur Sagela, in apice mõtis, in plano arboribus undique circundato. *Alban.*

l'empeschent de passer plus outre, l'autre source a environ seize Palmes de profondeur.

Depuis la plus grande de ces Fontaines l'on void un Bois agreable à la veuë, qui s'estend en droite ligne & semble suivre le cours de l'eau, qui quoy qu'il passe sous terre, en laisse neantmoins la trace facile à suivre par sa sortie où il vient à se faire revoir à un peu plus de cent pas delà; dans cet endroit, la quantité de l'eau est si peu considerable, qu'elle ne fait qu'un petit Ruisseau, qui se grossit tout aussi-tost par l'ayde d'autres sources dont les eaux coulent dedans. A un peu plus de trois journées de la source, la Riviere est large, & assez profonde pour porter des Vaisseaux, & si large que je doute qu'un homme bien robuste pust jetter une pierre d'un costé à l'autre.

Kircherio Oed Ægip. Tom. 1 Cap. 7. p. 57. Fons Nili situs in summitate unius vallis, quæ assimilatur ingenti campo jugis montiũ undique circũdato. *Ibid.*

A un peu plus de cent pas de ce lieu-là, ce Fleuve coule tellement au travers des Rochers, qu'en l'an 1629. je le passay sans me moüiller le pied: Dans mon voyage du Royaume de Gojama en la Province de Dambeha, il y avoit plusieurs passagers, & peu de ces batteaux, que je décriray tantost; mes compagnons & moy marchans le long des bords du Fleuve, & nous trouvans engagez entre plusieurs petits Ruisseaux, sautans d'une pierre sur l'autre, nous passâmes à sec de l'autre costé; ce que firent aussi immediatement aprés plusieurs autres, qui nommerent cet endroit le passage du Pere Jeronime, parce que je fus le premier qui le découvris, & qui entrepris de le passer.

C'est le passage du Nil le plus ordinaire & le plus frequenté des Voyageurs, qui viennent de la Cour & de la Province de Dambeha pour aller au Royaume de Gojama, le Territoire s'appelle Bed, l'on passe la Riviere dans des batteaux qui ont une pompe avec un gouvernail, qui sont faits d'une grosse & épaisse natte fortement jointe & attachée ensemble, mais neantmoins n'estant pas exempte d'estre déchirée en pieces, comme il arrive souvent, les passagers demeurent dans l'eau, on les conduit avec de longs bastons ronds, parce qu'ils n'ont pas l'usage ny la connoissance d'autres sortes d'Avirons, ils peuvent tenir environ dix personnes avec quelques hardes. Il y en a plusieurs qui le passent à la nage, comme font tous les animaux, & tant les hommes que les bestes courent risque de la vie, à cause des Chevaux Marins & des Crocodiles, qui se nourrissent les

Navigatio hic nulla nisi cymbis papiraceis; quas ipsi Tancoas appellãt. *Vossius de Origine Nili Cap. 16. p. 55.*

Conficiuntur bibula Memphitis Cymbæ papyro Lucan.

uns & les autres dans le Nil, & en rendent les passages dangereux.

Des cet endroit-là le Nil devient tortu, faisant presque un demy cercle: A deux journées de ce passage, il coule par une pointe de terre dans un Lac d'eau douce que les naturels du païs appellent Dambeha, abondant en gibier. Il y a du Poisson, mais en petite quantité, ce qui vient à ce que l'on croit de ce que les chevaux marins les espouvantent, & que les crocodiles les devorent. Cette mer a vingt-cinq lieuës de long, & quinze lieuës à l'endroit le plus large: Environ le milieu il y a plusieurs Isles de differentes grandeurs, qui sont pleines de Bois & inhabitées, & d'autres qui sont desertes. La plus grande s'appelle Dec, elle a deux lieuës de long, mais elle est estroite, c'est là qu'on bannist ceux dont on se veut asseurer, car comme il y a peu de batteaux, & qu'il est défendu sur peine de la vie de passer dans l'Isle, tous moyens d'en sortir sont desesperez, & encor moins à la nage, parce que le Lac est plein de chevaux marins & de crocodiles, dont la rencontre est mortelle.

La pointe ou le bout de ce Lac, est rompuë par le Nil avec tant de violence, que le courant en est partagé entre l'eau & la bouë jusqu'à ce qu'il se fasse un passage dans un autre endroit.

Le Nil est retenu dans ce Lac environ un quart de lieuë, & en le quittant il fait un fort beau & grand tour, qui est si grand, qu'il contient en sa circonference un Royaume qu'on appelle Gajama, qui est environ de la grandeur du Portugal, & une grande partie d'un autre qu'on appelle Damotes. En tournoyant, ainsi il retourne derechef à moins de deux journées de sa source; delà prenant son cours au Sud-Est, & passant au travers de plusieurs Royaumes & Provinces, il tombe dans l'Egipte, où se font par le chemin en divers endroits ces amples Cataractes, si renommées à cause de leur bruit lors que l'eau en tombant avec tout son corps, enfonce & creuse l'Abysme qui la reçoit. Neantmoins la grandeur de ce bruit ne rend pas sourds ceux qui habitent aux environs, comme quelques-uns l'ont escrit fabuleusement, que s'il estoit ainsi, la grande quantité de monde des lieux circonvoisins fourmilleroit de sourds, qui entendent le bruit, & ne trouvent point

qu'elles fassent cet effet-là. Une de ces Cataractes est remarquable sur toutes les autres, comme il paroistra dans la Relation par une chose qui a surpris & attiré plusieurs personnes.

A la premiere ou seconde Cataracte que le Nil fait, l'eau d'un haut Rocher pierreux est précipitée avec toute sa masse dans un grand & profond abysme, le bruit s'en entend à trois lieuës delà, & le rebondissement de l'eau, qui s'éparpille en de petits atomes & en fumée subtile, se void d'aussi loin. L'eau est poussée avec tant de violence qu'à une certaine distance elle fait une arcade, sous laquelle elle laisse un grand chemin où on peut passer sans estre moüillé. Il y a des sieges bien propres taillez dans le Roc pour faire reposer les voyageurs, pendant qu'ils jouissent de la plus agreable veuë que l'imagination pourroit jamais concevoir, qui se fait par la reflexion du Soleil sur l'eau, qui produit les plus vives & les plus agreables couleurs qui se puissent voir, semblables à celles de l'Arc-en-Ciel, & qui donnent d'autant plus de satisfaction aux yeux que l'on est proche de l'eau.

Le Nil n'avoit jamais passé sous aucun Pont, devant que nous arrivassions en Ethiopie ; le premier fut fait dans le Royaume d'Amara, où entre deux Rochers fort hauts, il y avoit un passage dangereux & estroit, l'eau estant fort rapide en cet endroit-là, tous y coururent grand hazard, plusieurs se perdirent en passant, l'hiver augmentant les difficultez & rendant le passage plus difficile : Les Abissins estoient incapables de remedier à ce mal, ne sçachant ce que c'estoit de Ponts, & n'ayant point d'Ouvriers pour en faire, l'Empereur informé de ce que c'estoit qu'un Pont, & comme il seroit commode dans un passage si estroit, l'on commit cet ouvrage à un des deux Tailleurs de Pierre que nous avions amenez des Indes avec le Patriarche pour bastir des Eglises en Ethiopie, lequel fit ce premier Pont d'une fort belle structure & fort commode pour les passagers : & de la sorte le Nil fut mis sous une domination estrangere.

Il ne sera pas mal à propos de finir ce discours par une reflexion qui ne déplaira pas, & examiner pourquoy anciennement Alexandre le Grand & Jules Cesar ayant fait toute la diligence possible pour découvrir la Source du Nil, n'en a-

voient pû venir à bout : La raison estoit parce qu'ils envoyoient des gens pour la découvrir, qui montoient contre le courant de l'eau, de sorte qu'allant par terre, la longueur du voyage, le nombre des Royaumes & des Provinces qu'il faloit traverser, le grand nombre de Barbares qu'il faloit rencontrer, tant de climats mal sains qu'il faloit passer, faisoient qu'il leur estoit impossible d'avancer; en allant par eau les difficultez augmentoient encor, & les accompagnoient par tout, le violent cours du Nil arrestoit leur passage, & venans à la premiere Cataracte, ils ne pouvoient pas aller plus loin, mais estoient cõtraints de s'en retourner aprés avoir perdu leur peine De plus ils n'avoient nulle connoissance de l'Empire des Abissins, ny aucun commerce par la Mer rouge, il ne se hazarderent pas d'aller par ce chemin-là, ny ne pensoient pas que leur dessein peust réussir par-là si facilement. De cette sorte leurs labeurs furent inutiles ; la connoissance de cette Province les auroit portez dans l'Empire des Abissins, par quelqu'un des Ports de la Mer rouge, & delà un voyage de deux mois les auroit fait boire dans cette source si desirable, si cachée & si fameuse. Ce secret aussi bien que divers autres de plusieurs endroits du monde, & leur découverte estoit reservée à l'infatigable industrie des Portugais, qui ont veu de leurs yeux ce que plusieurs ont souhaité, mais qu'ils n'ont pû obtenir.

La veritable cause du débordement du Nil dans les Campagnes d'Egipte au fort de l'esté de l'Europe.

LEs Anciens ont donné plusieurs raisons du débordement du Nil dans les mois les plus chauds de l'Esté de l'Europe, selon l'opinion des Escrivains, chacun soustenoit ce qui estoit de l'estenduë de sa raison, & neantmoins ils s'escartoient tous de la verité. Le peu de connoissance qu'on avoit de la source & du cours de cette fameuse Riviere, des lieux par où elle passoit, & principallement du dedans de l'Ethiopie où elle prend sa source, estoit la cause de cette diversité d'opinions,

pinions, ſans en avoir découvert la verité, qui eſtoit reſervée pour la nauigation & le commerce des Portugais.

La grande quantité de neige qui tombe pendant la rigueur de l'hiver ſur les Montagnes au dedans de l'Ethiopie, & qui ſe fond par la grande chaleur du Soleil, n'eſt pas, comme quelques-uns affirment, la cauſe du débordement de ce Fleuve; l'Ethiopie n'ayant pas de froids aſſez aſpres pour produire de la neige, qui eſt inconnuë en ce païs-là, & qu'on ne doit pas concevoir de noſtre Relation. Il n'y a que deux lieux ſeulement, où il y a de la gelée blanche bien eſpaiſſe & de la greſle en grande quantité, qui reſſemble à de la neige, mais qui n'en eſt pourtant pas. L'un eſt dans le Royaume de Tigre ſur les hautes Montagnes de Seman; l'autre dans le Royaume de Damotis, dans le Territoire appellé Namora. Or cette eſpece de neige & cette greſle qui tombent en ces lieux-là, à cauſe de la froideur du Climat, eſtant fonduës elles humectent ſuperficiellement les Montagnes, ce qui fait que par meſpriſe on les prend pour de la neige. Par fois elles tombent avec quelque courant dans les terres baſſes, mais pas aſſez conſiderablement pour faire enfler les Rivieres, & beaucoup moins pour cauſer l'inondation du Nil.

Les grands vents qui ſoufflent dans les mois où le Nil a accouſtumé de déborder, dans l'emboucheure de ce Fleuve, à l'endroit où il tombe dans la Mer Mediterranée, ne ſont point auſſi la cauſe de cette inondation, comme quelques-autres ſouſtiennent, qui diſent que ces vents repouſſent l'eau, qui eſtant retenuë avec celle qui deſcend, croiſt à tel excés, qu'elle contraint le Nil de ſortir de ſon canal & de s'eſpandre dans les plaines d'Egipte, dont par ce moyen il enrichit & engraiſſe les terres par le limon qu'il entraîne des lieux par où il paſſe.

Je laiſſe d'autres ſemblables raiſons que les Autheurs alleguent, qui n'ont pas plus d'apparence, afin de pouvoir promptement dire celle qui eſt veritable, & qui n'a pû eſtre connuë que par ceux-là ſeulement qui ont demeuré quelques années en Ethiopie.

La verité donc en peu de mots, eſt que l'hiver qui eſt le meſme & qui arrive au meſme temps en Ethiopie que dans les Indes & en d'autres endroits qui ſont ſous la Zone Tor-

ride, commençant à la fin de May, ou dans les premiers jours de Juin, & dans tout le mois d'Aoust, (qui est le plus beau temps de l'Europe,) pendant quoy il exerce sa plus grande furie ; le débordement du Nil estant à sa hauteur en ces mois-là, l'ignorance des estez & des hivers a fait naistre les opinions dont nous avons parlé cy-dessus.

Comme la plus grande partie de l'Ethiopie est montagneuse, & le Nil dans sa course à travers plusieurs Royaumes & Provinces au dedans du païs, recueillant les eaux des pluyes qui tombent des Montagnes, & recevant en soy plusieurs grandes Rivieres, devient de la sorte considerable & indomptable aussi ; comme la plaine de l'Egipte l'experimente avec beaucoup d'utilité, car autant qu'elle est peu favorisée du Ciel, qui la prive du benefice commun des pluyes, ce defaut est abondamment & liberalement reparé par l'eau de cette fameuse Riviere, qui a causé cette remarque, que les Egiptiens ne levent jamais les yeux au Ciel ny n'attendent aucune faveur de Dieu, mais dépendent entierement du Nil, parce qu'ils croyent en recevoir les mesmes benefices que les autres reçoivent par la pluye ; ce qui fait aussi que ces vers d'Ovide semblent ne se devoir pas appliquer aux Egiptiens.

Nihil indiga mercis aut Iovis; in solo tanta est fiducia Nilo.

Os homini sublim dedit, cœlumque tueri
Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus.

Le Nil en courant dans la Mer Mediterranée, lave les murailles du grand Caire, qui est à cinquante milles de son emboucheure. Cette Riviere fait voir en passant l'abondance ou la disette qu'on doit esperer chaque année, parce qu'on presage que la moisson sera plus ou moins grande à proportion de ce que l'inondation aura esté aussi plus ou moins grande, en cette maniere.

Les murailles de cette Ville populeuse ont vers le Fleuve une Tour ouverte avec une Arche qui donne passage au Nil, qui selon les eaux qu'il emmeine se hausse plus ou moins. Dans les murailles de cette Tour, depuis le fond en montant l'on y a fait des marques ou des degrez, & par une coustume ancienne, selon que ces degrez sont couverts d'eau, plus ou moins, les Magistrats le font publier chaque nuit dans les ruës, afin que tout le monde sçache de combien de degrez le

L'auteur fidelle témoin de tout ce qu'il recite, & partant digne d'estre creu, a appris seulemẽt ce-cy sur le rapport qu'ô luy a fait que le Nil lavoit les murailles du

Nil a débordé ce jour-là. Cette publication se fait à la fin de Juillet, & continuë tout le mois d'Aoust, qu'on observe l'élevation ou l'abaissement du Fleuve, particulierement selon les degrez. L'on juge de l'abondance de l'année en cette sorte. Lors que l'eau ne couvre pas seize degrez, on craint famine; s'eslevant jusqu'à vingt-cinq, plus elle monte haut, plus il y a apparence d'une année fertile; lors qu'elle passe ce nombre-là ils sont attaquez de nouvelles craintes de mort, la quantité d'eau ne leur permettant pas de pouvoir recueillir ny serrer leur moisson. Ces mois-là ne se passent pas sans trouble & sans anxieté, le temps estant par tout variable & inconstant, de sorte que par fois il pleut par trop, & par fois aussi trop peu, ce qui change la recolte.

grand Caire, & que dans le costé interieur des murailles de cette Tour, l'on y garde les Registres de l'inondation du Nil, qui est sur une Colomne de Marbre, placée au milieu du Fleuve, pres d'une lõgue Isle appellée Rhodes à l'opposite du grand Caire; sur cette Isle & au delà de la Colomne, l'on y a basty une Mosquée avec une Arche vers la Riviere, pour donner passage à l'eau. Cette place & cette Colomne sont si superstitieusement gardées de la veuë des Chrestiens, que je trouvay que l'entreprise en estoit vaine & dangereuse; je vis seulement en Ianvier le fond ou le pied de la Colomne dans l'eau: L'autre circonstance du nombre des degrez & la publication sont recitées selon la verité.

Une autre curiosité rend encor le Nil fameux, parce que son cours fournit le grand Caire de Sené, si connu & si experimenté en Medecine dans les Boutiques de l'Europe. C'est un petit Arbrisseau particulier seulement aux Bois d'Ethiopie; le lieu où j'ay demeuré en ce Royaume-là, en avoit une grande quantité. Les Sauvages Negres le vont querir dans le païs, & l'apportent dans de grands Batteaux au grand Caire. Le Consul François qui y reside, en a le party, pour lequel il fait un present à chaque nouveau Bassa de trente mille Ducats, & en fait marché à un certain prix fixe & à un certain jour, pour achepter tout celuy qui vient; ce qu'il fait, & l'ayant serré en ses Magazins, il le divise en trois parties, dont on en brusle deux, & la troisiéme est reservée pour estre transportée en Europe, qui paye les deux parties qui ont esté consumées: Il y a moins de dépense pour le fret, ce qui fait que les Boutiques en ont toûjours besoin, & qu'il se debite au prix requis, il y trouve son compte. Un François nommé Zacharie Vermeil, qui avoit servy plusieurs années en la maison du Consul, me donna cet avis: le desir qu'il avoit de voyager l'amena par terre en Ethiopie, où il demeura un an en ma maison, & lors que nous fusmes bannis, il fut dans l'Armée de l'Empereur, estant devenu riche & habitant du

païs, ne luy estant pas permis de retourner, il y mourut dix ans aprés son arrivée.

De la fameuse Licorne, des lieux où elle est nourrie, & comme elle est formée.

LA Licorne est la plus celebre entre les Bestes, comme entre les Oyseaux le Phenix, le Pelican & l'Oyseau de Paradis, dont l'on est plus instruit par les fantaisies des Predicateurs & des Poëtes, que par la connoissance de leur terre natale.

L'on a peu de connoissance des uns & des autres. Il y en a qui ne sont connus que par le bruit commun, & nonobstant toute l'industrie & l'infatigable labeur des hommes à découvrir les choses cachées, l'on n'a pourtant pas pû encor dire en quel lieu le Phenix & l'Oyseau de Paradis s'engendrent. Quelques-uns veulent que l'Arabie soit le païs du Phenix, & neantmoins les Arabes n'en ont aucune connoissance, & en laissent la découverte à l'ouvrage du temps: L'Oyseau de Paradis se trouve mort avec son bec fiché en terre, dans une Isle joignant les Moluques, non pas bien loin de Macaca d'où il vient: c'est une chose inconnuë, quelque diligence qu'on ait employée pour en faire la recherche, mais sans succez. Il m'en est tombé entre les mains un qui estoit mort, j'en ay veu plusieurs, les enfans en portent la queuë au lieu Pennache, les plumes en sont fines & molettes comme une toile mince & fort usée, le corps n'est pas charneux, & ressemble à celuy d'une Grive, la quantité de plumes qu'il a, qui sont longues, de couleur blanchastre plûtost que cendrée, & qui le couvrent, font qu'il paroist fort beau. Le bruit commun est que ces Oyseaux volent toûjours depuis le jour de leur naissance jusqu'à leur mort, & qu'on ne s'est point apperçeu qu'ils ayent de pieds. Ils vivent de Mouches qu'ils attrappent dans l'air, où leur aliment estant fort mince, ils prennent un peu de repos: ils volent fort haut, & viennent en tombant les aisles estenduës. Quant à leur generation, l'on dit que la Nature a fait un trou dans le dos

du masle, où la femelle pond ses œufs, couve ses petits, & les nourrit jusqu'à ce qu'ils soient capables de voler, qui est une grande peine, & qui monstre bien l'affection que les parens ont pour leurs petits, ce que je dis sur le credit des Autheurs qui en font la relation; j'escris seulement en ce lieu ce que j'ay oüy dire. C'est veritablement l'Oyseau qui est si vivement portrait dans nos Cartes.

Le Pelican est plus connu. Quevedo l'appelle l'Oyseau qui se discipline luy-mesme; On l'a découvert dans le Païs d'Angole, où l'on en a pris quelques-uns; j'en ay veu deux. Quelques uns ont une cicatrice en la poitrine, de la blessure qu'ils s'y sont faite eux-mesmes, pour nourrir, à ce que l'on dit, leurs petits de leur propre sang, qui est une action qui suggere ordinairement des pensées de devotion: cela suffit pour les Oyseaux. Entre les Bestes nous venons à la fameuse Licorne, qui merite d'autant plus de creance, qu'il en est fait mention en la Sainte-Escriture, où elle est comparée à diverses choses, & mesme à Dieu fait Homme. Nul des Autheurs qui traitent de la Licorne ne parle icy de sa naissance ny du lieu où on la trouve, se contentant des divers Eloges qui la rendent celebre. Ce secret a esté reservé pour ceux qui ont voyagé & parcouru divers Païs. Edit. vulg. Psalm. 28. vers. 6.

Il est certain que la Licorne ne doit pas estre confonduë avec l'Abada, dont on dispute ordinairement, ce qui se void par la difference des noms de Rhinoceros & de Licorne, qu'avec raison l'on ne sçauroit donner aux deux sans distinction; & par la diversité de leurs corps & de leurs parties; comme il paroist par l'Abada que nous connoissons, & par la Licorne qu'on void peinte. Celle-cy a une longue Corne droite, d'admirable vertu; l'Abada ou le Rhinoceros en a deux un peu crochuës, qui ne sont pas si souveraines, quoy que l'on s'en serve contre le Poison. Le Païs de la Licorne, qui est un Animal d'Afrique, où seulement il est connu, est la Province d'Agoas, dans le Royaume de Damotes, quoy qu'il ne soit pas hors d'apparence qu'il puisse s'écarter en d'autres endroits plus éloignez. Cet Animal est aussi grand qu'un beau Cheval, d'une couleur de Bay obscur, ayant le crin & la queuë noirs, l'un & l'autre

courts & clairs, quoy qu'en d'autres lieux de la mesme Province l'on en a remarqué qui les avoient plus longs & plus épais, avec une fort belle Corne au front, de cinq Palmes de long, comme on a accoustumé de les peindre, de couleur tirant sur le blanc ; Elles vivent dans les bois & bocages écartez, elles se hazardent par fois de venir dans les Plaines, on ne les void pas souvent, parce que ce sont des Animaux craintifs, qui ne sont pas en grand nombre, & encor cachez dans les bois ; le peuple le plus barbare qu'il y ait au monde les possede, & peut-estre les mange comme il fait les autres bestes.

Un Religieux, qui estoit mon Compagnon, & qui avoit passé quelque temps en cette Province, ayant eu avis que l'on y trouvoit cet Animal si renommé, fit tout ce qu'il pût pour en avoir un, les naturels du Pays luy en amenerent un fort jeune Poulain, mais qui estoit si delicat qu'en peu de jours il mourut. Un Capitaine Portugais, personnage âgé & de creance, respecté par tous ceux de sa connoissance, & en grande estime aupres de quelques Princes de cet Empire-là, sous lesquels il avoit servy, me donna cette Relation touchant les grandes Licornes. Il me dit qu'une fois en retournant de l'Armée, comme il avoit accoustumé de faire tous les Estez avec l'Empereur Malac Segued, avec vingt autres Soldats Portugais, qu'un matin comme ils se reposoient dans une petite Vallée environnée d'Arbres fort épais, avec dessein de déjeûner pendant que leurs Chevaux paissoient de l'herbe qui y croissoit en abondance, à peine se furent-ils assis, qu'il sortit aussi-tost de l'endroit le plus épais du Bois, un fort beau Cheval de la mesme couleur, mesme crin, & mesme forme que j'ay décrit cy-devant, son port estoit si brusque & si fretillant, qu'il ne prit pas garde à ces nouveaux hostes, jusqu'à ce qu'il se trouva engagé au milieu d'eux, lors tout épouvanté de ce qu'il avoit veu, il se mit à tressaillir & sauter en arriere tout soudainement, laissant neantmoins assez de temps aux spectateurs pour le voir & l'observer à plaisir.

La veuë & l'examen de toutes ses parties en particulier, les remplit de joye & d'admiration. Une de ses singularitez estoit une tres-belle corne droite sur son front, comme celle dont

il est fait mention cy-dessus, par ses yeux il paroissoit estre remply de crainte; nos chevaux qui sembloient le reconnoistre pour estre de la mesme race, s'avancerent vers luy à courbettes, les Soldats le voyant à une petite portée de mousquet & ne le pouvant pas tirer, parce que leurs mousquets n'estoient pas en estat, voulurent l'environner, dans l'asseurance que c'estoit la Licorne dont l'on a parlé si souvent, mais il les prevint, car les ayant apperceus, il se retira dans le Bois avec la mesme vîtesse qu'il en estoit sorty, laissant les Portugais satisfaits de la verité touchant cet Animal, quoy que faschez de la perte de leur prise. La connoissance que j'ay de ce Capitaine fait que je tiens ce recit pour une verité indubitable.

Dans un autre endroit de la mesme Province, qui est le plus pierreux & le plus montagneux, l'on y a veu ce mesme Animal fort souvent, paissant entre plusieurs autres de differentes especes. Ce lieu est le plus reculé de la Province, c'est pourquoy c'est où l'on envoye en exil ordinairement ceux dont l'Empereur se veut asseurer. Il se termine en de hautes Montagnes, au dessous desquelles l'on void de grandes & vastes Plaines, & des Forests habitées de diverses sortes de bestes sauvages. Dans ce lieu de bannissement, un Empereur tirannique, qui se nommoit Adamas-Segued, envoya sans cause divers Portugais, qui du sommet de ces Montagnes virent paistre la Licorne dans les Plaines d'en-bas, l'esloignement n'estant pas si grand qu'ils ne pussent bien l'observer distinctement, ressemblant à un fort beau Genet d'Espagne, ayant une belle corne au front.

Ces témoignages, particulierement celuy de ce bon vieillard Jean Gabriel, avec ce que le Religieux mon compagnon affermoit aussi de sa propre connoissance, me confirment que cette Licorne tant celebrée est en cette Province, que les Poulins y naissent, & qu'ils s'y nourrissent aussi.

La raison pourquoy l'Empereur Abissin est appellé le Prestre Iean des Indes.

IL est certain qu'il y avoit autresfois dans les Indes Orientales un puissant Prince Chrestien, qui estoit Seigneur de plusieurs Royaumes & d'amples Territoires, cela estant fondé sur l'authorité authentique de bons Historiens & Autheurs; comme c'est aussi une chose indubitable que ce Prince n'est plus à present, sa memoire ayant pery il y a déja plusieurs Siecles passez, l'estenduë de son Empire est indeterminée. Ces deux choses sont prouvées par le fameux Historien Jean de Barros en ses Decades, & le progrez que les Portugais ont fait dans les Indes Orientales, nous asseure que ce Prince n'est point connu à present dans tous les Royaumes & les Estats qu'ils ont découverts dans l'Orient.

Cela estant sans controverse, neantmoins l'Empereur d'Ethiopie passe dans l'opinion de plusieurs, pour ce fameux Prestre Jean des Indes, & est appellé ordinairement de la sorte, quoy que faussement, par ceux qui prétendent le bien connoistre, mais qui pourtant n'en ont aucune connoissance.

Il n'y a pas eu faute d'Autheurs modernes, qui sur de foibles fondemens, & encor moins de verité, ont voulu soustenir cette opinion & ce rapport, prouvans par diverses Ethymologies & interpretations du mot, que l'Empereur Abissin, estoit proprement le Prestre Jean. Mais cette affirmation n'ayant nulle apparence de verité, me dispense de monstrer le peu qu'il y en a; Je dis seulement que ceux qui ont passé quelque temps en Ethiopie, sçavent que tout ce qu'on a dit sur ce sujet est une pure fable, que jamais aucun Prince de cet Empire n'a eu ce titre, & que ce mot n'est pas mesme connu dans toute l'estenduë de ses Estats.

C'est bien sans doute qu'il y a eu quelque probabilité qui s'est épanduë dans le monde, que cet Empereur estoit le fameux Prestre Jean des Indes; premierement en ce que son Royaume estoit dans les parties Orientales, de-là sans autre

examen

examen, si son Empire estoit proprement dans les Indes, qui sont précisement entre les Fleuves d'Indus & du Gange, est venuë l'opinion qui a cours & qui est fondée sur ce point là. Secondement, l'ancien Prestre-Jan faisant profession d'estre Chrestien, portoit pour l'Emblême de sa foy une Croix en sa main, & lors qu'il sortoit ou alloit en voyage, il faisoit porter une Croix devant luy, estant outre cela Prestre, (toutes lesquelles choses ou la plus grande partie s'accordent avec l'Empereur Abissin, car autresfois par une coustume ancienne il estoit Prestre, selon que le rapportent la tradition & leurs propres Annales. Quant à la Croix en particulier, il la portoit souvent en sa main, & tous l'y ont encor en singuliere reverence & devotion cela apparemment a donné lieu à cette seconde erreur. En troisiéme lieu, ne sçachant en quel endroit des Indes estoit son Empire, ayant oüy souvent parler du Christianisme de ce Roy & de ses Sujets, & sans aucuns memoires de l'ancien Prestre Jean, ceux qui ne s'en enqueroient pas davantage, conclurent que c'estoit l'Empereur Abissin; en cette sorte il arrive bien souvent que les méprises se trouvent couvertes de l'apparence de la verité. Nous qui avons demeuré en Ethiopie, faisant reflexion sur cela, pensant à ce qui pouvoit avoir fait naistre cette opinion là; nous trouvâmes qu'elle venoit de ce que je diray bien-tost cy-apres, si une chose si envieillie merite d'estre convaincuë de faux, ou si ce qui est maintenu & receu communément, doit estre refuté.

C'est une coustume ancienne & ordinaire en Ethiopie que les Esclaves prient leurs Maistres, & les Sujets leur Souverain, ou à l'oreille, avec une voix humble & soûmise, ou d'un lieu éminent un peu éloigné, pour leur representer leurs plaintes, & leur demander justice contre ceux qui les oppriment, se plaçans de sorte qu'on les puisse bien entendre: chacun crie aussi haut que sa voix se peut étendre, dans le langage de sa Province ou de sa Nation. Les Portugais (qui frequentent icy fort souvent) crient Senhor, Senhor, Senhor, sans cesser jusqu'à ce que leur affaire soit expediée. Les Mores crient Acid, Acid, Acid, qui signifie la mesme chose. Le paysan du Royaume de Tigre, dit, Adaric, Adaric, Adaric; Le Courtisan & ceux qui sont plus civilisez, Abeto, Abeto,

Abeto, qui veut aussi dire la mesme chose. Il y en a d'autres qui abbayent comme des chiens, qui heurlent comme des loups, & en imitant les differens cris des autres bestes, se font entendre, & l'on sçait par là de quel lieu & de quelle Province ils sont.

Ceux qui sont d'une Province plus haute, qui est au cœur de ce grand Empire, où pendant plusieurs Siecles ces Princes ont tenu leur Cour, lorsque suivant cette coustume ancienne & ordinaire ils presentent leurs Requestes, crient, Jan coy, c'est à dire mon Roy, Jan signifiant Roy, & coy mon, ce qui supposé, pour une preuve plus évidente de ce que je veux justifier, il faut que vous vous souveniez que les Abissins affirment que leurs Empereurs estoient Prestres, & pour témoignage de cela, ils recitent quelques miracles qu'ils ont faits: Que les Abissins sont naturellement errans ou voyageurs, particulierement ils entreprennent des pelerinages en la Terre-Sainte, qui n'en estant pas fort éloignée, les y engage d'autant plus aisément: ils le font encor aujourd'huy, mais autresfois ils le faisoient beaucoup plus frequemment.

Cela est aussi notoire, que les François plus qu'aucune autre Nation de l'Europe, avoient accoustumé de trafiquer dans le Levant, & leur concours y estoit si grand, qu'à peine ces Infidelles connoissoient-ils aucuns autres Europeens qu'eux, & appelloient, comme ils font encor aujourd'huy, tous les hommes blancs, Francs, par une petite corruption du mot François. Les François par ce moyen-là rencontroient plusieurs Abissins, particulierement dans la Palestine, avec qui apparemment ils s'entretenoient de leur Nation & de leur pays: Les Abissins en parlant de leur Roy, luy donnoient sans doute le plus ancien, le plus ordinaire, & le plus respectueux titre de Jan. Il n'est pas aussi moins probable, que pour un plus grand respect de sa personne Royale, ils leur dirent que leur Roy estoit Prestre, de-là l'on conclud qu'il s'appelloit Jan par titre, & par office qu'il estoit Prestre. Chacun sçait qu'entre nous *Sacerdotes* & *Presbyteri*, sont les mesmes que les Latins appellent Presbyter, & les François Prestre; ce mot joint à Jan, engendre Prestre-Jan, qui avec peu d'addition est corrompu en celuy de Prestro-

Jean, par où l'on entend la mesme chose. Les François retournans chez eux, il y a apparence qu'ils rapportoient ce qu'ils croyoient, & qu'ils avoient appris dans les païs estrangers, de sorte qu'ils épandirent ce bruit, que le Roy des Abissins estoit Roy & Prestre Jan. N'y ayant donc point alors aucune connoissance du vray Prestre Jan des Indes, ce bruit s'estant épandu çà & là, passa pour constant que ce fameux Prince-là estoit sans doute l'Empereur des Abissins, qu'à cause de cela l'on appelle aujourd'huy vulgairement le Prestre-Jan des Indes.

Je peux sans temerité m'imaginer que les conjectures & les probabilitez sur lesquelles ce discours ce fondé, sont au dessus du mépris, tant par mes propres observations & mes experiences, que par l'approbation des personnes de bon jugement, & particulierement des grands voyageurs, & de ceux qui ont converſé en Ethiopie, qui ont trouvé qu'elles s'accordoient à ce qu'ils y avoient appris. Si quelqu'un n'est pas content de ce Traité, qu'il accepte du moins la bonne volonté qui le presente, & reçoive la parole que je luy donne d'estre prest d'acquiescer à ce qu'on me proposera de meilleur.

Traité succint de la Mer-Rouge, & de la cause de ce nom, par lequel on la connoist ordinairement.

LA Mer-Rouge borne les Territoires de l'Empire Abissin, qui s'abreuve de ses eaux du costé d'Orient: c'est pourquoy ayant discouru des noms de l'Empereur des Abissins, & pourquoy on l'appelle Prestre-Jean, nous pouvons convenablement chercher la veritable cause pourquoy l'on appelle la borne de cet Empire la Mer-Rouge.

Le nom de la Mer-Rouge, qu'on donne ordinairement au Golphe d'Arabie, est tres-ancien: la méprise n'est seulement qu'en la raison de ce nom; je reciteray ce que j'estime estre de plus conforme à ce que j'ay veu, & qui a le plus de rapport à mon experience.

Les anciens nommoient le Pointe ou le Cap le plus oriental de toute l'Afrique, *Aromatum promontorium*; le Cap des Aromates ou des Espiceries, parce que tous les Navires qui les apportoient de la coste des Indes, & qui negocioient dans tous les ports de cette Mer, arrivoient d'abord à ce Promontoire, que tous les gens de Mer appellent à present le Cap de Guarda Thuy, dont le dedans du païs est le Royaume d'Adel, dont les habitans sont tous Mores, & vaillans Soldats. Le defaut des pluyes est supplée en ce lieu-là, comme en Egypte, par plusieurs grandes Rivieres qui coulent des Montagnes d'Ethiopie, qui de ce costé-là bornent ce Royaume. A l'opposite de ce Promontoire il y en a un autre dans l'Arabie heureuse tout vis à vis, nommé le Cap de Fartach, à cause d'une ville & d'un peuple de mesme nom qui habitent dans le Continent, qui sont de vaillans Mores, & reputez pour tels, la distance d'entre ces deux Caps est de cinquante lieuës.

La largeur de l'Ocean commence à se restrecir depuis ces deux Caps jusqu'à l'entrée de la Mer Rouge, en longueur cent cinquante lieuës; les deux costes s'approchant toûjours de plus en plus sur la route, jusqu'à ce qu'elles viennent à quatre lieuës de distance l'une de l'autre, à l'endroit le plus estroit du Destroit où cette Mer perd le nom de Golphe d'Arabie, & au dedans s'appelle la Mer-Rouge; qui s'estend par l'espace de trois cens quatre-vingt lieuës jusqu'à Suez, prés du fond du Destroit; à l'endroit le plus large, entre Masuba & l'Isle de Camaran, la largeur est de quarante lieuës; & prés de Suez seulement de trois, mais elle est encor plus estroite dans le fond.

Les Autheurs divisent cette Mer en trois parties; le milieu est clair & navigable, & non pourtant sans qu'il y ait quelques petites Isles & Rochers, qui paroissent au dessus de l'eau, & par consequent ne sont pas dangereux. Les deux autres parties prés des deux costes d'Arabie & d'Ethiopie, sont fort difficiles à passer, pleines d'écueils, de Rochers, & de Coral blanc, qui pendant la nuit principalement mettent les passagers en danger.

L'emboucheure est double, faite par une Isle nommée Nahum ou Babelmandel, de deux lieuës de long, & moins d'un

quart de large, qui n'est toute qu'un Desert sauvage, grillée & havie du vent & du Soleil, sans aucune herbe, & possedée par une grande quantité d'Oyseaux de Mer.

L'entrée du costé d'Arabie estant nette & profonde est le passage ordinaire des grands Navires ; l'autre partie de l'emboucheure vers l'Ethiopie, quoy qu'elle soit de trois lieuës, est si pleine d'écueils, que personne n'ose se hazarder d'y passer, si ce n'est en de petits Vaisseaux, que les natnrels habitans appellent Gelvas. Prés de l'Isle il y a un Canal estroit qui est d'une bonne profondeur, que j'ay passé deux fois, mais qui est trop dangereux pour les grands Navires prés de l'Isle.

Dans ce Destroit commence la Mer-Rouge, la coste Orientale s'appelle l'Arabie pierreuse. A douze lieuës au dessus de l'emboucheure est la ville de Mocha, riche & fort marchande ; à quarante lieuës plus avant est l'Isle de Camaran; puis suivent Rido, Loia, Zebita & Goro ; cette derniere est à la veuë, & à une demie journée du Mont-Sinay.

Icy est Gida le Port de la fameuse ville de la Meque ou Medina, où est le Tombeau de Mahomet. Au fond de ce Destroit est Suez, qui estoit anciennement une ville de Heros, mais à present ce n'est qu'un pauure village de Pescheurs, parce qu'il luy manque le commerce des Espiceries qui viennent des Indes & arrivent en ce lieu là comme à la Foire generale du Levant & des Indes Orientales. Cette Ville est à vingt-cinq lieuës du grand Caïre, à seize de l'endroit le plus proche du Nil, & à quarante & une de la Mer Mediterranée.

Traversant de-là à l'autre costé d'Ethiopie, la premiere Ville est Alcocere, qui estoit cy-devant riche & populeuse, mais à present ce n'est qu'un pauvre Village. Un peu au de-là est Corondelo, où les enfans d'Israël en sortant de l'Egipte, passerent au de-là à l'autre rive du costé de l'Arabie, la Mer s'ouvrant par trois lieuës (qui est la distance entre les deux Rivages) & formant un beau & grand chemin, comme il semble estre monstré au Livre de la Sapience, ou se divisant en douze parties, comme on le peut recüeillir du Psalmiste. Non loin de là est un lieu qu'on appelle Rifa, d'où l'on transporte les Marchandises de l'Egypte, & on y porte celles d'ail-

Chap. 19. vers. 7.
Psalm. 135. vers. 13.

leurs. Ce lieu est situé dans le creux des hautes montagnes, qui s'estendent en forme de pont, qu'on découvre de la plusspart des endroits de la Mer-Rouge. Lorsque depuis ces Montagnes vers la Mer, il est Hyver, de l'autre costé ils ont l'Esté; & de mesme de l'autre costé au rebours ils ont l'Hyver lorsque ceux-cy ont l'Esté. De-là à Suaquem c'est un Desert; mais c'est la Rade pour le grand Caire. L'Isle de Suaquem (où les Turcs me retinrent prisonnier quelque temps) est ronde, petite, & pleine d'habitans; c'est la residence & la Cour d'un Bacha, où est la Doüane, où tous les Navires Marchands se déchargent; La moitié du revenu en appartient, par accord fait entr'eux, à un Roy du Continent, appellé Balen. A cent lieuës plus outre est l'Isle de Massuba, qui a de circuit douze cent toises, faite comme la figure du pied d'un homme.

Vossius dit la mesme chose en son Livre de l'Origine du Nil, de ce Rivage de la Mer-Rouge, & des autres Montagnes en Asie & Afrique. Chap. 12.

Entre cette Isle & le Continent, il y a une bonne Rade pour les Navires. Le Lieutenant du Bacha y fait sa demeure, & le Juge de la Doüane. A deux lieuës au de-là il y a une Forteresse qu'on appelle Arquico, (où je fus quelque temps prisonnier) mal fortifiée de pierre & de chaux, & encor plus mal pourveuë de munitions, qui ne sert qu'à défendre l'eau qu'on transporte tous les jours, dans des batteaux qu'on appelle Gelvas, pour Massuba, qui est dépourveuë d'eaux. Au dessous de cette Isle est celle de Daleca, où l'on pesche des Perles, elle a seize lieuës de longueur, elle est estroite, mais fort peuplée. A quelques lieuës plus bas est le port de Bailur, dans le Royaume de Dancali, où je mis pied à terre allant en Ethiopie; à douze lieuës au de-là l'on retourne derechef au Destroit de Bebelmandel.

Cette connoissance generale estant présupposée, nous venons maintenant à parler de l'origine du nom, duquel on rend plusieurs raisons. Par mes observations pendant six semaines que j'ay esté à une fois sur cette Mer, & vingt jours à une autre, pendant quoy je fis des enquestes & des recherches les plus exactes & plus scrupuleuses qu'il me fut possibles, je ne tronvay aucune de ces opinions là qui fust bien fondée; car c'est en vain qu'on conteste un nom si general, & qu'on le veut attribuer à de certaines taches rousses qu'on void, & que quelques-uns s'imaginent proceder des

parties d'un Baleine, parce que ces taches ne paroissent pas toûjours, & les Baleines sont fort rares en ces endroits peu profonds, quoy qu'il y en ait plusieurs dans l'Ocean, hors du Destroit, aussi que dans tous mes voyages sur cette Mer-là, je n'y ay jamais pû remarquer aucune de ces couleurs-là.

La seconde raison qu'on apporte pour ce nom-là, est tirée de quelques montagnes de terre rouge, dont la poussiere estant emportée par la furie des vents & tombant dans les eaux, la change en cette couleur. Cette opinion semble fabuleuse, car apres avoir fait une curieuse recherche, ces montagnes ne se trouvent point, ny leur poussiere non plus ne pourroit pas estre assez considerable pour former des taches assez grandes pour donner le nom general à toute la Mer. D'autres soûtiennent que le Coral rouge, qui croist dans le fond de cette Mer, par la reflexion qu'il fait dans l'eau cause l'apparence de cette couleur, & donne ce nom-là. Cette opinion est également fausse, le Coral au fond de la Mer n'estant pas assez rouge pour former cette couleur & en donner le nom; le rouge en est pasle, & plus approchant du blanc, que d'aucune autre couleur, avivée par une composition artificielle. J'en ay reciieilly sur le bord de cette Mer, non en branches, mais en petits morceaux, comme des échantillons; estant à terre j'en exposay au Soleil qui leur donna une couleur fort vifve; ce qui me confirma que ce nom procedoit du Coral.

Je diray maintenant mon opinion, s'il m'est permis de parler sur ce sujet. Ce que je diray, je l'ay veu de mes yeux, & me suis entretenu de cette matiere-là, avec mes compagnons qui estoient capables d'en juger. Estant prisonnier des Turcs, & naviguant sur cette Mer-là, avec un de mes compagnons, de la Compagnie de JESUS, qui fut fait Patriarche d'Ethiopie, qui estoit versé dans les lettres Divines & Humaines, nous conclûmes que l'eau de cette Mer n'estoit point differente de celle de l'Ocean; nous remarquâmes en certains endroits un long trait d'eau bleuâtre, causée par la grande profondeur: en d'autres nous trouvâmes diverses taches blanchastres, qui procedoient du sablon blanc, & du peu de profondeur de l'eau: d'autres endroits estoient d'un vert pasle, à cause de la vaze qui couvroit le fond: en d'autres endroits de l'eau, où

elle estoit aussi claire qu'en aucune autre Mer que ce soit; il y avoit quelques taches rougeastres; Nous trouvâmes que ces taches, qui estoient en grand nombre, estoient causées par une herbe, qui ressembloit à celle que nous appellons Sargasso, qui estoit enracinée au fond de l'eau, nous en enlevâmes un peu, qui estoit détachée & nageoit presque sur l'eau; & ayant jetté l'anchre aux environs de ce lieu-là, nous fismes plonger un Indien au fond pour en avoir davantage. Apres un examen tres-exact, il se trouva que c'estoit celle que les Ethiopiens appellent Sufo, qui croist abondamment dans les Indes & en divers lieux de l'Asie. Le mesme nom de Sufo, se donne à la semence, à un manger qui s'en fait, qui ressemble à une Amande, & qui est de bon goust, dont j'ay mangé fort souvent, & à la Fleur, qui ressemble à du Saffran, & qu'on prendroit pour en estre. De celle-cy l'on en fait une couleur rouge, qu'on appelle Sufo, dont on se sert pour teindre le Drap dans l'Ethiopie & dans les Indes, duquel Drap j'ay tapissé ma pauvre Eglise en Ethiopie: l'herbe, le manger, la fleur, & la couleur, s'accordent dans le mesme nom de Sufo, ce qui estant consideré, nous fit resouvenir, que la Sainte-Escriture, en la traduction de S. Hierôme, appelle la Mer-Rouge, au lieu de *Mare-Rubrum*, Bahar Suf, faisant que Suf & Rouge sont la mesme chose en Hebreu: c'est pourquoy cette Mer estant si proche, & entre l'Ethiopie & la Palestine, où en chaque lieu Suf signifie Rouge; on nomma la Mer, non pas d'aucune couleur de cette nature-là qui parust dans l'eau, mais parce que cette herbe y croissoit, qui dans les langages Hebreu & Ethiopien, signifie *Rubrum* c'est à dire Rouge; & par experience, la Fleur boüillie, & meslée avec du jus de Limons, fait un si beau Rouge, qu'il approche plus de l'Incarnat que du Rouge, & si elle estoit durable, elle meriteroit une grande estime.

Considerant la foiblesse des autres raisons, nous tirâmes cette conclusion du discours que nous avions tenu sur cette Mer, que ce nom ne dérivoit d'autre cause que parce que l'herbe de Sufo y croist, qui de soy n'est pas suffisante de produire cette couleur, mais dont la fleur la fait, & les habitans naturels du païs donnent le nom de l'herbe à la couleur.

Discours des Palmiers, de leur diversité, de leur fruit & de son utilité, & du Terroir qui leur est propre.

DE tous les Arbres que Dieu a créez pour l'ornement de la terre, & pour le service de l'homme, le Palmier est le plus utile & le plus profitable au Genre humain; Quoy que l'Autheur de la nature ait crée toutes les Plantes à cette fin, qui avec leurs vertus & leurs proprietez sont toutes à la devotion de l'homme, neantmoins il n'y en a point qui le servent si abondamment, & à tant d'usages que fait le Palmier. Car depuis ses plus profondes racines, qui prennent la premiere possession de la terre & de la vegetance, jusqu'à la plus haute feüille de son sommet, tant la varieté que les proprietez, & l'excellence de son fruit, avec toutes ses vertus, il n'y a rien qui ne serve utilement à l'homme, & qui ne luy paye son tribut, comme on verra par ce que je diray en ce Traité pour la justification de cette verité.

Le Palmier est estimé par une prérogative particuliere, par laquelle sans qu'aucun autre le seconde, il a cet avantage pardessus tous les autres Arbres, qui se contentent de payer leur tribut à l'homme une fois per chacun an, & puis se reposent de leur travail: mais le Palmier ne prend aucun repos, mais tous les mois de l'année il presente un nouveau fruit: qui est une fort belle Grappe de trente, quarante, ou plus de Cocos ou de Noix qui paroissent tous les mois, & quoy qu'il n'y en ait pas plus de sept ou de douze au plus qui viennent à meurir, & parviennent à la derniere perfection, n'y ayant pas assez de nourriture pour un si grand nombre, c'est sans doute pourtant que Dieu crea le Palmier à cause de sa fertilité, pour l'utilité du genre humain: que s'il manque de force pour venir à bout de son dessein & de son panchant naturel, neantmoins la generosité de son inclination paroist toûjours.

L'on peut dire veritablement du Palmier, que sans doute n'estant pas cet Arbre excellent & singulier, qui estoit

Revel. 22. vers. 2. destiné particulierement pour le bonheur du Ciel, que la sainte Escriture appelle l'Arbre de vie, qui porte douze sortes de fruits, & apporte son fruit tous les mois, que neantmoins celuy-cy est une similitude ou un ẽbléme de la fertilité de celuy-là, en ce que par le frequent rapport & la bonté de son fruit & par l'utilité que l'homme en retire, c'est une espece d'Arbre de vie ici en terre, comme l'autre l'est veritablement dans le Ciel, & le plus profitable de tous ceux que la terre produit, comme il paroistra dans ce discours.

Le Climat le plus favorable, & le Terroir qui plus naturellement & avec plus d'abondance produit cet Arbre si fameux, que les Escritures Saintes aussi bien que les Histoires prophanes & les Naturels appellent le Palmier, est l'Asie, & particulierement cette partie qu'on appelle l'Inde, qui contient les Royaumes & les Provinces qui sont entre les deux fameuses Rivieres de l'Indus & du Ganges, qui sont l'une & l'autre si connuës dans l'Histoire. Je pourrois dire beaucoup de choses de ce que j'ay remarqué & oüy dire des fables qu'on a faites à l'égard du Ganges, comme la vanité de l'Idolatrie attribuë de la sainteté à ces eaux-là, estimant que c'est assez de s'y baigner, pour estre nettoyé de ses pechez & estre asseuré de son salut, mais ce n'est pas le sujet de ce discours, qui n'est fait que pour les Palmiers.

La terre qui est la plus proche du bord de la Mer produit les plus beaux, l'air qui vient de la Mer leur estant tres-favorable & benin : Quoy que les Estrangers donnent le nom de Palmier à diverses especes de ces Arbres, elles ne le meritent pourtant pas toutes, ny de jouïr de l'excellence des eloges qui sont propres au Palmier qu'on appelle Cocos. Les Naturels les distinguent par des noms particuliers, & en comptent de huit sortes, qui sont tous differents en leurs troncs, en leurs feüilles, en leurs fruits, dans leur rapport & dans leur apparence, & neantmoins joüissent du nom general de Palmiers, ayant une je ne sçay quelle ressemblance par laquelle ils y pretendent, outre le nom propre de chaque espece.

Le principal & le plus fameux, & qui mieux retient les proprietez du Palmier, est celuy qui porte les Cocos ; de ceux-cy il y en a qui sont sauvages, & d'autres qui sont cultivez ;

il y en a quelques-uns, mais peu, qu'on appelle Barcas, qui entr'eux signifie excellent; & lors que par tromperie ils viennent à soustraire quelque chose, parce qu'ils la trouvent excellente, ils disent que c'est Barca.

La Noix Barca est savoureuse, saine, qui ne charge point l'estomach, quelque grande quantité qu'on en mange, mais comme tous les Arbres ne sont point Barcas, aussi toutes les Noix ne le sont pas, & un mesme Arbre en porte de Barcas & d'autres: les Naturels les distinguent & les estiment fort. La Noix Barca lors qu'elle est cruë & non encor meure, s'appelle Lanha Tangi, c'est à dire excellente & douce; elle est rafraîchissante & saine, & d'un grand usage dans les fiévres. Si les racines de cet Arbre touchent la Mer ou quelqu'autre eau salée, leur production en est beaucoup ameliorée.

Des autres sept sortes, il y en a qu'on estime sauvages à cause de leur fruit, du terroir & du peu de culture qu'ils demandent. L'Arbre appellé Cajuri, est celuy particulierement qui porte les Dates, quoy que cet Arbre n'en produise aucunes dans les Indes, mais il fournit une certaine liqueur, qu'on distille, & dont on fait du Vin: Une autre sorte nommée Trefulim, de son fruit du mesme nom des feüilles duquel on fait de grands parasols, assez larges pour mettre un homme ou deux à couvert de la rigueur du Soleil ou de la pluye, sans quoy personne ne sçauroit voyager: Il y en a de moindres pour le mesme usage, semblables à nos Parasols, qui gardent aussi de la pluye. Cet Arbre ne porte aucun fruit.

Il y a un autre Arbre, dont le nom n'est pas beaucoup en usage, lequel à cause de son tronc & de ses feüilles l'on dit estre de la race des Palmiers; le fruit s'appelle de Raposa, c'est à dire le fruit du Renard; il n'est pas bon à manger, & si sauvage qu'il ne meurit jamais, & s'il vient à meurir, il se trouve que c'est une Date sauvage, estant telle en figure, en couleur, & en la forme de sa grape. L'arbre appellé Berlim ne produit aucun fruit, l'on s'en sert seulement pour orner les Eglises, les branches en sont d'une grandeur & d'une proportion si propre à cet usage, qu'il semble que Dieu les a faites seulement pour son service, & partant non moins estimables,

parce qu'on les employe au Service Divin. Cet usage supplée au defaut du fruit pour le service de l'homme, & peut raisonnablement tenir un rang au dessus des Arbres les plus fertiles.

Le dernier que la terre produit, appellé Macomeira, est sans doute une espece de Palmier, il porte son fruit par grappes de trente Noix ou davantage, qui sont grosses comme une pomme ordinaire ; lors qu'elles sont meures, elles sont de couleur de Date, & tres-agreables, l'escorce en est aussi dure que des Estoupes, que l'on succe plus souvent que l'on ne mange, parce que si l'on l'avalle elle est de dure digestion, elle surpasse en odeur la Camœsa ; le noyau s'appelle Coquinho, il est fort dur quoy que verd, & est souverain contre plusieurs maladies.

Qu'on estime la meilleure Pomme de Portugal.

Ce sont là les Palmiers que la terre produit, & qui pretendent droit à ce nom-là. La Mer en fournit un autre, qui quoy qu'au fond de l'Abysme & de la sorte non découvert, le fruit qu'on appelle Coco, & est sur-nommé Maldiva, parce que la Mer qui est autour de ces Isles fournit cette Plante en grande abondance, nous en donne la connoissance.

Les Maldives sont une rangée de grandes & de petites Isles, qui s'estendent pres de deux cens lieuës, depuis le Nort jusqu'au Sud, esloignées de la coste environ trente ou quarante lieuës ; les Naturels affirment qu'elles sont au nombre de douze mille : Il faut que celuy qui les a comptées ait eu bien du loisir & pas moins de curiosité, mais afin de ne se pas amuser à s'enquerir trop exactement & par le menu de leur nombre, l'Ocean autour de ces Isles abonde le plus en ces Noix, qui sont rares, la Mer les jette sur le rivage, où elles nagent sur l'eau, neantmoins j'en ay veu depuis la coste de Melinde jusqu'au Cap de Guardafuy, par l'espace de plus de deux cens lieuës, elles ne sont gueres moins grosses que la teste d'un homme, elles croissent deux à deux, jointes l'une à l'autre, non pas du long, mais pres des deux tiers, la couleur de l'escorce, qui est dure quoy que mince, est noire, les Europeens en font des corps d'Oyseaux, cõme par exẽple d'un Paon, y adjoustant des pieds, un col, une teste & des aisles, & toute la perfection que requierent toutes les parties d'un Oyseau.

La pulpe ou le cerneau de ce fruit est tres-ferme, comme en

ceux qui croissent sur la terre, que les Naturels estiment fort, j'en ay veu vendre au poids de l'argent, estant estimé un singulier remede contre toutes les maladies, particulierement contre le poison, estant pilé dans un Mortier, fait tout exprés, avec un peu d'eau, jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc, & beu ensuite. L'on se sert souvent de ce remede dans les Indes, parce qu'ils en ont en abondance. C'est assez quant au Palmier & à la Noix Maldive, il faut que je parle à present du profit inestimable des autres especes.

Les Palmiers de quelque espece qu'ils soient, n'ont ny un tronc espais, ny des branches comme les autres Arbres; comme ils croissent en hauteur, leurs branches viennent au sommet & font place à d'autres; comme elles viennent à tomber elles laissent une impression dans l'Arbre à l'endroit où elles estoient: S'il y en a quelqu'un qui ait deux troncs, c'est une chose fort singuliere & qu'on tient pour fort extraordinaire; j'en ay veu deux de semblables à ceux-là, dans tout le temps & dans tous les lieux où j'ay esté dans les Indes: l'un proche de la coste de Melinde, où je m'embarquay pour aller à l'Isle de Pate, pour voir une chose remarquable.

L'Arbre appellé Macomeira, à cause du fruit qu'on appelle Macoma, est le seul qui estant creu à la hauteur d'un homme, se divise en deux troncs, chacun desquels à la mesme distance est aussi divisé en deux autres, croissant toûjours de la sorte, chaque tronc se divisant en deux, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la hauteur que les Naturels tiennent estre proportionnée à celle de son espece.

L'Arbre appellé Trafulim est celuy qui croist le plus haut, en sorte qu'à l'égard de la hauteur, si la grosseur y estoit proportionnée, & que la nature du bois fust solide & forte, l'on en pourroit faire un Mast pour un grand Vaisseau, mais il manque de substance suffisante. Ces Arbres qui portent les Cocos ne sont pas propres aussi pour cet usage; ils servent pourtant dans les petits Vaisseaux, comme il sera dit incontinent aprés.

Nous avons dit que la situation la plus favorable pour la nourriture & la fertilité de ces Arbres, est la terre qui est proche de la Mer, mais si les racines approchent de la vaze de l'eau salée, ils profitent beaucoup mieux par cet arrousement. L'experience a fait voir que les Palmiers qui croissent proche des

maisons qui sont habitées, sont les plus fertiles, c'est pourquoy les Naturels, s'il est possible, inventent des moyens pour demeurer parmy les Palmiers, aussi font ils consister leurs biens dans ces Arbres-là, & y prennent leurs plaisirs & leurs delices. Ce sont là les biens réels dans l'Inde, comme les Vignes & les Forests d'Oliviers le sont dans l'Europe : Entre ces Arbres il y a de la terre labourable qu'ils sement & y font une recolte de Ris, de Froment & d'autres grains. J'ay veu de fort beaux Palmiers dans les païs esloignez de la Mer, toûjours dans des Plaines, & jamais sur les Montagnes, où ils ne viennent point à maturité, ou parce que dans les terres basses ils se servent d'abry les uns aux autres, ou parce que sur les Montagnes les vents les secoüent trop violemment, au grand dommage de leur fruit, parce qu'ils sont hauts & tendres, avec toutes leurs branches & leurs fruits à la cime, ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir le vent, toute la pesanteur estant au sommet ou à la teste, le corps estant tendre & fragile, on les peut proprement comparer au Mast d'un Navire ayant une hune, & à un Mast de Trinquet sans estre supporté de cordages ny d'aubans.

L'on plante ces Arbres en semant les Noix sur une couche, & les couvrant de terre, dans peu de temps elles poussent un jetton, comme c'est l'ordinaire des semences : lors qu'ils sont un peu creus on les plante dans un lieu destiné pour cela ; là l'on les range dans une distance convenable, avec ordre & proportion, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur perfection, & estant plantez à la ligne, ils font une fort belle montre dans les Champs, qui est si agreable aux Naturels, qu'il n'y a point de Jardin en Europe qui soit cultivé avec plus de soin, ny qui donne plus ou mesme autant de satisfaction à ceux à qui il appartient : On l'a experimenté en leur presentant des raretez de par-deça qu'ils negligent & soûpirent aprés les Palmiers de leur païs ; quoy qu'il n'y ait point de plus melancholique & de plus desagreable objet à la veuë des Europeens que d'estre dans un Boccage de Palmiers, où l'on ne void rien que des troncs d'Arbres plantez par ordre, qui paroissent flestris sans aucun feüillage ; toute la verdure estant en haut, & qu'on ne void pas beaucoup, mais lors qu'on les void un peu de loin, il n'y a rien de plus agreable. Lors qu'ils sont encor jeunes, le Bestail leur est un mortel ennemy, car il leur oste toute leur beauté, & ne

leur fait pas peu de dommage avec ses dents; ce qui fait que par necessité l'on est obligé de les entourer de défenses pour empescher les bestes d'en approcher.

L'on cultive ces plantes avec peu de frais, ordinairement il ne les faut pas beaucoup arrouser: lors qu'elles sont parvenuës à quelque grosseur, l'on met des cendres à leurs racines, toutes sortes de coquillages de Mer, particulierement un petit poisson que les Naturels appellent Cuta, estant putrefié au pied de l'Arbre, y fait un merveilleux effet, mais tous les Arbres ne peuvent pas estre amendez de la sorte, l'on y supplée par la vaze que l'on tire des Marais salez, qui augmente de beaucoup leur fertilité. Ils portent fruit à cinq ans, s'ils sont plantez en des couches molles & artificielles, parce qu'ils prennent plûtost racine, & plus à leur aise: A sept si la terre est ferme & dure, parce qu'ils épandent leurs racines à loisir & avec plus de difficulté. Je ne connois qu'un seul endroit de terre dans l'Isle de Ceilan, qui est si fertile & si propre pour ces Arbres, qu'en deux ans ils viennent à leur croissance, se fortifient, & sont chargez de fruits.

Le fruit de cet Arbre, de quelque espece que ce soit, est produit de la sorte. Du tronc du Palmier, il sort & pousse un vergetton, fait comme le bras d'un homme, & peu dissemblable à un Cymeterre Moresque, que les natifs Habitans appellent Poyo. Ce vergetton s'ouvre & pousse hors une grape de trente, cinquante, quatre-vingt, & par fois un cent de Coquinhos ou Noix, de la grosseur d'une Avelaine; que si elles venoient toutes à perfection, la quantité en seroit merveilleuse, mais leur pere manquant de seve & de nourriture pour tant de petits, la plus grande partie tombe & vient à rien, il en reste peu de la multitude qui a paru au commencement, douze ou quinze en chaque grape, peuvent venir à maturité, selon la bonté du terroir ou du fumier que l'on a employé: La nature supplée à celles qui sont perduës, en poussant incontinent apres une autre grape, devant que l'autre soit meure ou hors de fleur, la mesme chose arrive au dernier fruit, & ainsi aux autres, chaque mois paroissant une moissine, & tous les Arbres ayant quatre ou cinq grapes de differens âges, les unes en bourgeon, les autres nouvellement passées en fleur, aussi grosses que des Noix ordi-

naires de par-deçà, d'autres plus grosses & quelques-unes à perfection. Le Palmier ressemble à une mere indulgente, qui est environnée de grands & de petits enfans, nourrissant les uns & portant les autres, qui est une rareté qui ne se void point dans les autres Arbres.

L'utilité qu'on tire du fruit de Cocos est tout-à-fait extraordinaire, car il est bon à manger en diverses manieres; pendant que le cerneau est encor en eau & plein de liqueur, la Noix estant verte, & non pas encor parvenuë à sa maturité, les Naturels la boivent comme un regale tres-exquis, estant douce & agreable, fournissant un bon verre d'une eau tres-saine qu'on appelle Lanha; lors qu'elle a acquis plus de consistance, comme celle de Crême, on la mange avec des cueilleres, lors on la nomme Cocanha: lors qu'elle est venuë à sa derniere perfection, elle est tres-savoureuse & de bon goust en la mangeant, mais estant chaude & de dure digestion, il y en a beaucoup qui sont mal saines, à la reserve de la Noix Barca, qui est savoureuse & ne fait aucun mal. La peau subtile qui couvre le cerneau, est noire & bonne en Medecine.

Vn manger semblable au Vermicelly des Italiens, & approchãt de la consistence de nostre Gruau.

Cette Noix estant rapée & mise dans les jointures creuses de Roseaux qu'on appelle Bambus, est boüillie ensuite, & de cela l'on en fait Cuscus. Les rapes estant mises pour les macerer dans de l'eau & puis estant pressées, le laict qu'elles rendent fait une sorte de boüillon, qui est en frequent usage parmy eux, qu'on apelle Cerul, qui est tres-delicieux: La Noix Cocos se mange en d'autres manieres differentes de celles-cy, qui avec raison augmentent l'éloge de cette nourriture. Les deux peaux en estant ostées, le cerneau divisé en deux parties & exposé à secher au Soleil, lors qu'il est sec on l'appelle Copra, dont on en envoye une grande quantité pour le dedans du païs, & là où il ne croist point d'Oliviers, l'on en fait de l'huile qui est bonne à manger, saine, & propre aux playes & aux blessures. Ce Copra estant mangé avec Igra, qui est une espece de Sucre Mascoüade aigre, fait de la sueur du Palmier, comme je diray cy-aprés, est estimé un manger fort delicat par les Indiens.

Enfin il n'y a aucune partie du Coco qui soit méprisable, & le genre humain a une tres-considerable obligation au Palmier.

mier. L'escorce exterieure qu'on appelle Cairo, & qui ressemble à de l'Estoupe, estant bien macerée, & tirée en fils, fournit de toutes sortes de fil fin, & des cordes assez grosses pour les plus grands Vaisseaux & les Navires, & qui sont en grande estime pour estre de bons cables & bien asseurez. Ils souffrent qu'on les estende, & ne pourrissent point dans l'eau salée, qui est un avantage qu'ils ont au dessus des Cables qui sont faits de Chanvre. La seconde escorce qui couvre immediatement le Coco, lors qu'elle est verte, se mange comme des Cardes, elle est tendre, gresille dans la bouche, & fait le mesme effet en l'estomach, noircit les levres & les doigts comme les Cardes, lors qu'elle est meure elle est fort dure & mince, on l'appelle Charetta, & on l'employe à divers usages, bruslée elle est admirable pour tremper le fer, & tous les Artisans l'ont en singuliere estime pour ce sujet.

Outre les benefices rapportez cy-dessus, il en revient encor beaucoup d'autres du Palmier & de son fruit ; le Palmier tout seul estant suffisant de bastir, d'équiper & de charger un Navire de pain, de vin, d'eau, d'huile, de vinaigre, de sucre & d'autres Marchandises, qui procedent toutes du Palmier. J'ay navigé dans des Vaisseaux, où le corps du Navire & toute la Cargaison venoit de la liberalité du Palmier ; c'est pourquoy je me veux engager à justifier ce que j'ay dit.

Les Naturels Habitans du païs appellent ces Vaisseaux Pangayos, dans lesquels j'ay costoyé la terre de Melinde, & suis entré dans la Mer rouge, ils ne se hazardent pas bien loin du rivage, parce qu'ils sont foibles & sans aucunes liaisons de fer, incapables d'endurer la tourmente ny le battement des vagues, c'est pourquoy ils ne s'escartent jamais en pleine Mer dans l'Ocean.

Le Palmier fournit des planches, quoy que foibles & spongieuses, comme si elles estoient faites d'estoupe, mais que l'on coud ensemble avec du fil fin fait de l'escorce exterieure de la Noix, comme il a esté dit; les coustures en sont calfeutrées avec du Caluge du Caire, qu'on poisse puis aprés avec de l'huile de Poisson, qui sert au lieu de gouldron : dans les endroits où l'on a besoin de cloux, l'on y

supplée par des chevilles de bois, qu'on fait d'une des especes du Palmier; Le mesme Arbre fournit le Mast, & il ne faut pas beaucoup de peine pour le façonner. L'on fait des cordes de toutes façons du Cairo, c'est à dire de l'écorce du Coco: Les voiles sont tissuës des feüilles du Palmier qu'on appelle Cajuris, dont on fait aussi des sacs, qu'on appelle Macondas, dans lesquels ils portent du Millet, ou ce qu'il leur plaist d'ailleurs. Cette noix fournit aussi du pain cy-dessus mentionné, soit sec, qu'on appelle Copra; ou verd, qu'on nomme Puto, qui estant rappé & mis dans des Cannes creuses est Cuscus. Il vient aussi de l'eau de ces mesmes Noix estans vertes, devant que le Cerneau arrive à sa deuë consistance, elle est claire comme de l'eau de roche, & plus fraîche & meilleure encor. L'on fait de l'huile du Copra, c'est à dire la Noix sechée au Soleil, dont tous les Indiens se servent beaucoup, n'en ayant point d'autre de leur cru, outre celle qu'on tire d'une semence que l'on appelle Gergelim, qui est de peu de valeur, & dont il n'y a que les pauvres qui en usent.

Le Vin requiert plus de peine & d'assiduité, lorsque le Palmier pousse son jetton ou son poyo, fait comme un cimeterre Moresque, devant que la grappe paroisse, ils coupent la largeur de trois doigts de la pointe, & le lient prés de l'incision avec un roseau pour empescher qu'il ne se fende, puis ils mettent le bout du jetton dans une cruche, qui est faite tout exprés, qu'on appelle Gorgo, l'y laissant, les jettons comme des vignes qu'on a taillées, mais en plus grande abondance, pleurent ce suc qui devroit produire des Cocos.

L'on retire cette liqueur deux fois dans un jour naturel, le matin celle qui a coulé pendant la nuit, & au soir celle qui a distillé durant le jour. En ces temps-là un homme destiné pour cette affaire, & d'une certaine extraction, appellez Bandarins, avec une Gaule penduë à sa ceinture, & une Serpette en sa main, grimpe au plus haut des Palmiers, dont il y en a, particulierement de ceux qu'on appelle Cajuris, qui sont d'une prodigieuse hauteur, sur qui ils montent comme sur une échelle par des coches qui sont faites dans le tronc de l'Arbre, & avec autant d'asseurance que les Matelots montent au haut du Mast. En d'autres Palmiers qui sont moindres (qui semblent estre de la race de ceux qui produisent des

Dates) ils font un trou dans le tronc, où ils logent une Canne, par laquelle la liqueur distille, mais qui pendant qu'elle coule de l'Arbre, il ne porte point de Cocos.

Cette liqueur est douce, medecinale & nettoye le corps des mauvaises humeurs, on la boit par regale, & s'appelle Sura; On la distille sur le feu en de grands vaisseaux comme dans un Alembic, avec cette précaution, qu'ils jettent continuellement de l'eau froide sur le vaisseau, de peur qu'il ne prenne feu comme l'Eau-de-vie.

Cecy est le Vin qu'on fait du Palmier que les naturels appellent Urraca; il enyvre quoy qu'on en prenne peu, il monte à la teste, & fait d'estranges effets; il est encor beaucoup plus puissant, s'il est distillé pour une seconde fois, & qu'il se convertisse en quintessence. De cet Urraca l'on fait d'excellent Vinaigre, en mettant dedans deux ou trois bastons allumez, ou une grosse pierre bien échauffée. Le Sucre se fait de Sura doux qui sort tout nouvellement de l'Arbre, qui estant cuit jusqu'à ce qu'il se coagule devient bon Sucre, & parfait, tant en couleur qu'en goust. Les Marchandises que le Palmier fournit, & que l'on charge sur les Vaisseaux, sont des noix de Cocos seiches, l'écorce, & diverses autres denrées cy-devant mentionnées. Cecy justifie ce qui a esté dit du Palmier, qu'on en bastit, équipe, & charge un Vaisseau, de marchandises & de vivres pour les Matelots, qui viennent toutes de sa production.

Le Palmier estant si utile & si bien faisant à la vie humaine, c'est sans doute qu'il n'y a point d'Arbre dans aucune partie du monde connuë, qui puisse entrer en parallelle avec luy; entre ses autres advantages il n'y en a point qui donne tant de satisfaction aux yeux, que lorsqu'il est chargé de grãdes & de petites Grapes, les unes meures, les autres qui commencent à prendre couleur, les unes en bouton, & les autres plus avancées; l'agreable apparence de son fruit n'est pas moins plaisante que son admirable fecondité: sa hauteur qui n'est point inferieure à celle d'un haut Cyprés, son tronc délié & menu, sans l'ayde d'aucunes branches pour y grimper, ses noix retirées à la cime, entre ses branches & ses feüilles, le font ressembler à une mere amoureuse de ses enfans, qui les meine tous autour d'elle, pour d'autant mieux les con-

ſerver, & détourner tout ce qui pourroit cauſer leur perte & leur deſtruction.

Toutes ſortes de lieux ne produiſent pas des Cocos de meſme groſſeur, ils ſont gros ou petits ſelon que la nature du Climat, & la qualité du terroir eſt propre pour la production de ce fruit-là. La Coſte de Malabar eſtant fraîche, & abondante en Rivieres, qui ſortent des montagnes de Gate, au pied deſquelles cette Coſte eſt ſituée, produit de ſi grands & de ſi beaux Cocos, que les Lanhas, c'eſt à dire les jeunes & imparfaites noix de Cochin & de ſes Territoires circonvoiſins, ſont chacune ſuffiſantes d'étancher la ſoif de deux perſonnes.

Apres ceux-là l'on eſtime ceux de l'Iſle de Ceilan, où la terre eſt tres-fertile, mais neantmoins inferieure au terroir de Malacca & des lieux voiſins, où les Cocos ſont plus grands; ceux de l'Arabie Heureuſe ſont encor plus beaux qu'aucuns de ceux dont nous avons parlé, la bonté du Terroir & la nature du Climat eſtant proportionnement advantageuſes, comme le nom d'Heureuſe le demonſtre. Je ſuis témoin oculaire de tous ces lieux-là, & de toutes ces ſortes de fruits. L'on ne doit pas paſſer ſous ſilence deux vertus ſpeciales de ces Cocos: La premiere, que lorſque la Grape commence de paroiſtre, eſtant encor couverte de la fleur; eſtant cüeillie, pilée & boüillie avec trois pintes de laict de Vache, c'eſt un remede infaillible pour guerir la jauniſſe. Outre l'opinion qu'on a de ce remede, j'en parle par experience, en ayant guery dans deux jours une perſonne qui eſtoit incommodée de cette maladie. Le ſecond eſt, que dans l'opinion des femmes, où l'imagination domine le plus, l'eau des Lanhas fait une lavage pour le viſage qui embellit grandement le teint, ſoit en le rendant tel où la nature ne l'a pas fait, ou le perfectionnant où la nature a manqué, ou le conſervant où il ſe rencontre naturellement. De ce qui a eſté dit, l'on peut conclure évidemment, que ſi l'Autheur de la nature a crée tous les Arbres pour le ſervice de l'homme, le Palmier entre tous les autres eſt celuy qui le ſert plus utilement, & en plus de manieres differentes, par tant de productions conſiderables, & parce que celuy qui porte les Dates eſt de la vraye race des Palmiers, il faut en dire quelque choſe, & de ſon fruit.

Ces Arbres qui portent les Dates, n'en produisent pourtant pas dans l'Inde, & ne fournissent que du Sura cy-dessus mentionné, dont on fait du Vin. Vers le Nort ces Arbres y croissent plus abondamment, il y en a qui ont des Dates, qui se monstrent en belles Grapes, mais elles ne viennent point à maturité : & la raison doit venir du Climat qui ne leur est pas favorable. En Afrique, elles parviennent à la plus haute perfection, les Dates estans le fruit naturel de cette partie du monde; Celles d'Arabie où elles croissent en grande quantité, sont excellentes, & agreables à la veuë, estans en grapes fort belles, mais elles sont encor plus agreables au goust. Lors qu'elles commencent à meurir, elles paroissent de diverses couleurs meslées d'un rouge pasle, & d'un blanc paslissant, qu'on appelle la couleur des Dates. L'Arabie en produit de diverses sortes, particulierement l'Heureuse : l'Arabie Petrée n'en est pas aussi dépourveuë. Il y en a d'une espece plus vile, qui servent pour la nourriture ordinaire, & qu'on donne mesme aux chevaux pour leur servir de fourrage. Il y en a d'autres plus exquises tant au goust qu'en valeur, & entr'autres celles qu'on appelle Muxanas, qui sont les moindres, mais qui sont naturellement recompensées par l'excellence de leur odeur : l'on en transporte peu hors de l'Arabie, parce que les Cherifs les reservent pour eux, comme excellentes, & la raison qu'ils en rendent, est qu'elles leur appartiennent particulierement, parce qu'elles sont exquises, prétendans que les meilleures choses du monde leur appartiennent comme estans de la posterité de Mahomet, & à cause de la Religion dont ils font profession, que faussement ils voudroient faire passer pour orthodoxe.

Ce fruit ne meurit point sur l'Arbre, s'il n'y a prés de luy, ou à sa veuë, le fruit qu'on appelle le Masle, qui est un secret en nature verifié par l'experience, mais dont la cause est encor inconnuë.

En écrivant cecy, je me souviens d'un discours que j'eus avec un Vieillard, mais credule Chrestien; comme nous mangions quelques-unes de ces Dates, je remarquay que le noyau pilé & beu dans de l'eau, estoit bon pour les femmes qui estoient en travail, pour soulager leurs douleurs, & faciliter leur accouchement; & qu'il avoit d'un costé la

Univers. de S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Philos. Sciens. e Letras

parfaite figure de la lettre O. Le bon Vieillard en grande devotion & simplicité, me répondit par une histoire, qui chez luy passoit pour indubitable, que la lettre O restoit sur le noyau de la Date, en memoire de ce que la Bien-heureuse Vierge avec son divin petit Enfant entre ses bras, s'estant reposée au pied d'un Palmier, qui baissoit ses branches, & offroit une grape de Dates à son Createur, la Vierge cüeillit quelques-unes de ces Dates, & en les mangeant, estant satisfaite de leur goust & de leur rapport, elle s'écria par estonnement, O combien elles sont douces! que cette exclamation grava la lettre O, la premiere parole de son discours sur le noyau de la Date, qui estant tres-dur le conserva d'autant plus facilement. J'ay recité cette histoire plus pleine de pieté & de devotion, que de verité & de certitude, seulement pour entretenir & divertir le Lecteur, quoy que ce seroit un grand scandale entr'eux, si l'on ne croyoit pas ce conte de vieille. Il y a des Palmiers qui portent un fruit qu'on appelle Macomas, qui sert d'une singuliere vertu, outre que son odeur est encor plus agreable que la Camocisa, & qu'il est d'une parfaite couleur de Date. Ce fruit estant mangé apres qu'on a l'estomach chargé par trop de repletion, dans peu de temps fait tout digerer, & renouvelle l'appetit. Dieu soit loüé que ces Arbres sont si éloignez de l'Europe, que nos Epicuriens ne sçauroient tirer aucun advantage de leur fruit, qui ne serviroit qu'à augmenter la débauche de ces gens-là, dont parle S. Paul, dont le Dieu est leur ventre, à cause des frequens sacrifices qu'ils luy font. J'ay fait l'experience de la vertu naturelle de ce fruit. Le noyau mangé est bon contre les vapeurs hypochondriaques.

Un autre fruit appellé Trefolim, qui a le nom de l'Arbre qui le porte, croist en grapes de quinze Dates, ou davantage, chacun fruit aussi gros que les deux poings joints ensemble; la premiere couleur en est verte, & lors qu'ils sont meurs ils deviennent de couleur de pourpre; estant ouvert, il y a trois separations, remplies d'une certaine substance, qui est comme du laict à demy caillé, froide & rafraîchissante, qui n'a point de goust, qu'on mange neantmoins ordinairement par régale. Le fruit est d'un blanc passe. Le fruit d'un Palmier ap-

pellé Areïca, qui ne differe pas beaucoup du Trefolim, est en grande estime parmy les Indiens naturels; L'Isle de Ceilan en produit la plus grande quantité & les meilleurs de tous. L'on transporte ces Cocos, & c'est une fort bonne marchandise, ils ne sont pas plus gros ordinairement qu'une Avelaine ou une Noisette, le noyau est ferme & dur, c'est le delice ordinaire des Indiens, qui ont accoustumé de mascher la feüille d'une herbe, qui est plus grande, plus épaisse, & d'un plus beau verd que la feüille du lierre, & sont contraints de mascher de l'Areca, pour échauffer & fortifier l'estomach, on l'estime fort cordial & delicieux. Le jus rend la bouche comme si l'on y avoit de l'Alum, ou de la noix de Cyprés lors qu'on la masche, qui par fois supplée la vertu de l'Areica. Ce fruit croist par grappes comme les Dates, y en ayant du moins deux cens en une seule grappe; l'on en fait de fort beaux Chapelets qui sont blancs tachetez de noir: Les Indiens aiment si fort ce fruit-là, qu'ils en ont toûjours dans la bouche, & en avallent le jus, pour leur fortifier l'estomach; il conserve les dents, & ayde à la digestion; c'est pourquoy la derniere chose qu'on fait à la fin du repas, est d'en mascher un morceau, qu'ils estiment autant que les Europeens font leurs meilleurs fruits; mais quant à l'experience des deux, je m'en rapporte aux gens de mon païs. Le Coco ou la Noix de Maldive est un autre fruit du Palmier, nous avons déja parlé de sa forme, de sa vertu, de son prix, & de sa valeur. Le fruit qu'on appelle ordinairement Coco, se trouve en la Mer, ou est jetté sur le Rivage. Le lieu de l'Arbre qui les produit, a esté caché par la nature au fond de la Mer, & elle s'est chargée de sa culture. Je concluray ce discours des Palmiers par cette observation, que rien n'a vie, qui n'ait aussi des ennemis de cette mesme vie, qui l'attaquent & l'assaillent par diverses voyes, & divers stratagêmes. La vegetation du Palmier n'en manque pas, les Indiens les appellent des maladies & des infirmitez, qui incommodent cet Arbre si profitable, & son fruit, duquel l'homme est si abondamment pourveu, & comme on dit qu'il vit & qu'il meurt, l'on dit aussi la mesme chose du Palmier, qui comme l'homme, a des infirmitez & des maladies, par lesquelles, & par plusieurs accidens, ils languissent, ils se flé-

trissent, se dessechent, & enfin ils meurent. Il y a une longue liste de maladiès ausquelles cet Arbre est sujet, qui le font mourir si l'on n'y remedie de bonne heure.

Un des ennemis mortels de cet Arbre, est une certaine espece de vers noirs, qui percent aisément quelques pieces de bois que ce soit, verte ou seiche, & par ce moyen y entrent jusques au cœur, sans qu'il leur faille beaucoup de temps, & ne cessent jamais qu'ils ne soient arrivez jusqu'à la Seve interieure, vivans de ce qu'ils rongent & gastent, en rejettant le reste. Cela se fait dans le Palmier avec bien plus de facilité, & bien moins de temps, parce que le bois en est tendre, & que la moëlle, dont ils se nourrissent, est savoureuse. Avec plus d'avidité, & par un instinct naturel ils montent à la cime de l'Arbre, & comme ils ont fait dans le Tronc, ils le font dans l'œil du Palmier, avec bien plus d'aise & de satisfaction, devorans l'œil, qui est extremement blanc, tendre, doux, delicieux & merveilleusement agreable. L'on coupe souvent des Palmiers pour en avoir l'œil, comme le fruit le plus exquis & le plus delicat, comme je l'ay experimenté par plusieurs fois, & l'on peut bien dire que ce ver n'est pas dégousté de choisir ce morceau là; si l'on n'y remedie à propos, ce ver ne cesse point, que comme ils disent, il n'ait fait mourir ce pauvre Arbre. Pour empescher cela, le proprietaire, ou ceux que l'on appelle Bandarins, qui sont les seuls qui ont la charge de ces Arbres, sont obligez de prendre garde à ces voleurs; & avec de certains outils de fer, qui sont faits tout exprés, par fois tous droits, lorsque les trous vont de la sorte; quelquesfois courbez lors qu'ils font leurs trous en tournant, afin de les poursuivre, jusqu'à ce qu'ils les attrapent, & avec leur pointe fourchuë les tirent dehors tous morts.

Il arrive un autre mal à ces Arbres, par la negligence ou le peu d'adresse des Bandarins, lorsqu'ils montent sur l'Arbre, pour en tirer le Sura hors du Gorgo ou du Vaisseau, & le vuider dans leurs Courges; si par hazard, il en tombe une goutte sur l'Arbre, par une proprieté maligne il s'engendre un autre ver, qui attaque & mange l'œil. Ce desastre est hors de tout remede. Le Maistre perd l'Arbre, mais la coustume du païs oblige le Bandarin d'en faire satisfaction; le prix de chacune

cune de ces negligences est de dix Pardaus, qui valent 3. mille rez, qui valent 25. Schelins Sterlin, ou 12. liv. dix sols tournois de nostre monnoye. La grande quantité qu'il y a de ces Arbres dans les Indes, diminuë l'amende. Chaque Palmier bien cultivé, & croissant dans un bon terroir, rend au Proprietaitaire un Pardau par an. Suivant cette estimation, chaque Proprietaire sçait à peu prés quel est le revenu de ses Palmiers.

Une troisiéme maladie attaque cet Arbre, qui n'est pas un ennemy tout ouvert & fort violent, mais qui est engendré par la mesme terre qui donne l'accroissement & la nourriture à la racine de l'Arbre, & n'est pas une mauvaise representation d'une nourrice, qui par faute de laict, ou qui l'ayant gasté, void son nourrisson languir par faute d'y avoir pourveu assez à temps, jusqu'à ce qu'il meure. Le Palmier n'est pas asseuré de ce danger-là, la terre qui le produit, par un long espace de temps, ou par quelque maligne influence devenant sterile, ce défaut se communique à l'Arbre, qui devient infirme, vitié, sterile, jusqu'à ce qu'il déchet entierement.

Cette intemperie & cette indisposition de la terre, que le Palmier tire à soy par une vertu attractive, avec l'humidité qui le nourrit, & qui est portée depuis la racine jusqu'à la cime, se découvre par un sablon subtil & rougeâtre, qui paroist en la terre. La maladie ne s'estend pas seulement dans le corps, mais aussi à l'exterieur sur le tronc de l'Arbre. Lors que le Bandarin s'en apperçoit, il est contraint de faire un grand trou dans la partie saine de l'Arbre, pour empescher que cette contagion ne penetre plus avant, comme cela se pratique dans les gangrenes, où l'on retranche la partie gastée de celle qui est saine; les parties affectées au dehors sont pelées de leur écorce, & dans les endroits où le sablon paroist, l'on y enfonce des fers tout rouges, ces remedes n'estant pas appliquez lors qu'il en est temps, cet Arbre si profitable perit.

Ces desastres sont accompagnez d'un secret de nature qui merite que l'on y fasse reflexion. Deux ou trois ans devant cette mort précipitée, l'on dit que ces Arbres sont tellement chargez de Cocos ou de Noix, au de-là de ce qu'ils ont accoustumé d'estre, que cet excés extraordinaire donne du soupçon aux naturels, & les éveille pour songer aux maladies qui menaçent le Palmier, afin de les preve-

nir par les remedes appliquez de bonne heure ; Il semble que la nature par ce surcroist veüille suppléer à l'absence & à la perte de cet Arbre ; & le bien-faisant Palmier, prévoyant la fin de sa munificence, tasche de recompenser son Proprietaire.

Il y a encor dans le Palmier une chose qui est plus excellente, plus delicieuse, & plus agreable au Palais, que ce qui a esté mentionné cy-dessus : un morceau qu'on peut comparer à tout ce qu'on estime de plus delicat, qui est ce qu'on appelle Palmite, qui est l'œil le plus interne de l'Arbre, qui estant tranché & separé de ses branches, peut passer pour le centre de toutes les branches, qui dans le cœur de l'Arbre, devant qu'elles poussent hors, sont tellement jointes & unies, qu'elles paroissent n'estre qu'une mesme chose.

La substance de ce Palmite est blanche comme du laict, extremement delicieuse, caillée, tendre, d'un goust qui surpasse celuy du laict, qui est plus savoureux & mieux composé ; enfin c'est un ragoust des plus agreables, & qui ne charge nullement l'estomach. Ce que j'ay dit est sans exageration, & je m'asseure que si le Lecteur en gouste, qu'il sera de mon opinion, qui suis capable de faire un recit assez suffisant de ce Palmite, car outre l'experience que j'en ay euë dans les Indes, où l'on ne manquoit pas d'autres vivres au Cap de bonne Esperance, le vaisseau dans lequel nous venions pour aller en Portugal, fit naufrage à la terre qu'on appelle de Natal, où nous passâmes huit mois à terre, dans le lieu où nous fûmes jettez d'abord, pour y bastir deux Barques pour sauver nostre Compagnie, j'eus assez de loisir pour en experimenter la delicatesse, car en ce lieu le manque de vivres nous obligea de nous servir de tout ce que nous trouvions ; Ce fut un bon-heur pour nous de rencontrer un grand nombre de Palmiers, non pas de ceux qui produisent des Cocos ou des Noix, mais de cette espece qui porte des Dates ; ayant appris dans l'Inde ce que c'estoit que le Palmite, dans peu de temps nous nous pourveûmes de tous ceux qui se trouverent dans une lieuë de païs, le Palmite nous servit de nourriture & de delice, & nostre faim n'en augmenta pas la bonté ny le goust.

La fertilité & le profit du Palmier durent plusieurs an-

nées, il y a des signes par lesquels on peut à peu prés juger de ce qu'il doit durer. Cet arbre jette tous les ans quatre branches, qui à loisir se déplient en forme de Croix, & puis se flêtrissent trois ou quatre ans aprés; lesquelles le Palmier rejette de luy-mesme, ou bien estant abattuës par les Bandarins, chacune laisse une marque à l'endroit où elle a creu, par ces marques l'on tire une conjecture apparente de l'âge de l'Arbre.

Et afin qu'on puisse voir que tout le Palmier est utile pour servir à la vie de l'homme, qu'il n'a rien de superflu; mais que tout y est tres-profitable, depuis la plus profonde racine jusques aux plus hautes feüilles; la racine, comme il a esté dit cy-devant où nous avons parlé de la vertu des autres parties, estant brûlée & reduite en charbon, donne une trempe excellente au fer: les branches & les feüilles liées avec un osier servent à faire une torche qu'ils appellent Chuli, avec quoy ceux qui vont par pais se garantissent des serpens, dont il y en a grande quantité dans l'Inde, qui sont extremément veneneux, leur multitude les fait frequenter les grands chemins, & attaquer ceux qui y passent: Ils fuyent la lumiere de ces Chuli; qui leur servent encore lors qu'ils pêchent dans les Rivieres, au lieu d'une chandelle, comme on fait en Portugal. Des feüilles outre cela, l'on en fait encore de grands parasols capables de couvrir deux personnes du Soleil ou de la pluye; mais il faut un homme pour les porter, aussi y a-t-il des gens ordonnez pour cela, qu'on appelle garçons de Sombrero; il y en a aussi de petits pour le mesme usage, n'y ayant personne qui marche dans les ruës soit en Hyver, soit en Esté, sans avoir de grands ou de petits parasols. Les feüilles ont encore un autre usage, l'on en fait des couvertures pour leurs Palanquins ou Litieres, dans qui une personne est portée fort commodément, & garantie de la pluye & du Soleil.

Il y a des Palmiers qui fournissent des feüilles qu'on appelle Olhas, qui servent de livres & de papier: avec un petit stile au lieu d'une plume, ils écrivent & gravent les lettres sur la feuille ou l'Olha, sans se servir d'ancre, aussi viste & aussi aisément que sçauroit faire le plus diligent écrivain. Les feüilles de l'arbre Cajuri estant sechées restent d'une vive couleur blanche, dont l'on fait des chapeaux que l'on estime

beaucoup ; quoy qu'ils soient à bon marché ; parce qu'ils sient si bien, & sont si artistement faits, & si legers, que chacun sans en excepter le Vice-Roy, prend plaisir de les porter, les Indiens les appellent Palhates. L'Escorce du Poyo ou du Vergetton sur lequel croist la belle grape des Cocos estant d'une substance plus épaisse & plus forte, fournit au commun peuple, & particulierement aux Bandarins qui cultivent les Palmiers, de bonnets qui sont faits comme ceux que portent ordinairement les Anglois lors qu'ils vont à cheval.

Pour finir ce Discours, je remarqueray la fabrique naturelle du Palmier, qui merite bien qu'on y fasse reflexion: que le tronc estant fort menu & disproportionné à sa hauteur, tout le poids des branches, qu'on appelle Palmes, & du fruit estant à la cime, & en quelque façon au point vertical de ce corps si gresle; les branches à mesure qu'elles croissent se dépliant & s'épanoüissant d'elles-mesmes, & entr'elles rendant les belles grapes de Cocos ; c'est sans doute que le choc des vents devroit aisément rompre & ruiner cette machine si disproportionnée. Mais la Providence de la Nature y a pourveu, ayant donné à chaque croissance de ces nouvelles branches, des arcs-boutans de la mesme matiere & du mesme tissu que sont les Palmiers, qui ressemblent à de grosse toile ou du canevas, avec quoy les branches, & ce qui croît dessus est si fortement soustenu, & si bien asseuré qu'elles défient toute la violence des vents de les pouvoir déjoindre ou separer; ils peuvent estre ébranlez, mais non pas dans les endroits où ils ont cette ceinture qui seroit un ouvrage de fer, si l'on vouloit entreprendre de le rompre. Par le moyen de ces choses-là le Palmier comme une mere pleine de tendresse, rassemble ses enfans tout autour de luy, où ils sont aussi asseurez qu'ils ne s'écarteront, & ne se perdront pas, qu'ils sont bien défendus contre toute la violence des vents, qui voudroient les déchirer en pieces, ou les arracher de son sein.

C'est ce que pour contenter les curieux l'on pouvoit dire du Palmier, de quelque espece qu'il soit, qui en voudra avoir une plus particuliere & plus exacte Relation, peut voyager dans les Indes, & dans les autres endroits où cet arbre croît, pour s'en enquerir plus amplement par le menu, & peut-estre y perdre sa peine.

FIN.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
D'ETHIOPIE,

ECRITE EN PORTVGAIS
par le P. BALTASAR TELLES
de la Compagnie de JESUS.

Nort
Lacque Les Abexyns appellent
BARDAMBEA Ptolomee
Coloe,
Mercator Zayre et
Zembre,
Fl. Malea
Lac De Dambe
Begameder R.
1a Cata.
2a Cata.
Sgaus
Sobrerdu
mil
nil
Fl. nil
P. Goggar
P. Bizano
amara
oleca
GOJAM
Xaoa R.
gafates pop.
54
55
56
57
15
14
13
12
11
10
9

EXTRAIT DE L'HISTOIRE D'ETHIOPIE.

De l'Origine du Nil.

IL n'y a rien de plus remarquable dans l'Empire des Abissins, que la source du Nil, dont la recherche a esté anciennement l'objet de l'étude des Philosophes & la matiere de leurs disputes. Les gens de Lettres n'ont pas esté seuls touchez de cette curiosité, les Grands Princes y ont aussi pris quelque part. Le premier soin qu'eut Alexandre estant arrivé au Temple de Jupiter Ammon, (si nous en croyons Lucain) fut de demander à l'Oracle où estoit la source de cette fameuse Riviere : Il envoya en suite des personnes pour en faire la découverte : Mais son entreprise eut aussi peu de succez que celles de Sesostris & de Ptolomée Rois d'Egypte. Cambisez, à ce que dit Strabon, y employa une nombreuse armée & toute une campagne, sans pouvoir trouver ce qu'il cherchoit : au contraire,

Imprimée à Lisbonne en 1660.
Max. Tyrius. 25
Strab. lib. 17.
Lucain lib. 10
Strabo. ibid.

Pastus cæde suorum
Ignoto te, Nile, redit.

Lucan lib. 10.

Cesar le Dictateur eut la mesme passion, qu'il témoigna à Achorée.

Nil est quod noscere malim
Quam fluvii causas per sæcula tanta latentes.

Id. ibid. Il passa jusqu'à dire, Lucain en sera le garand:

Spes si mihi certa videndi
Id. ibid. *Niliacos fontes, bellum civile relinquam.*

Et comme apres tant de laborieuses recherches on n'avoit pû trouver cette source, les hommes s'estoient laissez persuader qu'elle estoit cachée par quelque secrette providence de la nature. Claudian l'a crû.

Secreto de fonte cadit, nec contigit ulli,
Claud. Epigr. de Nilo. *Hoc vidisse caput, fertur sine teste creatus.*

Il n'estoit pas juste qu'un mortel s'en approchast sans admiration: Il ne faloit pas que le Nil se montrast dans une petitesse méprisable, dans un estat indigne du culte que les peuples ont crû luy devoir rendre.

Non licuit populis parvum te, Nile, videre,
Amovitque sinus & gentes maluit ortus
Mirari, quam nosse tuos.

Mela. lib. 15. Et c'est peut-estre par cette raison que Pomponius Mela l'appelle en son origine *Astapos, aquam profluentem è tenebris.*

Plin. H. N. lib. 8. cap. 9. Pline fait mention de la mesme obscurité *Nilus incertis ortus fontibus.* Quoy qu'il dise au mesme endroit que par les memoires de Juba Roy de Mauritanie, il avoit appris que la source du Nil s'appelloit *Nigrim.*

Cela peut avoir donné lieu à quelques uns de croire qu'il tire son origine du fleuve Niger. Mais il n'y a point de Niger dans toute l'Ethiopie, quoy qu'en dise le Valencian, Fr. Louys de Urreta. Car bien que dans les Cartes de Mercator & dans d'autres plus anciennes ou plus modernes, on trouve un fleuve Niger, qui borne, à ce que dit Mercator, l'Ethiopie du costé du couchant: neanmoins tous les Geographes & luy mesme l'ont placé bien plus avant dans le milieu de l'Afrique, & à plus de quatre cens lieuës de la Mer Rouge: Ainsi ils l'ont fort éloigné de l'Ethiopie, qui estant bornée de la mer Erythrée au Levant, ne s'en esloigne que de cent cinquante lieuës au plus vers le Couchant, ce qui paroist dans nostre Carte. De sorte que

s'il y a un Niger dans l'Afrique, il est éloigné dans son plus grand voisinage de l'Abissie, de plus de deux cens cinquante lieuës. Le nouvel Atlas dans les Cartes d'Afrique & d'Ethiopie, met aupres du Royaume de Tigré, un lac qu'il nomme Niger à la hauteur de deux ou trois degrez de latitude Arctique : d'où il dit que sort un fleuve appellé Niger : Mais comme nous avons dé-ja dit, le Royaume de Tigré n'est point là, & il n'y a aucun lac de ce nom. Plusieurs Peres ont crû que le Nil naissoit au Paradis Terrestre. S. Augustin, Theodoret, & autres croyent que le Nil est le Fleuve que Moyse appelle Geon ; lequel avec le Tigre, le Gange & l'Euphrate arrosoit ce lieu de delices, & puis se perdant sous terre alloit par dessous la Mer Rouge renaistre en Afrique. Si cela estoit vray, on auroit de la peine à en découvrir l'origine.

August. Theodor. in Gen. Abulensis q. 19. in lib. 2. Gen. q. 15. ad 20. & cap. 26. qu. 2.

On connoist par là combien elle estoit cachée jusqu'à ce que les Portugais s'estant ouvert un chemin inconnu à l'Antiquité, l'ayent veuë & décrite : car comme l'Ethiopie est fort enfoncée dans l'Afrique, fort esloignée de commerce, presque inaccessible, tant par ses effroyables montagnes, que par l'inhospitalité & la cruauté des barbares qui l'habitent ; il a esté bien difficile à ceux qui remontoient le Nil, de penetrer bien avant, & de découvrir la source, de laquelle nous dirons avec certitude ce qui en est, & ce que plusieurs de nos Religieux ont vu & écrit. Les témoins les plus asseurez, & les plus remarquables parmy eux, sont nostre Patriarche d'Ethiopie, D. Alphonce Mendez, les PP. Manuel l'Almeyda, Hierôme Lobo, mais particulierement ce dernier dans les memoires de son Grand Voyage qu'il me communiqua à son retour d'Ethiopie en Portugal l'an 1640. en décrit exactement les particularitez.

Il y a dans l'Abissie ou Abassie, nous la nommerons indifferemment, presqu'au milieu du Royaume de Goyam à douze degrez de latitude Arctique, & à cinquante cinq de longitude, un païs nommé Sacahala habité par les Agaus qui sont Payens ou Chrestiens seulement de nom. Ce païs est, comme le reste de l'Ethiopie plein de montagnes ; au dedans desquelles on trouve une petite plaine assez inegale,

d'environ trois quarts de lieuë, & au milieu il y a un lac qui n'a de largeur qu'un jet de pierre. Ce lac est tout plein de petits arbrisseaux qui entrelassent tellement leurs branches & leurs racines, que l'on peut souvent marcher par dessus, & pour lors on void en deux endroits éloignez l'un de l'autre de trente pas, deux ouvertures de la grandeur & de la figure de nos puits, ou l'eau est claire & fort profonde. C'est de ces deux fontaines que le Nil prend sa naissance, & d'où il se va jetter dans un autre petit lac: au sortir duquel il se perd sous terre; mais en sorte que la vigueur & la verdure extraordinaire des herbes en font aisement reconnoistre le cours qu'il prend d'abord à l'Orient l'espace d'une portée de mousquet, & puis il retourne vers le Septentrion.

A demie lieuë plus bas l'eau se fait revoir sur terre en telle abondance, qu'elle peut estre appellée riviere, à laquelle plusieurs autres se viennent rendre, & apres de grands détours pendant quinze lieuës elle reçoit un grand fleuve nommé Gema, lequel bien que plus grand, luy donne ses eaux & perd son nom. Le Nil commence là son cours vers l'Orient & grossit ses eaux de deux grandes rivieres, Linquetil, & Brantil. Un peu au dessous de la premiere Catadoupe, de laquelle nous parlerons bien tost, il continuë son cours vers l'Orient & tombe dans un grand lac qu'on appelle Bar Dambée à cause de sa grandeur & de sa situation dans le Royaume du mesme nom; nous en parlerons dans le Chapitre suivant. Le Nil en cét endroit est éloigné de sa source environ de vingt lieuës à droite ligne, quoy qu'il ait fait en serpentant beaucoup plus de chemin. Il perce ce lac à l'Oüest de sa pointe Meridionale, & en sort presque avec les mesmes eaux qu'il y avoit portées; ce que l'on remarque quand le lac est calme; parce que le fil de l'eau emporte de petits bastons & des pailles qui surnagent sans toucher aux autres qui demeurent immobiles sur le reste du lac. Cette traverse est de six ou sept lieuës.

Du Lac de Dambea.

VOilà cette source enchantée du Nil découverte au milieu d'un Royaume le plus Occidental d'Ethiopie qu'il environne, & le tour qu'il y fait, represente en quelque façon celuy d'un serpent qui n'est pas fort entortillé, comme l'on peut voir dans la Carte. Il y a environ 50. lieuës depuis le tour du col jusqu'au reply qu'il fait dans le royaume de Choa. Il se recourbe vers le Midy & fait un retour de soixante lieuës vers le Couchant. La distance d'un de ses canaux à l'autre, est de 25. à 30. lieuës, il vient en suite saluër sa source & s'en approche d'une journée.

Ce lac est appellé par les Abissins Bar de Dambea ; qui veut dire Mer du Royaume de Dambea. Il est à la hauteur de treize degrez & demy vers le Nort ; il a plus de cinquante lieuës de tour, mais si l'on comptoit les enfoncemens & les golphes, on en trouveroit bien davantage : Ceux qu'il forme vers le Sud ne sont pas si frequens ; il y en a pourtant quasi trente, sa largueur est inégale, & souvent de dix ou douze lieuës ; Son eau est fort nette, legere, saine, & abondante en plusieurs sortes de poissons, & mesmes en chevaux marins, qui vont paistre sur la terre, aux lieux les plus plats, ils y font quelques dégasts. Il y a des hommes qui vivent de cette chasse, & du cuir ils en font des foüets ; dont ils se servent pour leurs montures, les Abissins n'ayant point l'usage des éperons. On n'y voit pas communément de lezards, ni de crocodiles, moins encore de Tritons & de Sirénes, comme l'a voulu faire croire Jean Jansonius dans son nouvel Atlas de l'année 1653. de sorte que le bestail paist & couche le long de cette riviere en toute seureté, & les habitans y joüissent d'une tranquilité qui ne se trouve pas aupres du Nil, lors qu'il entre en Egypte. Ptolomée nomme ce lac *Coloé*. Jean de Baros *Barcena*, à cause, comme je croy, d'une Isle qui est aupres du canal par où le Nil s'écoule. Le docte Mercator & Jean Jansonius dans leurs belles Cartes de l'Abissie appellent le costé Meridional *Zam-*

hré, *& Zaire* celuy qui luy est opposé ; mais le veritable nom, comme nous avons dit, est *Bar de Dambea*. On compte dans ce lac plus de vingt & une isles ; il y en a de fort grandes, comme celle de *Dec*, pour le labourage de laquelle il faut bien quarante paires de bœufs : en sept ou huit de ces isles il y a des Monasteres, qui ont esté anciennement magnifiques, l'air y est chaud, ce qui n'est pas en toute l'Ethiopie, & on y trouve des orenges, des citrons & autres fruits semblables en quantité.

Les Abissins navigent sur cette petite mer avec une espece de batteaux qu'ils appellent *Tancoas*, qui sont quasi comme nos Radeaux faits de fagots de canes. Ces roseaux ou canes, dont il y a en ce païs-là grande abondance, sont de la grosseur d'un bras, & de la longueur d'une aulne. Tous les bords du Nil sont pleins de ces arbrisseaux que Pline décrit, & qu'il appelle *Papyrus*, dont les anciens se sont servis pour écrire. Parce que les inondations du Nil portent beaucoup de cette matiere si precieuse, Cassiodore les appelle *Fœdæ inundationis pulcherrimum fructum.*

Les Egyptiens l'ont aussi employée à faire des batteaux.

Conseritur bibula Memphitis cymba papyro.

On y en trouve tant que le Nil en a eu un epithete,

Scilicet æquoreos plus est domuisse Britannos,
Perque papyriferi septemflua flumina Nili
Victrices egisse rates.

Et ailleurs.

Ipse papyrifero qui non angustior amne
Miscetur vasto multa per ora freto.

C'est dans ce lac que plusieurs se sont imaginez que le Nil prenoit sa naissance. Nous avons fait voir combien ils se sont abusez. Il est vray que le Nil n'y passe pas sans en profiter, & sans en augmenter ses eaux, puisque de tous les fleuves qui fondent dans cette petite mer, il n'en sort aucun que par l'ouverture par où le Nil s'écoule. Mercator & Jean Jansonius se sont fondez sur de faux rapports, quand ils ont écrit que de ces amas d'eaux naissent tant le fleuve *Zaide* qui va se décharger dans l'Ocean d'Ethiopie aux costes de Congo, que le *Coanca* qui tire vers *Angola* : car il est certain

certain que le Nil seul sort du lac de Dambée, & c'est pour cette raison qu'il grossit tellement ses eaux en hyver; parce que ce grand lac, où plusieurs grandes rivieres se perdent, & où coulent toutes les eaux qui tombent des montagnes circonvoisines du Royaume de Dambé, n'a que cette seule décharge. Le Nil estant encore en Ethiopie, reçoit plusieurs fleuves d'une prodigieuse grandeur, comme le Gamara, Abea, Baixo, & Aquers, & enfin plus prés de l'Egypte le Tacaze, ce qui fait voir combien le docte Majolo s'est trompé quand il dit, *Nilus ipse solus suis se implet aquis, vix unum excipiens fluvium, cum mare excipiat infinitas fluminum aquas.* *Majolus inter Cacient. doct.*

Le Nil au sortir de ce lac prend son cours droit au Sudest, & passe autour des Royaumes de Agameder, Amara & Oleca; puis se tournant au Sud vers la Province de Xola, il fait un retour à l'Oüest vers les Gaus, Gafates, Bisanos, & Gongas, & puis prenant le chemin de Fuscaso, il tire droit au Nord par les terres des Ballous & Funchos, que le P. Manuël l'Almeyda croit estre la Nubie, d'où il entre en Egypte. Claudian l'a marqué.

Qui rapido tractu mediis elapsus ab austris *Claud. ibid.*
Flammiferæ patiens Zonæ Cancrique calentis
Fluctibus ignotis nostrum procurrit in orbem.

Il devient lent & bourbeux, approchant de l'Egypte, & perd la pureté qu'il avoit prés de sa source. C'est la raison pour laquelle le Prophete appelle ses eaux troubles.

Quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam?

Les Poëtes loüent cette boüe.

Ostia limosi tetigit dum pinguia Nili,

Et Claudian:

Ostia nigrantis Nili septena vaporat, *Ieremie.*

Et Virgile:

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena.

Qui est la boüe noire que ce fleuve laisse par où il passe, quoy qu'en dise le Pere la Cerda, & quelques Commentateurs qui y trouvent des mysteres. Mais Pierius est de nostre avis, & croit que le Nil a esté appellé Μέλας, à cause de ce limon noir qui rend les campagnes d'Egypte si fertiles, que

Terra suis contenta bonis, non indiga mercis,
Lucan. *Nec Iovis, in solo tanta est fiducia Nilo.*

Tibulle

Te propter nullos tellus tua postulat imbres,
Arida nec pluvio supplicat herba Iovi.

Des Catadoupes & des inondations.

LEs rochers d'Ethiopie par où le Nil passe, causent à son cours des chutes & des precipices épouventables, que les anciens ont appellez *Catadoupes*. Et Lucain *præcipites Cataractas*. La premiere est auprés d'un village des Agaus nommé Epeglan, une lieuë au dessus du lac de Dambée. La seconde est à six ou sept lieuës au dessous du mesme lac, aupres d'une habitation nommée Allata dans le Becameder. Il y en a encore d'autres plus bas. La premiere se fait d'un rocher fort élevé & escarpé, duquel l'eau se répand assez loin. On diroit qu'une partie remonte & s'exhale, & il semble que le vent en forme une espece de nuée qu'il pousse quelque temps, & puis qui se resout en bruine. Cette chute qui est dans un païs environné de rochers fait un tonnerre perpetuel, qui étourdit d'assez loin ceux qui en approchent: De sorte que je ne doute pas qu'il n'y ait des Catadoupes proche de l'Egypte, qui sont capables, comme ont dit les anciens, de rendre le païs inhabitable plus de deux ou trois lieuës d'alentour, & de rendre sourds ceux qui y font leurs demeures. La premiere cheute est environ de cinquante pieds. La seconde est trois fois plus haute, & le bruit plus grand à proportion.

Lib. 1. cap. 12. Je ne m'arresteray point à refuter les estranges fables d'Ureta, qui veut que la Mer du Cap de Bonne Esperance, par des canaux souterrains entre & s'engoufre dans le Nil, poussée par les grandes tempestes qui regnent en ces costes: Il luy fait faire un chemin de quatre cens lieuës pour entrer par dessous terre dans le lac de Dambée, où l'on ne voit quasi jamais d'alteration, & où l'augmentation d'eaux n'est pas

considerable. Le Pere Jean Baptiste Scortia a refuté fort sçavamment & judicieusement ces erreurs où d'autres estoient de-ja tombez. Lucain dit que quelques-uns ont cru que,

Ab Oceano qui terras alligat omnes
Exundante procul violentum erumpere Nilum.

Stace avoit mieux rencontré,

Qualis ubi aversi secretus pabula cœli
Nilus & Eoas magno bibit ore pruinas,
Scindit fontis opes septemque patentibus arvis,
In mare fert hyemes.

La cause donc des inondations est fort claire & fort naturelle. C'est qu'aux mois de Juin, Juillet, & pendant nôtre esté, l'hyver regne dans l'Ethiopie : Et comme le Nil reçoit toutes les rivieres du pays, qui pour lors sont extraordinairement enflées, il ne faut pas s'estonner, si ayant fait plus de quatre cents lieuës de cours, il porte & pousse en Egypte assez d'eaux pour y causer les inondations. Lucain s'en estoit douté.

Ius tibi Solstitiis aliena crescere bruma
Atque hyemes afferre tuas.

Vid. D. Luis de le Bavia 3. par. Hist. Pontific. in Greg. XIII. cap. 6. Ioan. Lautacu. sen. lib. 4. cap. 15. Ass. d'Albuq. in commentariis ejusdem part. 4. cap. 52

Ces eauës estant si grosses & si fortes, on peut dire qu'il est impossible de les détourner. Il faut traiter de fables ce que quelques Autheurs ont avancé, que le Grand Seigneur paye un tribut au Grand Negus, de peur qu'il n'en change le cours, & afin qu'il le laisse librement arroser les campagnes de l'Egypte.

On lit pourtant dans les Histoires, que Alphonce d'Albuquerque eut dessein de faire un traité avec le Roy des Abissins pour détourner le Nil, & en le jettant dans la Mer Rouge, rendre les campagnes d'Egypte steriles, & ruiner un pays qui sert de magazin à l'Empire Othomam. Quelques Autheurs ajoûtent que c'est une chose fort aisée, mais ce sont discours de personnes qui n'ont jamais mis le pied en Ethiopie. Car le Nil est éloigné de plus de cent lieuës de la Mer Rouge, au lieu où il l'approche davantage : au surplus le pays le plus montagneux du monde, les habitans les moins industrieux, & les plus lasches des hommes, la

BIBLIOTECA OUT. 39

force & la rapidité du Nil, plus grande que celle d'aucunes rivieres, rendent cette entreprise tout à fait impossible Cette vision seroit-elle point empruntée & copiée d'un passage corrompu, ou mal entendu de Suetone, selon lequel quelques-uns se sont imaginez que Jule Cesar pour sauver Rome des frequentes inondations, avoit resolu de changer le lit du Tibre, & de le rejetter dans la Mer Adriatique?

n Julio c. 44.

BIBLIOTECA
9 OUT. 39
Nº de Reg. 1400

DESCRIPTION

DE L'EMPIRE

DU PRETE-JEAN,

D

qui en
par d'a

1. Q
che d'
noient
Royau
à ceux
& qui
marqu
qui est
ville ce
pie; ca
contine
certain
blemen
Saba.

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE
DU PRETE-JEAN.

LE Traité qui suit & la Table Geographique qui y est jointe, sont principalement tirez du Livre imprimé d'Antoine Almeïde Jesuite, & du manuscrit d'Alphonse Mendez Patriarche d'Ethyopie, qui a demeuré plusieurs années dans l'Empire des Abyssins, & qui en a parcouru diverses parties, tant par luy-même que par d'autres.

1. QUANT au nom d'Abassie il est probable qu'il vient d'Abaxa ville capitale du Royaume d'Adel, le plus proche d'Orient; par laquelle entroient autresfois ceux qui venoient des Indes. Et comme ce Royaume a esté appellé le Royaume de Zeïlan du port de Zeïla qui est fort commode à ceux qui viennent des Indes; & par consequent fort connu, & qui est à l'embouchure de la Mer Rouge, ce que je remarque exprés pour le distinguer d'une Isle du même nom, qui est dans les Indes: ainsi l'Abassie a esté appellée de cette ville celebre, qui relevoit autresfois de l'Empereur d'Ethyopie; car sa domination ne s'estendoit pas seulement sur le continent prochain, mais elle s'est même estenduë en un certain temps jusques sur l'Arabie, d'où vient vray-semblablement que la Reyne d'Ethyopie a esté appellée Reyne de Saba. On l'appelle aussi Inde Inferieure, par opposition à

la Superieure qui est en Orient: car les Européens appellent ainsi le païs qui, est sur les deux bords de la mer Rouge.

2. Le païs des Abyssins est plein de montagnes ou plûtost de rochers, au sommet desquels il y a des plaines fort amples, & fort fertiles, arrosées par des fleuves, & longues en des endroits de vingt milles, en d'autres de quarante, en d'autres de soixante, & larges tantost de trois & tantost de dix.

Ceux qui viennent de Septentrion & d'Egypte montent par des degrez d'une plaine à l'autre l'espace d'environ six cens milles d'Italie jusqu'à la source du Nil, qui est dans le Royaume de Goïanne, & dans le territoire de Sacaba habité par les descendans d'Agar, dont nous parlerons cy-aprés. Ce n'est pas seulement du costé de Septentrion qu'on monte à la source du Nil, on y monte aussi du costé d'Orient, comme il paroist par le cours des fleuves. Car le Nil coule vers le Septentrion, l'Aoxes qui tire sa source de loin, coule vers le Midy jusques à Monbaza, comme plusieurs croyent, & d'autres fleuves coulent vers l'Occident, comme le Niger, qui tirant son origine, non de là comme quelques uns se le sont faussement persuadez, mais de plus loin, coule vers la mer d'Occident. Or il est certain que le librament des eaux veut que l'endroit d'où les fleuves commencent à couler soit plus élevé que les lieux où ils se répandent: c'est pourquoy on appelle Alberegran l'Ethyopie superieure, par rapport au reste de l'Ethyopie plus voisine de la mer, & par rapport à toute l'Afrique. Il faut encore ajoûter que ces fleuves, & principalement le Nil, non seulement coulent, mais même se précipitent par plusieurs Catadoupes qui se voyent dans l'Abassie, & dans la Nubie jusques à la plaine d'Egypte.

3. Il faut remarquer comme en passant que c'est en vain que quelques uns se mettent en peine de trouver une origine admirable des grands fleuves, & entr'autres du Nil, comme s'il ne suffisoit pas qu'ils eussent une origine ordinaire & semblable à celle du Tibre. Le Nil n'est pas plus grand dans son commencement que les autres fleuves; il est même moindre que le Tibre, comme nous verrons incontinent;

car à trois cens milles loin de sa source il est gueable, & il a esté souvent passé à gué par des armées ennemies, comme il paroist par l'histoire des Abyssins, au lieu que le Tibre n'est pas gueable.

4. La grandeur des fleuves procede plûtost du lit où ils coulent que de la source d'où ils naissent, & de l'abondance de l'eau estrangere qu'ils reçoivent dans leurs cours, que de celle qu'ils ont dés leur commencement. Plus la source d'un fleuve est haute, & plus l'espace qu'il traverse avant que de se décharger dans la mer est estendu; plus il y a de montagnes dans cet espace d'où descendent d'autres fleuves qui le grossissent, plus aussi il est grand, comme il est aisé de le reconnoistre dans le Nil qui ne tire qu'une petite quantité d'eau de sa source, comme nous dirons incontinent.

5. Nous voyons aussi que les plus grands fleuves, comme le Nil, l'Inde, le Gange, & le Plate, prennent leur source dans des païs fort vastes, & fort éloignez de la mer.

Le païs des Abyssins est abondant en froment, & en toute sorte de viandes propres à la nourriture des hommes. Il n'y a point de vin; mais au lieu de vin on y fait un breuvage composé de miel. La terre y est propre aux mêmes fruits que la terre de ces païs-cy, comme aux figues, aux citrons, aux olives, à la vigne, & aux pesches; mais les arbres qui les portent demeurent sauvages faute d'estre cultivez. Il y a aussi quantité d'élephans, de cygnes, de lions, de singes, & de crocodiles: il y a enfin des chevaux de mer qui ne ressemblent point aux chevaux de terre. Il y a un animal plus grand que l'élephant, & qui vray-semblablement est l'autruche-chameau. Enfin il y a des chevaux, des chameaux, des mulets & des asnes.

Il n'y a point pourtant d'ours, ni de connis, comme dit Alvarez: il y a quantité d'oyseaux de toutes sortes d'especes, excepté des garoles & des coucous. L'hyver y est rude depuis le mois de Juillet jusques au mois de Septembre, & principalement durant le mois d'Aoust. En Esté la chaleur est insupportable dans les vallées, qui sont fort profondes, mais elle est temperée sur les montagnes qui sont fort hautes. L'air y est fort pur comme en la moyenne region. Les vents n'y sont pas incommodes par la chaleur, comme ils sont ordi-

nairement en Europe durant les jours caniculaires. L'Hyver est neantmoins fort rude au mois de Decembre & de Janvier sur la mer Rouge, & selon Alvarez au mois de Février, de Mars & d'Avril. Mais en ceci il faut plûtost croire les Jesuites qui en ont traité de propos deliberé, & qui l'ont pû reconnoistre par experience mieux qu'Alvarez qui n'en a parlé que sur le rapport d'autruy. Ce n'est pas que les Peres de la Societé n'approuvent son Histoire, & qu'ils ne demeurent d'accord de la plus grande partie de ce qu'elle contient. Ce que je croy neantmoins qu'il faut entendre des choses qu'il rapporte, aprés en avoir fait l'experience, & non de celles qu'il rapporte sur le témoignage d'autruy. Pour ne rien omettre, Il ajoûte qu'en quelques endroits il y a deux hyvers; & bien que par le nom d'hyver on entende ordinairement en ces pais là les pluyes & les tempestes; il asseure positivement qu'il y a en quelques endroits du froid & de la glace, & nos Peres l'avoüent aussi, & principalement du mont Lylemen & de la Province d'Ogara. Il n'est point pourtant parlé de neiges, bien qu'il y en ait dans l'Amerique, & presque sous la ligne, comme aux environs de la ville de Quito.

Alvarez ajoûte qu'il n'y a point de fleuve si estendu qui vienne jusques à la mer Rouge, au moins sur le bord de l'Abassie, mais qu'ils se perdent sous terre. C'est pourquoy il n'y a aucun fleuve considerable dans l'Arabie qui se décharge dans la mer Rouge; & on tire de là un argument tres-fort à mon sens contre ceux qui croyent que la mer Rouge est plus haute que la mer Mediterranée.

6. Il y a quantité de rochers, & sur tout dans le Royaume d'Amahara, qui pourroient sembler avoir esté plûtost taillez par le fer, qu'avoir esté faits par les mains de la nature. On n'y avoit point l'usage de la chaux, si ce n'est depuis qu'il y a esté apporté par les Jesuites Portugais, qui ont basti sur le Nil un pont qui n'a qu'une arche, & qui bien qu'il ne soit pas fort grand, est consideré comme un miracle de l'Art. Il y a quelques mines d'argent, mais on ne sçait pas l'art de l'en tirer. Il y a aussi des pierres precieuses, *&c.*

7. Il y a quantité de Moines, & de Monasteres, que l'on appelle Debra. La pluspart des villes en tirent leur nom. Il faut pourtant avoüer que le nombre en a esté diminué depuis

quelque temps par les Guerpes. On ne parle pas la même Langue par tout le Royaume : on en parle plusieurs qui sont aussi differentes que la Françoise & l'Espagnole. Les femmes y sont moins noires que les hommes : il y en a même quelques-unes de blanches.

8. Les habitans de ce païs-là ont les yeux plus grands que nous ne les avons ; ils ont l'esprit subtil & perçant ; ils sont officieux, & aiment à saluër & à estre salüez. Leur principale & peut-estre leur unique estude est celle de l'Escriture sainte qu'ils font chez des Moines. Il sont Chrestiens, & ne laissent pas pourtant d'estre infectez de plusieurs erreurs : ils ont sur tout grande inclination à la Religion des Juifs, & tiennent que leur Empereur est descendu de Salomon, & certainement il est probable qu'il est descendu de la Reyne de Saba, dont la memoire est encore en veneration. Ils observent le Sabath, le Dimanche & la Circoncision : ils se font baptiser plusieurs fois avec beaucoup d'impudence : ils sont fort attachez à l'heresie d'Eutyches, & ils nient comme luy qu'il y ait deux natures dans le Sauveur. Les Armes de ce Royaume sont un Lion, avec cette devise : *Le Lion de la Tribu de Juda a vaincu.* On appelle leur Empereur Prete-Jean par une erreur fort grossiere, mais qui est receuë depuis que les Portugais sont arrivez en ce païs-là. Dans les derniers temps l'Empereur Sociniol, ou Malac, ou Seltan, Sequedo a extrémement favorisé la Religion Catholique, que son fils Faciladas a tâché depuis de détruire.

9. Voicy quelles sont les bornes de cet Empire : Il est arrosé du costé d'Orient par la mer Rouge, & s'il renferme le Royaume de Tygre, il faut commencer à le mesurer par l'Isle de Malzua qui est sous le quinziéme degré, & si nous y voulons comprendre le païs des Derbaites, qui sont des peuples Chrêtiens, il faut commencer au quinziéme degré & demy. Ceux qui viennent le long de la mer depuis l'Isle de Malzua jusques à l'Egypte, trouvent un terroir sablonneux & sterile, qui n'est habité que par des Bergers qui relevent en quelque sorte des Seigneurs voisins. Les plus proches de l'Abassie relevent de l'Empereur des Abyssins, & font profession de la Religion Chrestienne. La partie la plus Septentrionale en tirant vers l'Egypte est habitée par des Mahometans.

10. Comprenant donc le païs des Derbaites, cet Empire commence environ au quinziéme degré & demy. Il rase en suite le bord de la mer Rouge en descendant vers le Midy, bien que le bord n'appartienne plus à l'Empereur des Abyssins, mais au Turc qui l'a usurpé. La premiere Isle que l'on y trouve est l'Isle de Malzua, où il y a un port, & assez proche la citadelle d'Arquico, dont nous parlerons dans la suite. Un peu plus loin est celle d'Adefalo qui est aussi sous le Turc au treiziéme degré & demi. Il se retire vers la terre, & laissant du costé d'Orient & de la mer le Royaume d'Ancalin, dont nous parlerons dans la suite, il s'estend environ jusqu'au huitiéme degré. Depuis l'endroit où nous avons commencé jusques icy, il y a environ quatre cens quatre-vingtdix milles d'Italie, par où on refute l'erreur commune des Geographes qui croyent que cet Empire s'estend jusques au delà de la ligne. Il tourne en suite vers l'Occident sans cesser d'incliner vers le Midy. Aprés quatre cens quatre-vingt milles d'Italie il se termine en Occident au Royaume de Narea, qu'il renferme sous le septiéme degré & demy, ou environ. Il tourne de là vers le Septentrion l'espace de trois cens quatre-vingtdix milles d'Italie, jusqu'au quatorziéme degré, & de là enfin il retourne vers son commencement par une ligne convexe, longue de quatre cens cinquante milles d'Italie, par laquelle il renferme la Province de Mazaga. Il a au Septentrion la Nubie, dont les peuples estoient autresfois Chrêtiens & avoient esté convertis à la Foy par l'Apostre saint Matthieu, & sont maintenant Mahometans, comme sont aussi presque tous les autres peuples qui environnent cet Empire. C'est pourquoy les avenuës en sont difficiles, si ce n'est par la mer Rouge, dont les Turcs n'ont que le bord comme nous l'avons dit. A l'Orient il a la mer Rouge, & le Royaume d'Angali; au Midy les Lafres, au Septentrion les Ethyopiens aux cheveux tors. Il faut avertir icy le Lecteur que les Peres de la Societé asseurent avec beaucoup de certitude que les degrez que nous avons marquez tant dans cette Relation que dans les Cartes, sont veritables & on les doit croire avec d'autant plus de raison qu'ils ont eu plus de commodité & de loisir de les observer, tant par les instrumens de Mathematique, que par les frequens voyages par rapport de l'Isle de Malzua, & aux autres lieux connus. Je croy que ce

qui

qui a fait tromper ceux qui ont attribué un plus grand nombre de degrez à cet Empire, est la difficulté des chemins qui n'empesche pas que le chemin ne soit en effet plus court qu'il ne leur a semblé.

11. Dans cet espace dont nous venons de parler il y a plusieurs Royaumes; sçavoir le Royaume de Tigre, d'Angot, d'Amahara, de Doaro, de Fatega, d'Ogge, de Balli, d'Adea, d'Alamale, d'Oxelo, de Gans, de Betetamora, de Gurague, de Sugamo, de Bahargamo, de Cambate, de Boxa, de Gumar, de Narea, de Gongi, de Damot, de Goiame, de Bagamedri, de Dambée, de Doba, de Mosa, d'Aufa, d'Holeca, de Xaoa, d'Ifate, de Guede, de Ganch, de Marabat, de Mauz, & de Bizame. On y ajoûte seize Provinces, dont quelques-unes & peut-estre toutes faisoient partie de ces Royaumes. Les noms de ces Provinces sont Ganacho, Orya, Cagma, Margaï, Xerca, Gamaro, Abexgai, Talaseon, Ogara, Lemen, Salene, Bora, Abargale, Saloa, Holcait, & Mazaga.

12. Voicy à peu prés l'ordre auquel ces Royaumes & ces Provinces sont disposées. D'Orient en Occident, entre le 7. & le 8. degré est Gamaro, Bahargamo, Sugamo, Buzama, Cambat, & une partie de Narea. Entre le 8. & le 9. degré, Balli, Falegar, Ogge, Alamale, Adée, Gurague, & le reste de la Narée. Entre le 9. & le 10. Mugar, Ganz & Damot. Entre le 10. & le 11. Goaro, Ifate, Marabet, les deux Xaoa, l'inferieure & le superieure, Gafate, Bizamo, & la partie Australe de la Goiame. Entre le 11. & le 12. une partie d'Angot, Amahara, Holeca, & le reste de la Goiame. Entre le 12. & le 13. la partie Septentrionale d'Angot, Gagamodri, les monts de Gaste, Saloa, & les peuples descendus d'Agar. Entre le 13. & le 14. une grande partie du Royaume de Tigre, Abargale, Salene, Semen, Gamalmon & Olcait. Entre le 14. & le 15. le reste du Royaume de Tigre, Sequedo, & Malzaga. Entre le 15. & le 16. les Derbaïtes.

13. Les Galles & les Mahometans ont pris une grande partie de ces Royaumes & de ces Provinces: de sorte qu'au temps que le Patriarche Mandez est entré au Royaume d'Abassie il n'y avoit du Royaume de Tigre que Dambée, Bagamedi, Goiame, Amahara, une partie de Xaoa & Darée, & des Provinces de Mazaga il n'y avoit que Salene, Ogara, Abargala,

2. §

Sequado, Holcait, Semen, Saloa, Holeca, & Doba, qui obeïssent à l'Empereur des Abyssins. Pour commencer par ce qu'il y a de plus important & de plus curieux, non seulement en Ethyopie, mais dans tout le monde, je parleray de la source du Nil.

14. Dans le païs des descendans d'Agar, qu'on appelle Sachala & qui est dans la partie Occidentale du Royaume de Goiame, il y a une haute montagne dont le costé Meridional est fort escarpé, & dont le costé Septentrional est de moins difficile accés. La partie Occidentale est habitée par des Payens. A trois milles de la source du Nil il y a une ville appellée Guix.

15. Au haut de cette montagne il y a une plaine sur laquelle il y a encore deux autres montagnes, & dont le diamettre est d'environ d'une demie lieuë de Portugal, ou d'un mille & demy d'Italie. Elle est plantée d'arbres, elle est assez semblable à une plaine qui est sur le mont vulgairement appellé le mont creux proche de Tivoli, où l'on dit qu'Annibal campa autresfois avec son armée. Il y a au milieu de cette plaine un terroir marescageux plein d'herbes & de roseaux, à peu prés de même qu'à Tibur, dans le lieu vulgairement appellé le lac des Isles flotantes, où la terre tremble sous les pieds, & fait apprehender d'estre abysmé.

16. On voit dans ce terroir marescageux deux sources d'une eau assez claire, dont l'une est vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient. Elles sont distantes l'une de l'autre d'un jet de pierre. Il y a apparence que les montagnes qui sont au dessus de cette plaine y répandent de l'eau goutte à goutte, & que cette eau estant renfermée dans deux trous qui sont comme deux canaux formez par les racines des herbes dont nous avons parlé, elle monte à ces deux sources, comme par l'impetuosité de sa chute ; de même que les eaux qui tombent de haut remontent par des canaux courbez. Car c'est comme une tradition parmi les habitans du païs qu'avant que le terroir fut entremêlé de ces racines, il n'y avoit qu'un lac en cet endroit. La source qui est du costé d'Orient est la plus large, & n'a pas pourtant plus d'un pied & demy de diamettre. On jetta autresfois dedans une lance longue de vingt-quatre palmes, & on ne trouva point le fond, au lieu qu'on le trouva à l'autre.

17. Cette eau s'estant un peu élevée au dessus de la terre y rentre en coulant vers l'Orient, mais en coulant si doucement qu'à peine peut-on reconnoistre son cours, si ce n'est par la fraîcheur, & par la verdeur des herbes qu'elle arrose. A une portée de mousquet les deux ruisseaux se joignent, & coulent vers le Septentrion, & aprés une demie lieuë de chemin ils paroissent comme un petit fleuve du costé le moins roide de la montagne; qui continuant son cours vers le Septentrion, se grossit peu à peu des eaux qui coulent des montagnes voisines.

18. Depuis la source jusques au lac de Bardambée, dont nous parlerons incontinent, il fait environ trente cinq lieuës, ou 115. milles d'Italie. On compte 17. de ces lieuës là depuis sa source, jusques à l'endroit où le fleuve Gemi se joint du costé d'Orient au Nil, & auquel il porte plus d'eau que le Nil même n'en avoit, bien que ni l'un ni l'autre de ces fleuves n'en ait pas encore beaucoup en cet endroit là. Le Nil aprés avoir passé un assez petit espace tourne du costé d'Orient, & reçoit deux petits fleuves qui viennent de Septentrion; sçavoir Chelti & Bant, à dix lieuës de l'endroit où il a receu le fleuve Gemi. Il se précipite peu à peu par la premiere de ses Catadoupes qui est haute de 50. palmes & proche de la ville de Depcan, qui appartient aux peuples descendus d'Agar, & où il y a eu une residence de Jesuites. Aprés avoir coulé l'espace de dix lieuës, il entre dans le lac ou dans la mer de Dambée, surnommée Barsena, dont nous parlerons dans la suite. Ayant parcouru environ sept lieuës à travers le lac, sans mêler tout-à-fait son eau avec la sienne, il en sort par un coin du costé d'Occident à la peninsule de Sena, d'où vient le mot de Barsena, comme qui diroit mer de Sena; & ayant coulé cinq ou six autres lieuës, il passe proche de la ville d'Alata sous un pont neuf de pierre, où il n'y avoit au commencement qu'une arche, & où l'on en a depuis ajoûté deux petites du costé du Royaume de Goiame. Il est profond en cet endroit là de dix-huit ou de vingt palmes, comme un canal qui seroit taillé dans la roche, & dont on ne verroit point le fond en Esté. Ce pont dont je viens de parler a esté basti par le soin des Jesuites Portugais: on ne passoit auparavant que sur un pont de bois & il y avoit long-temps qu'on ignoroit dans le païs l'usage

de la chaux. Le Nil reçoit un peu aprés deux fleuves fort rapides qui viennent du costé de Midy, Obée, & Gamare, & continuant son cours vers l'Orient en se tournant toutesfois un peu vers le Midy, il se précipite par la seconde Catadoupe que les Jesuites Portugais ont mesurée, & qu'ils ont trouvée de cent cinquante palmes.

19. Le Nil reçoit un peu aprés le fleuve Baxile, qui descendant d'Orient separe le Royaume d'Amahara de celuy de Bagamedri, en continuant de couler vers l'Orient, & en se tournant un peu vers le Midy. Quand il est arrivé à un endroit qui est vis-à-vis de la source dont nous avons parlé à 30. lieuës de distance, il tourne vers le Midy, & en tournant il reçoit le fleuve Queca, qui vient du costé d'Orient, & qui separe le Royaume d'Amahara, de celuy d'Holeca. Il se tourne en suite comme insensiblement vers l'Occident, & décrit une ovale, dans laquelle le Royaume de Goiame est enfermé. Il va revoir sa source & passe assez proche à une journée de chemin derriere la montagne dont nous avons parlé. De la il tourne d'Occident au Septentrion, & aprés un assez long espace il reçoit proche du Royaume de Junchi en Nubie le fleuve Maleg. Un peu plus loin & vers le Septentrion dans le Royaume de Sequin en Nubie il reçoit le fleuve Tacaze qui vient d'Orient. Nous parlerons encore de ces fleuves là dans leur lieu. On appelloit autresfois le Nil Astape, selon le témoignage de Pline; c'est à dire eau sortante des tenebres. Les Abyssins l'appellent Abavi, c'est à dire pere des eaux. Il faut remarquer que quand il sort de ce lac dont nous avons parlé, il n'a pas encore une grande abondance d'eau. Il paroist par l'histoire des Abyssins, & ceux qui demeurent à Tome demeurent d'accord, & entr'autres un nommé Pierre, qui a parcouru la plus grande partie de l'Abassie, que les Galles qui sont les ennemis de ce Royaume ont souvent traversé le Nil fort aisément proche du païs habité par les peuples descendus d'Agar, & proche de Narea, & que de là ils ont fait irruption dans le Royaume de Goiame, bien qu'en cet endroit le Nil ait déja fait plus de trois cens milles d'Italie, depuis le lac, & quatre cens depuis sa source, au lieu que le Tibre ne peut estre passé à Rome, bien qu'il n'ait pas fait encore cent milles depuis sa source. Et il est clair par là que les fleuves qui

sont entrez jusques là dans le Nil ne sont pas fort grands. Aussi bien que le Nil ait fait jusques en cet endroit un assez long chemin, il n'a pas arrosé un fort grand espace, mais il a fait plusieurs tours & plusieurs replis en serpentant, & n'a pas receu plusieurs fleuves de plusieurs Nations.

20. On peut aussi reconnoistre par là l'assiette du Royaume de Goiame, c'est à dire que la montagne de laquelle nous avons dit que le Nil tire sa source, est fort haute à l'égard du reste du Royaume de Goiame, car le Nil descendant de cette hauteur entoure tout ce Royaume, & se precipite plus d'une fois par de hautes Catadoupes. De plus, il est clair que le milieu du Royaume de Goiame est plus élevé que les extremitez d'où sortent plusieurs fleuves qui se déchargent dans le Nil qui entoure ce Royaume. L'espace qui est entre la source du Nil & l'endroit qu'il arrose jusqu'à ce qu'il retourne vers sa source, est fort bas à l'égard de la source, & la montagne est aussi fort haute & fort escarpée comme les habitans l'avoüent.

21. L'Inondation de l'Egypte procede de l'abondance des pluyes qui tombent en Ethyopie, comme le rapportent tous ceux qui en ont esté témoins, & les Européens qui y ont voyagé. Les neiges qui se fondent en plusieurs endroits, hors toutesfois de l'Abassie, y contribuënt beaucoup. Ceci est assez connu par l'histoire de François Alvarez. Il y a cependant de la difficulté a rendre raison de la pluye qui tombe en ce temps-là auquel le Soleil regarde de costé ces Regions. Mais nous parlerons de ceci dans un autre ouvrage.

ROYAUME DE GOIAME.

22. OUTRE ce que nous avons dit de ce Royaume à l'occasion du Nil, il faut remarquer que sa figure est ovale en forme d'une grande peninsule, & d'un long bouclier. Le milieu est plus haut que les extremitez, comme nous l'avons dit cy-dessus. Les peuples descendus d'Agar en habitent une partie du costé d'Occident proche de la source du Nil, & outre cela ils habitent encore dans le Royaume de Bagamadri.

23. La longueur de ce Royaume, depuis l'Occident jusques au Septentrion, & depuis l'Orient jusques au Midy, est de prés de cinquante lieuës de Portugal, & de cent cinquante milles d'Italie. La largeur est de trente lieuës. On dit que le Nil tire sa source du milieu, ce qu'il ne faut pas entendre simplement & absolument, mais seulement du milieu de la largeur: car d'ailleurs il est plus proche de la partie Occidentale. Il y a dans ce Royaume un pont fort remarquable, non pour sa grandeur, mais pour la nouveauté de sa structure, dont nous avons parlé.

24. C'est une opinion fort probable que ce Royaume est l'ancienne Meroé, dont Ptolomee a parlé; car toutes les conditions par lesquelles il la designe luy conviennent mieux qu'à nul autre. Il dit que la ville de Sienne qui est à l'extremité Meridionale d'Egypte, & à l'extremité Septentrionale de l'Ethyopie interieure, est à cinq mille stades d'Alexandrie, c'est à dire à six cens vingt-cinq milles d'Italie, & que Meroé est plus loin dans l'Ethyopie à cinq milles autres stades de Sienne; & ainsi Meroé est à douze cens cinquante milles d'Alexandrie. Or nous en comptons autant entre le Royaume de Goiame & Alexandrie. Le Royaume de Goiame est environ sous le onziéme degré, & Alexandrie est environ sous le trente-uniéme, c'est pourquoy la distance est de vingt-degrez. Si l'on mettoit l'Isle de Meroé sous le douziéme degré selon l'opinion commune, on ne trouveroit plus les susdites conditions.

25. Il y a dans le Royaume de Goiame à vingt-quatre milles d'Italie de la ville de Collele, & à trente milles de celle de Nebesse une Montagne fort roide, & presque inaccessible, au haut de laquelle il y a une plaine de figure ovalle, dont la longueur est environ de la portée de deux coups de mousquet, & la largeur de moitié. On n'y monte que par deux sentiers à travers les roches. Il y a une source d'eau à un des costez de cette Montagne. La racine s'estend en une plaine qui est separée de la Montagne par un fossé fait par la nature, en tirant vers le Nil, & c'est là où demeurent ordinairement les Vicerois de Goiame.

26. Il y a dans ce Royaume une Ville fort remarquable,

nommée Nebesse, où l'Imperatrice Helene, tutrice du Roy David, fit autrefois bâtir un Temple fort magnifique. Il a esté détruit par les Galles, & depuis relevé par les Jesuites qui y ont une residence.

26. Il y a dans ce Royaume plusieurs autres Villes qui sont marquées dans la Carte. Une partie est habitée par les peuples descendus d'Agar, desquels nous parlerons dans la suite.

DU ROYAUME DE TIGRE.

27. LE principal Royaume de l'Empire des Abyssins s'appelle le Royaume de Tigre. Il est borné du côté d'Orient par la mer Rouge, dont toutesfois le bord appartient maintenant aux Turcs, du costé de Midi par le Royaume d'Angot, qui est possedé aujourd'huy par les Galles d'Ethyopie. Il peut du mesme costé de Midi estre censé borné par la Province de Doba qui est habitée par les Mahomettans, si ce n'est qu'elle ne soit comprise dans le Royaume de Tigre, & elle est la derniere du costé de Midi, qui confine au Royaume d'Angot. Il ne la faut pas distinguer du desert d'Abdola, dont nous parlerons cy-aprés. Du costé d'Occident elle est bornée par Olcait, Seguedo, & Mazaga. Du costé de Midi elle est bornée par le Royaume de Bogamedri. Du costé du Ponant est la Province d'Ogara au delà de la montagne de Lamalmon. Au Septentrion sont des peuples qui vivent sans loix.

28. Sa longueur commence à Adefalo, qui est une petite citadelle de la Province de Bur, qui est maintenant possedée par les Turcs, & s'estend du costé d'Occident jusques au desert d'Abdoba, l'espace de quatre-vingt dix lieuës de Portugal, la largeur est de cinquante lieuës.

29. Entre plusieurs Provinces de ce Royaume, il y en a trois principales. La premiere & la plus considerable s'appelle vulgairement Barnagapo. Il faudroit plûtost l'appeller Saraoé. Sa ville principale est Debaroa ou Barva; la demeure ordinaire du Bainagapi, ce nom signifie le Prefet de la mer, parce que la Province est proche de la mer Rouge. Il y a dans cette Province un desert long de treize lieuës, assis entre

Dibaroa, & Mecoga, dans lequel il y a quantité de Tigres, de Lions, d'Elephans & de voleurs, contre lesquels les Portugais ont basti quelques citadelles. On appelle vulgairement la seconde Tigremaon ; c'est à dire le lieu de la demeure du Vice Roy, car Maon signifie Vice-Roy. Il la faudroit plûtost appeller Auzen. Il y a dans cette Province une contrée nommée Temben. La troisiéme s'appelle Sire, & c'est la premiere que trouvent ceux qui viennent du Royaume de Dambée, ou de la Province d'Ogara du costé d'Occident, c'est à dire par la montagne de Lamalmon.

30. Les autres Provinces moins considerables sont Bur qui est divisée en la haute & en la basse proche de la mer Rouge, où il y a quantité d'élephans. On y peut aussi ajoûter Ogara, Olcait, Seguede, Semen, Abargale, qui estoient autresfois du Royaume de Bagamedri, & qui sont maintenant du Royaume de Tigre, ou ne sont d'aucun Royaume.

31. Le desert d'Aleoba fait une partie du Royaume de Tigre du costé d'Occident. Il estoit autresfois habité comme une autre Thebaïde par un nombre innombrable de Moines sur les confins de Magare & de Sire. On l'appelle Aldoba d'une ville qui est proche. Ce desert contient les Provinces de Seguede, d'Olcaït & de Semen. Il y a quantité de montagnes plantées d'arbres, où il y a des elephans, des tygres, & des lions dont ceux qui passent par ce desert pour aller de Dambée à Tigre doivent se garder. Ils doivent encore plus se garder de certains voleurs, dits Xagnenses, qui ayant esté chassez des environs de Fremone pour leurs crimes, ont esté condamnez à cultiver le desert d'Aldoba. Ils ont un bourg assis à l'endroit où le fleuve Zarime se joint à un autre fleuve. Le fleuve Tàcarée coupe ce pays là en deux avant que de se décharger dans le Nil.

Ceux qui vont de Fremone à Dambée passent pour l'ordinaire par la montagne de Lamalmon. Ils passent pourtant auparavant par une autre montagne fort haute qu'on nomme la montagne de Guea, qui est comme la base de l'autre. Ces deux montagnes sont jointes par une roche qui sert de passage, & comme de pont pour aller de l'une à l'autre. Au dessus de celle de Lamalmon est une plaine d'où on voit le Royaume de Tigre qui paroist fort bas, comme il l'est en effet à l'égard du

sommet

ſommet de cette montagne, eſtant fort éloigné de la ſource du Nil qui eſt à l'endroit le plus haut d'Ethyopie, & approchant de la mer Rouge, dont le rivage eſt fort bas à l'égard des endroits plus avancez dans les terres. Il s'eſtend du coſté d'Orient une longue chaiſne de montagnes qui tiennent à celle de Lamalmon, entre leſquelles eſt peut-eſtre la montagne de Semen. Elles ſe courbent en ſuite, & font comme un arc en tirant vers le Septentrion.

32. On compte dans le Royaume de Tigre juſqu'à quarante-quatre Gouvernemens. Le terroir n'eſt pas égal par tout: bien qu'il y ait beaucoup de montagnes, il ne laiſſe pas d'y avoir des plaines fort fertiles, & des fleuves fort agreables, dont nous parlerons dans la ſuite. Il y a un rocher fort remarquable nommé Abaſanet ou Abacanet. Il eſt à trois journées prés de Debaroa, à cauſe de la difficulté des chemins, bien que l'eſpace ne ſoit pas fort long, & d'autant du mont de Sanafe. Il fut pris par Chriſtophle Gama Portugais l'an 1541. & reſtitué à l'Empereur Claude, avec le reſte de l'Empire que Granaret Mahometan Duc d'Adel avoit uſurpé ſur luy. Bien qu'il n'euſt que deux cens cinquante ſoldats, il ſe rendit maître de trois avenuës l'une aprés l'autre qui vont toûjours en montant: La premiere s'appelle Ambaſanet, il faut peu d'hommes pour la défendre, en roulant de groſſes pierres du haut en bas: La ſeconde s'appelle Ambaxembret, & n'eſt pas ſi forte que l'autre: La troiſiéme, s'appelle Ambagadabut, & eſt la plus forte de toutes.

33. Malzua eſt environ au quinziéme degré & demy, on croit que c'eſt l'ancienne Orene dont parle Ptolomée. Elle eſt à 120. milles d'Italie de l'émboucheure de la mer Rouge. Malzua eſt une petite Iſle de figure ovale. Sa largeur eſt de la portée de deux coups de mouſquet. Sa longueur eſt environ d'un mille d'Italie. Elle eſt dans un petit golfe qui s'eſtend en long l'eſpace de ſix milles dans le continent, & qui eſt diviſé par l'Iſle en deux canaux. Celuy qui eſt du coſté d'Orient ne porte que des nacelles, au lieu que celuy qui eſt du coſté d'Occident eſt large d'une portée de mouſquet, & reçoit aiſément les plus grands vaiſſeaux. L'eſtenduë de l'Iſle eſt de Midi au Septentrion. Le bout de l'Iſle du coſté de Septentrion va juſ-

qu'à l'emboucheure de la mer Rouge, comme il est marqué par la Carte.

34. Il y a sur le bord de la mer à quatre milles de Malzua, en tirant vers le Midy une citadelle appellée Arquico ou Ercouo qui sert à garder les puits d'eau douce, bien qu'elle tire un goust de sel du voisinage de la mer. On en porte de là à Malzua sur des nacelles.

35 Sur le même bord en tirant vers le midy est la citadelle d'Adefalo, à trente lieuës de Malzua dans la Province de Bur. Elle appartient maintenant aux Turcs.

36. Il y a dans le Royaume de Tigre une ville fort ancienne & autresfois fort celebre, nommée Auxuma ou Accum, dont il ne reste plus que des ruïnes: car elle a esté détruite par les Maures; on ne laisse pas d'y couronner les Empereurs: elle est assise dans un lieu plat, agreable & arrosé de plusieurs ruisseaux: elle est à trois lieuës ou à douze milles d'Italie de Fremone, & à 45. lieuës de Portugal, ou à cent trente-cinq milles de Malzua. Une grande plaine arrosée par un ruisseau, s'estend du costé d'Occident. Ceux qui vont de Sire à Fremone passent par Auxume. On y voit encore aujourd'huy des vestiges d'un grand Temple dont la longueur est de deux cens vingt palmes, la largeur de cent.

Derriere le Temple sont vingt Obelisques, dont la plus-part sont renversez & rompus. Il y en avoit un qui estoit long de cent quatre palmes. On ne doute point que ce ne soit le lieu où a autresfois demeuré la Reyne de Saba, comme Almeide le prouve solidement dans son Livre 1. chap. 22. & Mendez, liv. 3. chap. 3. Il est probable que ces Obelisques estoient le tombeau de cette Reyne. Assez proche est une ville nommée Arabo, Saba, & Sabaim. Plusieurs croient qu'elle estoit fort grande. Il faut pourtant remarquer que les conditions de Saba, ne luy peuvent convenir. Car premierement il est dit que l'or & l'encens viennent de Saba, & le Poëte a dit que les mols Sabeens apportent de l'encens. Il ne paroist point cependant qu'il y en ait dans l'Abassie, si ce n'est un peu dans la partie qui est opposée à l'Arabie. On peut plûtost dire que l'Arabie estant comprise dans l'Empire des Abyssins, la region de Saba qui produit l'encens y est aussi com-

prise, & que pour cette raison la Reyne d'Ethyopie a esté appellée Reyne de Saba. Voilà les raisons qu'il y a de douter, le Lecteur en jugera comme il luy plaira. Au reste un habitant d'Auxume nommé Pierre, m'a asseuré que Saba ni Sabaim ne sont point aujourd'huy en Abassie proche d'Auxume.

37. Presqu'au centre de ce Royaume est la ville de Fremone sur une haute colline, à cent trente-cinq milles de l'Isle de Malzua. Elle a esté ainsi appellée de saint Fremantius premier Evesque d'Ethyopie qu'on nomme Fremonat par corruption. En allant de Fremone à Danea & à Dambée, on passe par plusieurs montagnes, par celle de Lamalmon, & par celle de Guea qui est la plus haute comme nous l'avons déja dit. Les Portugais ont basti à Fremone une citadelle & y ont mis du canon. Les Jesuites y ont aussi basti une Eglise. Il n'y a qu'une journée de Fremone à Ambacanet, & il y en a quatre à Debaroa, le territoire de Fremone est appellé Mecoqua de l'eau qui y coule, car les terroirs prennent ordinairement en ces païs là le nom des ruisseaux qui les arrosent.

38. Biza c'est à dire vision, doit aussi estre reputé du Royaume de Tigre. Il y a donc assez proche de Malzua une ville à deux journées de Debaroa sur des montagnes hautes & desertes où il y a des forests pleines de bestes sauvages. Entre plusieurs Monasteres, il y a celuy de la Vision de l'Abbé Eustache, d'où vient que les habitans appellent ces montagnes-là Biza. Les scelerats & les coupables y trouvent un azyle asseuré, parce qu'elles sont à l'extremité du Royaume. François Alvarez Chappelain du Roy de Portugal, alla en ce Monastere en l'année 1620. avec Matthieu Armenien qui estoit venu trouver le Roy de Portugal de la part de l'Empereur des Abyssins, en qualité d'Ambassadeur. L'hyver dure en ces païs-là depuis le 10. jour du mois de Juillet jusqu'à la fin du mois de Septembre. Il n'est pas pourtant si long dans le cœur du Royaume.

39. La ville de Debaroa ou de Barua est à trois journées du Monastere de la Vision, ce qui se doit entendre selon la coustume d'Ethyopie, eu égard à la difficulté des chemins. Et c'est la residence ordinaire du Barnagassi, dans la Province de Saroé. La ville d'Asmara en est à neuf lieuës.

DU ROYAUME DE DAMBE'E.

40 LE Royaume de Dambée a du costé de Midy le lac ou la mer qui luy est particuliere, & qu'on appelle Bardambée, dont nous parlerons incontinent. Du costé de Septentrion Ogara, entre l'Occident & le Septentrion, la Nubie. Du costé d'Orient Dancation dont nous allons aussi parle. Si la Province de Dara est attribuée au Royaume de Bagamadri, comme elle luy appartenoit autresfois, on peut dire que Dambée touche au Royaume de Bagamadri entre le Midi de l'Orient. Et de même si Ogara est attribuée au Royaume de Tigre, on dira que le Royaume de Dambée touchera à ce Royaume. Enfin comme le lac ou la mer doit aussi estre considerée comme une partie du Royaume de Dambée, à raison des Isles qu'elle contient, on peut dire qu'il touche du costé de Midi au Royaume de Goiame. Je dis cecy pour faire entendre les Historiens qui ne parlent pas tous de la même sorte: & ce que je dis de ce Royaume peut estre appliqué aux autres par proportion.

41. Le terroir de Dambée est presque tout plat, & est souvent inondé par les eaux des lacs & des fleuves, ce qui n'arrive point aux autres Royaumes d'Ethyopie. Sa longueur d'Occident en Orient est d'environ quatre-vingt deux milles, & sa largeur de trente; & si l'on y comprenoit le lac, elle seroit de soixante ou de soixante & dix.

42. Ses principales places sont l'ancienne Gorgone, qui est comme le centre du Royaume de Dambée, & qui n'est qu'à trois milles de la nouvelle Gorgone. Les Peres de la Societé s'establirent là d'abord pour estre plus proche de l'Empereur qui demeuroit à Dancation. Mais parce que le lieu est bas, & que l'air n'en est pas sain, on leur a depuis accordé la nouvelle Gorgone, qui est appellée de la sorte pour la distinguer de l'ancienne, & qui est une peninsule de la mer de Dambée, où on passe par un Isthme fort estroit; l'Empereur Seltan Sequede y a fait bastir un Palais. Le Pere Pierre Pais de la Societé y a aussi fait bastir par ses soins une Eglise, & un Seminaire. Il y a aussi une ville fort considerable appellée Ganea de Jesu, ou Paradis de Jesus; elle est bastie dans un bas, ce qui est rare en

cet Empire. La situation en est agreable, & il y a de l'eau en abondance. Il y a une Eglise où l'on enterre les Empereurs des derniers temps. On y a basti depuis peu une Eglise pour les Jesuites à la façon qu'on les bastit en Europe, & un Palais pour les Empereurs, par les soins du Pere Pierre Païs de la Societé. Cette ville est à douze lieuës de Dancation, & à autant de la nouvelle Gorgone. On peut compter entre les parties de ce Royaume le mont Dancation ou Dancas, assis à l'extremité d'Ogare & de Dambée du costé d'Orient. Il y a au dessus une plaine où l'Empereur a long temps logé avec toute sa Cour, composée d'un tres-grand nombre de personnes. Car bien que les Empereurs d'Abassie n'ayent pas une demeure fixe & certaine comme les Princes d'Europe, elle n'est pas toutesfois si changeante que quelques-uns croyent. On a basti sur cette montagne de la maniere qu'on bastit en Europe un Palais, pour le Patriarche Mendez, & une maison pour les Jesuites. Il y avoit outre cela une ancienne Eglise dite Gambianet, & neuf milles cabanes faites de pierres, & couvertes de chaume pour les soldats.

43. Il y a une petite contrée appellée Empation à l'extremité Orientale du Royaume de Dambée, & à l'extremité Occidentale du Royaume de Bagamedry à une journée de Gorgone la neuve selon la maniere de compter d'Ethyopie, & un peu moins de Pancation, dont nous avons parlé, c'est à dire à environ quinze milles & à 12. de Ganeta de Jesu. Il y a un marché de bœufs fort frequenté & fort celebre. Elle s'estend d'Occident en Orient l'espace de neuf milles, & de Septentrion au Midy de six. Elle a esté accordée au Patriarche Mendez pour sa subsistance & pour celle des Portugais.

44. Sur une colline de ce Royaume distante de trois milles du lac de Dambée est la ville de Depsan où l'Imperatrice a autresfois demeuré: c'est un lieu fort agreable, arrosé par deux rivieres dont l'une estant descenduë d'Orient, & l'autre du Septentrion, elles se joignent pour couler dans le même canal. L'air y est fort pur. A l'opposite entre le Septentrion & le Midy est une autre montagne, dite les deux mers: comme elle est fort roide & de difficile accés, c'est où les habitans se retirent quand ils sont attaquez par leurs ennemis. En la partie Orientale de cette montagne est le Monastere de l'Ab-

bé Eustathe. L'Isle de Metcorca ou de Macareca qui est assez proche dans le lac de Dambée est encore une retraite fort commode. On y voit un Monastere autresfois fort celebre de l'Ordre de l'Abbé Haymon. On a basti dans cette ville de Depsan une maison pour le Patriarche Mendez, de la façon que l'on bastit en Europe. Du costé d'Occident elle a la veuë du lac de Dambée. Mais du costé d'Orient & du Septentrion elle est bornée par les montagnes. Quand on va du Royaume de Goiame à Depsan on trouve aprés le pont d'Alate, le fleuve Crel qui se décharge peu apres dans le lac de Dambée. La maison du Patriarche, de laquelle je viens de parler est à vingt sept milles de Gorgora, à dix-huit de Ganeta de Jesu, à dix-huit aussi de Pancation, & à soixante-dix de Colella.

45. A l'extremité de Dambée du costé d'Occident est la ville d'Oideriega ou d'Ondegue, où Faciladas se retira à cause de la peste, & où il demeura avec ses troupes. On appelloit aussi ce lieu-là la Province de Guimelius. Des Jesuites & des Capucins y ont esté pendus pour la Foy.

46. Entre Dambée & Bagamadri, est encore la ville de Goga où l'Empereur a autresfois demeuré. Enfin il faut parler du lac de Barsena ou de la mer de Sena. Sena est une peninsule de cette mer, & Bar signifie la mer : & parce que cette mer est enfermée dans le Royaume de Dambée, on l'appelle aussi la mer ou le lac de Dambée. Cette mer est d'une figure fort irreguliere, & fort difficile à entendre dans les livres où elle est décrite. Elle n'a esté bien décrite par personne jusques icy. Sa longueur dans la partie meridionale est de vingt lieuës, ce qui ce doit entendre à la reserve de quelques petits golfes, & de quelques concavitez, dans la partie septentrionale de trente-cinq ; sa largeur au milieu est de douze. Je parle toûjours de lieuës Portugaises, dont chacune vaut environ trois milles d'Italie. On compte jusqu'à vingt-quatre Isles sur cette mer. La principale est la nouvelle Gorgone qui est une peninsule, Marmareca ou plûtost Melcoreca, Sena peninsule, assise à l'endroit où le Nil sort du lac Dec, dont l'estenduë est de quarante arpens. Il y a plusieurs Monasteres dans toutes ces Isles. Le Nil traverse l'extremité de cette mer, du costé d'Occident l'espace d'environ 7. lieuës. Mais on distingue toûjours son eau de celle du lac & de la mer par son mouvement, par le-

quel elle entraîne les corps legers comme le bois & la paille. On y trouve des chevaux marins, qu'on appelle Hippopotames, & qui sont fort differens des chevaux de terre. Aldrovandus en a fort bien fait la figure, & nous aussi dans nostre Carte. Il est mal-aisé de juger d'où ils sont venus dans cette mer, parce qu'il n'ont pû y venir par le Nil, à cause des catadoupes. Il faut sçavoir qu'ils vivent sur terre aussi bien que sur mer. Ils paissent à la campagne, & ils ont pû venir en cette mer par le Nil à l'endroit de l'Egypte, où il est plus large. Il n'y a point de crocodiles dans cette mer, quoy qu'il y en ait dans les grands fleuves. Cette mer est décrite par le Pere Almeide, liv. 1. chap. 6. Les habitans du païs voguent sur cette mer dans des nacelles qu'ils appellent tancoas, & qui ne sont que d'escorces d'arbres. Elles n'empeschent pas que ceux qui sont dedans ne soient moüillez, ni qu'ils ne soient en danger de perir, quand ils sont attaquez par les chevaux marins.

47. Ce fut dans l'Isle de Dec que le Patriarche Mendez baptisa quatorze cens enfans & treize cens quarante personnes adultes. Elle contient quarante arpens. Il y a en Abassie un lac du même nom.

48. L'Isle de Macareca, ou de Melcoreca touche au territoire d'Enfracion. On y envoye sur des barques de carte le bagage du Patriarche, pour le porter de là à la nouvelle Gorgore. Il y a des Moines dans cette Isle qui suivent la Regle de l'Abbé Haymon; car il y a deux Ordres de Moines, l'un de l'Abbé Haymon, & l'autre de l'Abbé Eustathe.

ROYAUME DE BAGAMEDRI.

49. PAssons du Royaume de Dambée au Royaume de Bagamedri, qui le touche entre le Midy & l'Orient. Il estoit autresfois plus grand qu'il n'est aujourd'huy, & comprenoit quantité de Provinces dont nous avons parlé, & qui sont desertes & abandonnées, ou qui sont maintenant du Royaume de Tigre.

50. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Royaume, ce sont les montagnes ou les hauts rochers à l'extremité Orien-

tale où habite une partie de la Nation des Agareniens.

Alaba est une petite ville proche d'un pont du Nil. Fogora est une autre ville sur la frontiere des Royaumes de Goiame & de Bagamedri.

ROYAUME D'AMAHARA.

51. LE Royaume d'Amahara confine à celuy de Bagamedri. Les rochers y sont plus roides, & plus inaccessibles que dans les autres. Le plus considerable nommé Ambaquexen, est sur la frontiere du Royaume de Xaoa. Il y a sur la cime une petite plaine où on ne peut monter que par deux sentiers fort estroits. On y gardoit autresfois les enfans des Empereurs Abyssins, de peur qu'ils n'excitassent des desordres: mais cela n'est plus en usage. On l'a mal appellé jusques icy le rocher d'Amahara, car c'est le nom du Royaume, & non pas du rocher.

52. Le rocher Tabac Maria, que nous avons marqué sur la Carte, est aussi fort considerable. Il est à l'endroit où le fleuve Quea se joint au Nil. Sur sa cime est une ample plaine, arrosée de deux ruisseaux, & fermée comme d'une chaîne de montagnes, où il y a douze entrées, & comme douze portes. Il y a sept Eglises dont la principale est dediée à Dieu sous l'invocation de saint Jean, où l'on enterroit autrefois les Empereurs, & où il y a encore cinq Tombeaux.

ROYAUME DE XAOA.

53. LE Royaume de Xaoa a du costé du Septentrion Amahara; du costé d'Orient Ifate, du costé de Midy, Fategar & Ogga, du costé de Ponant Damut; du costé d'Occident Bilzamum, & en tirant vers le Septentrion Goiame, bien que le Nil soit entre-deux. Sur une montagne est le Monastere de Debralibanos, où le fameux Abbé Jean Haymon est enterré.

ROYAUME D'HOLECA.

54. LE Royaume d'Holeca a le Nil & Goiame du costé d'Occident, Amahara du costé de Septentrion, Xaoa du costé de Midi.

ROYAUME DE DAMUT OU DE DAMET.

55. OUtre le Royaume de Damut qui est dans la Carte, ensuite du Royaume de Gafaten entre les Royaumes de Bizanum & de Gants, il y a quantité de familles de ce Royaume dans le Royaume de Goiame, parmy les Agas, & dans la ville de Sigeneem qui est peut-estre habitée par les mêmes familles. La residence des Jesuites qui estoit autrefois dans la ville de Gabra proche des Agas, & qui estoit exposée aux incursions des Galles, y a esté transferée par le Vice-Roy de Damut nommé Buco.

ROYAUME DE NAREA.

56. LE Royaume de Narea est dans un coin de cet Empire, du costé de Midy & d'Occident. Il est fertile en or, & bien qu'il soit souvent attaqué par les Galles, il demeure fidele à l'Empereur. Il avoit autrefois un Roy particulier. On compte deux cens lieuës de Malzua à Narea, en allant entre le Midy & l'Occident: il est environ sous le huitiesme degré; Les peuples qui l'habitent sont extremement estimez, & sont preferez aux autres peuples d'Ethyopie. Ils sont sinceres & veritables dans leurs paroles, ce que les autres ne sont pas pour l'ordinaire. Ils sont bien disposez à recevoir la foy: ils se defendent genereusement contre les Galles. Depuis Narea vers le Midy & l'Orient ce sont peuples cafres jusques à Melinda.

ROYAUME DE DANGALI.

57 CE Royaume commence à l'embouchure de la mer Rouge, & s'estend depuis l'onziesme degré & demy jusqu'au treiziesme & demy. Il est borné du costé de Septentrion par la petite citadelle d'Adefalo, qui est à 30. lieuës de Malzua. La figure de ce Royaume est presque triangulaire. Un des costez est le bord de la mer Rouge. Les deux autres contiennent deux cens milles d'Italie. Il touche du côté de Septentrion au Royaume de Tigre, ou plûtost à la Province de Bur.

58. Le terroir est presque par tout sterile, plein de sable, & d'épines. Il a peu de fleuves ni de torrens: il y a peu de plaines entre les montagnes; & en hyver il s'y trouve un peu d'eau, mais il ne s'en trouve point dans les autres saisons. De sorte que ceux qui y voyagent sont obligez de creuser la terre où ils ne trouvent que de l'eau salée. Il n'y a point de grains d'aucune espece: il n'y a que des feüilles pour les chevres. Il n'y a point de villes, mais seulement des cabanes fort basses pour les Bergers qu'on appelle Bidum. Il y a une citadelle ou une ville avec un port sur le bord de la mer Rouge, & à dix milles de son embouchure nommée Bailurium qui fait partie de ce Royaume. Le Roy est de la Religion des Turcs, & il apprehende toûjours que l'Empereur des Abyssins n'entreprenne sur ses Estats.

59. Le Patriarche Alphonse Mendez passa à travers ce Royaume à l'Empire des Abyssins avec des incommoditez incroyables pour éviter d'autres plus grands dangers.

ROYAUME D'ADEL OU DE ZEILAN.

60. NOus ne parlons pas icy de l'Isle de Zeilan qui est dans les Indes Orientales proche du Cap Comorin, mais de la ville de Zeilan, assise sur le bord d'Ethyopie du costé d'Orient. On la trouve un peu avant que d'entrer dans l'embouchure de la mer Rouge, ou de la mer de la Meque. Cette ville est un port du Royaume d'Adel, parce

que c'est là où abordent d'ordinaire ceux qui viennent des Indes dans ce Royaume. C'est pourquoy ils en donnent quelquesfois le nom au Royaume en l'appellant tantost Adel & tantost Zeilan.

61. Il s'estend depuis l'Isle, & depuis le cap de Gardofoi sur le bord de l'Ocean, proche de l'Isle de Zocotora jusques à l'embouchure de la mer Rouge, où il est borné par le Royaume de Dangal. Du costé de terre il est borné par les Royaumes de Galli & de Doavo. La ville principale est Avea Gurule, ou le Roy reside le plus souvent. Hamet ou Granere a esté le Duc ou le Visir de ce Roy, qui a joui par la force de ses armes durant quelque temps de presque tout le Royaume des Abyssins, comme nous l'avons dit en son lieu. Le Royaume est habité par des Maures fort vaillans & fort propres à la guerre. Ce Roy a fait égorger le Pere François Machaud & le Pere Bernard Peyeras, au mois de Decembre de l'année 1631. en haine de la Foy dans ladite ville de Tuca, aprés les avoir tenus long-temps en prison, bien qu'ils luy eussent esté fort recommandez par l'Empereur des Abyssins, & par d'autres, & sur tout par le Roy Gaixe, du Royaume duquel on navige aisément au Royaume d'Adel. Voyez le Livre 4. d'Ameïde chap. 25. Ce Roy porta bien-tost aprés la peine qui estoit deuë à son crime; ayant esté tué par ses ennemis.

GALLES PEUPLES D'ETHYOPIE.

62. CEs peuples sont venus des Juifs qui ont est dispersez en divers temps, comme au temps de Salmanasar, de Nabuc & de Tite, & ils se sont establis proche du Royaume de Balle. Ce sont les plus puissans ennemis de l'Empereur des Abyssins. Ils luy ont fait de grandes injures, & luy ont enlevé une partie considerable de son Empire.

PEUPLES D'AGAI.

63. IL n'y a pas long-temps qu'ils estoient Payens, & s'il y en avoit quelques-uns Chrestiens, ils ne l'estoient que de nom. Il y en a maintenant plusieurs qui ont esté convertis à la Foy, par les soins des Peres de la Societé. Lors que

ces peuples arriverent la premiere fois en Ethyopie, ils furent placez par l'Empereur des Abyssins en deux endroits differens; sçavoir une partie à l'extremité du Royaume de Goiame du costé d'Occident vers la source du Nil. L'espace qu'ils occupent est long de vingt lieuës, à le mesurer depuis la source de ce fleuve, en tirant vers l'Occident. Il est large de six ou de sept lieuës de chaque costé du bord. Ils touchent du costé d'Occident aux Gonges, du costé d'Orient à une partie du Royaume de Goiame. Leurs principales villes sont Nanina & Cerca, & ils approchent assez prés du lac de Dambée. Le païs qui leur a esté accordéest plein de rochers & de montagnes, où ils se defendent aisément contre leurs ennemis. Il est divisé en vingt territoires.

64. L'autre partie de ce peuple a esté placée dans les montagnes du Royaume de Bagamedri, qui sont des montagnes beaucoup plus roides, & plus inaccessibles que celles d'auprés du Nil, desquelles je viens de parler, & qui partant sont plus propres à fomenter la rebellion des peuples contre l'Empereur. Elles sont jointes aux montagnes du Royaume d'Amahara qui borne ce païs-là d'un costé, comme le Royaume d'Angot, & de Tigre le bornent des autres.

OGARA.

65. OGara estoit autrefois une Province du Royaume de Bagamedri, elle ne l'est plus maintenant, & elle est considerée comme un petit Estat à part, ou bien elle est comprise dans le Royaume de Tigre. Sa longueur est de quatre-vingt dix milles & sa largeur de vingt. Elle est assise sur un lieu élevé où l'air est plus froid qu'ailleurs. Elle a du costé de Septentrion la montagne de Lamalmon; du costé de Midi Oriental Danea; du costé de Septentrion Occidental Bleat & Sequedo, & du costé de Septentrion le Royaume de Tigre & les montagnes de Semen, & du costé du vent de Levant, la Province d'Argabale.

GRANAHAR.

66. LEs montagnes de Granahar ont receu ce nom depuis la derniere victoire des Portugais sur Granhe Duc d'Adel, qui fut tué dans cette rencontre. On voit encore un trophée élevé par les Portugais dans un grand chemin par où l'on va des montagnes de Dambée au Royaume de Goiame, selon le témoignage d'Almeïde au Livre 1. chap. 9. & 10. Ahamed estoit le nom propre de ce Duc, mais il a depuis esté appellé Granhe.

67. Le fleuve Tacarée tire sa source de l'extremité du Royaume d'Angot du costé d'Occident, proche du Royaume de Bagamedri. Il sort de trois fontaines proche l'une de l'autre dans la montagne d'Axquagua du costé d'Orient, & de là il coule durant quelques jours vers l'Occident, entre le territoire de Dagaharra & d'Hoaga. Il tourne ensuite vers le Septentrion, & fait divers tours dans le Royaume de Tigre & principalement dans la Province de Sire, la plus fertile de ce Royaume: il tourne aprés cela vers l'Occident, & passe par le Royaume de Quin, qui est aux Maures Mahometans en Nubie, dont les habitans sont nommez Baullones, & enfin il entre dans le Nil, non moins grand ni moins large que le Nil même, il y a dedans quantité de Crocodiles, & de chevaux marins qu'Almeïde a décrits dans le Livre 1. chap. 8. de la même maniere qu'Aldrovandus.

MAREBE.

68. MArebe est un grand fleuve qui prend sa source dans le Royaume de Tigre à deux lieuës de Baroa, ou de Debaroa, du costé d'Occident. Aprés avoir un peu coulé du même costé d'Occident, il tourne peu à peu vers le Midi, & entrant dans le païs des Cafres qui est un païs sablonneux, il se cache durant un long espace, aprés lequel il sort de nouveau, & va au Royaume de Quin. Valentien a dit contre la verité, que c'est le même que le fleuve Niger. Il separe la Province de Saroé, d'Arse, d'Have, & de Sorat, & passe au Monastere d'Allelo ou d'Alleluia, & entre dans l'E-

thiopie barbare. Alvarez dit que Debaroa est au dessus de ce fleuve, & que Barnagape de Tigremao, c'est à dire Saroé & Auxen sont separées de ce fleuve.

HAOAXES.

69. HAoaxes est un fleuve aussi grand que le Nil, dans une égale distance chacun de leur origine, il tire sa source de l'extremité du Royaume de Xaoa du costé de Midi. Il coule dabord vers le Septentrion, & ayant laissé le Royaume d'Hogga au Midy aprés le Royaume de Fategad, il entre dans le Royaume d'Adel, & ayant receu dans la Province d'Avoraguevede le fleuve Madi qui naist de la Palus de Zoa dans le Royaume d'Ogge, il est partagé en divers canaux par les habitans, & ainsi dissipé, bien que quelques-uns soûtiennent par des raisons probables qu'il va jusques à l'Ocean.

ZEBEE'.

70. LE Zebée tire sa source du territoire de Boxa, dans le Royaume de Naréa, & il coule d'abord vers l'Occident, puis il tourne vers le Septentrion & entoure le Royaume de Gingine à peu prés de même que le Nil entoure le Royaume de Goiame; & ayant passé ce Royaume il coule vers le Midi, & il est probable qu'il va jusqu'à Mombaze.

SEMEN.

71. CE sont des montagnes habitées ordinairement par les Juifs.

OCCASION DE LA MISSION d'Ethyopie.

72. LEs Rois de Portugal ayant appris par le voyage de Marc Paul de Venise, & par la Relation des Moines qui avoient esté au Concile de Florence, qu'il y avoit en Orient un Roy Chrestien nommé le Prete-Jean, dont la domination s'estend sur de vastes Provinces, ils desi-

rerent d'acquerir son amitié, & resolurent de le faire chercher par mer & par terre. Jean second envoya donc à Memphis, Pierre Covillon, & Alphonse Paiüa en l'année 1487. au mois de May. Estant arrivez à qui est un port de la mer Rouge & delà à Aden qui est en Arabie, ils y apprirent qu'il y avoit en Ethyopie un Roy Chrestien. Ne croyant pas neantmoins que ce fust celuy vers lequel ils alloient, & se persuadant le devoir plûtost chercher dans les Indes qu'en Afrique, ils convinrent de se separer, & que l'un iroit en Ethyopie, & l'autre penetroit plus avant dans les Indes. Paiua alla en Ethyopie, & y ayant fait son affaire il revint à Memphis où il mourut, & où il laissa ses memoires, & ses instructions. Cavillon ayant visité dans les Indes Calemtio, Cananare, & Goa, & dans l'Ethyopie exterieure Sofale, il revint à Memphis où il receut un nouvel ordre du Roy de Portugal de s'informer exactement de l'Estat du Prete-Jean. N'en ayant pû rien apprendre, ni à Ormus ni ailleurs des Marchands qu'il y interrogea, il alla à Zeilan port d'Ethyopie & delà il passa en Abassie en l'année 1491. par le même chemin par où Paiua y avoit esté. Scandre ou Alexandre fils de Bede Mariam & d'Helene celebre Heroïne de ce temps-là, qui fut depuis tutrice de l'Empereur David commandoit alors en Abassie. Il ne voulut pas permettre à Cavillon de s'en retourner. C'est pourquoy il s'y maria, & y posseda de grandes terres.

73. Les Portugais estant entrez huit ans aprés dans les Indes, & le bruit de leurs victoires s'estant répandu jusques en Ethyopie, Helene qui gouvernoit alors en qualité de Tutrice l'Empire de David envoya à Emmanuël Roy de Portugal un Marchand Armenien nommé Mathieu avec des lettres & des presens. Ce Mathieu ayant essuyé divers perils arriva enfin en Portugal en l'année 1514. d'où il retourna en Ethyopie en l'année 1520. avec un Ambassadeur Portugais & avec François Chappelain du Roy de Portugal. David commandoit alors en Abassie. Ils y demeurerent six ans aprés lesquels ce Prince les renvoya avec un Ambassadeur, & se soûmit à l'obeïssance du Pape Clement VII.

74. Mahomet surnommé Branhaer Capitaine du Roy de Zeilan ayant fait depuis irruption en Abassie, David envoya

Jean Bermudius Portugais, qui fut depuis premier Patriarche d'Ethyopie avec quelques Abyssins pour demander du secours au Roy de Portugal.

75. Christophe Gama vint en Abassie en l'année 1540. avec deux cens cinquante soldats, où il trouva que l'Empereur David estoit mort, & que Claude luy avoit succedé. Il defit Mahomet, non sans l'admiration de tout le monde, ni même sans quelque sorte de miracle. Mais s'estant jetté trop hardiment au milieu des ennemis pour retirer d'entre leurs mains l'Image du Sauveur, il fut pris, & depuis mis à mort. Il faut remarquer que Claude Empereur des Abyssins avoit promis de donner aux Portugais la troisiéme partie de son Royaume s'ils remportoient la victoire. Mais au lieu de la leur accorder il les persecuta & sur tout le Patriarche Bermudius avec la derniere ingratitude.

76. Bermudius estoit fort homme de bien mais plus propre à la guerre qu'aux fonctions de l'Eglise. Le Pere Jean Nunnius Baret Jesuite Portugai fut depuis nommé Patriarche par le Pape Jules III. mais comme on doutoit que l'Empereur Claude fust disposé à le recevoir, on envoya quelques Peres de la Societé pour découvrir ses intentions, & avec eux André Oviedo Jesuite Espagnol, qui fut depuis Evesque de Nicée, & Patriarche d'Ethyopie. Il trouva que l'Empereur Claude bien qu'il fust homme prudent, estoit frappé d'une vaine crainte que les Portugais ne le dépoüillassent de son Royaume, & qu'il refusoit de consentir à leur establissement pour raison de quoy Aviedus l'excommunia. Il fut tué un peu aprés par ses ennemis. Comme il n'avoit point laissé d'enfans, Adamas Seguedus son frere luy succeda. Il estoit devenu d'un naturel farouche parmi les Turcs, par lesquels il avoit esté pris & traitoit les Catholiques avec dureté. Il fut tué par ses ennemis en l'annee 1563. Sarsa Denquil ou Malac Sequedus son fils luy succeda. Il traita les Catholiques avec beaucoup de bonté. Zandequil regna aprés luy & fut tué par ses ennemis. Sa memoire est reverée par les Catholiques. Le Patriarche André Barret mourut dans cet entre-temps, & Oviedo dont nous avons parlé fut élu en sa place. Mais estant sorti d'Abassie, il n'y voulut jamais retourner. Jacques regna aprés Zandequil, & favorisa la Religion Catholique. Seltan Segua-

de

de luy succeda peu aprés, & fut aussi fort favorable à la Religion. Sous son regne Alphonse Mendez Jesuite Portugais fut envoyé en Ethyopie en qualité de Patriarche aprés la mort d'Oviedo. Il entra en Abassie par le Royaume de Dangeli avec des fatigues incroyables.

77. Il faut enfin sçavoir que plusieurs Peres de la Societé ont tâché d'entrer en Abassie ce qui estoit difficile parce que les frontieres estoient possedées par les Turcs & les Mahometans. Le Pere Abraham George a esté tué par les Turcs, & les autres ont esté tuez dans le Royaume de Zeilam, ou d'Adel.

Ils font le service divin selon l'usage des Grecs. Car ils ont de coustume de faire venir d'Alexandrie leur Patriarche qu'ils appellent Abunas, & ils ont tiré de la même ville l'heresie dont ils sont infectez. Alvarez dit pourtant qu'ils consacrent avec du pain sans levain: mais c'est peut-estre une faute de l'Imprimeur ou du Compilateur, puis que les Peres de la Societé qui ont traité de cette matiere à fond, disent expressement qu'ils consacrent avec du pain levé. Ils consacrent par les paroles ordinaires; mais en leur langue comme ils disent aussi en leur langue le reste de la Messe, Ils se servent de Calices d'argent & de cuivre. Ils se servent aussi de cloches qui sont le plus souvent de fer ou de pierre. Ils n'entrent jamais dans l'Eglise sans avoir osté leurs souliers, & ils n'oseroient cracher dedans. Ils respectent les saintes images, & principalement celle de la bien-heureuse Vierge. Ils ont l'usage des cierges. Alvarez asseure que le jour de la Feste de Pasques, que les Abissins celebrent avec beaucoup de solemnité, il a vû six mil hommes divisez en deux bandes & rangez devant la porte de l'Eglise ayant chacun un cierge à la main pour preparer le chemin à l'Empereur. Lors qu'il marche quatre Prestres portent sur leurs épaules treize Pierres sacrées, couvertes de housses d'or & de soye; les Clercs marchent devant avec un Encensoir, & une clochette, & dés qu'elle sonne tout le monde se détourne du chemin, & ceux qui sont à cheval en descendent.

Ils observent le Carême avec quelque sorte de scrupule: car outre qu'ils en anticipent le temps pour recompenser en quelque façon le Samedi auquel ils ne jeusnent non plus qu'au

Dimanche, ils ne mangent qu'une fois la nuit au commencement de laquelle ils disent la Messe, à laquelle tous communient. Plusieurs Seculiers ne mangent que du pain, & ne boivent que de l'eau durant tout le Carême. Ce n'est pas qu'il ne leur soit permis de manger du poisson, & des legumes, mais c'est qu'ils n'ont pas l'industrie d'en apprester & d'en avoir. Alvarez asseure qu'il a veu quantité de Moines, & de Prestres qui se mettoient les Vendredis & les Mercredis jusqu'au cou dans l'eau froide. Ils sont tellement affoiblis par l'abstinence du Carême que leurs ennemis prennent ordinairement ce temps pour les attaquer, & ne manquent guere de remporter l'avantage.

Outre le Carême les Laïques même jeusnent depuis la Feste de la Trinité jusques à l'Advent.

Ils observent encore l'ancienne coustume de l'hospitalité, comme les Hibernois l'avoienr observée jusques à nos jours.

Quant à ce qui est de leurs Mariages, l'Eglise leur défend d'avoir plusieurs femmes ensemble, & elle punit par l'excommunication ceux qui contreviennent à cette défense, mais les Juges seculiers ne les punissent pas, ce qui est cause que plusieurs commettenr ce peché. Ils repudient leurs femmes & les quittent pour de legers sujets. Ils commettent encore d'autres erreurs: ils coupent par exemple des cheveux de l'homme & de la femme, & les ayant trempez dans du vin & du miel, ils les mettent, sçavoir ceux de l'homme sur la teste de la femme, & ceux de la femme sur la teste de l'homme, comme Alvarez le rapporte.

Ils ne reçoivent point le Sacrement de Confirmation ni d'Extrême-Onction. Ils reçoivent celuy de Penitence, mais d'une maniere fort grossiere. On leur impose des satisfactions tres-rigoureuses, comme de jeusner un an entier.

On attribuë faussement à saint Matthieu la conversion des Abyssins à la foi, bien qu'on luy attribuë, veritablement la conversion des habitans de Nubie. Il faut plûtost l'attribuër à l'Eunuque de la Reyne Candace: & depuis à S. Fromentiers qui fut leur premier Evesque au temps de saint Athanase. L'Empereur ayant un jour demandé à François Alvarez pourquoy il y avoit eu un si grand nombre de Martyrs

en d'autres pays, & qu'il n'y en avoit point eu en Abassie; ils demeurerent d'accord que cela procedoit de ce que les Princes d'Abassie avoient esté convertis à la Foy devant les peuples, & qu'ils y estoient toûjours demeurez fort attachez.

FIN.

BIBLIOTECA
9 OUT. 39
Nº DE REG

Fautes à corriger dans la Relation du Prète-Jean.

PAge 3. ligne 8. d'Abassie, *lisez* des Abyssins. pag. 4. l. 8. de *lisez* du. pag. 4. l. 19. *ajoutez* comme. pag. 4. librament, *lis.* pesanteur. pag. 5. l. 16. la plate, *lis.* le pag. 5. l. 31. connils, *lis.* lapins p. 8. l. 31. tafres, *lis.* cafres. pag. 32. torts, *lis.* crepus. pag. 10. jetta, *lis.* mis. pag. 12. l. 17. *lis.* il semble qu'il aille revoir sa source, n'en passant qu'à une journée. pag. 13. l. 3. *lisez* comme il n'a fait que serpenter en faisant plusieurs tours & retours dans un assez petit espace, il n'a pû recevoir beaucoup de fleuves, ni parcourir une quantité de pays, *au lieu de* il a fait plusieurs tours & replis, *&c.* pag. 13. ligne 26. que de costé, *lis.* qu'obliquement.